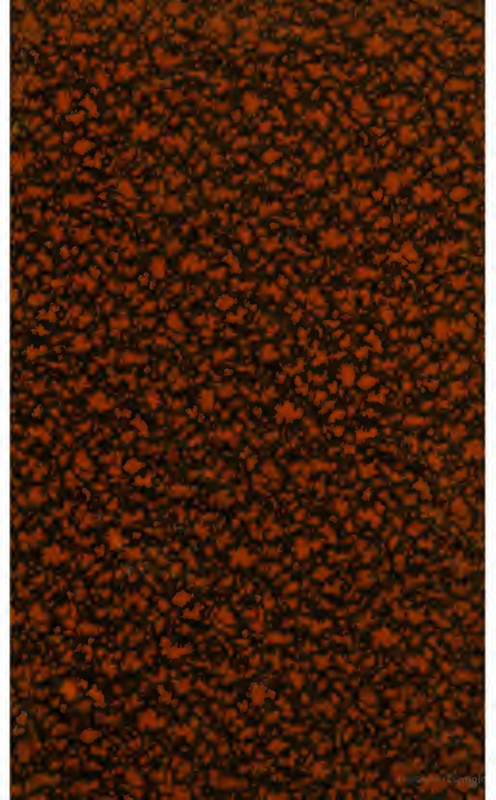
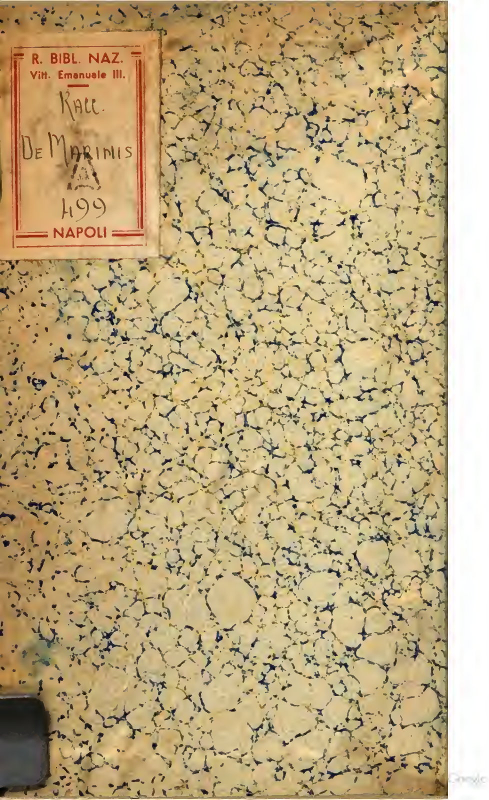
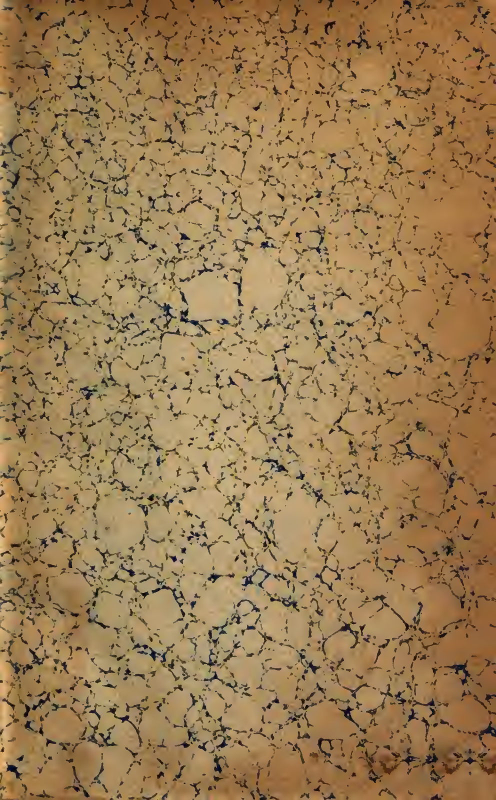




R. BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III.
Racc.
De Marinis
A
499
NAPOLI




557
941

LES

ÉCRIVAINS LATINS

DE L'EMPIRE

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE ET Cie
Imprimeurs du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9

LES
ÉCRIVAINS LATINS
DE L'EMPIRE

PAR

J. P. CHARPENTIER
Inspecteur honoraire de l'Académie de Paris
Agrégé de la Faculté des lettres

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1859

PRÉFACE.

Un mot sur ce volume. Je ne m'y suis pas proposé de retracer toute la suite de la littérature romaine sous les empereurs, mais seulement de représenter cette littérature à ses deux principales époques. La prenant donc où elle commence véritablement, ainsi que l'Empire, à César, je la conduis jusqu'aux Antonins. Ce sont là ses deux grands âges, l'âge de la poésie et celui de la philosophie. Il m'a paru que, renfermé dans ces limites, ce sujet, bien qu'ancien, pourrait encore offrir un intérêt de nouveauté et même d'à-propos, car, si je ne me trompe, l'antiquité, un moment délaissée, a repris faveur. Comment, en effet, pourrions-nous nous en séparer ? L'antiquité, c'est nous-mêmes. On l'a très-bien et très-justement dit : « Il ne faut pas s'y tromper, notre littérature française est tout antique. Quand on ne lira plus Virgile et

Horace, on ne lira pas davantage Racine et Boileau. Le français de Bossuet est presque du latin. Cicéron, Tite Live, Salluste entraîneraient dans leur chute, Pascal, Massillon, Voltaire lui-même. » Si le goût est intéressé à l'étude des lettres anciennes, la morale ne l'est pas moins. Les sciences sans doute ont leur utilité et leur grandeur; mais elles ne disent rien au cœur et à l'imagination; les lettres seules sont la vie de l'âme. Nous ne voudrions donc pas, uniquement occupés des sciences et de leurs applications matérielles, répudier les nobles enseignements de la poésie, de l'éloquence, de la philosophie et de l'histoire, et renoncer, au grand péril de la dignité humaine et de la pensée, à ces saines et libérales traditions qui ont été l'honneur de notre littérature !



LES
ÉCRIVAINS LATINS
DE L'EMPIRE.

I

HORTENSIUS.

Verborum et actionis genere commotior.
(CICÉRON, *Brutus*, 91.)

Hortensius n'appartient pas à l'empire : il devrait donc, ce semble, ne point figurer ici. Mais il nous a paru qu'il ne serait pas hors de propos, avant d'entrer dans l'histoire littéraire de l'empire, avant de parler de cette éloquence pacifiée par Auguste, de rappeler comme un contraste cette autre éloquence si longtemps maîtresse du forum, ces triomphes de la tribune qui n'étaient plus, sous l'empire, qu'un souvenir et le regret des grandes âmes. Dans ce dessein, Cicéron s'offrait naturellement à nous;

Cicéron, c'est l'éloquence romaine elle-même, c'est le plus glorieux représentant de cette liberté de la tribune, dont il fut le martyr. Mais, sur Cicéron, que reste-t-il à dire? Il nous a donc paru que, moins connu, son rival pouvait être plus curieux à étudier : voilà pourquoi à l'accusateur de Verrès nous avons préféré son défenseur. Un autre motif nous y a engagé. Nous ne nous proposons pas en effet seulement de présenter le tableau de la littérature, mais aussi celui de la société et des mœurs romaines; or, à ce point de vue, Hortensius est beaucoup plus instructif que Cicéron. La vie privée de Cicéron fut simple, noble et relativement modeste. Il n'en fut pas ainsi d'Hortensius. Possesseur d'immenses richesses acquises par ses travaux et ses victoires d'orateur, Hortensius les dépensait avec autant de facilité qu'il les avait amassées. Il donna le premier, ou du moins plus qu'aucun autre avant lui, l'exemple de ces folles prodigalités, de ces fantaisies qui ne se pouvaient satisfaire qu'avec les dépouilles de l'univers. Par son luxe donc, par sa mollesse, par les caprices de ses magnificences, Hortensius est moins près de la république que de l'empire. Que dis-je? A y bien regarder, cette existence fastueuse d'Hortensius n'aura que plus tard son véritable sens et sa moralité; c'est Tibère qui prononcera sur Hortensius le dernier mot.

Hortensius naquit en 113 avant J. C., d'une famille

plébéienne, mais distinguée. Son père avait été préteur à Rome, puis en Sicile, où, au témoignage de Cicéron, il s'acquitta de sa charge avec une probité et une justice irréprochables. Il parut au barreau à dix-neuf ans, en 94; ses premiers débuts furent des triomphes. Mais ses succès furent interrompus par la guerre sociale, qui suspendit le cours des affaires et ferma les tribunaux. Hortensius, dans ce danger de la patrie, servit comme simple soldat, et un an après fut nommé tribun militaire. Au rétablissement de la paix en Italie, en 82, il revint à Rome, et reprit le cours de ses triomphes oratoires. Il régna au barreau sans rival, jusqu'au moment où Cicéron, de retour de sa questure en Sicile, vint lui disputer cette palme de l'éloquence, qu'il lui devait plus tard enlever. Dans cette carrière brillante et heureuse, les richesses et les dignités ne lui manquèrent point. Édile, préteur, consul, s'il ne fut pas mêlé davantage aux grandes affaires de son temps, c'est que sa sagesse ou son indifférence s'y refusèrent. Cicéron lui reproche son insouciance, et Hortensius acceptait, sans en tenir beaucoup de compte, ces reproches. Toutefois, si la vie politique d'Hortensius a laissé bien moins de traces que celle de son rival; si son consulat n'est pas resté célèbre comme celui de Cicéron, Hortensius eut peut-être dans sa conduite une dignité et un coup d'œil pénétrant, que n'eut pas le

protecteur imprudent du jeune Octave. Seul, avec Catulus, Hortensius, pendant son consulat, s'opposa aux pouvoirs extraordinaires que l'on voulait conférer à Pompée dans la guerre contre Mithridate; il ne fallait pas, disait-il, réunir toute la puissance sur une seule tête : *Ad unum omnia deferri non oportere.* Cette précaution était sage, sinon à l'égard de Pompée, pour ses successeurs du moins ; l'omnipotence donnée à Pompée prépara l'ambition de César et la facilita. Du reste, il ne faut pas faire entièrement honneur de cette salutaire défiance politique à la prudence d'Hortensius ; sa mollesse y était pour quelque chose. Homme de magnificences, de luxe, de splendides loisirs, Hortensius aimait assez l'immobilité. Ses plaisirs l'occupaient plus que la république ; dans le barreau, il avait cherché et trouvé l'opulence plus qu'il n'y ambitionnait les honneurs. Riche, il voulut jouir de sa fortune.

Les orateurs les plus illustres entre ses devanciers lui avaient, du reste, montré cette route. Marcus Philippe et L. Crassus se distinguèrent par les caprices d'un luxe nouveau. Philippe donna le premier l'exemple de ces piscines, où, sous Auguste, Védius Pollion fera jeter des esclaves, afin de pouvoir au moins, selon l'énergique expression d'une autre éloquence, qui doit juger celle-ci, goûter un peu de leur sang. A une époque où,

dans les monuments publics de Rome, il n'y avait pas encore de colonnes de marbre étranger, Crassus habitait un magnifique palais embelli de colonnes de marbre du mont Hymette. La cour de ce palais était ombragée par six lotos, que la jeunesse de Pline avait encore vus dans toute leur verdeur et leur beauté, et qui périrent dans l'incendie de Rome par Néron. Crassus avait aussi un grand nombre de vases précieux, de coupes gravées par l'artiste Mentor, chefs-d'œuvre d'un si haut prix que lui-même rougissait de s'en servir. Hortensius imita et surpassa tous ces exemples de luxe.

Sa maison de Rome, somptueusement décorée, formait le centre du principal palais impérial, qui, s'agrandissant toujours, depuis Auguste jusqu'à Néron, finit par couvrir le mont Palatin, et s'étendit même sur les hauteurs voisines. Outre cette maison, il possédait de magnifiques villas à Tusculum, à Baule, à Laurente, et il prodiguait à les embellir les dépenses et l'art. Il aimait les peintures. Il construisit, dans sa maison de Tusculum, une salle pour y placer le tableau de l'expédition des Argonautes par le peintre Cydias, tableau qui lui coûta des sommes énormes. La galerie de sa villa, située sur le promontoire de Baule, et qui regardait Pouzzoles, commandait une des plus délicieuses vues d'Italie. La perspective du côté de Cumes était étendue et magnifique. Sur le côté, à la distance de

trente stades, on apercevait Pouzzoles dans la direction de Pompéïes; et Pompéïes elle-même s'effaçait seulement à cette distance. Ce tableau, déjà si ravissant, était admirablement relevé et encadré par la mer dont les flots d'azur, d'or ou de pourpre, se coloraient aux rayons du soleil de mille teintes diverses et des plus doux reflets.

Sa villa de Laurente, voisine aussi de la mer, rivalisait, par la beauté de ses ombrages, avec le luxe de Baule. Placée entre Ostie et Lavinium, près le lieu où s'élève la tour de Paterne, elle touchait à la demeure, célèbre depuis, de Pline le Jeune. Ce pays était le séjour favori des patriciens, dont les opulentes villas en couvraient les campagnes. C'est là que le tendre et mélancolique Virgile aurait voulu un tombeau :

.... Solo Laurente sepulcrum.

Autour de la maison d'Hortensius se groupaient d'élégantes demeures; d'un côté était le village de Laurente, avec ses bains renommés; de l'autre, mais à une grande distance, la tour d'Ostie. Près de l'habitation même étaient des grottes d'une délicieuse fraîcheur; de vertes prairies, bordées par des bois, couronnés eux-mêmes dans le lointain par des montagnes.

Quelles étaient, dans ces charmantes retraites, la vie et les occupations d'Hortensius? Comment s'é-

puisaient ces richesses amassées au barreau? Hortensius vivait avec ce faste, qui nous étonnera même dans les empereurs romains, et dont de simples citoyens donnaient déjà l'exemple. Il avait rassemblé dans ses villas tous les tributs d'un luxe qui pouvait mettre l'univers à contribution. Dans cette splendide habitation de Laurente, il y avait une forêt immense, toute environnée de murailles, et dans cette forêt un lieu élevé, où l'on avait disposé trois lits. Au signal du maître, un musicien paraissait, sous le nom et le costume d'Orphée, et recevait l'ordre de sonner de la trompette. A peine avait-il fait entendre quelques sons, qu'aussitôt accourait une multitude de cerfs, de sangliers et d'autres animaux.

Hortensius n'était pas moins recherché dans le luxe de la table. Le premier il fit tuer un paon pour lui être servi dans un festin, le jour même où il fut reçu augure, montrant dès lors, dit un écrivain, qu'il aurait plus de souci de son ventre que de ses dieux. Il arrosait avec du vin ses plantations d'oliviers; et ce soin de leur donner ainsi plus de saveur, il ne le confiait pas à d'autres; il s'en acquittait lui-même. Dans une cause importante, qu'il soutenait avec Cicéron, il lui demanda d'intervertir l'ordre convenu de la plaidoirie, obligé qu'il était d'aller verser lui-même du vin sur son platane favori, qui s'élevait près de sa villa de Tusculum.

Malgré ces profusions, à sa mort, on ne trouva pas moins de dix mille barils de vin dans sa cave. Outre cette passion du vin et des plantations, il avait d'autres fantaisies; il entretenait de magnifiques viviers. Dans sa villa, près Baule, sur le rivage de la mer, il luttait de magnificence avec Lucullus et Philippe, dans la construction de viviers qui se prolongeaient jusqu'à la mer, et qu'il remplissait de poissons marins, réunis par troupeaux. L'œil du voyageur croit encore reconnaître, sous le promontoire de Baule, les vestiges de cette merveilleuse piscine, les arcades souterraines qui la partageaient. Malgré tous ces raffinements, la délicatesse d'Hortensius n'était point encore satisfaite. Quoique ses viviers auprès de Baule lui eussent coûté si cher à construire, il était dans l'usage habituel d'envoyer acheter à Pouzzoles du poisson pour sa table; et il ne s'en tenait pas à ne point vouloir tirer sa nourriture de ses viviers, il se faisait encore un plaisir de nourrir lui-même ses poissons. Varron, qui nous donne ces détails précieux, ajoute : « Il avait même plus à cœur que ses surmulets n'eussent jamais faim, que je n'ai à cœur que mes ânes ne manquent de rien dans ma métairie de Rosea. Il ne prenait pas moins de soin de ses poissons, lorsqu'ils étaient malades, qu'il n'aurait fait de ses esclaves; il aurait été même moins inquiet si un esclave, malade chez lui, eût bu de l'eau froide,

que si ses poissons en eussent bu. » Il était tellement épris en particulier d'une lamproie, qu'il pleura, dit-on, amèrement sa mort.

Ainsi vivait Hortensius, brillant de luxe, de gloire et de richesses : c'est le beau côté de sa vie; voyons le revers. Hortensius avait d'abord épousé la fille de Q. Catulus, un des interlocuteurs du dialogue *de l'Orateur*. Quelque temps après, il demanda à Caton de lui céder sa femme Marcia : Caton y consentit volontiers. A la mort d'Hortensius, cette femme héritera d'une grande partie de sa fortune, et son premier mari, Caton, la redemandera. Il la donna jeune et la reprit riche, dira César dans son *Anti-Caton*. De sa première femme, Hortensius eut un fils et une fille. Il fut moins heureux encore du côté de ce fils, Quintus, que ne le fut son rival, Cicéron, du côté de Marcus. Cicéron, pendant son proconsulat en Cilicie, fut témoin de la conduite scandaleuse, des déportements du jeune Quintus, à Laodicée, dans un combat de gladiateurs. « Je l'ai invité à dîner, écrit-il à Atticus, en considération de son père, et, en considération de son père aussi, je l'ai invité seul. » Son père, révolté de son indigne conduite, avait songé à le déshériter au profit de son neveu Messala; mais il ne persista pas dans cette intention. Après la mort de son père, Quintus s'attacha au parti de César, qui le fit proconsul de Macédoine; poste où, après l'assassinat du dictateur

il se déclara pour ses meurtriers. Par l'ordre de Brutus, il fit mettre à mort Caïus Antonius, le frère du triumvir, qui était tombé entre ses mains. Fait lui-même prisonnier quelque temps après, à la bataille de Philippes, il fut tué par Antoine, en représailles, sur la tombe de son frère.

Quintus laissait deux fils : Q. Hortensius Corbio et M. Hortensius Hortalus. Le premier était un monstre de débauches ; il est cité par Valère-Maxime parmi les exemples les plus frappants de ces descendants qui déshonorent leurs ancêtres. Plus estimable, son frère ne fut guère plus heureux; la grande fortune d'Hortensius s'était dissipée. Marcia, nous l'avons vu, en avait porté une grande partie à Caton; ses folles prodigalités en avaient beaucoup dévoré; la guerre civile avait pris le reste. Auguste assura à Hortensius une pension pour le mettre en état de se marier, et de perpétuer un sang aussi illustre. Malgré ces secours, assez considérables (Auguste lui avait donné un million de sesterces), Hortalus et ses enfants tombèrent dans le besoin sous le règne du successeur d'Auguste. Un jour Hortalus se présenta avec ses enfants, pour implorer, dans le sénat, la générosité de Tibère en faveur de sa famille. Ses quatre enfants se trouvant placés aux portes du sénat, assemblé dans le palais, Hortalus, portant ses regards tantôt sur l'image d'Hortensius, placée parmi celles des ora-

teurs, tantôt sur celle d'Auguste, parla en ces termes : « Pères conscrits, mes fils, dont vous voyez ici le nombre et l'enfance, je ne leur ai point donné le jour volontairement, mais sur l'avis du prince, et aussi parce que mes aïeux avaient mérité d'avoir des descendants ; car, pour moi, à qui l'inconstance du temps n'a permis de recevoir ou d'acquérir ni la fortune, ni la faveur du peuple, ni cette éloquence, bien patrimonial de notre maison, il me suffisait que ma modeste position ne me fît point rougir et ne fût à charge à personne. C'est par l'ordre de l'Empereur que j'ai pris une épouse : voici les rejetons, voici la race de tant de consuls, de tant de dictateurs. Et je ne dis point cela, César, pour vous en faire un reproche, mais pour nous concilier votre miséricorde. Ils obtiendront un jour, sous votre règne, les honneurs auxquels vous les réservez ; mais en attendant, veuillez défendre de l'indigence les arrière-petits-fils de Q. Hortensius, les nourrissons du divin Auguste. » Voici la réponse de Tibère : « Si tout ce qu'il y a de pauvres vient ici et se met à demander de l'argent pour soutenir ses enfants, jamais on ne pourra les assouvir : la république s'y épuisera. Ce ne sont point en effet ici des prières, mais une persécution intempestive et imprévue, que de se lever lorsque les sénateurs sont assemblés pour d'autres objets, et par le nombre et l'âge de ses enfants, faire vio-

lence à la réserve du sénat, m'attaquer moi-même avec un égal acharnement, et forcer, pour ainsi dire, le trésor public qu'il faudra, si l'intrigue l'épuise, remplir par des crimes. Hortalus, le divin Auguste t'a accordé des gratifications; mais il n'y fut point forcé; et ne fit point une loi de te donner toujours. L'industrie languira, la fainéantise s'étendra, si l'on place ailleurs qu'en soi-même ses craintes et ses espérances, et si, tranquille, on attend des secours étrangers, poids inutile à soi-même et fardeau pour l'État. » Hortalus se tut, soit crainte, soit sentiment de la noblesse de ses aïeux, au milieu des gênes de sa fortune. Dès ce moment, lui et les siens languirent dans une profonde misère et s'y éteignirent.

Voilà le bonheur d'Hortensius, ajoutons, de cette vie romaine, si brillante, si somptueuse et si vide à cette époque. Épuisez, Hortensius, les recherches du luxe et de la sensualité dans vos magnifiques villas de Baule, de Tusculum, de Laurente; aux délicatesses de la table, joignez les plaisirs plus nobles des arts, vous n'échapperez point au malheur. Ces dépouilles du barreau, enlevées si souvent aux dépens du bon droit se sécheront entre vos mains, périront entre celles de vos enfants; et bientôt viendra une éloquence rivale et victorieuse de la vôtre, qui vous demandera compte de vos loisirs insensés et fastueux, qui s'élèvera contre cette toge,

dont les plis ondoyants et majestueux s'accordaient si bien avec la pompe et le luxe asiatique de votre éloquence. Voici Tertullien qui vous condamne, vous et votre rival Cicéron, qui acheta si cher une table ronde en bois de citre. « *Adigo cauteram ambitioni quâ M. Tullius quingentis millibus nummorum orbem citri emit; præcidam gulam qua Hortensius orator primus pavum cibi causa potuit occidere.* »

Ainsi l'austérité chrétienne flétrira, dans le monde païen, même ce qu'il avait de plus brillant et de plus respecté, ce faste et cette magnificence, par lesquels il payait le travail et le talent. Il faut l'étudier, cependant, cette éloquence d'Hortensius, où l'art fut si grand.

Dans le *Dialogue de l'Orateur*, Crassus, s'adressant à Sulpicius et à Cotta, leur dit : « Redoublez d'efforts ; car auprès de vous grandit un orateur d'un glorieux avenir : » c'était Hortensius qu'il annonçait. Quand Hortensius parut au barreau, il s'y plaça tout d'abord au premier rang ; succès qu'il dut à ses talents et aussi à des circonstances favorables. Son talent, parfait dès le début, avait cette régularité et cet éclat tout ensemble qui séduisent au premier coup d'œil ; semblable aux statues de Phidias, il plut aussitôt qu'on le vit. Un moment en lice avec les plus illustres orateurs, Crassus, Antoine, Philippe, Sulpicius, Cotta, il se trouva bientôt seul. Crassus mourut ; Cotta fut banni ; Antoine et Sulpicius

avaient été mis à mort. Hortensius, du reste, ne manqua point à sa fortune. Doué des plus heureuses facultés, il les cultivait, les fécondait par l'étude. Il ne passait pas un jour sans parler ou sans écrire, et quelquefois, le même jour, il écrivait et parlait. Une mémoire prodigieuse lui rendait le travail facile et fécond. Ce qu'il avait composé, il le reproduisait dans les mêmes termes, et sans le secours de l'écriture. On cite de cette mémoire des traits extraordinaires. Il lui arrivait d'assister, pendant une journée, aux encans, et il disait, le soir, et tous les objets vendus et les noms de ceux auxquels ils avaient été vendus. Une voix sonore et agréable, un goût très-sûr, des expressions brillantes rehaussaient cette facilité de travail. A ces qualités, Hortensius joignait une action pleine de dignité et de feu. Il se distingua par deux qualités qui n'étaient qu'à lui : l'art des divisions, l'habileté à résumer ses raisonnements et ceux de ses adversaires. Achevant, en outre, le travail de la langue oratoire encore incomplet, même dans Crassus, il mit de la proportion et du nombre dans ses périodes.

Les grandes causes ne manquèrent point à cette belle et pompeuse éloquence. Dans la première affaire qu'il plaida devant L. Crassus et Muc. Scévola, dignes juges de ses essais, il défendit la province d'Afrique contre quelques gouverneurs. Puis il parla pour Nicomède, roi de Bithynie. Quand, après la

guerre des alliés, la justice eut repris son cours, il reparut au barreau et partagea, avec Philippe, la défense de Pompée, accusé de péculat. Quoique jeune encore, il y obtint la palme; Pompée fut absous. Quelque temps après, il plaida pour Nœvius, contre Cicéron, qui défendait Quintius. En 70, il eut à repousser une loi qui lui était en quelque sorte personnelle. L. Crassus et Pompée proposèrent une loi pour réprimer le luxe. Hortensius s'étendit sur la convenance qu'il y avait pour la république, à ce que l'opulence des particuliers fût en harmonie avec la grandeur de l'État. Il loua Crassus en particulier de cette magnificence qui en lui rehaussait l'homme privé non moins que l'homme public; en un mot, il fit une très-ingénieuse apologie du luxe; la loi fut rejetée. Il faut convenir que le rigorisme n'allait guère à Crassus, et que la loi eût pu trouver un meilleur patron. Quelque temps après, Hortensius se chargea de la défense de Verrès; il y succomba, moins peut-être par les scandales de son client et l'éloquence de son rival, que par l'habileté qu'eut Cicéron de faire ajourner la cause.

Ces succès, si soutenus et si éclatants d'Hortensius, l'avaient conduit au consulat (l'an 70). Le consulat, digne récompense de cette facile et brillante éloquence, en fut l'écueil. Dans les trois années qui suivirent, Hortensius se négligea beaucoup. S'étant aperçu que, parmi les consulaires,

nul ne pouvait lui être comparé, et se souciant peu de ceux qui n'avaient pas été consuls, on le vit, après qu'il eut quitté cette charge, se refroidir pour l'étude, que, depuis son enfance, il aimait passionnément. Il voulut, dans l'abondance de tous les biens, chercher le bonheur et le repos. Cependant il se ranima à la gloire, chaque jour croissante, de Cicéron; et de même que les succès d'Hortensius avaient été pour celui-ci, dans sa jeunesse, d'utiles aiguillons, ainsi en furent pour Hortensius dans l'âge mûr les triomphes de Cicéron. Son talent reprit tout son éclat, et il passa les douze dernières années de sa vie à plaider les plus grandes causes. Cette lutte d'éloquence et de gloire n'altéra point l'amitié qui, de bonne heure, avait uni ces deux grands orateurs. Quand Cicéron fut exilé par la faction de Clodius, Hortensius lui donna, et non sans péril, des témoignages publics de son attachement; il alla, en costume de suppliant, conjurer les chevaliers et le sénat de le rappeler, et il faillit être tué par les satellites de Clodius. Ce fut Hortensius qui fit nommer et consacra Cicéron augure. Et, je l'avoue, le beau rôle, le rôle difficile était du côté d'Hortensius. Que Cicéron, plus jeune qu'Hortensius, et qui se sentait quelque peu supérieur, fût généreux à son égard, c'était une justice facile, et où l'amour-propre trouvait encore son compte; mais qu'Hortensius, qui se voyait enlever, ou du moins disputer

le sceptre de l'éloquence par un jeune et heureux rival, conservât ces sentiments d'affection, je l'en estime davantage, d'autant que Cicéron ne fut pas toujours sans défiance à son égard. Il le soupçonna d'avoir contribué à son exil, pour régner sans partage au barreau.

Cependant Hortensius baissait; décadence qui d'abord ne se trahissait qu'à un œil fin et exercé, mais qui ne pouvait longtemps échapper. Il en fut de son éloquence comme du coloris d'un vieux tableau : la première, la seconde, la troisième année ne diminuèrent pas son talent d'une manière sensible au commun des hommes; mais de jour en jour cette dégradation devint plus manifeste; elle atteignit bientôt toutes les parties de son éloquence, et surtout arrêta la rapidité et la suite de ses expressions. Cette défaillance ne tenait plus, comme la première fois, à un refroidissement pour l'étude. Elle avait des causes plus profondes. L'éloquence d'Hortensius, pompeuse et brillante, était aussi quelque peu sonore, vide et diffuse; c'était une éloquence asiatique. Tant que cette éloquence fut en harmonie avec l'âge d'Hortensius, elle excita l'admiration. Mais Hortensius ne sut pas quitter à propos des ornements qui n'allaient plus à des années plus graves. Il ne comprit pas, comme le dit si heureusement et si justement Cicéron, que l'éloquence de l'orateur doit blanchir avec ses cheveux.

Et non-seulement cette éloquence n'était plus de saison ; mais l'action aussi d'Hortensius n'était plus en rapport avec son âge. Cette action jadis si pleine de dignité, de feu, de majesté ; cette action que venaient étudier Roscius et Æsopus, elle n'avait pas su, elle aussi, se calmer et se refroidir ; elle blessait dans ses emportements déplacés, comme l'éloquence dans sa pompe surannée. Quand Hortensius plaidait, ses mains étaient continuellement en mouvement, et un de ses adversaires lui reprocha un jour au forum de n'être qu'un acteur, et donna à son geste l'épithète de *Dionysia*, nom d'une danseuse alors célèbre. Dans sa jeunesse, cette action séduisait tellement, qu'on ne savait si le peuple venait pour le voir ou pour l'entendre. Et non-seulement l'éloquence et l'action d'Hortensius avaient ces prétentions ambitieuses, mais toute sa personne était pleine d'afféterie ; sa chevelure était arrangée avec une coquetterie savante, et sa toge artistement drapée. Hortensius, suivant Macrobe, se rendant au forum, vit les plis de sa toge dérangés par un adversaire qui le heurta en un étroit passage; il l'accusa en dommages et intérêts, prétendant qu'il avait voulu, en froissant sa toge, nuire au succès de son éloquence. Cette anecdote, vraie ou fausse, montre quelle idée les anciens se faisaient et du caractère et du tour d'esprit d'Hortensius, ce Mécène de l'éloquence.

Cette éloquence si déchue se releva cependant un moment, en l'an 50. A soixante-trois ans, Hortensius plaida pour son neveu Messala, accusé de brigue. Il sembla retrouver, pour cette cause importante, toute la véhémence de sa jeunesse et une solidité qu'il avait rarement. Messala fut absous. Le peuple, indigné de ce triomphe de l'éloquence sur la justice, accueillit Hortensius par des murmures, quand il se présenta au théâtre; ce fut son seul déplaisir dans cette carrière du forum et du barreau qu'il fournit pendant si longtemps et avec tant de succès. Sa voix, à soixante-quatre ans, ne s'éteignit qu'avec son existence. (49 av. J. C.) Hortensius mourut donc avant la chute de la république. « Toujours heureux, Hortensius, s'écrie Cicéron, quitta la vie plus à propos pour lui que pour ses concitoyens; il mourut quand il lui eût été plus facile de pleurer la république que de la servir : il vécut aussi longtemps que, dans notre patrie, on pût vivre avec honneur et sécurité. »

De cette éloquence, reine si longtemps du barreau romain, que reste-t-il? un mot : *Cervix*, employé pour la première fois par Hortensius au singulier. Sans doute, l'injure du temps y a été pour beaucoup. Mais cette éloquence portait en elle-même un germe de mort, comme elle en avait porté un de décadence. Hortensius, nous dit Cicéron, manquait de gravité; Hortensius, ajoute-t-il, écrivait moins bien

qu'il ne parlait. Voilà tout le secret de cette gloire évanouie; le style c'est la vie de l'éloquence. Les applaudissements excités par la vivacité de l'action, les frémissements électriques que l'orateur communique et reçoit, tout cela, fugitives impressions qui s'effacent et disparaissent avec l'auditoire! La postérité cherche la gloire d'un orateur, et ne la trouve plus. Ainsi périt Hortensius. Je me trompe; cet héritage de l'éloquence se transmit. Hortensius, on se le rappelle, avait une fille, Hortensia. Hortensia reçut le souffle de l'éloquence paternelle. Les triumvirs avaient mis un lourd impôt sur l'ordre des dames romaines. Aucun avocat n'osait se charger de leurs réclamations. Hortensia seule eut ce courage, et par son éloquence obtint une remise considérable.



II

CÉSAR.

Nudi sunt, recti et venusti.
(CICÉRON, *Brutus*, 72.)

César naquit à Rome vers l'an 100 avant J. C. Malgré la noblesse de son origine, il montra tout d'abord une opposition, sinon sincère, du moins assez vive au parti aristocratique, et osa, quoique très-jeune, résister à Sylla qui vit en lui plusieurs Marius et le proscrivit. Mais si César, par ses sentiments, ou plutôt par son ambition, appartenait déjà au parti du peuple, par ses goûts, par sa beauté, par ses nombreuses et brillantes amours, par son luxe et par ses dépenses, il appartenait aux grands. C'était un Marius patricien. Revenu de l'exil, il accusa de concussion Dolabella qui, défendu par Cotta et Hortensius, fut absous. Ce fut alors que pour se dérober à ses en-

nemis, et peut-être pour se perfectionner dans l'art oratoire, il se retira à Rhodes, et y étudia sous Apollonius Molon. En 74 av. J. C. il revint à Rome : il avait été, en son absence, élu membre du collége des Pontifes. A trente-deux ans seulement, il est questeur; c'était aller un peu lentement pour une si ardente ambition; Pompée avait été plus heureux. Cependant il ne négligeait rien de ce qui, en lui, pouvait annoncer au peuple son futur défenseur. Aux funérailles de Julia, dont il prononça l'éloge (nous avons de ce discours une phrase), il osa faire porter l'image de Marius. Édile en 65, il rétablit au Capitole les trophées de Marius. Malgré tant d'avances, il ne put être tribun du peuple; mais, en 63, il est grand pontife. Sa conduite, dans la conjuration de Catilina, fut, on le sait, très-équivoque. Au moment où Pompée rentrait pour un troisième triomphe, César partit pour l'Espagne. Au retour, il laissa là le triomphe pour poursuivre le consulat. Quelque temps après se forma la ligue de César, de Pompée et de Crassus, appelée souvent le premier triumvirat; en 37, consul avec Bibulus, il obtient les Gaules pour cinq ans. En s'éloignant de ses rivaux, il grandit et s'élève au-dessus d'eux : la conquête des Gaules lui livre l'Italie. Cette conquête était la dernière conquête de Rome, l'achèvement de sa puissance. La guerre dura sept années : l'invasion des Helvètes

dans la Gaule, la guerre contre Arioviste, le soulèvement des Belges et des Nerviens, celui de l'Armorique, et enfin celui de toute la Gaule unie sous Vercingétorix, en sont les faits principaux. Dans toutes ces guerres, César n'a éprouvé que trois défaites, deux par ses lieutenants, une par lui-même. Ces sept campagnes sont racontées dans les sept livres des *Commentaires;* le huitième livre a été écrit par le lieutenant de César, Hirtius; il contient deux années.

Historien de ses propres actions, César est-il un historien véridique? C'est la première question qui se présente naturellement. La réponse à cette question est difficile; il nous faudrait, pour la résoudre, l'histoire de la conquête des Gaules par les Gaulois. On sait par quelques autres témoignages certains faits que César n'a pas racontés. Il ne parle pas, par exemple, de ses pillages, dont parle Suétone : il ne nous dit pas ce que nous dit Plutarque, que, dans un combat, il perdit son épée. Mais, s'il n'a pas tout dit, au moins n'a-t-il avancé rien de faux? On aperçoit bien dans le récit de la défaite de Gergovie une secrète intention d'en diminuer l'effet, de faire croire qu'il l'avait prévue; mais en général il paraît vrai. C'est avec franchise et même avec admiration qu'il raconte les hauts faits de ses ennemis, qu'il apprécie le mérite des chefs gaulois. Quant à l'exactitude chronologique, César l'a négligée. Aussi dispute-t-on encore sur la place des champs de

bataille où il a combattu. On rencontre même des inexactitudes surprenantes; ainsi il fait de l'Escaut un affluent de la Meuse. Mais il est attentif à observer les mœurs; ainsi, au VI[e] livre, il consacre une vingtaine de chapitres à donner sur les mœurs des Gaulois des détails curieux. Les narrations sont pleines d'art. Dans chaque livre, quand on l'étudie bien, on aperçoit un fait dominant qui attire l'intérêt.

Dans César, donc, l'historien est admirable; mais le conquérant est-il irréprochable? Non, César est un grand guerrier, un génie puissant et actif, mais ce n'est pas une âme délicate; il fait la guerre sans pitié, sans bonne foi, sans désintéressement. Il tire vengeance des Venètes, en faisant massacrer tout leur sénat et vendre les autres citoyens. Unellodunum se révolte : il fait couper la main à tous ses prisonniers. C'est avec une espèce de rage qu'il poursuit Ambiorix; il n'a pour Vercingétorix qu'une dure indifférence. Suétone nous apprend que non-seulement il ne se faisait pas scrupule de piller la Gaule, mais encore qu'il faisait quelquefois la guerre pour piller. Enfin, pour la bonne foi, César n'est pas plus irréprochable. Les guerriers des Venètes sont venus pour lui parler; il s'en empare et les retient prisonniers. C'est alors que Caton demandait qu'on livrât le général romain aux Germains outragés. Sur trois millions d'habitants il en tua un million, disent Plutarque et Appien. On en tua vingt

mille, trente mille, cent mille, dit-il lui-même en vingt endroits avec un horrible calme; le reste, ajoute-t-il, fut vendu à l'encan.

Il y a des traits plus honorables pour César : il rend justice à ses lieutenants ; c'est à Crassus qu'il doit sa victoire sur Arioviste. Il montre partout sa tendresse, sa reconnaissance pour le courage et la patience de ses soldats. Il est vrai que de ces soldats il devait faire les instruments de son ambition. Dans les Gaules, en effet, c'est Rome qu'il est allé conquérir, Rome qu'il a toujours en vue, et à laquelle, quoique éloigné, il est toujours présent. Pendant l'hiver il se rapproche de la frontière; il écrit à Cicéron et cherche à le gagner par des caresses; il a pris son frère Quintus pour lieutenant. Il l'entretient même de littérature, lui donne son avis sur le poëme qu'il venait de faire. En même temps, avec cet argent qu'il pille en Gaule, il fait exécuter des travaux magnifiques dans Rome. Il fait bâtir un forum entouré de portiques de marbre, et augmenté d'une villa publique. Dans un hiver où il n'avait pu, selon son habitude, venir intriguer à Rome, il tient à Lucques une sorte de cour où l'on voyait cent-vingt licteurs et deux cents sénateurs. Ainsi il est toujours présent à Rome ; au milieu de la dissolution de tous les partis, de la décadence de tous les personnages et de Pompée lui-même, César grandit. Supérieur par l'audace et aussi par l'a-

dresse, il fait peur et séduit. Enfin il franchit le Rubicon.

Nous voici à la guerre civile, lutte laborieuse, sanglante, impie, où une moitié du monde se choque contre l'autre. Sur qui en doit retomber le crime? *Quis justius induit arma?*

Les mémoires sur *la Guerre civile* sont le récit, et en même temps l'excuse de cette révolution. Assurément au dedans et au dehors la République romaine avait singulièrement corrompu ses voies; elle appelait un réformateur : César lui donna un maître. Aussi tout d'abord cherche-t-il à se disculper, non par une discussion de principes, mais par des justifications de détails, de mesures particulières. Il fait entendre qu'il désirait un accommodement avec Pompée, avant de commencer la guerre civile. Mais peut-on le croire toujours aveuglément? La lettre de César à Oppius, citée par Cicéron, dément le récit du *De Bello civili*. Suétone contredit aussi César; il nous apprend ce que celui-ci ne nous dit pas, que, lorsque César harangua ses soldats avant de passer le Rubicon, il ne se borna pas à des encouragements, mais leur promit de l'argent. César ne parle pas du passage du Rubicon, ni des hésitations qu'il éprouva, et dont nous parle non-seulement Lucain, mais aussi Suétone. Le ton même de la narration dans *la Guerre civile* trahit l'embarras de César. Cette narration n'est pas,

comme dans *la Guerre des Gaules*, purement historique; c'est surtout la narration oratoire, c'est-à-dire la narration qui veut prouver, qui veut justifier quelqu'un : on sent que l'homme est en cause. Aussi, moins imposants, mais plus personnels que *la Guerre des Gaules*, ses livres de *la Guerre civile* sont-ils plus piquants, plus animés. C'est ce qui fait particulièrement l'intérêt du livre III, qui contient le récit de la bataille de Pharsale. La campagne d'Espagne, chef-d'œuvre de narration, est aussi un chef-d'œuvre de science militaire. Elle faisait l'admiration de Condé qui avait été étudier sur les lieux la stratégie de César. « Les campements de César firent son étude, nous dit Bossuet. Je me souviens, qu'il nous ravissait en nous racontant comment, en Catalogne, dans les lieux où ce fameux capitaine, par l'avantage des postes, contraignit cinq légions romaines et deux chefs expérimentés à poser les armes sans combat, lui-même il avait été reconnaître les montagnes et les rivières qui servirent à ce grand dessein; et jamais un si digne maître n'avait expliqué par de si doctes leçons les *Commentaires de César*. »

Mais l'acte le plus intéressant de ce drame de la guerre civile, c'est la bataille de Pharsale (qui n'est pas ainsi nommée dans le récit de César), et ce qui la prépare. Malgré Bibulus, César passe la mer; il va enfermer Pompée à Dyrrachium. Pompée de son

côté cherche à affamer le camp de César, et celui-ci est sur le point de perdre son armée. César raconte tout au long sa défaite. Mais il se vengea par la bataille de Pharsale; il se vengea aussi dans son histoire. Il épargne toujours la personne de Pompée; mais il raconte ironiquement comment ses partisans se partageaient les honneurs et le pouvoir dont ils se croyaient sûrs, la fuite de Pompée, la prise du camp, l'indignation de César à la vue des richesses qu'il contenait : « Tout, dans le camp de Pompée, offrait les signes du luxe et l'espérance de la victoire; on y voyait des tables dressées, des buffets chargés d'argenterie, des tentes couvertes de gazon frais, quelques-unes même, comme celle de L. Lentulus, ombragées par des guirlandes de lierre; il était aisé de voir, à tant de recherche et de volupté, qu'ils n'avaient conçu aucun doute sur le succès : et cependant ils accusaient de mollesse l'armée de César, si pauvre, mais si forte, et qui toujours avait manqué des choses les plus nécessaires. Pompée, aussitôt que nous fûmes dans ses retranchements, se saisit d'un cheval, quitta les marques de sa dignité, s'échappa par la porte Décumane, et courut à toute bride vers Lariste. Il ne s'y arrêta pas; mais avec la même vitesse, recueillant quelques fuyards, il courut toute la nuit, escorté de trente cavaliers, arriva à la mer, et monta sur un vaisseau de transport. Il se plaignit, dit-on, plusieurs fois, d'a-

voir été si étrangement trompé dans ses espérances, et de n'avoir trouvé que faiblesse, et même que trahison chez ceux dont il attendait la victoire. »

Sur la mort même de Pompée, on ne trouve que ces simples mots : *Alexandriæ de Pompeii morte cognoscit.* On aurait désiré au moins un regret pour un rival malheureux. Là s'arrête le récit de César. Le reste, la campagne d'Afrique, la guerre d'Espagne, d'Alexandrie, est l'œuvre des continuateurs.

On a pu le voir : dans César ni l'homme, ni l'histoire ne sont irréprochables; mais l'écrivain est admirable. Cicéron rend à ses Commentaires ce témoignage : « Ils sont pleins de netteté et de grâce, sans faux ornements; en voulant fournir aux autres des matériaux pour écrire l'histoire, il a ôté à tout homme sensé le désir d'écrire après lui. » Suétone s'exprime à peu près de même : « Tout, dit-il, est d'un goût si parfait, qu'il semble moins avoir procuré qu'enlevé aux écrivains la faculté de composer l'histoire. » Pollion, cependant, trouvait à reprendre dans le style de César, et Bayle semble se ranger à son avis : « Il est très-certain que les mémoires de ce conquérant sont écrits d'une manière trop négligée, et si M. le prince de Condé s'avise jamais de faire la relation de ses campagnes de cet air, il peut s'assurer que le livre ne sera pas admiré des connaisseurs; mais infailliblement on y verrait toute une autre force. » Bayle se trompe; le style

de César est sobre, plein de goût, d'urbanité; pas de mots pompeux, le simple reflet de la grandeur du rôle; mais il ne manque ni de chaleur ni de force. Ce qui n'est pas moins admirable que le style, c'est la simplicité avec laquelle César parle de lui-même, n'en parlant jamais qu'à la troisième personne, s'effaçant toujours, reconnaissant la part de la fortune dans ses succès, se montrant tendre et indulgent pour les fautes de ses amis, la défaite, par exemple, et la mort de Curion en Afrique, discutant, plutôt qu'il ne les blâme, les plans de Pompée.

La grande distinction des *Commentaires de César*, c'est de ne point offrir de discours. Mais s'il les a rejetés, ce n'est pas par un scrupule d'historien, il nous a exposé ses principes sur les harangues; c'est qu'il craignait des ornements trop pompeux. Il avait du reste à un haut degré l'éloquence militaire; il avait le trait. Il suffit de citer le : *Veni, vidi, vici*, ses paroles à l'armée d'Afrique, sa fameuse apostrophe : *Quirites*, sa péroraison de la harangue sur Arioviste.

On saisit là, si contenue qu'elle soit, la véritable éloquence des camps; il eut aussi celle du forum. C'est Cicéron encore qui nous le dit : « De tous les orateurs qui n'ont été qu'orateurs, en est-il un que l'on puisse préférer à César? Qui eut des pensées et plus fines et plus serrées? Qui, une plus riche de

diction? Il a l'éclat, le trait, la chaleur, la voix pénétrante, le mouvement vif : il parle avec le même feu qu'il combat; et cependant ce qui domine dans cette éloquence, c'est le goût et la grâce : *non sine venustate calor.* »

Tel est César, le premier des orateurs, s'il n'eût mieux aimé être le plus grand des capitaines. Cependant les anciens l'ont bien un peu contestée, cette éloquence. L'auteur du *Dialogue des Orateurs* lui est assez sévère; et Sidoine Apollinaire semble voir dans cette éloquence plus d'habileté et d'adresse que de naturel et de grandeur.

César n'était pas seulement un historien et un orateur; c'était un amateur très-éclairé et très-vif des lettres, et un critique très-minutieux. Nous l'avons vu au milieu de ses préoccupations militaires des Gaules, entretenir avec Quintus un commerce littéraire; c'est au milieu des marches, entre deux batailles, qu'il a composé quelques ouvrages que nous devons faire connaître. Ce fut en franchissant les Alpes pour aller rejoindre son armée qu'il écrivit deux livres sur les *Analogies* de la langue latine, adressés à Cicéron. Il y établissait que le fondement de l'éloquence, c'est le choix des mots. Il engageait tous les écrivains ou orateurs à rejeter toute expression non usitée ou extraordinaire.

César, dit-on, avait aussi fait un recueil d'anecdotes et d'apophthegmes; mais Auguste ne voulut

pas qu'il fût publié. Auguste aussi défendit à Pompéius Macer, auquel il avait confié le soin de sa bibliothèque, d'y admettre quelques productions poétiques de la jeunesse de César; c'était, croit-on, une tragédie, *Œdipe*, et un poëme, les *Louanges d'Hercule*. Dans son âge mûr, César écrivit un autre poëme intitulé *Iter*, *le voyage*, composé, nous dit Suétone, pendant le dernier voyage qu'il fit en l'an 24, de Rome à l'Espagne citérieure, vers le temps de la bataille de Munda. On lui attribue aussi deux épigrammes, une sur le caractère comique de Térence, une autre sur un enfant thrace, qui, en jouant au bord de l'Hèbre, s'y noya; cette dernière est aussi attribuée avec plus de vraisemblance à César Germanicus.

Dans le pouvoir, César conserva non-seulement le goût, mais pour ainsi dire le respect des lettres : il supporte patiemment les épigrammes si sanglantes de Catulle; au *Caton* de Cicéron, il se contente de répondre par l'*Anti-Caton;* il rend hommage à Cicéron et lui dédie des ouvrages; il fait avec lui, à Pouzzoles, un souper littéraire; il songe enfin à donner à la pensée plus de liberté en ordonnant de publier les actes du sénat et du peuple romain.

César, grand pontife, écrivit vraisemblablement des *Auguralia* et des *Libri auspiciorum*. C'est en cette qualité aussi sans doute qu'il avait composé l'ouvrage *de Motu siderum*, qui contenait ce qu'il avait

appris en Égypte, sur ce sujet, de Sosigène, philosophe péripatéticien d'Alexandrie, livre dans lequel, s'il faut en croire Pline l'Ancien, César avait prédit sa mort pour les Ides de mars.

César ne cultiva pas seulement les lettres; il encouragea noblement les sciences. Par ses ordres fut dressé le cadastre de tout l'empire romain. Jusque-là les Romains n'avaient rien fait pour la géographie comme science. Leurs connaissances se bornaient aux pays qu'ils avaient conquis, et dans ces pays ils ne considéraient guère que les soldats qu'ils en pouvaient tirer, les impôts qu'ils y pouvaient lever. César le premier conçut des pensées plus hautes; il obtint un sénatus-consulte qui lui permettait de confier à trois géomètres l'opération importante de mesurer tout l'empire romain, travail qui ne fut achevé qu'au bout de trois ans.

César songea aussi à la réforme du calendrier romain. Le système qu'il fit adopter, sur les conseils de Sosigène, a été, sauf de légères modifications, en vigueur jusqu'au pape Grégoire VII.

Ainsi, par le génie de la paix, César cherchait à rendre douce et légère aux Romains cette dictature que lui avait donnée son génie militaire. Mais avec la grandeur d'âme de l'homme, il n'eut pas la prudence du politique. Après la bataille de Pharsale, il se laissa prendre aux flatteries de ce sénat qui lui votait un siége d'or, une couronne d'or, une

statue à côté de celle des rois, et autres honneurs plus singuliers, fleurs perfides dont on couronnait la victime, dit Florus, *quæ omnia velut infulæ in destinatam morti victimam congerebantur*. César le crut abattu, ce sénat, parce qu'il était abaissé; il le méprisa, et lui laissa trop voir son mépris : les Ides de mars lui répondirent. Sa clémence n'avait pu racheter son dédain.



III

SALLUSTE.

Lectissimus verborum pensator.
(SAINT AUGUSTIN, *de Vit beata*, 31.)

C. Sallustius Crispus naquit à Amiterne, ville du pays des Sabins, l'an 86 avant J. C., sous le septième consulat de Marius. Son père, comme plus tard le père d'Horace, le fit élever à Rome, mais avec moins de précaution sans doute et moins de vigilante sollicitude, car bientôt il s'y livra à tous les désordres qui déjà régnaient dans cette capitale du monde, où dominaient le luxe et la corruption. Aussi prodigue de son bien que peu scrupuleux sur les moyens de se procurer de l'argent, Salluste aurait, dit-on, été contraint de vendre la maison paternelle du vivant même de son père, qui en serait mort de chagrin; fait qui ne paraîtra guère vrai-

semblable à qui sait ce qu'était chez les Romains la puissance paternelle. Mais le plaisir ne lui fit point oublier l'étude, et tandis que son cœur prit toute la mollesse de la cité corrompue où il avait passé ses premières années, son esprit retint toute l'austérité du sauvage et dur climat sous lequel il était né. « Il eut toujours, dit le président de Brosses, des lumières très-justes sur le bien et sur le mal. » C'est ainsi que, quelque dépravé qu'il pût être, il eut du moins, à vingt-deux ans, le bon esprit de ne pas se jeter, comme tant d'autres jeunes gens dont il partageait les déréglements, dans la conspiration de Catilina. Entrant dans la route qu'à Rome il fallait nécessairement prendre pour arriver aux honneurs, Salluste embrassa la carrière du barreau, mais sans beaucoup d'ardeur, ce semble; du moins il ne paraît pas qu'il s'y soit distingué. La littérature grecque, et dans cette littérature, l'histoire, la politique, furent ses principales études. Dédaignant, il nous l'apprend lui-même, la chasse, l'agriculture et les autres exercices du corps, il ne s'occupa qu'à fortifier, par la lecture et la méditation, la trempe naturellement vigoureuse de son esprit. Il avait eu pour guide dans ses premières études et il conserva toujours pour conseil et pour ami Atéius Prétextatus, rhéteur athénien, qui lui-même avait pris le surnom de Philologue, et qui tenait à Rome une école très-fréquentée.

Lorsqu'il fut en âge de briguer les charges publiques, Salluste parvint à la questure; à quelle époque? On ne le sait pas précisément. Si ce fut dès sa vingt-septième année, âge fixé par les lois, ce dut être sous le consulat de Lucius Calpurnius Pison et de Cœsonius Gabinius, l'année même de l'exil de Cicéron et du tribunat de Clodius. Salluste arriva au tribunat, l'an 53 avant J. C., plus heureux en ceci que Caton, qui, dans le même temps, sollicita, sans les obtenir, plusieurs dignités, contraste que Salluste ne manque pas de relever à son avantage : « Que l'on considère, dit-il, en quel temps j'ai été élevé aux premières places, et quels hommes n'ont pu y parvenir. » Salluste épousa les haines et les affections de Clodius, son ami intime; il trempa dans toutes ses intrigues, dans tous ses désordres publics. Outre son amitié pour Clodius, Salluste avait une raison particulière de haïr Milon, auquel il avait fait, comme époux, un de ces outrages et dont il avait reçu un de ces châtiments qu'il est également difficile d'oublier. Tribun du peuple, Salluste se montra, presque en toute occasion, l'ennemi de Pompée et le soutien des mauvais citoyens; conduite coupable qu'il expia à la fin par un juste châtiment. L'an 50, les censeurs Appius Pulcher et L. Calpurnius Pison l'exclurent du sénat à cause de ses débauches.

Une révolution l'avait rejeté hors de la vie poli-

tique, une révolution l'y ramena. César, après la conquête des Gaules, allait s'armer contre le sénat; son camp était l'asile de tous les séditieux, de tous les mécontents : Salluste devait naturellement s'y rendre; le parti de César, c'était son ancien parti, le parti populaire vers lequel il avait toujours incliné; déjà même, étant tribun, il s'était montré dévoué à César; il en fut donc bien accueilli. Bientôt il fut nommé questeur et rentra dans le sénat, deux ans après en avoir été banni. Pendant que César allait combattre Pompée en Grèce, Salluste resta en Italie, occupé des fonctions de sa charge « dans l'exercice de laquelle, si l'on en croit un témoignage d'ailleurs suspect, il ne s'abstint de vendre que ce qui ne trouva point d'acheteur. » De retour à Rome, l'an 46, César éleva Salluste à la préture. Salluste avait alors quarante ans. L'année suivante, il se maria avec Térentia, épouse divorcée de Cicéron. Longtemps Térentia avait exercé sur son premier mari une autorité despotique: mais, las enfin de son caractère altier, de sa dureté envers sa propre fille et de ses prodigalités, Cicéron avait pris le parti de la répudier : « Au sortir d'une maison où elle aurait dû puiser la sagesse dans sa source la plus pure, elle n'eut pas honte d'aller se jeter dans les bras de Salluste, ennemi de son premier époux. » Cette réflexion est de saint Jérôme. Successivement épouse de Cicéron, de Salluste, elle se remaria en-

suite au célèbre orateur Messala Corvinus, ayant eu cette singulière fortune d'être la femme des trois plus beaux génies de son siècle. Elle n'en resta pas là cependant; ayant survécu à ce troisième mari, elle épousa en quatrièmes noces Vibius Rufus, et ne mourut, selon Eusèbe, qu'à l'âge de cent dix-sept ans.

Lorsque César se disposait à aller combattre en Afrique les restes du parti de Pompée, Salluste reçut l'ordre de conduire au lieu du débarquement la dixième légion et quelques autres troupes destinées pour cette expédition. Il suivit César en Afrique en qualité de propréteur, et fut par lui chargé de s'emparer, avec une partie de la flotte, des magasins de l'ennemi dans l'île de Tercine, mission dans laquelle il réussit pleinement; il amena bientôt à son général, dont l'armée manquait de toute espèce de provisions, un grande quantité de blé. Après la victoire de Tapsus, Salluste obtint, avec le titre de proconsul, le Gouvernement de la Numidie. Il commit dans sa province les plus violentes exactions; c'est ce qui fait dire à Dion Cassius: « César préposa Salluste de nom au gouvernement, mais de fait à la ruine de ce pays. » En effet, parti de Rome entièrement ruiné, Salluste y revint en l'an 44 avec d'immenses richesses. Toutefois les Africains ne le laissèrent pas d'abord jouir tranquillement du fruit de ses déprédations; ils vinrent

à Rome l'accuser; mais il fut absous par César, auquel il abandonna des sommes considérables.

La mort de César termina la carrière politique de Salluste. Possesseur d'une grande fortune, il ne songea plus désormais qu'à passer, au sein des richesses, une vie voluptueuse et tranquille. Du fruit de ses rapines, il fit construire sur le mont Quirinal une magnifique habitation, et planter des jardins vantés par les anciens comme la plus délicieuse promenade de Rome : la place qu'ils occupaient est aujourd'hui encore appelée les *Jardins de Salluste*. C'est là, qu'avec des hommes et des femmes dissolus, Auguste donnera ces fêtes des *douze dieux* que Suétone a décrites; là, Vespasien, Nerva, Aurélien fixeront leur résidence habituelle. Salluste avait en outre acheté de vastes domaines et la belle maison de César, à Tibur. Ainsi Salluste passa les neuf dernières années de sa vie entre l'étude, les plaisirs et la société de gens de lettres illustres; chez lui se rassemblaient Messala Corvinus, Cornelius Nepos, Nigidius Figulus et Horace, qui commençait à se faire connaître.

Salluste mourut l'an 36 avant J.C., sous le consulat de Cornificius et du jeune Pompée, dans la cinquante et unième année de sa vie. Il ne laissa pas d'enfants, mais seulement un fils adoptif, petit-fils de sa sœur. Comme César, Salluste ne se survécut que dans son neveu.

Nous avons retracé la vie de Salluste; il nous faut maintenant examiner ses ouvrages, et, après l'homme, considérer l'historien. Mais auparavant il ne sera pas inutile de jeter un coup d'œil sur ce qu'avait été l'histoire romaine jusqu'au moment où Salluste la prit pour la porter à une hauteur qui n'a guère été dépassée.

Rome eut de bonne heure l'instinct de sa grandeur et le sentiment de son éternité. Aussi, dès les premiers temps, s'occupa-t-elle de fixer, par quelques monuments grossiers mais solides, livres auguraux, livres des auspices, livres lintéens, livres des magistrats, livres pontificaux, le souvenir des événements qui la devaient conduire à la conquête du monde : elle gravait son histoire naissante sur la pierre des tombeaux et sur l'airain des temples. Cependant elle n'eut qu'assez tard des historiens de quelque valeur, Caton et Sisenna.

Pourquoi l'histoire, à Rome, a-t-elle ainsi été en retard sur l'éloquence? Il faut sans doute attribuer cette infériorité de l'histoire à la langue elle-même, qui n'avait pas encore acquis la régularité, la force, la gravité, la souplesse nécessaires à l'histoire. On conçoit que, maniée chaque jour à la tribune et par les esprits les plus puissants, la langue oratoire ait de bonne heure reçu de ces luttes de la parole et du génie un éclat, une vigueur, une abondance que ne lui pouvait donner le lent exercice de la composi-

tion, qui convient à l'histoire. L'insuffisance de la langue, c'est donc là une première cause de l'infériorité de l'histoire relativement à l'éloquence; ce n'en est pas la seule. Théocratique et patricienne à sa naissance, Rome conserva soigneusement ses traditions religieuses et politiques. Écrire l'histoire fut un privilége et presque un sacerdoce, dont les pontifes et les patriciens voulurent, aussi longtemps qu'ils le purent, rester en possession, comme ils l'étaient de la religion et du droit. Le jour où, sous Sylla, une main d'affranchi, L. Otacilius Pilitus, tint ce burin de l'histoire que jusque-là des mains nobles avaient seules tenu, ce jour-là ne fut pas regardé comme moins fatal que celui où, par l'indiscrétion d'un Flavius, d'un scribe, avait été révélé le secret des formules. Il y eut enfin à ce retard de l'histoire une dernière cause et non moins profonde.

L'histoire ne se fait pas aussi simplement qu'on pourrait le croire. Le nombre, la grandeur, la variété des événements y sont sans doute indispensables; ils en sont l'élément principal, la matière : ils n'en sont pas la condition même et la vie. Les événements qui souvent semblent, isolés et détachés les uns des autres, se succéder sans se suivre, ont une relation étroite, un enchaînement rigoureux, un ensemble et une unité qui en sont le secret et la lumière. Les contemporains voient bien les

faits, mais ils ne les comprennent pas toujours et ne peuvent les comprendre ; il leur faut, à ces faits, pour éclater dans toute leur vérité, un certain jour, un certain lointain et comme la profondeur même des siècles : avant Salluste cette perspective manquait aux historiens, et Salluste même ne l'a pas tout entière. Il l'a bien senti ; aussi n'a-t-il pas cherché à faire ce qu'il n'aurait pu bien faire ; il n'a pas entrepris d'écrire la suite de l'histoire romaine, mais des fragments de cette histoire, *carptim*. C'était montrer un grand sens. Cette histoire romaine, comment aurait-on pu l'écrire autrement que par morceaux détachés ? Elle n'était pas achevée encore : à ce grand drame, qui commence aux rois, se continue par les tribuns, se poursuit entre les Gracques et le sénat, entre Marius et Sylla, un dernier acte manquait ; Salluste l'avait entrevu dans César, mais il ne devait être complet que dans Auguste. Pour écrire en connaissance de cause l'histoire de la république, il fallait avoir assisté à sa chute : ce fut la fortune et la tristesse de Tite Live ; de même Tacite n'a-t-il pu écrire l'histoire de l'empire que quand, les Césars épuisés, la vérité si longtemps outragée, *pluribus modis infracta*, reprit enfin ses droits sous la dynastie flavienne, *nunc demum redit animus*.

L'histoire de la *Conjuration de Catilina* fut le coup d'essai de Salluste ; aussi la critique a-t-elle pu

justement y relever quelques défauts, soit pour la composition, soit même pour le style. Je ne parle pas de la préface, sur laquelle nous reviendrons, mais du lieu commun fort long qui suit la préface, et forme comme un second avant-propos. Sans doute il n'était pas hors de raison que Salluste, ayant à nous raconter la tentative audacieuse de Catilina, remontât aux causes qui avaient pu la rendre possible; mais il le devait faire avec beaucoup plus de rapidité. Tacite, lui aussi, se proposant d'écrire l'histoire des empereurs, veut d'abord expliquer comment la république avait pu être remplacée par l'empire; mais avec quelle concision et quelle exactitude tout ensemble il le fait! Une page lui suffit pour retracer toutes les phases politiques de Rome, depuis son origine jusqu'à Auguste : c'est là le modèle, trop souvent oublié, qu'il faut suivre. Ce préambule est donc un défaut dans la composition du *Catilina*. On a fait à Salluste de plus graves reproches : on l'a accusé d'injustice envers Cicéron, d'une espèce de connivence à l'égard de César, et, qui le croirait? d'un excès de sévérité à l'égard de Catilina.

Salluste n'aimait pas Cicéron; cette haine a-t-elle altéré en lui l'impartialité de l'historien? Je ne le pense point. L'éloge qu'il fait de Cicéron est sobre assurément; cette épithète d'excellent consul ne caractérise guère les grands services rendus à la

république par Cicéron, et j'avoue que les *Catilinaires* sont un utile contrôle et un indispensable complément du *Catilina*. Mais cette justice, toute brève qu'elle est, suffit à la rigueur; on y peut entrevoir une réticence peu bienveillante, mais non un manque de fidélité historique. Il ne faut pas d'ailleurs oublier que Salluste n'écrit pas l'histoire du consulat de Cicéron, mais la conjuration de Catilina; et, dans son dessein, Cicéron n'est que sur le second plan. Toutefois, même avec cette réserve, il faut reconnaître qu'à l'égard de Cicéron, Salluste aurait pu être plus explicite, et qu'en même temps qu'il taisait, autant qu'il était en lui, la gloire du consul, il jetait un voile complaisant sur la part que César avait prise à la conspiration; d'un côté, retranchant de la harangue de Caton les éloges que celui-ci avait donnés à Cicéron (Velléius nous l'apprend), et de l'autre, supprimant les reproches que (Plutarque nous le dit) il adressait à César, qui, par une affectation de popularité et de clémence, compromettait la république et intimidait le sénat.

Mais en même temps qu'on accusait Salluste d'avoir été trop sobre d'éloges pour Cicéron, on l'a accusé d'avoir été trop sévère pour Catilina. Catilina a eu, avec ses vices et ses crimes, quelque générosité et quelque grandeur d'âme: soit; Salluste a recueilli sur lui et sur ses complices quelques bruits

populaires et qui ne soutiennent pas la critique, et que d'ailleurs il ne donne que pour des bruits : je le veux bien; Cicéron s'est laissé entraîner à quelques exagérations oratoires; l'on a ajouté aux projets réels de Catilina tous ceux dont on charge les vaincus; on lui a prêté des crimes gratuits; eh bien! quand nous accorderions tout cela, la base même de la conjuration ne serait pas ébranlée; il n'en resterait pas moins prouvé que Catilina avait résolu le bouleversement de la république sans autre but que le pillage, sans autres moyens que le meurtre et l'assassinat. Cela surprend, et cela est la vérité cependant : Catilina avait formé le projet de mettre Rome à feu et à sang, et il l'avait formé sans un de ces desseins qui certes ne justifient pas, mais qui expliquent les grands attentats, sans un but déterminé, uniquement pour se sauver ou périr dans le naufrage de Rome : conspirateur vulgaire et n'ayant guère de l'ambition que l'audace sans le génie. Non, Catilina n'a pas été calomnié; s'il l'eût été, comment se fait-il que Salluste, l'ennemi de l'aristocratie et l'ennemi personnel de Cicéron, ait parlé de lui et des siens dans les mêmes termes qu'en a parlé Cicéron? Mais, dit-on, s'il eût réussi, il aurait été loué comme César l'a été : cette supposition n'est malheureusement que trop probable; mais elle ne change pas la question. Vainqueur de la liberté publique et glorifié, Catilina

n'en serait pas moins coupable : le succès n'absout pas.

Relevant Catilina, il fallait bien un peu rabaisser Cicéron. Cicéron est un peureux et un glorieux qui s'est exagéré et a grossi le péril, pour se donner plus de mérite à l'avoir conjuré : en réalité, son héroïsme lui a peu coûté; la conjuration avait plus de surface que de profondeur. Pauvre Cicéron, inquiet et malheureux vieillard, dirai-je avec Pétrarque, je te reconnais! Entre Catilina et César, tu as été sacrifié : tel est le sort de la modération. Ainsi ne pensait pas de toi Rome, quand elle te salua du nom mérité de père de la patrie; ainsi n'en pensait pas celui-là même qui, infidèle à la reconnaissance, t'abandonna au ressentiment d'Antoine; ainsi n'en penseront pas tous ceux qui aiment encore l'éloquence, la vertu, la liberté.

Outre ces reproches particuliers de prévention à l'égard de Catilina, de réticence envers Cicéron, on a critiqué dans son ensemble même l'ouvrage de Salluste. La *Conjuration de Catilina* manquerait de réalité et de vie; elle n'aurait rien qui caractérisât particulièrement la situation de Rome au moment où elle a éclaté : abstraite, en quelque sorte, des temps et des lieux, elle serait un drame plus qu'une histoire. Que Salluste ait omis certains détails qu'aime et recherche l'exactitude mo-

derne; qu'il n'ait pas suffisamment fait connaître toutes les causes qui ont préparé cette conjuration, je n'en disconviens pas; mais assurément ni la vie ni la réalité ne manquent à son ouvrage, qui est un début, il est vrai, mais le début d'un maître.

La *Guerre de Jugurtha*, moins connue que la *Conjuration de Catilina*, qui longtemps lui a été préférée, est remise aujourd'hui à la place qui lui appartient, au-dessus du *Catilina*. Ce n'est pas qu'on n'en ait aussi blâmé la préface, et même plus généralement; mais, ce reproche écarté (nous l'examinerons en même temps que celui qui a été fait à la préface du *Catilina*), on s'accorde à louer également et la composition et le style de cet ouvrage. Ici évidemment Salluste est plus à l'aise. Il a, outre son expérience d'écrivain, la liberté même de son sujet, qui n'est plus l'histoire contemporaine. Aussi, dès le début, quelle franche allure et quel éclat! quelle vive et rapide narration! Combien les portraits déjà si vigoureusement tracés dans le *Catilina* sont ici d'une touche plus ferme encore et plus hardie! Combien les contrastes sont mieux ménagés! Dans le *Catilina*, rien n'adoucit la sombre figure du conspirateur et n'égaye la tristesse du sujet. Ici, au contraire, quelle opposition habile entre Jugurtha, dont l'ambition ardente ne recule devant aucun forfait, et cet Adherbal si doux, si accommodant,

si craintif! Avec quel art Salluste ne fait-il pas ressortir le caractère des divers personnages qu'il met en scène! Ici, le prince du sénat, Scaurus, chez qui la hauteur patricienne cache une cupidité trop savante pour se montrer facile; là, le tribun Memmius, qui aime le peuple, mais qui hait encore plus la noblesse; plus loin, le préteur L. Cassius, le seul Romain que Jugurtha ne puisse mépriser. Et dans ces portraits et ces contrastes, que de nuances délicates, de gradations heureuses! Quand Métellus paraît sur la scène, l'historien le met tout d'abord sur le premier plan; sur le second, Marius, lieutenant soumis et dévoué; mais du moment où, dans Utique, Marius a été, devant les autels des dieux, chercher des présages favorables à son élévation prochaine, il devient le principal personnage : le voilà enfin consul malgré Métellus. Mais, questeur de Marius, Sylla arrive à l'armée; c'est à lui que Bocchus livrera Jugurtha : Marius dès lors est effacé, et Métellus vengé. Salluste ne pénètre pas moins profondément les ressorts secrets qui font agir les personnages. Avec quelle vérité il nous peint toutes les incertitudes, toute la mobilité, toutes les variations, toute la perfidie du roi Bocchus! « indécis s'il doit livrer son gendre à Sylla, ou Sylla à son gendre, partagé entre les plus inquiétantes perplexités, il promet à Sylla, il promet à Jugurtha : décidé seulement à trahir, il ne retrouve le calme

que lorsque le moment décisif arrivé le force à choisir entre ces deux perfidies. »

Cependant tout habiles, tout frappants que sont ces contrastes, ce n'est pas ce qui, dans le *Jugurtha*, m'intéresse le plus. Au fond de cette histoire de Jugurtha, derrière ce drame qui se joue en Afrique, il y a une autre action dont, à y bien regarder, la guerre contre Jugurtha n'est qu'un acte et un épisode. Le véritable nœud et l'inévitable dénoûment de cette tragédie africaine n'est pas à Cyrta, mais à Rome. En fait, ce n'est pas Métellus ou Marius qui sont aux prises avec Jugurtha, c'est le peuple et l'aristocratie. Aussi, en même temps qu'il nous décrit avec une rare exactitude, avec une rapidité entraînante, les événements militaires qui, sur le sol d'Afrique, semblent rendre la fortune indécise entre Jugurtha et les généraux romains, Salluste sait-il, par un art admirable, retenir ou ramener continuellement nos regards sur Rome ; il en représente les luttes intérieures, ces discordes du peuple et de la noblesse, cette soif des richesses, cette vénalité de tous les ordres, qui, mieux que ses ruses et son indomptable courage, soutiennent et enhardissent Jugurtha.

Si, pour la composition, la *Jugurthine* est bien supérieure à la *Catilinaire*, elle ne l'est pas moins pour le style. Dans la *Catilinaire*, la plume résiste quelquefois ; elle manque de souplesse et de natu-

rel : le style a de l'apprêt; mais, dans la *Jugurthine*, le grand écrivain se montre tout entier. « Les masses du style, dit un critique, y sont en général moins détachées, moins en relief; tout est lié, nuancé, fondu avec un art d'autant plus louable qu'il est moins apparent. Les portraits y sont encadrés et développés avec moins de faste et d'affectation. »

Maintenant que nous avons examiné les deux chefs-d'œuvre de Salluste, la *Conjuration de Catilina* et la *Guerre de Jugurtha*, que faut-il penser des deux préfaces qui leur servent d'introduction ? Je le sais : l'opinion générale les condamne, et elle les peut condamner à deux titres : au nom de l'art, au nom de la morale; au nom de l'art, comme un préambule déplacé, qui ne conduit pas à l'ouvrage et n'y tient pas; au nom de la morale, comme hypocrisie de l'homme vicieux qui se couvre du langage et du masque de la vertu. Examinons-les à ce double point de vue.

On passe plus volontiers condamnation sur la préface du *Catilina*; et, en effet, si elle ne se rattache pas étroitement à l'ouvrage, elle n'a pas la prétention d'y servir d'introduction; c'est tout simplement un avant-propos, une confidence que l'auteur fait au lecteur sur les motifs qui l'ont déterminé à écrire, sur les dispositions qu'il y veut apporter; une digression aussi, si l'on veut, sur l'étude, une

espèce de profession de foi littéraire enfin, qui, considérée à part de l'ouvrage, comme elle le doit être, non-seulement n'a rien qui choque le goût, mais qui au contraire charme et plaît par un certain abandon et des détails que l'on regrette de ne pas trouver plus souvent dans les auteurs anciens. Combien ne serait-on pas heureux que Tacite nous eût ainsi mis dans le secret de son âme et de ses pensées! Il est moins facile, je l'avoue, de justifier le préambule du *Jugurtha*. C'est évidemment, dit-on, un morceau déplacé, une pièce à effet où, sans nécessité aucune, Salluste se met en scène, et où, en se faisant à contre-temps moraliste, il ne blesse pas seulement le goût, il ment encore à la vérité, et veut se donner le masque des vertus qu'il n'a pas; comme Sénèque, qui écrivait sur la pauvreté avec un stylet d'or, il prêche la morale au milieu des richesses, fruit de ses déprédations. Sans doute mieux vaut quand l'exemple vient à l'appui du précepte; mais de ce qu'un homme qui n'est pas précisément vertueux préconise la vertu, de ce qu'un concussionnaire loue la pauvreté, faut-il conclure nécessairement que ses éloges sont une hypocrisie? Ne serait-il pas aussi juste d'y voir un hommage rendu à la vertu, au désintéressement; une expiation morale en quelque sorte, au lieu d'un mensonge, l'aveu que si l'on n'a pas fait le bien, on en sent le prix et la beauté? Hélas! les hommes sont

moins méchants qu'ils ne sont faibles, moins fourbes qu'ils ne sont inconséquents ; le :

Video meliora proboque,
Deteriora sequor.

C'est à tous, plus ou moins, notre devise; c'était celle de Salluste. « Il louait dans les autres, dit Saint-Évremont, ce qu'on ne pouvait louer en lui. En s'éloignant de la pratique de la vertu, il en conservait le souvenir et l'estime, et il n'était pas du moins arrivé à l'excès de déréglement où tombent ceux qui, non-seulement suivent le vice, mais l'approuvent et le louent. »

D'ailleurs, qu'on y fasse attention : de quoi est-il question dans le préambule du *Jugurtha?* Est-ce bien précisément un lieu commun de morale qu'y développe Salluste? Non; c'est encore un retour sur lui-même; il y expose simplement cette thèse : que l'intelligence est supérieure au corps; que les dons de l'esprit et de l'âme valent mieux, sont plus durables que les jouissances matérielles. Eh! mon Dieu! après tout Salluste ne dit guère là que ce qu'il éprouvait, ce qu'il pensait! Ce fut en effet le caractère de Salluste de conserver, au milieu de l'amour des plaisirs, le goût de l'étude, et les vives clartés de l'intelligence dans la corruption du cœur. Salluste ne se ment point à lui-même et ne cherche pas à mentir à la postérité. C'est dans le silence de

l'étude, dans le calme de la retraite, dans la satiété des plaisirs et le vide qu'ils laissent dans l'âme, que, seul avec lui-même, dans un de ces dégoûts qu'amènent l'âge et la réflexion, Salluste, dans un monologue mélancolique auquel il admet le lecteur, fait, involontairement plutôt que par artifice, cet aveu qu'au-dessus des richesses, au-dessus des jouissances du corps, il y a quelque chose de supérieur et d'immortel, l'intelligence et la vertu. Pourrions-nous lui en savoir mauvais gré? Pourquoi ne croirions-nous pas à sa sincérité, sinon à la sincérité de l'homme, du moins à celle de l'artiste, qui dans sa facilité d'émotion pense ce qu'il écrit, au moment du moins où il l'écrit? Séparez ce morceau de l'ouvrage; regardez-le comme une page détachée des mémoires de Salluste, et non comme la première du *Jugurtha*, ce sera peut-être encore une faute, mais une faute heureuse.

Après les deux préfaces du *Catilina* et du *Jugurtha*, ce que la critique, et la critique ancienne surtout, a blâmé dans Salluste, ce sont les harangues. Selon Sénèque le rhéteur, si on les lit, c'est uniquement en faveur de ses histoires. Car nous pensons, malgré une ingénieuse hypothèse, que ce jugement s'applique aux harangues contenues dans les histoires, et il nous paraît difficile de croire qu'il fasse allusion à des discours que Salluste aurait prononcés au forum. Avant Sénèque, un grammairien, Cassius

Severus, avait avancé qu'il en était des harangues de Salluste comme des vers de Cicéron ou de la prose de Virgile ; enfin, Quintilien semble se ranger à cet avis, en conseillant aux orateurs de ne pas imiter la brièveté de Salluste. Il observe justement que le style rapide et coupé qui domine dans ses compositions oratoires n'est pas celui qu'il faut au barreau, et il fait aux orateurs un précepte de ne le pas suivre. J'avoue que les habitudes de pensée et de style de Salluste ne sont pas précisément celles qui conviennent le mieux à l'éloquence. J'accepte donc, dans une certaine mesure, le reproche adressé à ses harangues : oui, elles n'ont pas l'abondance, l'éclat, le mouvement des discours de Tite Live; mais, dénuées de naturel dans la forme, elles sont vraies dans le fond. Assurément Marius n'eût pas donné à ses phrases la précision savante que leur donne Salluste; mais des pensées que lui prête l'historien, des sentiments qu'il lui fait exprimer, il n'eût rien désavoué. Aux paroles de Catilina, on reconnaît le tribun, ami de Clodius. Un reproche plus sérieux a été fait à Salluste, ainsi qu'à Tite Live, sur l'excessive longueur de leurs harangues; et ce reproche, ce sont deux historiens, Trogue Pompée et Vopiscus, qui le leur ont adressé. Il vaut la peine d'être examiné.

Les harangues sont-elles un hors-d'œuvre dans les grands historiens de l'antiquité? Telle est, en

d'autres termes, la question qui se cache sous l'observation de Trogue Pompée, reproduite par Vopiscus.

Il y a, il faut le reconnaître, dans l'usage que les historiens font des harangues directes comme un luxe d'éloquence scolastique que n'accepte guère notre goût moderne, un de ces mensonges de l'art que, jusqu'à un certain point, la raison peut blâmer. Mais, ceci une fois accordé, la vérité, une vérité profonde, est au fond de ces harangues. On s'est de nos jours beaucoup attaché à mettre dans l'histoire ce que l'on en appelle la philosophie. Je ne sais, mais il me semble que ce n'est pas là une découverte absolument nouvelle, et que ce que nous cherchons, ce que nous croyons avoir créé, les anciens l'avaient bien un peu rencontré et connu; le mot, si je ne me trompe, est plus nouveau que la chose. Que sont, en effet, les harangues dans les historiens de Rome et d'Athènes? Est-ce simplement une occasion et un exercice d'éloquence; de vaines et oiseuses pièces de rhétorique qui se puissent sans inconvénient retrancher ou ajouter, des morceaux de rapport nullement nécessaires à l'harmonie et au jeu de l'ensemble, au développement des caractères, à l'exposition des événements, à la gradation de l'intérêt historique? Si c'étaient là, en effet, la nature et la condition des harangues, elles ne seraient pas seulement un hors-d'œuvre

frivole, un accessoire déplacé, elles seraient un embarras et un grave défaut. Heureusement il n'en va pas ainsi. Les harangues dans les historiens sont, pour ainsi parler, la maîtresse pièce de leurs ouvrages; elles préparent, développent et résument tour à tour le sens des événements et le caractère des personnages; elles montrent les mobiles divers qui les font agir et tous les secrets ressorts des révolutions politiques. Toutes ces harangues que se sont permises les historiens anciens ne peuvent-elles pas être considérées, à la forme près, comme de véritables digressions raisonnées, comme des développements d'observations qu'ils n'ont pas craint de répandre dans leurs histoires, qu'ils en ont même regardé comme des parties essentielles et qui en forment à la fois les points les plus lumineux et les plus beaux ornements? Les réflexions que l'historien n'a point mises dans le cours de la narration, qu'elles eussent interrompues, ou qu'il n'y a que discrètement répandues, pour n'en point ralentir ou suspendre la marche, il les presse ici, les condense, les rapproche pour en faire jaillir la lumière sur les faits qui, sans elles, resteraient obscurs. Ainsi présentées, ces réflexions ont un grand avantage : elles parlent elles-mêmes, si je puis ainsi dire, au lieu d'être énoncées par la bouche de l'historien. Comme sur la scène, les personnages dans le discours se livrent sans y penser au

spectateur; ils sont vivants et animés; ils se meuvent et agissent, et nous donnent ainsi des événements une explication naturelle et dramatique, un sens simple et vrai, bien au-dessus des sentences que l'historien pourrait développer pour son propre compte : il y a donc là une réelle et profonde philosophie de l'histoire.

Tel est l'intérêt, telle est la légitimité des harangues dans les historiens anciens. Veut-on juger mieux encore de leur utilité et de leur importance et s'assurer avec quel art les historiens ont su les rattacher aux événements qu'ils racontent et en faire la préparation, le lien tout ensemble et le résumé de leurs récits? Qu'on les enlève ces harangues, de la place qu'elles occupent, et à l'instant tous les faits perdront leur intérêt, leur sens avec leur unité; ils se détacheront les uns des autres, se succéderont sans se suivre, anneaux brisés d'une chaîne que rien ne retient plus. Ce n'est pas tout; faites sur les harangues la même épeuve, et vous aurez un résultat tout contraire. Séparées des récits qui y mènent, elles formeront encore une œuvre complète où tout se tient et s'enchaîne, où les événements se déroulent avec ordre, avec clarté, avec intérêt. Je ne sais rien de la conjuration de Catilina, de la guerre de Jugurtha, et je lis les harangues que Salluste prête à Catilina et à Marius; et, après les avoir lues, si je puis regretter quelques

détails, quelques faits secondaires de ces deux grands événements, pour les causes mêmes qui les ont amenés, pour les passions et les intérêts divers des personnages, il ne me manquera rien. Ainsi donc, dans les harangues se trouvent réunis la beauté de la forme, l'unité historique, l'art avec la vérité..

J'ai excusé les préfaces de Salluste et cherché à imputer à bonne intention l'éloge qu'il y fait des vertus antiques; je ne m'en dédis pas, mais si quelque chose pouvait me faire changer d'opinion, ce seraient les deux *Lettres sur le Gouvernement* que notre historien a adressées à César. Salluste n'est plus ici cet écrivain austère que nous avons vu; c'est un flatteur habile, un partisan de la tyrannie. Il y a toutefois entre ces deux lettres, composées, à un certain intervalle l'une de l'autre, une différence qu'il est bon de remarquer. Quand la première fut écrite, la lutte entre César et la république était encore indécise; aussi Salluste y conseille-t-il la modération. Dans la seconde, il tient un tout autre langage; il y appelle la rigueur des lois au secours de la réforme des mœurs du peuple romain; il veut faire de César l'oppresseur du parti vaincu; on y sent l'emportement de la victoire. De ces deux lettres, la première semble avoir pour but d'assurer la domination de César; la seconde de l'organiser : l'une est politique, l'autre est

morale ; toutes deux contiennent d'ailleurs de belles idées, un sens profond, une connaissance parfaite des causes qui ont amené la chute de la république, et même quelques conseils auxquels le dictateur ne dédaigna pas de conformer sa conduite. Ces lettres sont donc comme la première assise de cet édifice dont César jetait les fondements : l'empire commençait.

On a aussi reproché à Salluste son obscurité, son affectation à employer, à rajeunir de vieux termes ; et ce reproche, ce n'étaient pas des hommes médiocres qui le lui adressaient, c'était Auguste, juge habile des écrivains de son temps ; Asinius Pollion, d'un goût si fin et si délicat ; c'était le maître même de Salluste, ce Prétextatus que nous connaissons ; c'est enfin Quintilien qui nous a conservé cette épigramme sur l'auteur du *Jugurtha* :

Et verba antiqui multum furate Catonis,
Crispe, jugurthinæ conditor historiæ ;

tous juges compétents, auxquels on peut joindre, en sens contraire, l'empereur Adrien, rhéteur couronné, espèce de Frédéric II, dont le goût bizarre n'admirait dans Salluste que l'affectation du vieux langage, et à qui même il préférait pour cette raison l'historien Cœlius.

A ces critiques adressées à Salluste, il en est une que l'on voudrait n'y pas ajouter : c'est celle de

Tite Live. Tite Live reprochait à Salluste les emprunts que, dans sa grande histoire surtout, il avait faits à Thucydide; et, de plus, selon lui, Salluste avait gâté tout ce qu'il avait pillé. Qu'est-ce qui a pu inspirer à Tite-Live cette remarque si peu obligeante? Y faut-il voir une injustice de l'esprit de parti, Salluste ayant été pour César, Tite Live pour Pompée? ou bien le sentiment peu honorable d'une rivalité jalouse? Je ne sais; peut-être tout simplement un goût littéraire différent : Tite Live et Salluste se ressemblent si peu! Il ne faut pas toujours prendre pour envie les oppositions des grands esprits entre eux et le jugement qu'ils portent les uns des autres. Corneille a pu dire à Racine avec une entière bonne foi « qu'il avait un grand talent pour la poésie, mais qu'il n'en avait point pour la tragédie; » c'était en lui erreur, mais non malveillance; et, à son tour, tout en admirant Corneille, Voltaire a pu relever ses défauts et ses incorrections; non toutefois, peut-être sans un peu de cette humeur dont Tite Live aussi pourrait n'avoir pas été exempt à l'égard de Salluste.

Voilà pour les critiques; quant aux éloges, ils abondent. Velléius Paterculus met Salluste au niveau de Thucydide et au-dessus de Tite Live; Tacite se fait gloire de l'imiter, et le déclare le plus brillant auteur des annales romaines; Quintilien le place sur la même ligne que Thucydide; il l'appelle his-

torien d'un ordre plus élevé; c'est, dit-il, avoir profité que de pouvoir le comprendre; Martial met Salluste au-dessus de toute comparaison :

> Hic erit, ut perhibent doctorum corda virorum,
> Primus romana Crispus in historia.

Tels sont, en mal et en bien, les jugements des anciens sur Salluste. Les modernes s'y sont en général tenus, penchant d'ailleurs du côté de l'éloge plutôt que vers celui du blâme. Le blâme cependant s'est rencontré. Un savant, Gruter, a contesté à Salluste cette brièveté que tous les anciens ont louée en lui. Selon Gruter, on pourrait, qui le croirait? retrancher au moins cinquante mots dans chacune des pages de Salluste, sans que le sens fût altéré; et, par un éloge qui revient presque à la critique de Gruter, Jules Scaliger, de paradoxale mémoire, a donné à Salluste la qualification du *plus nombreux des historiens*. Une critique attentive a vu aussi « quelquefois percer l'affectation dans ces incises si rapides et si rigoureuses, dans ces traits si tranchants et si heurtés que poursuit sans cesse le génie ardent de Salluste; » Mais Lamothe-Levayer, Saint-Évremont, s'accordent à reconnaître dans Salluste un écrivain de génie, et semblent, comme les anciens, le préférer à Tite Live et à Tacite, ainsi qu'on l'a fait plus récemment. « Salluste, dit un critique judicieux, est l'écrivain le plus précis, le

plus concis qu'ait produit la littérature latine, sans en excépter Tacite lui-même. Son goût est plus pur que celui de l'historien des empereurs, son expression plus franche, sa pensée plus dégagée de toute subtilité. »

Salluste est avant tout un artiste en style; il en a la passion en même temps que le sentiment; il choisit, il façonne, il cisèle les mots : c'est le La Rochefoucauld de la langue latine. Mais ce soin minutieux a ses dangers. Continuellement occupé de donner du relief à l'expression, du trait à la pensée, de la concision à la phrase, Salluste n'évite pas toujours l'obscurité, la recherche, les chutes brusques et imprévues; c'est le reproche que lui adressait Sénèque, qui se le fût justement appliqué. Ces scrupules dans Salluste ne s'arrêtent pas au style; il les a également dans le choix et pour la forme de ses ouvrages. Ne pas tenter d'embrasser toute l'histoire romaine, dont il ne pouvait, au temps où il écrivait, avoir le dernier mot, c'était, nous l'avons dit, une preuve de grand sens dans Salluste, mais il faut ajouter que c'était aussi un instinct éclairé du genre de son talent, plus profond qu'étendu, plus sobre que riche, plus fini que naturel. Dans ces tableaux détachés de l'histoire romaine, il peut plus facilement, jaloux qu'il est avant tout de l'effet de l'ensemble, plus que de l'exactitude des détails, composer les faits,

placer les personnages, ménager les nuances, préparer les contrastes, en un mot, mettre en lumière ou laisser dans l'ombre ce qui peut faire briller ou couvrir ce talent de peindre qu'il possède au suprême degré : c'est le défaut de quelques-uns de ces portraits qu'il aime à tracer, morceaux d'apparat quelquefois, plus que vivantes et fidèles images : historien, en qui l'écrivain ne disparaît pas toujours assez.

Sa narration, si rapide, si vive, si pittoresque, n'est pourtant pas à l'abri de toute critique. Salluste a le tour vif, l'expression rapide, l'allure fort dégagée en apparence; mais, regardez-y de près : il n'avance pas autant qu'il se hâte; ce qu'il ne dit pas sans beaucoup de peine en une suite de petites phrases brusques, saccadées, monotones et fatigantes par l'emploi excessif de l'infinitif de narration, Tite Live vous le dira avec plus de charme et même plus de précision, dans une de ces magnifiques périodes où, sans rien précipiter, sans rien laisser en arrière, la pensée entraîne avec elle dans son cours limpide et majestueux toutes les incises qui la complètent.

Malgré ces défauts, Salluste est un écrivain incomparable. Son style a une suprême beauté de vigueur et d'éclat, de hardiesse et d'aisance, de séve abondante quoique contenue; il a de ces mots qui illuminent toute une pensée, de ces traits qui éclairent

toute une figure. Quoique colorées, ses expressions sont limpides et transparentes : sous les mots, on aperçoit les idées. C'est le propre, en effet, de cette intelligence fine, de cette raison élevée, de tout saisir d'une vue nette et de tout montrer sous une vive lumière; tant cette même clarté qui resplendit dans son esprit, qui a conservé en lui, au milieu de ses vices, le sens du beau et de la vertu, lui révèle, avec une prompte et infaillible pénétration, les humeurs diverses des personnages, leurs intérêts, leurs passions! Entre les différents mobiles qui peuvent décider le cœur humain, et qui souvent s'y combattent, il ne cherche pas, il n'interprète pas comme Tacite. Dans les ressorts si compliqués de l'âme, il saisit sur-le-champ, il montre celui qui la met en jeu, au moment où il la peint. La sûreté de son coup d'œil ne le trompe et ne nous trompe jamais. C'est un moraliste, comme Tacite, mais un moraliste sans humeur; il ne peint les hommes ni pires ni meilleurs qu'ils ne sont. Il n'exagère et n'affaiblit rien : « Chez lui, dit saint Augustin, le vrai s'embellit sans jamais s'altérer. *Nobilitatæ veritatis historicus.* » Si Tacite est le livre des penseurs, Salluste doit être celui des hommes d'État. Sans doute, on désirerait que chez lui l'autorité de l'homme vînt confirmer les leçons du moraliste; mais, si l'on ne sent pas dans ses écrits l'accent ému du patriotisme comme dans Tite Live; comme dans

Tacite, l'indignation de la vertu, il en a du moins le respect et comme un regret intellectuel, sinon moral; il plaît moins peut-être, il ne touche pas autant; il instruit davantage.



IV

VARRON.

Doctissimus Romanorum Varro.
(Saint Augustin, *Cité de Dieu*, liv. VII.)

Varron naquit l'an 116 avant J. C., d'une ancienne famille patricienne. Il est probable que sa jeunesse et une grande partie de son âge mûr furent consacrées à des études littéraires; ce fut alors sans doute que, dans de solitaires et opiniâtres travaux, il amassa ces connaissances étendues et variées qui lui ont valu la réputation du plus savant des Romains; son nom du moins ne paraît que tard dans l'histoire politique ou militaire de Rome; on ne le trouve pas avant l'année 73, époque où il fut consul avec Attius Varus. En 67, il servit sous Pompée, dans la guerre contre les pirates; il y commandait la flotte des auxiliaires grecs. Quand

éclata la guerre civile entre César et Pompée, Varron resta fidèle à la fortune de son général ; il fut, avec Afranius et Pétréius, un de ses lieutenants en Espagne. Pompée lui avait principalement confié le soin de défendre l'Espagne citérieure, et deux légions étaient placées sous son commandement. Après la défaite de Pétréius et d'Afranius dans l'Espagne citérieure, César marcha en personne contre Varron. Celui-ci n'était guère en état de tenir tête à un tel adversaire. Ses soldats d'ailleurs, intimidés déjà ou gagnés, gênaient encore ses desseins ; une de ses légions déserta sous ses yeux ; et sa retraite sur Cadix, où il avait le projet de se diriger, ayant été coupée, il fut obligé de se rendre à discrétion, lui et les siens, dans le voisinage de Cordoue. Dès ce moment, soit qu'il désespérât du salut de la république, ou que, pour sa part, il ne se sentît pas capable de la sauver, Varron se retira de la scène politique.

Ce fut alors qu'étranger aux affaires publiques, il consacra entièrement sa vie à des loisirs littéraires. Le seul service qu'il rendit au dictateur, fut de mettre en ordre les livres rassemblés par César, ou par ceux qui l'avaient précédé dans le gouvernement des affaires publiques. Pendant le règne de César, il vécut dans une douce intimité avec Cicéron. Sa conduite, pendant cette période, fut semblable à celle de son illustre ami, qui, dans toutes ses

lettres à Varron, déplore avec une grande éloquence la ruine complète de l'État, et lui propose de vivre ensemble, uniquement occupés de ces études qui firent le charme de leurs jeunes années, et peuvent seules, aux mauvais jours, être leur consolation et leur appui. « Puisque nul, lui dit-il, ne nous appelle à relever les ruines de la république, employons notre temps à des recherches morales et politiques. Si nous ne pouvons plus servir la patrie au forum et au sénat, soyons-lui du moins utiles par nos travaux et nos écrits. » Cicéron qui, toutefois, n'avait point renoncé à toute espérance de voir renaître la liberté, et mêlait à l'étude des préoccupations politiques, enviait à Varron le calme profond et sincère de sa solitude; il lui écrit : « Il n'y a que vous qui viviez réellement : *Equidem hos tuos tusculanenses dies instar esse vitæ puto.* » C'était à la campagne, en effet, que vivait, qu'étudiait Varron, habitant successivement et surveillant les différentes villas qu'il possédait en Italie. L'une de ces villas, située à Tusculum, était extrêmement agréable par la pureté de l'air et la beauté de la vue qui commandait un vaste horizon; une autre était dans le voisinage de Cumes, alors déjà bien déchue de son antique prospérité : son commerce et ses oracles baissaient. A Cumes et à Tusculum, Varron possédait plusieurs fermes, et les soins de la culture formaient une agréable et utile distraction à ses solitaires et sévères études; à

Réate, il entretenait de nombreux troupeaux de chevaux ; il avait aussi une ferme, près de Cassinum, sur le territoire des anciens Volsques. Varron ne cultivait pas seulement les lettres et les champs, il avait aussi le goût et la connaissance des arts et des sciences. Il fut l'inventeur de ce qui peut être considéré, à Rome, comme la première horloge ; c'était un cadran où, au moyen d'un mécanisme ingénieux, une main mise en mouvement mesurait le temps. Varron possédait aussi un musée orné de sculptures, entre lesquelles on admirait un groupe charmant, ouvrage du statuaire Archélaüs ; c'était un seul bloc de marbre, représentant une lionne avec des Amours se jouant autour d'elle. Pline nous apprend encore que ce fut Varron qui, édile en 62, fit venir de Sparte à Rome une peinture à fresque pour en orner les comices, peinture qui excita l'admiration autant par l'adresse avec laquelle elle avait été transportée, intacte et fraîche, que par sa beauté même.

Tranquille sous la dictature de César, Varron ne put, malgré ses travaux et sa solitude, échapper aux malheurs qui suivirent la mort du vainqueur des Gaules. Il était riche ; pouvait-il éviter la proscription ? Sa maison de Cassinum tenta Antoine ; il s'en empara, ainsi que de tous les biens de Varron. Cicéron nous peint, sous les plus vives couleurs, ce cruel triumvir, après une expédition de débauche à Capoue, venant profaner ce sanc-

tuaire de la science et de la vertu. Antoine n'était pas homme à se contenter d'avoir dépouillé Varron de ses biens. Le nom de Varron se trouva bientôt en tête d'une liste de proscrits, avec d'autres amis de Pompée, qu'avait oubliés la clémence de César. Varron avait alors plus de soixante-dix ans. L'amitié, du reste, fut pour Varron aussi attentive et dévouée que la tyrannie était impitoyable et odieuse. Ses amis se disputèrent le dangereux honneur de le sauver. Calenus, ayant obtenu la préférence, l'emmena à sa maison de campagne où venait fréquemment Antoine sans se douter qu'elle renfermait un ennemi qu'il avait proscrit. Varron y resta caché jusqu'à ce qu'un édit du consul M. Plancus vint l'excepter de la proscription générale, lui et Messala Corvinus.

Mais si Varron parvint à sauver sa vie, il fut moins heureux pour la bibliothèque précieuse qu'il avait rassemblée avec beaucoup de soins et de frais. Cette bibliothèque, placée dans le jardin d'une de ses villas, tomba, perte irréparable, aux mains d'une soldatesque grossière qui la dispersa. Après la bataille d'Actium, Varron résida tranquillement à Rome jusqu'à l'époque de sa mort, qui arriva en l'an 26. Auguste lui avait rendu ses biens; mais il ne put lui rendre sa bibliothèque. Varron observa envers Auguste la même réserve qu'il avait eue pour César, et ne lui rendit que le service désinté-

ressé et noble qu'il avait rendu à celui-ci, de l'aider de ses conseils dans le dessein que formait sa politique d'établir des bibliothèques publiques où, dans les douces préoccupations de l'étude, on pût oublier la république. Les derniers jours de Varron furent donc paisibles, mais non heureux. La mort tragique de Pompée, de Cicéron, et de ses autres amis, la ruine de la liberté, le pillage de ses villas, la perte de ses richesses littéraires, durent répandre de sombres lueurs sur ses derniers moments. L'étude seule lui restait; elle fut sa consolation; et il lui dut un témoignage éclatant d'estime, une immortalité anticipée. Quand Pollion, reprenant et achevant la pensée de César, consacra une partie des dépouilles de la guerre à construire une magnifique galerie adjacente au palais de la Liberté, qu'il remplit de livres et orna des bustes des écrivains illustres, Varron fut le seul des auteurs vivants dont il plaça l'image au milieu des gloires du passé.

Il y a quelque charme à s'arrêter sur un tel caractère, sur une vie aussi calme et aussi bien remplie; sur ce contemporain de Marius et de Sylla, de César et de Pompée, d'Antoine et d'Octave, qui, au milieu des drames sanglants qui se jouent autour de lui, chemine dans une voie de solitude et d'innocence, et poursuit, au milieu de l'anarchie et des crimes, sa longue et bienfaisante carrière, interrompue un moment par les périls et la défense de

la liberté, mais rendue ensuite et pour toujours aux nobles et graves études; car le zèle de Varron ne s'éteignit qu'avec sa vie : « Le même lit, dit Valère-Maxime avec une éloquence qui ne lui est point ordinaire, le même lit où Varron avait écrit tant d'ouvrages, reçut encore son dernier soupir : *In eodem lectulo et spiritus ejus, et egregiorum operum cursus extinctus est.* »

Varron a longtemps vécu; il a beaucoup écrit; mais, de ses nombreux ouvrages, le temps en a peu respecté; plusieurs, sans doute, avaient péri dans le pillage de sa bibliothèque. Philologue, critique, auteur de satires, historien, philosophe, théologien, agriculteur, de tous ces titres qui composaient la gloire de Varron, ceux de grammairien et d'agriculteur sont les seuls que nous puissions juger, apprécier sur ses ouvrages mêmes; il y a donc un double travail à faire sur Varron, travail de restitution pour les ouvrages perdus, travail d'examen pour ceux qui nous restent.

Entre les ouvrages aujourd'hui perdus de Varron, un des plus célèbres chez les anciens, c'étaient ses *Satires*. Le but de ces satires était tout à la fois moral, politique et littéraire, moral surtout : ce que Varron s'y proposait principalement de combattre, c'était l'avarice, le luxe, la débauche, l'ambition, tous les vices enfin qui déjà avaient pris possession de Rome et commençaient à venger l'univers vaincu.

Sa censure a un double caractère : d'une part, il retrace, avec des traits et dans un langage qui rappellent Caton le Censeur, les grands exemples de la vertu et de la simplicité du bon vieux temps ; d'autre part, il voudrait guérir les maux dont la République était accablée pour avoir abandonné les vieilles maximes, par un remède pris dans l'innovation même, par la philosophie grecque. La philosophie devenait le seul refuge où quelques âmes d'élite se sauvaient de la corruption générale. Varron se plaît donc à rappeler les principaux traits de ce bon temps, qu'il aimerait à voir renaître parmi ses compatriotes. « De ses mains la matrone romaine filait la laine, et en même temps elle observait des yeux le pot-au-feu, de peur que la bouillie ne fût brûlée. — Le mari se promenait en voiture avec sa femme une ou deux fois par an, encore se dispensait-il de placer des coussins sur des siéges, si cela ne lui convenait pas. — Ce n'était qu'un jour de noce que l'on voyait sur la table des huîtres du lac Lucrin. — Aussi était-on alors saint, pieux et chaste en toutes choses. — Aujourd'hui l'impiété, la perfidie, l'impudicité sont venues prendre la place des vertus d'autrefois. » Varron ne disconvient pas que son siècle ne soit plus poli, plus instruit que les siècles précédents, mais il pense que ces qualités ont été achetées bien cher. « Poussez toujours en avant, s'écrie-t-il ; lâchez toutes les brides, mé-

prisez les imbéciles, sages que vous êtes. — Nos grands-pères et nos aïeux, bien que leur langage sentît l'ail et l'oignon, étaient animés de meilleurs sentiments. » Quant à la philosophie, il la recommande dans un passage connu, qui se trouvait dans la satire intitulée : *Des Mets* (Περὶ ἐδεσμάτων). « Le soin que tu as pris pour que ton esclave boulanger sût faire de bon pain, si tu en avais donné la douzième partie à l'étude de la philosophie, tu serais depuis longtemps bon toi-même. Maintenant ceux qui connaissent cet esclave veulent l'acheter pour cent mille sesterces; mais personne de ceux qui le connaissent ne t'achèterait au prix d'un liard. » Dans les *Endymiones*, il s'élevait contre les paresseux, les dormeurs de Rome; dans une autre satire, qui a pour titre : *Meleagri*, il combattait la passion excessive de la chasse.

Quelquefois, pour mieux faire entrer la leçon dans l'esprit, Varron lui donne une forme dramatique et quelque peu fantastique. Voici (*Sexagessis*) un garçon de dix ans qui s'enfuit de Rome avec son vieux père qu'il porte sur ses épaules pour se dérober aux poursuites de je ne sais quels ennemis. Excédé de fatigue, il tombe dans un sommeil profond, et ne se réveille qu'après cinquante ans. Il se regarde tout étonné. Lorsqu'il s'endormit, il n'avait pas de barbe au menton; il se trouve maintenant « semblable à un porc-épic, hérissé de che-

veux blancs. » Mais quel n'est pas son ébahissement quand il rentre dans Rome et qu'il voit cette ville beaucoup plus changée qu'il ne l'est lui-même. « Il n'y trouve plus rien de tout ce qu'il y avait laissé, il y a cinquante ans. Le comice où autrefois on faisait les élections, n'est plus qu'un marché maintenant. Le juge avide voit dans l'accusé un trésor, un moyen de fortune, qu'un Dieu propice lui fait trouver. On ne fait plus ce que prescrivent les lois; *donne et prends*, voilà le précepte qui leur tient au cœur. Ce n'est plus cette Rome d'autrefois, où l'on vivait pauvre, pur et innocent; c'est un lieu de trouble et de confusion, où sont venus habiter tous les vices. Il n'y a plus aucun garçon de dix ans qui porterait son père sur ses épaules, ou qui le ferait partir, si ce n'est pour l'autre monde. » A en juger par deux autres fragments, le dénoûment de ce petit drame était très-violent. Le peuple, irrité qu'on lui fît entendre de telles vérités, s'empara du moraliste sexagénaire et des autres vieillards de son âge, et les précipita dans le Tibre, pour faire honneur à un ancien proverbe latin mal interprété.

Dans les *Euménides*, la vérité qui sert de guide à Varron lui fait passer en revue toutes les folies du genre humain. Il entre dans le temple de Cybèle et il voit ses prêtres qui, entraînés par un aveugle fanatisme, ont exercé envers eux-mêmes une

cruauté sanglante. Il visite le temple de Sérapis, et il rit de la superstition qui y attire les malades et enrichit les prêtres. Enfin il monte au haut d'une tour très-élevée, d'où s'offre à ses regards un spectacle remarquable. Il aperçoit les hommes, qui sont aiguillonnés par trois furies, et qui courent précipitamment dans tous les sens, remplis de crainte et de terreur. Une de ces furies est appelée *Infamia;* elle est attachée dans le cœur de la populace; ses cheveux longs et désordonnés flottent autour d'elle; elle porte des vêtements malpropres; sa mine est triste et sévère. Revenu de sa tournée, cet homme éclairé par la vérité passe pour fou aux yeux de la multitude, qui est gouvernée par l'Opinion (*Existimatio*). Les hommes assemblés sur la place publique décrètent que son nom soit inscrit, par l'Opinion, sur la liste des aliénés. Avant même qu'il ait eu le temps de répondre, cette nouvelle se répand par toute la ville, on ne sait comment. C'est l'Opinion qui, volant de proche en proche, remplit de ses cris les oreilles du peuple. Tout à coup se rassemble une foule, non pas de furies, mais d'esclaves et de servantes. Ils crient tous à la fois qu'il a le cerveau dérangé, et finissent par le convaincre lui-même qu'il est fou.

Dans une république ancienne parler des mœurs des citoyens, c'était parler politique. La politique tenait donc une place assez grande dans l'ouvrage de

Varron. La satire *Serranus*, Περὶ ἀρχαιρέσεων, paraît avoir flétri les moyens illicites et corrupteurs dont les candidats aux magistratures se servaient sans scrupule dans le dernier siècle de la république; apparemment l'auteur faisait ressortir plus vivement la corruption de son temps, en mettant à côté des faits récents l'exemple de ce grand citoyen qui tour à tour conduisait sa charrue et gouvernait la ville de Rome. Il y a une autre satire dont il ne reste plus que le titre, mais ce titre en dit assez. Appien raconte que, dans un livre intitulé Τρικάρηνος, Varron faisait allusion au triumvirat formé par César, Pompée et Crassus. Il appliqua donc aux trois chefs qui s'étaient faits les gardiens de la république, l'épithète du monstre à trois têtes qui gardait l'entrée des enfers. Je ne sais si ce n'est pas cette satire qui lui a valu plus tard d'être porté sur la liste de proscription du second triumvirat, assez semblable à Cerbère. En effet Varron touchait quelquefois à des questions brûlantes, sur lesquelles il lui semblait dangereux de se prononcer ouvertement. Nous expliquons ainsi un fragment de la satire *Devicti*, Περὶ φιλονικίας. « L'envie me prend de faire des épigrammes, et, comme je ne me rappelle pas les noms propres, je mettrai tel nom qui me passera par la tête. »

Mais ses satires ne sont pas seulement morales et politiques; elles sont aussi littéraires. Varron, on le

sait, avait porté son ardeur sur toutes les branches de la science, et s'était particulièrement occupé de la langue et de la littérature de son pays. Il ne put donc s'empêcher de répandre çà et là dans ses satires des préceptes littéraires, non toujours, à la vérité, d'une main bien légère. Ainsi il donne quelque part des définitions savantes des termes *poema*, *poesis*, *poetice*. Quant à ces parties, dit-il dans un autre fragment de la même satire, « Cœcilius l'emporte dans les sujets, Térence dans les caractères, Plaute dans le dialogue. » En examinant avec attention les premiers mots de ce passage, on s'aperçoit que, des définitions de la poétique, de la poésie et du poëme, Varron descendait aux genres de la poésie; qu'il énumérait les parties principales qui constituent un drame, et que le jugement sur les comiques latins était amené comme une application de cette analyse générale. A côté de cette espèce de cours de littérature, on rencontre partout des termes, des phrases, des passages même tirés des auteurs nationaux. Le grammairien que nous retrouverons, s'annonce déjà ici; ses citations sont consciencieuses; il n'oublie pas d'indiquer la source où il a puisé et d'avertir par les parenthèses: *ut scribit Plautus*, *ut scribit Scantius*, que sa verve se nourrit souvent de réminiscences. Il paraît que Varron a voulu réhabiliter beaucoup de mots oubliés de son temps, mais que, faute de tact et de

discrétion, il a grossi le dictionnaire sans enrichir la langue. Du reste ses goûts littéraires ne l'empêchaient pas de combattre le penchant frivole de cette jeunesse romaine qui négligeait les devoirs du citoyen et du guerrier pour rechercher une instruction à la mode. Tel est, en partie du moins, l'objet de la satire *Bimarcus*. Varron est prié par son interlocuteur de faire, ainsi qu'il l'avait promis, une leçon sur les tropes. « Avant d'apprendre la rhétorique, lui répond-il, apprenez à bien remplir les devoirs du citoyen et du père de famille. Nos ancêtres étaient des hommes excellents malgré la rusticité de leur langage. Ils valaient mieux que cette génération qui est si fière de ses progrès et de ses lumières. N'étudiez pas les τρόποι, mais la τροπή, c'est-à-dire l'art de mettre en fuite les ennemis; ayez soin d'élever des τρόπαια, des trophées, signes glorieux des victoires que vous aurez remportées. La catachrèse qu'il faut éviter, ce n'est pas d'employer un mot au lieu d'un autre, mais d'avoir du désordre dans sa maison, d'attacher l'étrille au chandelier. »

Varron s'était imposé la tâche difficile de faire goûter à ses compatriotes des sujets dont en général ils se souciaient peu. Voilà pourquoi, parlant philosophie, il dut se défaire, autant que cela lui était possible, de sa gravité habituelle, pour prendre un ton plaisant et moqueur. Tantôt il promène ses

lecteurs par tous les pays civilisés, et leur fait voir, dans chaque contrée et dans chaque ville, les mœurs et les opinions de la secte philosophique qui s'y est établie. Tantôt il met en scène un couple de gladiateurs philosophes, levant leurs griffes et se dressant sur la pointe des pieds, comme deux écrevisses qui se battent sur le bord de leur étang. Tantôt, faisant une exposition plus méthodique des divers systèmes, il présente, sous l'image de sentiers rayonnant dans toutes les directions, les moyens dont se servaient les partisans de chaque système pour atteindre à ce qu'ils croyaient le souverain bien. Voici quelques traits lancés contre les écoles principales : « Lui seul est roi, lui seul orateur, lui seul beau, brave, juste et complet, même d'après l'étalon des édiles. » On reconnaît le portrait du stoïcien. C'est sans doute un philosophe de la même école que l'on voit ailleurs « au bec (*rostrum*) barbu, méditant un discours et pesant chaque mot sur le trébuchet. » Une autre fois il se moque d'Empédocle, « qui fait naître les hommes de la terre comme des betteraves. » « Que doutez-vous, demande-t-il aux disciples de Pythagore, si vous êtes maintenant des marmots, des serpents, ou de ces cochons parmi lesquels Albucius (l'épicurien) se vautre à Athènes ? »

En thèse générale, à entendre Varron, » jamais malade en délire n'a rêvé chose absurde et extra-

vagante, qui n'ait été dite par quelque philosophe. » Toutefois il professe une profonde vénération pour les doctrines de Socrate et de Platon. La vérité, selon lui, « est le nourrisson de la philosophie attique, » et je ne sais si toute la satire Γνῶθι σεαυτόν n'était pas écrite dans l'intention de prouver la supériorité de la philosophie morale et pratique de Socrate sur toutes les spéculations de ces penseurs oiseux qui, en étudiant la nature et le ciel, perdaient de vue la terre et l'homme. « N'avez-vous pas remarqué que les pêcheurs, lorsqu'ils veulent voir les thons dans la mer, montent jusqu'au sommet du mât, pour découvrir les poissons au fond de l'eau? » Ne serait-ce pas là un argument de l'interlocuteur de Varron, du défenseur des philosophes physiciens? Le procédé de ces pêcheurs pouvait servir à expliquer la méthode des philosophes, qui croyaient, par un détour, arriver plus sûrement au but principal de toute philosophie, à la connaissance et à l'ennoblissement de l'âme humaine. Mais cet argument était sans doute réfuté, aussi bien qu'un autre tiré de la figure de Silène, et de toutes les singularités par lesquelles Socrate prêtait au ridicule. Au reste, l'auteur des *Satires Ménippées* dut mordre tout le monde, et se moquer en passant même de cette philosophie qu'il révérait. En effet, on trouve dans la satire *Agathon* le passage que voici : « On a fait de moi une chauve-souris, je

ne compte plus ni parmi les souris ni parmi les oiseaux. » Il nous semble évident que c'est l'amour qui parle et qui se plaint de la part que Socrate, dans le banquet de Platon, lui avait assignée entre le bon et le mauvais, le beau et le laid, le ciel et la terre, les mortels et les immortels.

Saint Augustin nous fait connaître la méthode dont Varron s'était servi pour classer tous les systèmes philosophiques qui existaient, et ceux même qui n'existaient pas; cette méthode c'était l'application de l'arithmétique à l'histoire de la philosophie. Il y a, selon Varron, quatre choses vers lesquelles se portent naturellement les désirs de l'homme : on peut rechercher le plaisir, qui consiste en une affection agréable des sens; ou le repos, c'est-à-dire l'absence de toute douleur, de tout malaise du corps; ou le plaisir et le repos combinés; on peut désirer enfin les dons et les talents naturels soit du corps, soit de l'esprit. La philosophie peut aspirer à ces quatre biens, et elle le peut de trois manières différentes. Le philosophe peut se servir de la vertu, qui est l'effet de la science et de la doctrine, pour parvenir à un de ces biens; il peut rechercher ce bien pour atteindre à la vertu; il peut aussi les rechercher sans les subordonner l'un à l'autre. Voilà donc trois fois quatre sectes philosophiques. Maintenant, en employant d'autres diffé-

rences, en introduisant de nouvelles distinctions, selon que ces principes sont appliqués au bonheur de l'individu, ou bien au bonheur de la société; selon que ces théories sont avancées comme vraies ou seulement comme probables, etc., on peut de subdivision en subdivision parvenir, et Varron y est parvenu en effet, jusqu'au chiffre de deux cent quatre-vingt-huit. Ces calculs exposés au long dans son *Traité de la philosophie*, se retrouvaient, du moins en partie, dans une de ses satires, les *Sectes*, Περὶ αἱρέσεων. Se rendre compte du mouvement de l'esprit humain par un procédé arithmétique, ce n'est peut-être pas là une méthode bien philosophique et bien élevée; toutefois l'énumération que faisait Varron des différentes écoles de philosophie, prouvait qu'il en avait une connaissance assez profonde et qu'il avait sérieusement étudié les ouvrages des philosophes grecs.

Les ouvrages que Varron avait écrits sur la philosophie proprement dite ont entièrement péri; ces ouvrages étaient peu nombreux du reste. Le principal avait pour titre : *De philosophia liber*. Nous avons pu juger d'après saint Augustin quelle était sa méthode comme historien de la philosophie. Mais quant à sa doctrine philosophique en elle-même, quelle était-elle? Appartenait-il à la nouvelle ou à l'ancienne académie? Était-il disciple du portique? Cette question a été tout dernièrement et assez

vivement débattue; mais il nous semble presque impossible de la résoudre d'une manière précise. En effet Cicéron qui, dans ses *Académiques*, a fait parler Varron, ne saurait ici beaucoup nous aider. Il n'est point un fidèle interprète de sa pensée. Il le reconnaît lui-même, et en prévient Varron : *Puto fore ut, quum legeris, mirere nos id locutos esse quod nunquam locuti sumus.* Varron et Cicéron n'appartenaient pas à la même école; Cicéron est pour la nouvelle académie, Varron était-il pour l'ancienne? Quant à moi j'inclinerais à le penser. Quoi qu'il en soit, la philosophie de Varron était sage, mais peu élevée; philosophie pratique, plus que théorique : *Totum igitur illud philosophiæ studium mihi quidem ipse sumo, et ad vitæ constantiam et ad delectationem animi,* lui fait dire avec vérité Cicéron. Varron ne se perd point dans ces subtilités où s'égare quelque fois le philosophe de Tusculum; homme austère, vieux Romain, dans la philosophie c'est la morale qu'il aime et recherche. Mais, comme son âme est noble et élevée, en même temps que grave, il va naturellement prendre, entre les sectes anciennes, celle qui lui offre les plus dignes enseignements.

Varron songea aussi à l'histoire. Son traité intitulé *Sisenna* ou *De l'histoire* contenait d'excellents préceptes sur le style qui convient à l'histoire et sur l'exactitude que l'on doit apporter dans la recherche

des faits historiques. Il est probable que Varron avait mis en pratique ces conseils dans les ouvrages qu'il avait composés. Plutarque, dans sa Vie de Romulus, parle de Varron comme de celui de tous les Romains qui était le plus versé dans l'histoire. Outre des annales, outre un récit de la seconde guerre punique, et des recherches sur les origines de Rome, il avait composé un traité sur les familles qui avaient suivi Énée en Italie : espèce de *doomsday-book* qui devait être fort recherché des familles patriciennes, et que Virgile a sans doute consulté pour les noms et les héros antiques qu'il a mis en scène. C'est encore au genre historique qu'il faut rattacher ces hebdomades, ou livre des images, espèce de notices illustrées qui contenaient le panégyrique de sept cents hommes célèbres, ou une courte peinture biographique de chacun d'eux, avec une légende en vers au-dessous du portrait : *Marcus Varro*, dit Pline l'Ancien, *benignissimo invento, insertis voluminum suorum fecunditati, non nominibus tantum septingentorum illustrium, sed et aliquo modo imaginibus, non passus intercidere figuras, aut vetustatem ævi contra homines valere, inventor muneris etiam diis invidiosi, quando immortalitatem non solum dedit, verum etiam in omnes terras misit, ut præsentes esse ubique et credi possent.* On a conservé l'épigraphe mise au-dessous du portrait de Démétrius de Phalère, auquel les Athéniens, dans leur admiration, avaient

érigé plus de trois cents statues, qu'ils renversèrent dans un moment d'inconstance :

> Hic Demetrius æneis tot aptus est
> Quot luces habet annus absolutas.

Il ne faudrait pas, je crois, juger de la poésie de Varron d'après cet échantillon; bien qu'à vrai dire la grâce, la souplesse, le naturel ne me paraissent pas avoir dû en être le caractère. Chaque livre renfermait sept peintures et sept panégyriques, d'où le nom d'hebdomades. Varron, on le sait, avait une vénération, ou plutôt une superstition particulière pour le nombre sept. Symmaque lui a reproché la sévérité avec laquelle il jugeait, plus qu'il ne louait, les hommes dont il retraçait la vie : *Parca laude perstrinxit.* Caton lui-même, Caton le Censeur n'y était pas ménagé; mais Varron n'écrivait pas la biographie contemporaine.

Quand Pompée fut nommé consul pour la première fois, il pria Varron de lui rédiger un mémoire, ou manuel pour la conduite et les formes qu'il devait observer envers le Sénat. Ce traité, que Varron appelait *Isagogicum de officio senatus habendi*, et qui appartient à l'histoire, est perdu. Varron enfin avait, au rapport de Charisius, écrit ses mémoires : *Liber de vita sua.* Il avait aussi composé le panégyrique de Porcia, femme de Brutus; Cicéron y fait allusion dans une de ses lettres. Mais

le grand service rendu par Varron à l'histoire, c'est d'avoir fixé la chronologie du monde. Censorin nous apprend que ce fut lui qui, le premier, régla la chronologie par les éclipses. Il ne fixait pas le moment où commençait la première période historique, mais il en fixait la fin au déluge d'Ogygès.

L'ouvrage capital de Varron, celui que l'antiquité admirait surtout, celui que nous regrettons le plus, c'était son grand ouvrage des choses divines et humaines, *De rerum humanarum et divinarum antiquitatibus*, adressé à Jules César, en sa qualité de grand pontife. L'ouvrage de Varron existait encore au XVe siècle; Pétrarque l'avait vu, l'avait touché dans sa jeunesse; écoutons, quand il ne put le retrouver, ses regrets qui sont encore les nôtres : *Nullæ tamen exstant, vel admodum laceræ tuorum operum reliquiæ, licet divinarum et humanarum rerum libros, ex quibus sonantius nomen habes, puerum me vidisse meminerim, et recordatione torqueor, summis, ut aiunt, labiis gustatæ dulcedinis. Hos alicubi forsitan latitare suspicor, eaque, multos jam per annos, me fatigat cura, quoniam longa quidem ac sollicita spe nihil est laboriosius in vita.* Heureusement, saint Augustin encore nous sera en aide, et avec lui nous pourrons retrouver, sinon l'ensemble, du moins les grandes lignes, et, à défaut du coloris, le dessin de ce magnifique ouvrage.

« Les *Antiquités* de Varron, dit saint Augustin,



forment quarante et un livres : vingt-cinq sur les choses humaines et seize sur les choses divines. Le Traité des choses humaines est divisé en quatre parties, suivant que l'on considère les personnes, les temps, les lieux et les actions. Sur chacun de ces objets il y a six livres; en tout vingt-quatre, plus un premier livre qui est une introduction générale. Varron suit le même ordre pour les choses divines : considérant tour à tour les personnes qui sacrifient aux dieux, les temps où elles sacrifient et les sacrifices eux-mêmes, il maintient exactement cette distinction subtile et emploie trois livres pour chacun de ces quatre objets; ce qui fait en tout douze livres. Mais comme il fallait dire aussi à qui sont offerts les sacrifices, car c'est là le point le plus intéressant, il aborde cette matière dans les trois derniers livres, où il parle des dieux. Ajoutez ces trois livres aux douze précédents, et joignez-y encore un livre d'introduction sur les choses divines considérées en général, voilà les seize livres dont j'ai parlé. Dans ce qui regarde les choses divines, sur les trois livres qui traitent des personnes, le premier parle des pontifes; le second, des augures; le troisième, des quindécemvirs. Aux trois suivants, qui concernent les lieux, Varron traite premièrement des autels privés; secondement, des temples; troisièmement, des lieux sacrés. Viennent ensuite les trois livres sur les temps, c'est-à-dire sur les jours de fêtes publiques,

où il parle des jours fériés; puis des jeux du cirque, puis des jeux scéniques. Enfin les trois livres qui concernent les sacrifices traitent successivement des consécrations, des sacrifices domestiques et des sacrifices publics. Tout cela forme une espèce de pompe religieuse où les dieux marchent les derniers à la suite du cortége; car il reste encore trois livres pour terminer l'ouvrage : l'un sur les dieux certains, l'autre sur les dieux incertains, et le dernier sur les dieux principaux et choisis. »

Varron reconnaît trois espèces de théologie : mythique, physique, civile; la première appartient aux poëtes, la seconde aux philosophes et la troisième au peuple. Varron avoue que dans la première il y avait un grand nombre de traditions contraires à la nature des dieux : les poëtes, dit-il, ont attribué aux dieux des actes qui n'appartiennent qu'aux hommes, et aux hommes les plus méprisables. La seconde espèce de théologie, celle que les philosophes exposent dans leurs livres, nous enseigne quelle est la véritable nature des dieux, où ils sont, d'où ils viennent, s'ils existent depuis un certain temps, ou s'ils sont de toute éternité : toutes questions qui sont traitées plus convenablement dans l'enceinte d'une école que sur la place publique. La troisième espèce de théologie, la théologie civile, est celle que les citoyens et surtout les prêtres ont besoin d'étudier et d'approfondir; celle qui enseigne quels dieux

doivent être honorés publiquement, à quels sacrifices et à quelles cérémonies chacun est assujetti. Varron parle avec estime de la théologie physique ou philosophique; quant à la théologie civile, il la recommande aux citoyens; mais il ne dit pas nettement en quoi elle consiste. Saint Augustin en conclut que la théologie civile ne formait point un système particulier, ou que Varron n'osait s'expliquer à cet égard. Cette réserve de Varron était-elle prudence ou incrédulité? On serait tenté d'adopter cette seconde supposition, si l'on songe à ce qu'était alors l'état du paganisme, et si l'on se rappelle que l'ouvrage est dédié à César, qui à grand'peine croyait à Jupiter. On se tromperait cependant, selon nous; César alors était grand pontife; César songeait à fonder un empire; César, dès lors, ne pensait plus comme le complice de Catilina. Qu'on n'oublie point d'ailleurs quel était Varron : homme grave, homme des anciennes mœurs et des anciennes croyances, s'il écrit, c'est pour les raffermir et non pour les ébranler; l'ouvrage de Varron nous paraît donc, non point un acte de scepticisme, mais, à son point de vue, un acte religieux.

Mais dans l'ouvrage de Varron, y a-t-il autre chose que des formes religieuses, des symboles? y a-t-il une pensée où se trahisse la croyance à un dieu suprême? Il est difficile de la saisir cette pensée, si elle y est. Quelquefois cependant on voit que Varron

souffre à décrire ainsi des formes sans vie réelle ; il cherche un sens à ces cultes qu'il explique, et recourant dès lors à ce qui sera plus tard le refuge des esprits éclairés du paganisme, il explique la religion par la physique : les Divinités sont des symboles : *Conatur ad mundi partes sive elementa transferre*, dit saint Augustin. Mais c'est là une témérité qu'il n'a pas souvent; Varron ne croit ni plus ni moins que le peuple ; il voit dans ces dieux divers des réalités et non des symboles.

Nous sortons enfin un peu des fragments, des restitutions, des conjectures; nous arrivons aux ouvrages de Varron, que le temps a, sinon entièrement, du moins en partie respectés, à son ouvrage sur la langue latine et à son Traité sur l'agriculture; nous avons considéré le satirique, l'historien, le philosophe, le théologien ; nous allons parler du grammairien, du critique, de l'agriculteur.

Varron avait composé plusieurs ouvrages de critique et de grammaire. Sous le titre de *Novem libri disciplinarum*, il avait laissé une espèce d'encyclopédie sur les arts et les sciences. Un des chapitres, au témoignage de Vitruve, traitait de l'architecture. Varron y exposait, avec une justesse remarquable, des observations intéressantes sur la situation et la construction des villas romaines; et c'est d'après ces indications que Columelle et Palladius nous ont

donné leurs agréables descriptions. Un autre chapitre roulait sur l'arithmétique. Fabricius rapporte que Vetranius Maurus, auteur de la Vie de Varron, disait avoir vu cette partie de l'ouvrage de Varron, à Rome, dans la bibliothèque du cardinal Lorenzo Strozzi. Les livres sur le rapport des termes : *De Similitudine verborum ;* sur l'utilité du langage : *De Utilitate sermonis*, appartenaient peut-être au grand ouvrage sur la langue latine, dont nous allons parler ; mais le traité : *De Sermone latino*, adressé à Marcellus, semble avoir formé un ouvrage à part.

Varron, après avoir fait sa soumission à César, s'était retiré dans ses terres « seul dans le port, dit Cicéron, quand autour de lui tout était tempête et naufrage : *His tempestatibus es prope solus in portu.* » Cicéron voyait avec peine que Varron, qui avait composé tant d'ouvrages, ne lui en eût dédié aucun. Il témoigna donc et fit témoigner à Varron le désir qu'il avait de recevoir cette marque d'estime d'un tel homme. Varron alors lui promit de lui dédier son ouvrage sur la langue latine. Mais cet ouvrage avançait lentement ; et Cicéron, qui craignait sans doute que Varron ne tînt pas sa promesse, ou qui, dans son impatience, le trouvait peu empressé, Cicéron le provoqua et voulut le mettre dans l'impossibilité de manquer à son engagement : il lui dédia ses *Académiques*. Cette précaution, cependant, ne le rassurait point ; dans une lettre à Atticus, Ci-

céron se plaint de la lenteur de Varron, qui ne lui a pas encore envoyé le traité promis, et qui, comme un autre Callipide, est toujours en mouvement sans avancer d'une coudée. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage parut enfin. Les anciens remarquèrent que la dédicace ne renfermait pas d'éloges pour Cicéron; soit que Varron eût pensé qu'auprès d'un tel nom toute louange était languissante; soit qu'il n'eût pas voulu entreprendre de flatter une vanité difficile à satisfaire. On voit du reste, par quelques passages des lettres de Cicéron, qu'il avait hésité à faire honneur à Varron de ses *Académiques*, et que peut-être il s'en repentait. Était-ce un pressentiment? L'ouvrage parut-il en entier avant la mort de Cicéron? Il serait difficile de le dire. Composé à cette époque, peut-être n'avait-il pas encore vu le jour, et, dispersé avec le reste de la bibliothèque de Varron, quand il parut plus tard, il ne parut point sous la forme dernière que lui eût donnée l'auteur. Mais ces ébauches mêmes, le temps ne les a point respectées. Des vingt-quatre livres dont devait se composer cet ouvrage, les trois premiers sont entièrement perdus; au quatrième seulement commencent les fragments qui, avec les deux livres suivants, traitent des origines des termes latins, des licences poétiques qui en avaient changé l'acception. Du septième au dixième livre, Varron s'occupe des différentes modifications des verbes,

conjugaisons, déclinaisons. Il est difficile, au milieu de si nombreuses et si considérables lacunes, de retrouver le plan de Varron. On entrevoit cependant que ce plan ne manquait pas de grandeur. Varron consacrait le premier livre à l'espace et à ce que l'espace renferme; le second au temps et à ce qui se fait dans le temps. Cette division générale qui renferme tout dans l'espace et dans le temps, *de locis et temporibus*, est d'une régularité qui semble d'abord rigoureuse; et l'introduction qui l'amène et la justifie, fait honneur à Varron. Mais, si elle est frappante, elle n'est pas également logique. Adopter un tel cadre, c'était se condamner à procéder sans méthode; c'était annoncer que l'auteur traiterait son sujet en homme d'esprit, plutôt qu'en grammairien; tel est, en effet, le défaut de Varron. La critique latine, peu difficile cependant en fait d'étymologies, lui a reproché les bizarreries de celles qu'il donne la plupart du temps; les variations ou les négligences qui attribuent au même mot des origines contraires, ses explications arbitraires, pour ne rien dire de plus. La critique moderne, et de nos jours principalement, s'appuyant de l'étude nouvelle des langues sanscrites, a fait voir la fausseté de ses étymologies. Tout en adoptant ces justes remarques, il faut cependant ne les point exagérer, et ne pas faire à Varron un crime de n'avoir point connu ce qu'il ne pouvait connaître. Il est beaucoup moins

excusable d'avoir été ou indifférent ou peu exact dans les origines si précieuses des anciens idiomes du Latium, qu'il aurait dû chercher, et qu'il lui était possible encore de consulter.

Mais si Varron est faible comme étymologiste, comme grammairien, il se relève quelquefois; n'est-ce pas déjà beaucoup, par exemple, que d'être arrivé comme il le fait, à l'idée d'un thème, d'une forme absolue dans les mots déclinables? Le livre de Varron offre d'ailleurs un grand intérêt, à un autre point de vue. Parcourez avec lui la Rome antique, ses quartiers, ses rues; suivez-le dans les détails précieux qu'il nous donne sur les armes, sur les instruments de labour, sur la cuisine et la toilette des Romains; entrez avec lui dans l'intérieur de la maison, de la famille romaines; parcourez les temples, les autels antiques consacrés par quelque grand souvenir national ou religieux, et vous aurez fait une des plus intéressantes études qui se puissent faire des origines, des mœurs, des institutions romaines. On comprend, même par ces débris, la gloire que Cicéron accorde à Varron d'avoir découvert aux Romains leurs antiquités qu'ils ignoraient, et cette ville où, avant lui, ils étaient comme étrangers. Varron n'est pas seulement alors écrivain pittoresque; il annonce aussi et reproduit le grave théologien que nous avons vu La théologie, ou plutôt la physiothéologie stoïcienne qu'il indique,

est fort remarquable et peut être regardée comme une esquisse et un grand trait de ses *Antiquités*.

Voici enfin un livre de Varron que le temps a épargné, ou qu'il n'a que très-légèrement atteint : son Traité sur l'agriculture. Ce traité est dédié à Fundania, sa femme.

« Si je pouvais compter encore sur de longues années, Fundania, j'apporterais plus de soins à ce traité, mais je sens la nécessité de me presser, car s'il est vrai de dire que la vie de l'homme n'est qu'un souffle, c'est surtout quand il s'agit d'un vieillard. Mes quatre-vingts ans m'avertissent qu'il est temps de faire mes préparatifs de départ; c'est pourquoi, puisque vous avez acheté un fonds de terre que vous voulez mettre en plein rapport au moyen d'une bonne culture, et que vous désirez que je m'en occupe, je vais essayer de vous donner des conseils sur ce que vous avez à faire, non-seulement de mon vivant, mais encore quand je ne serai plus. J'imiterai la Sibylle qui, non contente de rendre des oracles pour l'utilité de ses contemporains, en laissa encore pour l'avantage de ceux qui devaient naître longtemps après elle, et qu'elle ne devait jamais connaître. Je vais donc écrire pour vous trois livres qui seront vos guides, et auxquels vous pourrez avoir recours toutes les fois que vous aurez besoin de conseils touchant votre exploitation; et comme, selon le proverbe, les dieux ne protégent

que ceux qui les invoquent, je commencerai par là, non pas en m'adressant aux muses, à l'exemple d'Homère et d'Ennius, mais au conseil des douze dieux; je n'invoquerai pas toutefois ceux qui veillent au salut de la ville et dont les statues dorées sont sur la place publique, six pour les dieux et six pour les déesses, mais bien les douzes divinités qui président spécialement aux travaux des cultivateurs. J'adresse encore mes hommages à Minerve qui fit naître l'olivier; à Vénus qui favorise les jardins; enfin j'invoque la déesse Lympha et le dieu Bon-Secours, parce que, sans eux, l'agriculture languit et meurt, et que sans Bon-Succès toute culture n'est qu'une promesse trompeuse. Après avoir ainsi témoigné de mon respect envers les divinités, je vais vous rapporter un entretien que nous eûmes, il y a quelques jours, et dans lequel vous pourrez puiser ce qu'il vous est important de savoir. »

Quelle charmante préface! Ce soin d'être utile après soi, ce : *serit arbores quæ alteri sæculo prosint* qui rappelle si naturellement les vers de La Fontaine :

Mes arrière-neveux me devront cet ombrage;
Hé bien, défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui.

Ce sentiment religieux plus touchant encore dans un vieillard, et dans l'âge de l'affaissement, cette

verte imagination, poétique encore et ornée, tout cela justifie parfaitement le mot d'un homme de goût, M. Joubert : « Achetez et lisez les livres faits par les vieillards qui ont su y mettre l'originalité de leur caractère et de leur âge; d'abord le vieil Homère, mais je ne parle pas de lui; je ne dis rien non plus du vieil Eschyle ; vous les connaissez amplement en leur qualité de poëtes; mais procurez-vous un peu Varron. »

L'ouvrage de Varron sur l'agriculture est en trois livres ; le premier traite de l'agriculture proprement dite, *De Agricultura;* le second, des bestiaux, *De Re pecuaria;* le troisième, des basses-cours, des parcs, des viviers, *De Villaticis pastionibus.* Chacune de ces divisions générales se subdivise en plusieurs chapitres qui exposent les matières relatives à l'idée principale du livre; mais nous n'entrerons point dans ces détails. Nous ferons seulement ressortir de l'ouvrage de Varron quelques passages qui nous paraissent pouvoir éclairer les changements qui, à cette époque, s'étaient opérés dans les mœurs romaines. Varron, dans les préfaces qui ouvrent chacun de ses trois livres, se plaint vivement de la révolution qui s'est faite dans les mœurs : on méprise l'ancienne simplicité ; on abandonne les travaux qui ont fait la force et la prospérité de Rome, qui lui ont donné de grands citoyens et de grands guerriers ; on quitte la campagne pour la ville. Mais

le troisième livre de Varron parle plus haut encore; c'est là que se trouvent les plus précieux détails sur le luxe et la sensualité des Romains. Qu'eût dit Caton, lui qui recommandait si fort la culture, les engrais et les pâturages, qu'eût-il dit s'il eût entendu Varron lui-même conseiller de cultiver des champs de roses dans le voisinage des grandes villes, parce qu'on était sûr d'en retirer un meilleur revenu; d'entretenir des volières où s'engraissaient ces oiseaux rares, dont la gourmandise romaine payait si cher les foies gonflés :

Pinguibus et ficis pastum jecur anseris albi.

Qu'eût-il pensé, lui à qui suffisait un peu de pain et d'eau trempée de vinaigre, des piscines de Philippe et d'Hortensius? La maison de Curius Dentatus, le vainqueur des Samnites, qu'il allait admirer dans sa jeunesse pour son humble simplicité, ne ressemblait guère à cette villa d'Appius Claudius, où s'achève l'entretien sur l'agriculture; villa où, au lieu du blé, du foin, du vin qui ornaient les antiques demeures, brillaient de magnifiques peintures et de riches lambris d'or. *Nec enim ut illa, fœnicia videt arida in tabulato, nec vindemiam in cella, neque in granario messem; oblita tabulis est pictis, nec minus lignis ornata.* Nous touchons au moment où la Rome de brique de la république va devenir la Rome de marbre d'Auguste. Mais si l'aus-

térité romaine pouvait se plaindre de ces recherches et de ces raffinements, il était dans les mœurs des changements auxquels l'humanité pouvait applaudir. On sait ce qu'étaient pour Caton les esclaves : de vieux outils qu'il fallait vendre. Au temps de Varron, les esclaves commencent à être plus qu'une chose ; Varron veut qu'on les traite avec douceur ; qu'on les intéresse, qu'on les attache à la ferme par le bien-être et les soins ; que l'on crée pour eux des distinctions ; que l'on ait des ménagements pour ceux qui se conduisent le mieux ; qu'enfin ils puissent avoir une famille.

Cependant il ne faut pas s'exagérer cette philanthropie de Varron. Au fond, comme Caton, il méprise les esclaves. Après avoir parlé des moyens de reproduction des troupeaux, il passe, sans plus de précautions oratoires, à la reproduction des esclaves : *quod ad feturam humanam pertinet pastorum*.

Le Traité sur l'agriculture est le seul ouvrage d'après lequel nous puissions juger Varron comme écrivain. En prenant pour règle de nos jugements cette mesure nécessairement inexacte, nous reconnaîtrons dans Varon un écrivain plein d'ordre et de netteté. Ce Traité de l'agriculture offre une remarquable liaison d'idées, de la sagesse dans l'exposition de l'ouvrage et la distribution de ses parties. Quant au style l'expression est juste et concise, nerveuse et saine, un peu sèche quelquefois.

Cependant elle s'anime quand il le faut, et se colore doucement de grâce et de poésie. Virgile n'a peut-être point surpassé, pour le charme et l'élégance, pour la fraîcheur des images et la verve des expressions, le chapitre délicieux sur les abeilles; qu'il s'est, pour ainsi dire, contenté de traduire. Néanmoins, il le faut reconnaître : le style de Varron se ressent non-seulement de cette rudesse de la langue latine que Cicéron seul devait faire disparaître, mais aussi de cette âpreté particulière à la contrée qui avait vu naître Varron, et naître aussi Salluste : la Sabine conservait, plus qu'aucun autre territoire romain, sa vieille austérité et son inculte langage. Varron, du reste, plaît par cette âpreté même; sa pensée, comme son style, a une franchise qui charme et qui instruit. Il est du petit nombre de ces écrivains qui restent hommes en étant auteurs. Il n'écrit point pour écrire, mais pour consigner, et pour lui-même et pour les autres, le fruit de ses lectures et de sa longue expérience. On sent, en lisant Varron, que son livre est le livre d'un vieillard, verte et saine vieillesse d'esprit et de corps; ce livre, nous l'avons vu, fut écrit à quatre-vingts ans.

Si maintenant, rassemblant ces traits épars et divers, nous cherchons, et dans les débris de Varron et dans ce qui nous reste de lui, et dans les témoignages des anciens, à saisir et à fixer sa physionomie, et la part qu'il eut dans le mouvement

intellectuel de son temps, nous trouverons peut-être que Varron a été un initiateur plutôt qu'un écrivain. Possesseur d'une vaste et précieuse bibliothèque, il a voulu en quelque sorte la rendre publique, en faisant connaître par des extraits, plus souvent que par des ouvrages complets, les richesses qu'elle renfermait; car c'est ainsi, ce me semble, qu'il faut comprendre, ce que dit Aulu-Gelle, de ces quatre cent quatre vingt-dix traités qu'il aurait composés à l'âge de soixante-dix-huit ans; et l'on sait que Varron vécut encore longtemps.

Varron continue et complète Caton, envers lequel il est parfois trop sévère. Comme lui, il a écrit sur tous les sujets et mérité, outre l'épithète de polygraphe que lui donne Cicéron, cet éloge de Quintilien, éloge que Pline faisait aussi de Caton, d'avoir presque embrassé dans ses ouvrages l'universalité des connaissances humaines : *Quam multa ! imo pene omnia tradidit Varro.* Mais on comprend que ces connaissances relativement étendues devaient être nécessairement superficielles et incomplètes, et qu'elles durent être facilement dépassées, quand la Grèce tout entière se fit l'institutrice de Rome. J'attribuerais un peu, je l'avoue, à cette circonstance, et aussi au défaut d'ensemble et d'unité, la perte des ouvrages de Varron. De nouveaux et plus complets ouvrages sur les mêmes sujets durent les faire négliger; le style avait vieilli aussi : il en faut moins

pour perdre les meilleurs ouvrages. N'oublions pas d'ailleurs le pillage de la maison de Varron, où ses manuscrits avaient dû périr en grande partie avec ses livres : *Ex quibus multos*, dit Aulu-Gelle, *cum proscriptus esset, direptis bibliothecis suis, non comparuisse*. Mais, tel qu'il nous reste, incomplet et mutilé, Varron n'en est pas moins un auteur considérable : monument dégradé, rompu, mais dont les ruines sont encore éloquentes et les révélations précieuses : la vieille Rome s'y reconnaît. En un mot, Varron nous paraît mériter cette admiration de Pétrarque, qui le plaçait entre Cicéron et Virgile :

Qui vid' io nostra gente aver per duce
Varrone, il terzo gran lume romano
Che quanto 'l miro più, tanto più luce.
(*Trionfo della fama*, c. III.)



V

MÉCÈNE.

Calamistros Mœcenatis.
(*Dialogue des Orateurs*, c. xx.)

La critique n'a point encore fixé d'une manière certaine la date de la naissance de Mécène, qui peut cependant se placer entre les années 73 et 63. Né à Arezzo, ville d'Étrurie, Mécène avait la prétention de descendre des anciens rois de ce pays, et les poëtes qu'il protégea ne manquèrent pas de rappeler souvent cette généalogie authentique ou supposée. Les premières années de Mécène échappent à l'histoire; mais on peut croire qu'elles furent, ainsi que celles des jeunes Romains riches et d'une famille distinguée, consacrées à l'étude et à acquérir ces connaissances et ce goût délicat qui firent plus tard les mérites de Mécène. Ce fut probable-

ment à Apollonie, où le conduisit sans doute le désir de perfectionner par la culture grecque son éducation, qu'il eut occasion de connaître Octave, et de lier avec lui cette amitié qui ne devait plus se démentir, de la part de Mécène du moins. Ce fut le premier et constant bonheur politique d'Octave, que cet attachement de Mécène. Dès lors, et dans toutes les circonstances, nous trouvons auprès de lui le sage conseiller qui sut avec tant d'habileté préparer et maintenir cette fortune surprenante de l'héritier de César. Ce fut Mécène qui conseilla à Octave cette déférence trompeuse envers Cicéron, dont la bienveillance et la protection lui furent si utiles; Mécène qui, entre Octave et Antoine, ménagea, après la bataille de Modène, cette réconciliation si fatale à la république, à Octave si nécessaire; Mécène enfin, qui une seconde fois, et au moment où la division d'Antoine et d'Octave allait peut-être les livrer à la hardiesse généreuse de Sextus Pompée, les réunit par le mariage de la sœur d'Octave avec Antoine. Mécène paya aussi de sa personne. Dans la guerre de Modène, à Pérouse, en Sicile, à Actium, on le vit à côté d'Octave; mais ce courage disparaît devant ses services politiques. Quand Octave fut devenu Auguste, les conseils de Mécène, toujours prudents et habiles, ne lui manquèrent pas. Dans cette délibération où Auguste, avec peu de sincérité, on le peut croire,

demandait s'il devait quitter le pouvoir, Mécène, on le sait, le lui montra comme son seul refuge; et cet avis, qui flattait sans doute la secrète pensée d'Auguste, était en même temps, à y bien regarder, le meilleur et le plus profond. Le gouvernement de l'empire fut quelque temps comme partagé entre Auguste et Mécène; Auguste lui confia le sphinx, sceau du pouvoir. Rome soumise, tout n'était pas pacifié; au dehors, des peuples, jusque-là rebelles, à soumettre, l'honneur des aigles romaines à venger, forcèrent souvent Auguste à quitter Rome; Mécène alors y veillait pour lui : habile à prévenir, à déjouer les complots qui se formaient sans cesse contre le pouvoir nouveau; habile quelquefois aussi à les faire naître, ou du moins à les laisser se développer, quand ils pouvaient servir les desseins de son maître. Ce fut ainsi que, dans un moment où Auguste éprouvait de la part des Romains quelque résistance, Mécène, pour leur faire sentir la nécessité de ce pouvoir d'un seul, contre lequel ils s'indignaient en secret, favorisa des troubles qui, effrayant les citoyens, achevèrent de consolider la domination d'Auguste.

Mais enfin Rome et le monde se turent devant Auguste. Mécène alors crut pouvoir se livrer à un repos, qu'il sut encore rendre utile à son maître. Les esprits étaient contenus, mais non gagnés. Mécène travailla à en obtenir cet assentiment volon-

taire à l'empire d'Auguste, qu'ils lui refusaient encore. Il alla chercher, il découvrit les poëtes qui devaient faire oublier Octave pour ne plus montrer qu'Auguste; il les conduisit auprès du prince, et dans cette cour qu'ils devaient immortaliser. Qu'est-il besoin de rappeler ici Horace, Virgile, et tant d'autres qui furent, non les protégés, mais les amis de Mécène? C'était pour eux que s'embellissaient, à eux que s'ouvraient ces jardins, dont la magnificence et la beauté étaient une des merveilles du luxe romain si excessif pourtant. Le palais de Mécène, qui s'élevait sur le mont Esquilin, semblait dans son orgueil défier les nues; la tour en était célèbre. Là aussi se préparaient en silence ces desseins de la politique, où le monde était compris; là venait quelquefois Auguste consulter son fidèle ministre, ou bien oublier auprès de lui les soucis de la grandeur, les fatigues du Pouvoir. Mais cette maison de Mécène, dont le faste effrayait Horace, ces jardins où, rival et vainqueur d'Hortensius, il avait rassemblé, à côté des chefs-d'œuvre des arts, les raffinements et les délicatesses d'une sensualité ingénieuse, d'une hospitalité attentive, offraient surtout aux muses une agréable retraite. Mécène ne se contentait pas d'encourager les lettres, il les cultivait. Poëte et historien, quelques fragments de ses écrits ont échappé à l'injure du temps; ils nous le montrent tel que nous l'imaginons : partisan d'Épicure, ai-

mant la vie et craignant la mort; citons ses vers dont nous demanderons la traduction à La Fontaine :

Debilem facito manu,
Debilem pede, coxa,
Tuber adstrue gibberum,
Lubricos quate dentes :
Vita dum superest, bene est.
Hanc mihi, vel acuta
Si sedeam cruce, sustine.

Mécenas fut un galant homme;
Il a dit quelque part : Qu'on me rende impotent,
Cul-de-jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en somme,
Je vive, c'est assez, je suis plus que content.

Si ces vers expriment les sentiments intimes de Mécène, ses habitudes extérieures, les délicatesses de son luxe et de sa vie, la recherche de ses vêtements, la coquetterie de sa personne, la mollesse et l'abandon de ses manières ne se trahissaient pas moins dans les raffinements prétentieux de son style. Sénèque l'a pris pour exemple de l'influence des mœurs sur le langage. Il a montré comment en lui l'homme tout entier se révélait dans l'écrivain. Des métaphores singulières, des expressions brillantées, des alliances de mots bizarres, l'afféterie en un mot, et le laisser-aller nonchalant et efféminé, tels sont les caractères du style de Mécène. « On connaît trop, dit Sénèque, pour que je doive le rappeler ici, quelle était la manière d'être de Mé-

cène, et son allure en marchant, et sa molle délicatesse, et son excessive manie d'être vu, et sa crainte non moindre que ses vices restassent cachés. Eh bien, son style n'est-il pas aussi lâche que les plis de sa robe sans ceinture, son expression aussi prétentieuse que sa parure, que son cortége, que sa maison, que son épouse? C'était un homme d'un beau génie, s'il lui eût donné une plus saine direction, s'il n'avait pas eu peur de se faire comprendre, s'il n'avait porté jusque dans le style le dévergondage de ses mœurs. Voyez son éloquence, c'est celle d'un homme ivre : elle est obscure, décousue, pleine de licences. Dans son livre sur la *Toilette*, quoi de plus pitoyable que lorsqu'il dit : « En ce fleuve dont les forêts servent de coiffure à ses rives, voyez les petites barques qui labourent son lit, et qui, poursuivant leur cours, délaissent ses jardins. » Et quel autre que lui a pu dire? « Cette femme à la frisure bouclée, ces lèvres qui se *pigeonnent*, et qui demandent avec soupir qu'en la portant on ne donne pas à cette tête penchée l'attitude d'un tyran? — Irrémédiable faction, ils s'insinuent par les festins, tentent les maisons par la bouteille, et poussent à la mort par l'espérance. — Un génie, à peine témoin de sa propre fête, les fils d'une cire amincie, un gâteau de sel petillant, un foyer autour duquel la mère ou l'épouse fait ceinture. » Et Sénèque ajoute : « Ces locutions si mal construites, si né-

gligemment jetées, prouvent que ses mœurs ne furent pas moins étranges, moins dépravées, moins singulières que son style. On lui accorde un grand mérite de mansuétude; mais lui-même a démenti ces éloges par la mignardise monstrueuse de ses écrits, qui décèlent un caractère mou plutôt qu'indulgent : ce qu'accusent manifestement, et cette élocution tout entortillée, et ces expressions contournées, et ces idées souvent grandes, mais énervées par la manière dont elles sont rendues. »

Avant Sénèque, Auguste lui avait reproché ses *tresses parfumées*, critique que répète l'auteur du *Dialogue des Orateurs*. Sénèque cependant reconnaît que dans cette affectation on entrevoit une nature qui eût pu être vigoureuse, si le mauvais goût et peut-être aussi un secret dessein ne l'eussent pervertie. Mécène en effet dans la mollesse voluptueuse de ses goûts, dans les raffinements de ses mœurs et de ses magnificences, conserva une netteté d'esprit et un bon sens remarquables; phénomène qui ne lui est point particulier, mais qui se retrouve souvent en ces siècles de dégradation morale. L'âme a perdu sa beauté primitive et ses nobles inspirations, mais l'intelligence survit; reine superbe et misérable, elle domine au milieu des autres ruines de l'homme et de la société; dernière lueur du flambeau divin qui l'éclaire, elle projette ses rayons brillants encore, quoique brisés, sur les

arts, sur les sciences, sur la seconde vie de la société et de l'homme, quand est passé son premier âge, l'âge de la foi et de l'imagination. Mécène voulait-il séduire, énerver les Romains par l'exemple de son style, comme par celui de sa mollesse? Essayait-il une double corruption matérielle et intellectuelle? On serait presque tenté de le croire. Toutefois son exemple trouva peu d'imitateurs, en littérature du moins : Virgile et Horace étaient là pour protester. Mais la contagion de ses mœurs fut plus grande; elle s'étendit autour de lui, gagna l'Italie tout entière, et si elle ne commença, elle autorisa, elle étendit la pratique de ces doctrines épicuriennes, qui, mieux que la politique et les empereurs, maintinrent la servitude de Rome après l'avoir préparée.

Mécène cependant vieillissait; il demanda à Auguste un repos que, contre son attente peut-être, Auguste ne lui refusa point. Quelque déplaisir était-il venu refroidir cette amitié si ancienne et si éprouvée? Tacite attribue ce dégoût à cette inconstance et à cette ingratitude naturelle à l'homme, qui ne peut toujours suffire aux bienfaits ou s'en contenter. Mais cette vue triste du cœur humain, habituelle à l'historien philosophe, n'explique pas complétement ce changement dans une amitié, jusque-là si entière d'un côté, de l'autre si dévouée. Si Auguste n'a plus vu dans Mécène un conseiller

fidèle et nécessaire; si Mécène a cru devoir demander un repos prématuré, il y avait sans doute à cette résolution d'autres causes que le prétexte banal de la santé. Or ces causes, il n'est peut-être pas impossible de les entrevoir. Quand Muréna, frère de Térentia, épouse elle-même de Mécène, conspira contre Auguste, ce fut Mécène qui, pour prévenir un châtiment qui, en frappant Muréna, l'eût indirectement atteint, lui fit savoir par Térentia que l'on était sur les traces de sa conspiration; que l'on en tenait en main tous les fils. Cette confidence aurait, s'il en faut croire Suétone, indisposé Auguste qui en garda contre son ministre, cette seule fois infidèle, un secret mécontentement. Mais la cause de ce crédit ébranlé de Mécène était ailleurs: c'était une cause domestique. Térentia, la femme de Mécène, belle et orgueilleuse, était, je ne dirai pas aimée, mais recherchée par Auguste. Livie, l'impérieuse épouse d'Auguste, fière et belle aussi, ne lui pardonna point cet amour d'Auguste, soit qu'elle l'eût provoqué, soit qu'elle le souffrît. Son ressentiment s'attaqua à Mécène, époux, selon elle, trop complaisant ou trop aveugle. Elle lui suscita, dans la confiance d'Auguste, un rival. Il y avait, à la cour d'Auguste, un homme semblable en plus d'un point à Mécène. Comme lui il dissimulait, sous des apparences efféminées, la vigueur et l'activité d'un esprit égal aux plus grandes affaires; modeste, fuyant

les honneurs, ainsi que Mécène, il ne voulut pas s'élever au-dessus de l'ordre des chevaliers, et refusa la dignité de sénateur. Mais il surpassa bientôt par son crédit la plupart de ceux que décoraient les consulats et les triomphes. Ce courtisan habile et discret, c'était Crispus Salluste, le neveu de l'historien. Tel fut le rival adroit qui insensiblement mina le crédit de Mécène; telles furent les causes qui décidèrent l'ancien ami d'Auguste à se retirer de la scène politique. Mais hâtons-nous de le dire; si Auguste eut la faiblesse de céder à ces secrètes et jalouses influences; si un moment il méconnut le prix cette amitié si prévoyante et si fidèle, il lui payera un pieux tribut de regrets et lui accordera une juste réparation, quand frappé au sein de sa famille par ces douleurs de père sur lesquelles l'empereur ne peut rien, il appliquera, d'après l'avis de conseils imprudents, à sa fille Julie les lois sur l'adultère qu'il a le premier portées, publiant ainsi, moins qu'il ne le vengeait, l'honneur outragé de sa famille; alors reconnaissant, mais trop tard, le danger autant que l'inutilité de cette sévérité publique, il s'écriera: « Un tel malheur ne me fût point arrivé, si j'avais encore Mécène! » Mécène, de son côté, à son dernier jour, n'oublia point Auguste, et l'institua son héritier.

Mais enfin, dans ce repos, volontaire ou forcé, qu'il s'était fait, Mécène trouva-t-il le bonheur, ou

le calme du moins? Calme et bonheur le fuirent également. Une fièvre lente et continuelle, mal d'une ambition trompée ou d'un dévouement méconnu, corrompait pour lui toutes les douceurs de l'opulence et du faste. Vainement, pour se consoler des rebuffades journalières d'une épouse hautaine, *morosæ uxoris quotidiana repudia*, Mécène faisait-il, lorsqu'il pleuvait, dresser sa tente sous le feuillage épais d'un arbre, afin d'entendre frémir les gouttes de pluie et de s'endormir à leur bruit : ni le chant des oiseaux, ni le son de la musique, ni le bruit du feuillage, ni le murmure de la pluie du ciel que, par un contraste, souvenir sans doute de Lucrèce, il entendait sans la sentir, rien ne le pouvait charmer ; toutes ces harmonies de la nature étaient vaincues d'avance et rendues inutiles par les satiétés du luxe et des plaisirs, et Mécène appelait en vain un sommeil qui le fuyait toujours. Et pourtant, si malheureux qu'il fût, il se prenait plus que jamais, il s'attachait à la vie, confiant à l'amitié d'Horace ses craintes de la mort, et à grand'peine rassuré par ses vives et touchantes paroles.

Ainsi vécut, longtemps envié et rarement heureux ; ainsi s'éteignit (vers l'an 8 avant J. C.) Mécène, redoutant la mort, indifférent du reste sur sa sépulture :

> Nec tumulum curo, sepelit natura relictos !

insouciance de l'épicurien, qui n'attend rien au delà

du tombeau. Ami dévoué et habile d'Auguste, qui estimait surtout en lui sa discrétion; politique prudent et tout à la fois résolu, Mécène avait ce coup d'œil pénétrant qui, sous l'impression toujours vive des événements, les juge avec le sang-froid de l'avenir, et peut ainsi les conduire avec cette modération et cette tolérance que le temps amène toujours. Dans les conseils donnés à Auguste par Mécène, il n'en est aucun que l'histoire ait dû blâmer. Si Auguste vainquit la violence de ses premiers penchants politiques, il le dut à Mécène, à l'homme courageux qui, au moment où il allait de nouveau verser le sang romain, lui jeta ces mots : *Surge carnifex!* Si les lois sévères contre les libelles, qui marquèrent les dernières années du règne d'Auguste, ne parurent pas plus tôt, Mécène sans doute les arrêta, en conseillant au prince, contre de telles attaques, le plus sûr et le plus doux des remèdes, le dédain et l'oubli. On s'étonne du jugement sévère que Sénèque porte de Mécène, traitant sa clémence de lassitude de vengeances. Il oublie que ce reproche, juste jusqu'à un certain point à l'égard d'Auguste, ne se peut appliquer à Mécène, qui, étranger à toutes proscriptions, conseilla toujours la douceur. Le jugement de Sénèque, difficile à expliquer, se rattache sans doute à quelques-unes de ces secrètes confidences qu'à la cour de Claude, le précepteur de Néron avait pu recueillir d'une autre Julie.

Quoi qu'il en soit, l'histoire ne peut épouser ces préventions, et dans Mécène elle ne doit voir, oubliant les mollesses de l'homme privé, que le conseiller habile et modéré d'Auguste, le protecteur empressé et généreux des poëtes et des hommes distingués qui, de son palais, arrivaient à la cour d'Auguste. Simple chevalier, Mécène, malgré la faveur d'Auguste, se contenta de ce titre, qu'il avait reçu de ses pères. Cette modestie, quand elle ne serait, dans le descendant des rois, qu'une fierté bien entendue, n'en est pas moins un fait qui témoigne hautement du sens profond de Mécène et de l'élévation de son âme.



VI

VIRGILE.

.... Molle atque facetum
Virgilio annuerunt gaudentes rure camœnæ.
(HORACE, *Satires*, I, 10.)

Virgile naquit dans un bourg près de Mantoue, le 15 octobre 69 avant J. C. Son père, sur lequel on a débité beaucoup de contes, lui fit, on doit le supposer du moins, donner une excellente éducation. Il étudia d'abord à Crémone; à dix-sept ans, après avoir pris la robe virile, il alla de Crémone à Milan, et de là se rendit bientôt à Naples. L'érudition, aidée surtout des vers de Virgile, s'est plu à retrouver, à recomposer le modeste héritage où se passèrent les premières années du poëte; elle le place sur la rive droite du Mincio, à trois milles environ au-dessous de Mantoue, et proche le village d'Andes ou Pietola, sur un terrain plat, dans un marais

couvert de joncs, entre des collines qui, par une pente insensible, s'avançaient jusqu'au bord uni de la rivière. L'imagination aime à se figurer Virgile tantôt rêvant au pied d'un hêtre brisé, au bruit de ces essaims d'abeilles qui bourdonnent dans le creux d'un vieux chêne; tantôt assis auprès des sources sacrées où l'on respire la fraîcheur et l'obscurité, sur ce rocher d'où l'on entend dans le lointain monter et se perdre dans les airs la voix du bûcheron; quelquefois enfin s'égarant avec le Mincio aux lents et sinueux détours, sur ces rives entourées d'une molle ceinture de roseaux, où se jouent et paissent des cygnes d'une éclatante blancheur. C'est dans cette atmosphère brumeuse et tiède, dans cette campagne monotone, sous ce soleil fréquemment voilé que se nourrissait le génie mélancolique de Virgile.

A Naples, Virgile étudia, avec ardeur et opiniâtreté, les lettres grecques et latines, la médecine et les mathématiques. Là dans une douce et obscure jeunesse, il se prépara par l'étude et la réflexion à soutenir ces inspirations du génie poétique, qui déjà sans doute s'éveillaient en lui dans cette vie de solitude et de calme : souvenirs touchants et gracieux, qu'il a consacrés à la fin des *Géorgiques :*

Illo Virgilium me tempore dulcis alebat
Parthenope, studiis florentem ignobilis oti.

Suivant les conjectures des anciens grammairiens et des savants, Virgile aurait étudié la littérature grecque sous Parthénius, lui-même poëte distingué, et auteur d'un recueil de petites historiettes d'amour, que nous avons encore, et même de ce *Moretum*, dont la traduction latine peut avoir exercé la jeunesse de Virgile.

La philosophie joignait à ces études ses hauts enseignements; Virgile les reçut à l'école de Scyron, de la secte d'Épicure, dont Cicéron cite deux fois l'autorité. D'autres lui donnent pour maître un certain Catius l'Insubrien, cité par Quintilien et par Horace.

C'est peut-être à cette étude de la doctrine d'Épicure, répandue et popularisée dans Rome par le poëme de Lucrèce, que Virgile dut ce goût pour les siences naturelles qui ne l'abandonna jamais; goût qu'au second livre des Géorgiques il a exprimé dans des vers qui semblent en lui un regret de n'avoir pu suivre cette première pente de son génie, cette vocation scientifique. Virgile a voulu, j'imagine, consigner encore ces regrets et ce penchant qui le portaient à étudier et à peindre les secrets, les beautés et les magnificences de la nature, dans l'églogue de *Silène*, où il résume avec une si heureuse concision, une clarté si vive et si nette, le système de la création du monde, développé par Lucrèce. Ainsi, la première inclination de Virgile

avait été pour les sciences. Mais ces connaissances ne furent pas perdues : l'instruction du jeune homme profita au poëte.

Après avoir terminé ses études à Naples, Virgile (tout du moins, et surtout les vers adressés à Scyron portent à le croire) fit à Rome un premier voyage. Là, partagé entre ses travaux et les succès du barreau, il chercha longtemps sa destinée, ou plutôt l'heureux accident qui devait produire au grand jour le génie qui déjà en lui se trahissait. Ce moment arriva. Présenté à Auguste qui le combla de marques d'estime et le recommanda particulièrement à Pollion ; honoré de l'amitié de Mécène, de Varus, de Gallus, sans inquiétude du côté de la fortune, Virgile put se livrer entièrement au commerce des muses. Ici seulement Virgile va se révéler à nous ; mais avant de le chercher, de le suivre dans les progrès de son génie, rassemblons et fixons les impressions de jeunesse et les influences littéraires qui ont dû agir sur lui.

Trois influences nous paraissent s'être réunies pour préparer, nourrir, inspirer le génie du poëte latin : son enfance élevée au milieu des travaux de la vie champêtre, et attristée du spectacle des guerres civiles; sa jeunesse fortifiée, sous l'influence grecque, par l'étude des sciences et de la philosophie; enfin la protection d'Auguste, qui est venue, en l'encourageant, soutenir son génie qui

se cherchait. Trois caractères donc dans Virgile : le caractère latin ou champêtre, le caractère savant ou grec et l'élégance monarchique à côté de la physionomie romaine.

Après avoir quelque temps essayé son génie dans quelques pièces, telles que le *Moucheron* et le *Moretum*, qui nous offrent, le premier, une esquisse du: *O fortunatos nimium;* et le second, un crayon de la description du champ du vieillard de Galèse, Virgile s'arrêta enfin à la composition des *Bucoliques*.

Les *bucoliques* ou *églogues* sont un *choix*, un choix fait par Virgile entre plusieurs ébauches de sa jeunesse, dont il nous a, dans l'églogue de *Mœris*, conservé quelques traits. On sait du reste que les églogues n'ont point été composées par Virgile dans l'ordre où nous les lisons aujourd'hui. Il nous paraît donc nécessaire, pour mieux apprécier le développement de son génie, de rétablir, avec l'aide des critiques les plus autorisés, l'ordre présumé de leur composition.

La première églogue composée par Virgile est celle qui tient la seconde place dans les éditions ordinaires, et que la plupart intitulent : *Alexis.* On sait qu'un des premiers poëmes de l'auteur des Bucoliques fut dédié à César auquel le poëte avait été recommandé. On conjecture qu'*Alexis* est ce poëme ; il paraît certain du moins que cette pièce, où le

talent du jeune poëte brille déjà d'un si vif éclat, le désigna à l'intérêt de Pollion, qui, par une circonstance singulièrement heureuse, vint commander dans la Gaule cisalpine comme lieutenant de Marc-Antoine, lorsqu'en l'année 42, après l'assassinat de César, cette province échut en partage au triumvir :

Pollio amat nostram, quamvis est rustica, musam.

Ce vers de l'églogue suivante, *Palémon*, est un indice assez probable de la vérité de cette conjecture.

La seconde, Palémon (la troisième dans l'ordre accoutumé), se rapporte à l'année 42 : les louanges de Pollion dont elle est remplie en sont un témoignage, et de plus elle est rappelée dans l'églogue suivante, écrite sans doute en l'année 41.

Cette troisième églogue, *Daphnis*, qu'on place ordinairement la cinquième, fut composée, selon une opinion fort controversée, mais très-vraisemblable, à l'occasion de l'apothéose de César, célébrée à Rome par l'ordre des triumvirs, au mois de janvier de l'année 41. Lorsqu'après l'assassinat de César, l'an de Rome 42, les triumvirs se partagèrent le monde, ils résolurent de distribuer aux vétérans de leur armée les territoires de plusieurs cités qui avaient embrassé le parti de Cassius et de Brutus. Vers la fin de l'année suivante, 41, cette vengeance

politique s'accomplit. Vainqueur à Philippes, Octave partagea les terres à ses soldats, et l'héritage paternel du poëte fut englouti dans ces largesses, prix du sang versé dans les guerres civiles. Virgile vint à Rome, et, grâce à la protection des poëtes, précieuse auprès d'Auguste, il obtint qu'on lui rendît le champ de ses pères. Pollion et aussi Varus, qui avait succédé au premier dans le commandement de la Gaule cisalpine, se firent, dans cette circonstance, les patrons de Virgile ; et la reconnaissance de l'auteur des *Bucoliques* promet à Varus, dans l'églogue intitulée *Mœris*, la récompense que donnent les poëtes :

> Vare, tuum nomen.....
> Cantantes sublime ferent ad sidera cycni.

De retour à Mantoue et redevenu maître de son petit champ, Virgile reçut une nouvelle injure ; mécontent de se voir ravir sa proie, le soldat farouche menaça la vie du poëte protégé des muses. Le plus ancien de ses commentateurs, Servius, raconte qu'un misérable centurion, qu'il nomme Arrius, tira même son épée contre le poëte qui n'échappa à la mort qu'en se précipitant dans le Mincio. Mais enfin il fut rendu à ses pénates champêtres, et il paraît qu'en sa faveur on fit la même restitution à d'autres habitants de Mantoue. Nous avons dit que le pillage des terres avait eu lieu

à la fin de l'an 41 : les événements que nous venons de rappeler se passaient donc dans l'année 40. Les deux églogues de *Tityre* et de *Mœris* sont aussi de cette même année, et la suite des faits semble indiquer assez clairement l'ordre dans lequel il faut placer ces deux pièces. Dans *Tityre* tout annonce le trouble d'une calamité récente :

.... Undique totis
Usque adeo turbatur agris!...

C'est le moment où les malheureux colons viennent d'être chassés de leurs chaumières : *Nos patriam fugimus;* on ignore encore quel est ce puissant protecteur qui a conservé au seul Tityre le champ où il est né: *Iste deus quis sit?* Tityre enfin parle de Rome avec l'étonnement d'une première vue. Dans *Mœris* aucune de ces circonstances ne se retrouve, et le poëte y rappelle expressément, et que son champ lui avait été rendu, et qu'il en avait été une seconde fois dépouillé, et qu'il avait couru risque de la vie; on sait qu'il est désigné, dans cette églogue, sous le nom de Ménalque. *Tityre* a donc précédé et non suivi *Mœris*, comme le veulent quelques critiques.

Rien n'indique précisément la date du *Silène;* mais Virgile qui, dans l'églogue de *Mœris*, avait promis à Varus l'immortalité, lui dédie le *Silène* dans des vers qui nous entretiennent encore au-

jourd'hui de sa gloire. On a donc assigné avec quelque vraisemblance au *Silène* le sixième rang et la date de l'an 40.

La date du *Pollion* ne semble pas douteuse, car elle est donnée par les fastes consulaires. Pollion fut fait consul l'an 39 ; et cette églogue, la quatrième dans l'ordre ordinaire, se place ainsi naturellement au septième rang dans l'ordre chronologique.

Damon et *Alphésibée*, la huitième églogue, fut composée l'an 38 : c'est encore une date certaine ; le poëte l'a marquée en rappelant l'expédition d'Illyrie, dont Pollion eut la conduite cette même année.

Rien ne peut aider à fixer la date de l'églogue intitulée *Mélibée*, vulgairement la septième. Quant à l'églogue intitulée *Gallus*, Virgile lui-même a pris soin d'en assigner le rang : elle est la dixième et la dernière.

Extremum hunc, Arethusa, mihi concede laborem.

De plus une expédition conduite par le consul M. Agrippa à travers les Gaules et au delà du Rhin, lui donne une date précise, l'an 36.

C'est une opinion reçue que dans les *Bucoliques* Virgile a suivi les traces de Théocrite. Nous ne nions pas que les emprunts de détails faits par le poëte latin au poëte grec ne soient nombreux. Mais, pour montrer combien Virgile est romain dans les

églogues, il suffit peut-être de faire voir que, dans ces mêmes églogues, il y en a bien peu qui véritablement appartiennent au genre pastoral. A y bien regarder en effet, il n'y en a que deux, *Palémon* et *Mélibée :* dans l'une, deux bergers commencent par se prendre d'injures, puis, se défiant au combat du chant, improvisent à la manière des Italiens modernes, et enfin se proposent des énigmes; dans l'autre, *Mélibée*, deux bergers arcadiens, *Arcades ambo*, se rencontrent sur les rives du Mincio; ils égayent leur loisir en rappelant tour à tour de petits poëmes dans leur mémoire :

....Alternos musæ meminisse volebant.

Mais les autres églogues sont-elles véritablement des idylles?

Alexis et *Gallus* sont deux élégies délicieuses, où la passion a plus de tendresse et de profondeur, la poésie plus d'entraînement et d'éclat que dans Tibulle. *Daphnis*, c'est la mort et l'apothéose de César; c'est la douleur et le triomphe, dans des vers nuancés tour à tour de mélancolie et de splendeur. Dans *Tityre*, dans *Méris*, s'agit-il de combats de bergers? Ce sont des guerres atroces que nous peint le poëte; c'est le soldat impie, *impius miles*, qui dépouille le citoyen de l'héritage de ses pères, qui le chasse de son champ avec ces insolentes paroles : *Hæc mea sunt; veteres, migrate, coloni;* c'est le pauvre

exilé qui, en partant, laisse échapper cette plainte touchante :

> Nos patriæ fines et dulcia linquimus arva.

C'est enfin ce cri de malédiction qui s'élance de l'âme du poëte :

> ....En quo discordia cives
> Perduxit miseros !....

« Voilà donc où nous a conduits la discorde, malheureux citoyens! » *Silène* est un véritable dithyrambe, où, ressuscitant un vieux système de philosophie physique et quelques antiques fables, le poëte chante l'origine des choses et les merveilles de la création; et puis, emporté par son enthousiasme, nous entraîne dans les pâturages de Crète à la suite Pasiphaé, folle de son horrible amour. *Damon et Alphésibée*, qu'est-ce autre chose qu'un double chant lyrique, avec ses strophes et ses refrains, où le désespoir de l'amour et les mystères d'une magie passionnée sont peints avec toute l'ardeur qui convient à l'ode? *Pollion* est un autre poëme tout lyrique, sinon par la forme, au moins par la sublimité des idées et l'éclat des paroles; c'est la prédiction d'un long avenir de félicité pour les hommes, et la mystérieuse naissance d'un enfant que les dieux envoient à la terre pour changer les destinées de Rome et de l'univers.

Les églogues offrent donc un caractère profondément distinct des idylles de Théocrite ; ce sont moins des scènes pastorales, que des petits poëmes, élégies tour à tour et chants lyriques, drames champêtres dans lesquels figure souvent Virgile lui-même sous un nom pastoral. On peut en outre, dans les *Bucoliques* mêmes, signaler une différence. Les premières semblent plus particulièrement inspirées à Virgile par les humbles solitudes de son village d'Andes ; les secondes se ressentent un peu de l'influence de son séjour à Rome. Les unes sont remplies des airs champêtres et des images qu'il emprunte à une nature luxuriante et fleurie ; les autres retentissent pour ainsi dire déjà de ces sons qui annonçent le poëte épique.

Des *Églogues* aux *Géorgiques* en effet il n'y a qu'un pas ; et si les conseils de Mécène décidèrent Virgile à le franchir, ils ne firent que répondre à la pensée secrète du poëte, pensée vague peut-être encore et flottante, mais déjà conçue. Par un merveilleux accord, l'aspiration secrète du poëte répondait au dessein du ministre d'Auguste. Mécène en effet, on ne peut le méconnaître, en conseillant, et non en imposant à Virgile le sujet des Géorgiques *(mollia jussa)*, eut une pensée politique ; il voulait, non pas comme on l'a dit, attacher à l'agriculture les vétérans auxquels Auguste, à l'exemple de Sylla et d'autres vainqueurs dans les guerres civiles, avait

distribué les terres des vaincus, et qui en grande partie les avaient, non pas cultivées, mais dissipées en débauches; son dessein était plus élevé et plus étendu : c'étaient tous les Romains pour ainsi dire qu'il voulait ramener à cet art qui avait fait l'étude, la gloire et la vertu de l'antique Italie : *Tibi res antiquæ laudis et artis*, dira justement le poëte; art que Varron avait enseigné, qu'il se plaint aussi de voir abandonné, et que Virgile rappellera en vers si profondément sentis à la fin du premier livre des *Géorgiques :*

> Hanc olim veteres vitam coluere Sabini,
> Hanc Remus et frater; sic fortis Etruria crevit
> Scilicet, et rerum facta est pulcherrima Roma.

Ce soin de rappeler les Romains à l'amour et à la culture des champs, était essentiellement moral en même temps que politique et social; ainsi en effet se reposaient, se fixaient, dans les calmes et salutaires travaux de la campagne, des esprits si longtemps agités et qui avaient changé en instruments de guerre le fer destiné à nourrir et à féconder le sein de la terre. Politique sage autant que prévoyant, Mécène voulait l'apaisement des esprits par le travail et le calme des champs, et non par la satisfaction des besoins que les grandes villes créent plus qu'elles ne les contentent, et qui amènent promptement, à côté de l'excès du luxe, l'excès de la misère :

dans la Rome de marbre, on vit bientôt grandir le prolétariat : le mot est d'origine latine.

Le désir de Mécène était donc profondément sage; mais il eut une bonne fortune que n'a pas toujours la politique, même dans sa sagesse. Pour remplir son vœu, il rencontra le génie, un génie nourri dans l'amour des champs : *Rura amem, sylvasque inglorius*, c'eût été l'ambition de Virgile. Né pour les affections douces et bienveillantes, détestant la guerre par horreur du sang, et la guerre civile par souvenir de ses malheurs personnels, Virgile a répandu ces sentiments dans les *Géorgiques*. Les *Géorgiques* sont avant tout nationales et romaines; il ne faut pas se laisser tromper à ce vers :

Ascræumque cano Romana per oppida carmen.

C'est un hommage que Virgile, toujours pieux et modeste, rend à son devancier; ce n'est pas une dette dont il s'acquitte. Il y a en effet bien peu de rapports entre les deux ouvrages de Virgile et d'Hésiode, les *Géorgiques* et *les Travaux et les Jours*. C'est Varron et non Hésiode, que Virgile a pris surtout pour guide. Le plan des *Géorgiques* est simple. Le sujet est d'abord annoncé en quelques vers, selon la règle du poëme didactique; mais bientôt, et par un de ces mouvements qui viendront si souvent et toujours avec tant d'à-propos ranimer ou plutôt prévenir la sécheresse du genre, dans une invocation

éclatante de poésie et des teintes champêtres les plus brillantes, le poëte s'élève, par une gradation savante, jusqu'à ce ciel où il va marquer la place d'Auguste. Cet art que nous signalons dès le début est celui de tout le poëme. Sans cesse, Virgile y triomphe de l'aridité et de la langueur des préceptes, par d'heureux contrastes et d'agréables descriptions. Ainsi au premier chant, quand il a dit à quelle époque il faut commencer et comment il faut renouveler sans cesse les travaux de la campagne, il rompt l'aridité de ces détails par l'épisode si connu de l'invention des arts par la nécessité. Dans tous les livres, c'est le même artifice toujours ingénieux. Je ne parle pas des quatre grands épisodes qui forment pour chaque chant un si magnifique encadrement, mais de ces petits tableaux qui, habilement placés de distance en distance dans le poëme, y répandent une vive clarté et y ouvrent de si charmantes perspectives : ainsi, au premier livre, la description d'un orage d'automne; au second, l'incendie d'une forêt; au troisième, l'opposition des deux zones, la zone torride et la zone glaciale; au quatrième, le vieillard des bords du Galèse. Dans ces tableaux mêmes, sont comme incrustés des médaillons d'un travail fin et délicat, qui tous renferment une scène charmante et pastorale; tels sont : les plaisirs et les occupations de la campagne dans les jours d'hiver; le repos des tra-

vaux, les jours de fêtes religieuses; l'épisode de Héro et Léandre; enfin cette perspective ouverte sur les jardins que le poëte regrette de ne pouvoir chanter.

Mais, le dirai-je? ni ces ornements si simples et si agréables pourtant; ni le tour heureux que le poëte sait donner à ses pensées; ni les mouvements dont il anime la sécheresse des préceptes, ne suffiraient peut-être à en vaincre les difficultés. Ce qui fait vivre tout ouvrage, un ouvrage didactique surtout, c'est la précision et le charme des détails : or c'est là l'habileté suprême de Virgile; là qu'éclate la vigueur de son génie; là que porte tout son effort :

> Nec sum animi dubius verbis ea vincere magnum
> Quam sit, et angustis hunc addere rebus honorem.

Ces difficultés, il en triomphe par la netteté, la force, l'éclat de son expression, la justesse du précepte si exactement donné que longtemps après, nous le savons par Pline l'Ancien, Virgile faisait encore autorité; et aussi par un double secret, qui est celui des grands poëtes, l'art de mettre une idée morale et un sentiment dans un précepte. Qui ne se rappelle le :

> .... Parcendum teneris....,

qui peut s'entendre sans doute, comme on l'a fait, des soins délicats que l'on doit à l'enfance, mais où j'aime mieux voir les ménagements que demandent



les âmes tendres et sensibles, comme était celle de Virgile? le :

> Optima quæque dies miseris mortalibus ævi
> Prima fugit....,

regret si touchant exprimé sur les joies fugitives de la jeunesse; et par-dessus tout ce vers qui montre que Virgile a connu le cœur de la mère comme il a exprimé dans Didon celui de l'amante. Voici de jeunes plantes qu'on a transportées dans un autre climat et dans un autre terrain : rendez-leur, dit le poëte, rendez-leur l'air, le soleil, la terre qu'elles ont quittés; qu'arrachés si jeunes au sol natal, ces pauvres exilés puissent au moins en conserver quelque souvenir :

> Mutatam subito ignorent ne semina matrem!

Voilà comme Virgile sait renfermer un sentiment dans un précepte; voici maintenant comment dans un précepte il met une leçon morale. Je laisse le :

> .... Adeo in teneris consuescere multum est!

Tournez-vous d'un autre côté : regardez ces arbustes qui s'élancent dans les airs, riants et vigoureux, il est vrai, mais stériles; eh bien, ces espèces ingrates, cultivez-les avec soin ; remuez profondément le sol qui les nourrit, c'est-à-dire l'âme qui est leur véritable vie; étudiez-en les secrètes propriétés, et bientôt elles auront dépouillé leur naturel sauvage, et,

habilement dirigées, elles suivront dociles toutes les directions que l'art voudra leur donner :

> Exuerint sylvestrem animum, cultuque frequenti
> In quascunque voles artes haud tarda sequentur;

magnifique emblème de ce que peuvent des soins intelligents; tout le secret de l'éducation est là. Je ne veux point multiplier ces exemples, fleurs charmantes et champêtres qu'à chaque pas on peut cueillir dans ces douces *Géorgiques*, et qui aujourd'hui encore ont toute leur fraîcheur et tout leur parfum. J'ai hâte d'arriver à ce qui est la physionomie profonde, la vie intime des *Géorgiques*, je veux dire l'inspiration toute romaine. Répandue dans tout le poëme, cette inspiration éclate parfois en accents lyriques; ainsi au second chant, dans cet éloge de l'Italie, magnifique prélude de la prédiction d'Anchise et du bouclier divin d'Énée; dans le début du troisième livre, où l'amour des champs se mêle si ingéieusement à l'éloge d'Auguste; enfin dans le quatrième, où le poëte semble, par un ton plus élevé, préluder à l'*Énéide :*

> .... Cæsar dum magnus ad altum
> Fulminat Euphraten bello....

Tel est, rapidement esquissé, le poëme des *Géorgiques*, poëme si champêtre tout à la fois et si national; si harmonieux dans la composition, si charmant dans les détails, si calme et si animé tout



ensemble; poëme parfait, où l'image et le sentiment n'enlèvent rien à l'exactitude du précepte, et le précepte à la richesse du vers; où tous les tons s'accordent, toutes les nuances se fondent si habilement; où, par des gradations si savantes que l'art y disparaît, le poëte sait tour à tour descendre sans s'abaisser jusqu'aux accents les plus simples, et s'élever aux inspirations les plus hardies de la poésie, faisant pressentir dans l'auteur des *Géorgiques* l'auteur de l'*Énéide*, comme dans les *Bucoliques* il avait fait pressentir celui des *Géorgiques* :

Mox tamen ardentes adcingar dicere pugnas
Cæsaris, et nomen fama tot ferre per annos,
Titoni prima quot abest ab origine Cæsar.

Car c'est le caractère de Virgile de s'être graduellement préparé et élevé aux diverses splendeurs de son œuvre poétique; et, semblable à ces colombes qu'il nous montre planant d'un vol toujours égal au-dessus de la tête d'Énée, de s'être constamment soutenu dans les hauteurs sereines où le portait successivement son calme mais puissant génie.

Si les Géorgiques avaient été composées sur les conseils de Mécène, l'Énéide le fut sous l'inspiration d'Auguste. A cette occasion on peut remarquer que les différentes protections qui tour à tour encouragèrent le génie de Virgile marquent en quelque sorte les phases diverses par lesquelles la répu-

blique devint l'empire. A son début, Virgile rencontre d'abord le patronage de Varius, de Pollion et de Gallus, temps incertain où Antoine et Octave se disputent l'héritage de César : c'est la date des Bucoliques; puis Mécène, secondant habilement la politique d'Auguste, prend en main la direction de l'esprit public; c'est l'époque des Géorgiques. Enfin l'empire est établi : Auguste alors recherche lui-même et protége les poëtes; il inspire l'Énéide. L'Énéide est un poëme national et monarchique tout à la fois. Le berceau de Rome et les origines de la famille des Jules, la gloire de la patrie et la consécration d'Auguste y sont heureusement réunis. Dans le début du troisième livre des Géorgiques, Virgile avait déjà préludé à cette glorification d'Octave, et fait briller sur son front cette auréole de héros prédestiné, que devaient y réfléchir plus vivement la prédiction d'Anchise et le bouclier d'Énée. Mais Virgile avait-il dans ce sujet de l'Énéide, si habilement choisi au point de vue monarchique et national, trouvé la matière d'une véritable épopée? On en peut douter.

Un épisode de l'histoire d'un peuple, son histoire même tout entière ne peuvent suffire à un poëme épique. A ce poëme, pour sujet, il faut un cycle complet de l'humanité, ou du moins un événement où l'humanité tout entière se trouve engagée. Ainsi Homère retrace et ferme les temps héroïques,

premier développement de l'humanité; Dante résume la foi religieuse du moyen âge; Milton décrit la chute de l'homme, dont Klopstock chante la délivrance : tous ces poëmes embrassent la vie, la pensée ou la croyance d'un monde entier. Le sujet de l'Énéide, auquel se fixa Virgile, offre-t-il ce mérite d'une grande époque; d'un intérêt puissant pour l'humanité? et avant tout a-t-il cette unité qui fait des poëmes d'Homère, de celui de Dante, l'expression complète et profonde d'une civilisation tout entière? nous ne le croyons pas; mais la faute n'en est pas au poëte.

Le peuple romain n'est point un peuple primitif et un; double est son origine, et double son histoire. Dans le développement de l'humanité, il est peut être un progrès, mais il n'est point une face nouvelle. Rome continue la Grèce, en la copiant; elle lui emprunte ses dieux, ses fables, sa littérature, son histoire. Tout ce vieux Latium est recouvert des ruines et des formes anciennes; l'empreinte grecque y efface tous les types indigènes : l'Italie n'est qu'une colonie de la Grèce. De là le premier vice de l'*Énéide*.

Aussi, pour arriver à son véritable sujet, pour toucher le sol de l'Italie, que d'obstacles le poëte n'a-t-il pas à surmonter! Il lui faut, avant d'aborder à la cour de Didon, passer par la chute et sur les rives fumantes de Troie. Les six premiers livres

de l'Énéide ne sont, à proprement parler, qu'une introduction. Ainsi, mêlant l'histoire ancienne à l'histoire romaine, il est obligé de confondre deux civilisations distinctes : la civilisation, ou, si l'on veut, la barbarie grecque et l'élégance monarchique du siècle d'Auguste. Aussi tous ces héros qui nous viennent de Troie ont-ils un caractère bâtard qui ment à leur origine. Nous les avons vus dans l'Iliade avec des proportions héroïques, avec le grandiose de ces temps où vivaient encore les demi-dieux, et nous les retrouvons métarmophosés en fidèles et discrets conseillers; aux qualités physiques ont succédé les vertus morales : en passant les mers ils ont vieilli d'une civilisation.

Tels sont les compagnons d'Énée; tel est le défaut de l'Énéide, ou plutôt de l'histoire romaine et du siècle de Virgile. Le poëte lui-même l'a compris. Aussitôt qu'il a mis le pied sur la vraie Italie, sur la terre et sur les races primitives, il sent qu'il a pris réellement possession de son sujet; qu'il touche aux sources vives et fécondes, et, dans son transport, il s'écrie :

.... Major rerum mihi nascitur ordo;
Majus opus moveo....

Il faut le dire tout d'abord : les deux moitiés du poëme, la partie que j'appellerai troyenne et la partie romaine, ne se joignent pas d'une manière bien



étroite, quelque industrieux que soit l'art du poëte; mais on peut, pour sa justification, répondre que l'unité littéraire de composition qui paraît manquer, est suppléée par une autre et plus profonde unité, l'unité historique. Dans les destinées de Rome les Troyens sont de moitié; ils sont la souche de la grandeur romaine; ils sont donc l'introduction naturelle du poëme, et l'on peut, jusqu'à un certain point, dire que cette action qui se poursuit au sein du Latium a son exposition nécessaire dans Troie, si elle a son dénoûment à la cour de Latinus. Ceci expliqué, que de beautés neuves et brillantes! Ici Évandre, son chaume hospitalier qui pourtant a abrité un Dieu; le chien fidèle de ce roi patriarcal; ce réveil au chant matinal des oiseaux : tableaux si simples et cependant si grands mis en regard de ce bouclier où se déroulent les phases diverses de la grandeur romaine; plus loin, le dévouement héroïque de Nisus et d'Euryale et leur amitié immortelle comme la roche du Capitole; la séparation d'Évandre et de Pallas; le retour funèbre du jeune et malheureux guerrier; le désespoir du père; la piété filiale de Lausus; Camille, type brillant et délicat des Clorindes modernes : toutes scènes pathétiques où éclate en accents si doux et si tristes la sensibilité de Virgile; créations sublimes d'une puissante imagination, surtout révélations intimes et splendeurs nouvelles de l'âme humaine;

richesses intérieures, pour la première fois manifestées pour le plaisir et l'instruction de l'humanité tout entière. Et ce n'est pas le seul côté neuf et original de ces six derniers livres. Les héros y grandissent comme les caractères; ce ne sont plus des copies effacées, des imitations des héros grecs; plus de fidèle Achate, de brave Gypas, de courageux Cloanthe, de sage Ilionée, ces héros homériques en raccourci; mais c'est Mézence farouche, impitoyable, contempteur des dieux et tyran des hommes, indomptable, fermé à tout sentiment humain; je me trompe : au fond de ce cœur un sentiment subsiste encore dans la ruine de tous les autres, l'amour paternel; une larme lui échappe à la mort de son fils. Le rival d'Énée, Turnus, est un noble rival; il a la franchise et l'audace, l'élan et la générosité; son seul défaut, c'est de paraître éclipser Énée. Énée, j'en suis fâché pour lui et pour le poëte, Énée, c'est un peu Auguste; ce qui, soit dit sans épigramme, n'a pas permis à Virgile d'en faire un héros.

On le voit : ici tout est romain; dans ces six derniers livres Virgile reproduit la physionomie du vieux Latium avec une fidélité qui, même aujourd'hui, sert, on le sait, de guide à l'archéologue, en même temps qu'elle peut encore intéresser la fierté nationale : poëte original tout ensemble et poëte industrieux, et qui n'est pas le second après Homère,

mais, à côté d'Homère, une autre et nécessaire expression de l'humanité, à cette époque critique où le monde romain, travaillé tout à la fois par un esprit philosophique nouveau, le souffle de Platon, et le levain du christianisme, prêt à fermenter, allait enfanter un autre empire, réalisant ainsi, dans un sens mystique, la prédiction du poëte :

Imperium sine fine dedi....

Les six derniers livres, voilà donc le côté vierge, national, dramatique de l'Énéide; les six premiers ne sont qu'un doux reflet, une dégradation brillante et artificielle d'une autre époque. Ainsi l'histoire romaine tout entière, l'histoire du peuple-roi n'a pu suffire à une épopée. Il ne faut pas s'en étonner : dans le développement de l'humanité, ce peuple n'était qu'une évolution : il achevait le monde grec, qui l'avait enfanté, et préparait le monde moderne.

C'est là l'inconvénient d'un peuple comme d'une époque transitoire. Mais ces siècles intermédiaires, placés pour ainsi dire entre deux mondes et sur les limites de deux civilisations, ont aussi leur beauté et leur grandeur. S'ils n'offrent pas un caractère net et fortement prononcé, ils ont des traits vagues et indécis qui ne sont pas sans grâce; ils réfléchissent quelque chose de l'avenir; ils sont en quelque sorte prophétiques. Tel est le caractère de Virgile. En lui

se trahissent deux traits de la physionomie moderne ; deux sentiments qui, tels qu'il les a exprimés, n'appartiennent pas à la société ancienne : l'amour et la philosophie.

C'est dans le quatrième et le sixième livre de l'Énéide que se montrent principalement ces deux faces nouvelles. Virgile a, il est vrai, emprunté à quelques poëtes qui l'avaient précédé, aux tragiques et à Apollonius de Rhodes, quelques-unes des couleurs qui lui ont servi à peindre l'amour de Didon : Ainsi les premiers symptômes de cet amour, ses premières inquiétudes :

At regina, gravi jamdudum saucia cura,
Vulnus alit venis et cæco carpitur igni.
Multa viri virtus animo, multusque recursat
Gentis honos : hærent infixi pectore vultus,
Verbaque, nec placidam membris dat cura quietem,

sont une traduction presque littérale d'Apollonius de Rhodes.

Virgile lui doit encore ce serment que Didon appelle au secours de sa vertu chancelante :

Sed mihi vel tellus optem prius ima dehiscat,
Vel Pater omnipotens adigat me fulmine ad umbras,
Pallentes umbras Erebi, noctemque profundam,
Ante, pudor, quam te violo, aut tua jura resolvo!

Mais ce sont là des ressemblances inévitables d'une passion partout la même, en tant que pas-

sion, mais qui se modifie sous les influences diverses de la civilisation. Du reste, bientôt se montrent des nuances différentes qui indiquent dans Virgile un sentiment moral, une délicatesse de pudeur nouvelle. Apollonius décrit aussi l'hymen de Médée et de Jason; il entoure cette pompe nuptiale des images les plus riantes, des plus fraîches couleurs : « sous leurs pieds sont étendus des tapis; les nymphes dans leur sein d'albâtre leur apportent des fleurs odoriférantes; partout retentissent les chants de l'hymen et les sons de la lyre. » Si l'on se reporte maintenant à l'entrevue d'Énée et de Didon, que ce tableau est différent du premier! Ici point de riantes images; les éclairs seuls servent de flambeau nuptial, et, dans leur grotte, les nymphes font entendre, au lieu de chants, le cri plaintif de la pudeur mourante.

Cette idée de la pudeur sacrifiée à l'amour se retrouve d'une manière bien frappante dans un autre passage; elle atteste, entre Catulle et Virgile, une différence de sentiments presque aussi grande que celle qui existe entre Virgile et Apollonius. Abandonnée par Thésée, Ariane éclate en reproches; elle lui rappelle ce qu'elle a quitté pour lui : son père abandonné, son frère trahi pour sauver Thésée :

Certe ego te in medio versantem turbine lethi
Eripui, et potius germanum amittere crevi;

An patris auxilium sperem quemne ipsa reliqui,
Respersum juvenem fraterna cæde secuta?

Didon aussi, pour retenir Énée, rappelle tous les sacrifices qu'elle a faits à son amour; mais que ses motifs sont plus délicats!

Te propter Libicæ gentes Nomadumque tyranni
Odere; infensi Tyrii; te propter eumdem
Exstinctus pudor, et, qua sola sidera adibam,
Fama prior.

Ce sacrifice de la réputation et de la pudeur, rappelé comme un des motifs qui doivent le plus fortement attacher Énée à Didon, comme la plus grande marque de tendresse qu'elle ait pu lui donner, est un trait particulier à Virgile, et qui trahit dans l'amour un sentiment moral jusque-là inconnu.

Il est une autre face sous laquelle Virgile a montré l'amour, une couleur nouvelle qu'il ne doit à personne, et que son âme seule lui a fournie; je veux dire la mélancolie qu'il a répandue sur les derniers moments de Didon. Ces dépouilles, gages chers encore d'un amour trahi; cette pâleur mortelle empreinte sur le visage de Didon; cet appareil touchant qui entoure son bûcher funéraire; enfin Didon, déjà environnée des ombres de la mort, attendrie à la vue du glaive fatal, jetant un triste regard vers le passé, saisie, au souvenir d'Énée, de

honte et de désespoir, tout cela n'appartient qu'à l'âme de Virgile, et aussi à un siècle déjà travaillé d'une secrète inquiétude, et commençant à son insu une révolution morale.

Tels sont les traits qui, dans Virgile, présentent un tableau neuf et profond de l'amour. L'amour, s'il n'a pas encore toutes les luttes, tous les scrupules, toutes les délicatesses de la tendresse chrétienne, en a déjà la pudeur, les remords et la tristesse.

Si Virgile a peint, dans le IVe livre, la passion avec une sensibilité si vive et si profonde, une délicatesse exquise qui semble une divination de la pudeur chrétienne, il a, dans le VIe livre, merveilleusement pressenti le spiritualisme moderne en se rendant l'interprète inspiré des plus hautes pensées de Platon. Si l'on veut en quelque sorte mesurer les progrès qu'avait faits la civilisation d'Homère à Virgile, il suffit de comparer le VIe livre de l'*Énéide* au XIe de l'*Odyssée*. Entre l'enfer de l'*Odyssée* et l'enfer de l'*Énéide* l'intervalle est immense. La pensée et la perfection d'un peuple se trouvant surtout dans sa doctrine religieuse, dans les châtiments qu'il attache aux crimes, dans les récompenses qu'il donne à la vertu, cherchons, dans ce double tableau retracé par Homère et par Virgile, les caractères et les différences des deux civilisations. Homère ne va pas

au delà de la fable ancienne : Tityus, Tantale, Sisyphe, grands coupables sans doute, mais qui rappellent moins une violation de la loi morale que le souvenir de ces luttes terribles qui remplirent les temps fabuleux de la Grèce. Virgile a aussi retracé ces vengeances des dieux : c'est la partie grecque de son poëme, la partie empruntée à l'ancienne croyance; il va maintenant, à côté des doctrines spiritualistes du *Phédon*, exprimer les idées nouvelles de justice et de crime que le temps a mises dans la société : il a été grec; il va être romain : il se souvient des guerres civiles :

« Plus loin sont enfermés ces frères jadis armés contre leurs frères; ces fils dénaturés dont un père subit les outrages; ces infidèles patrons, spoliateurs de leurs clients; ces avares, couvant seuls autrefois leur trésor inutile, et qui refusèrent une obole à l'indigence : ce nombre est infini; là sont encore et les lâches adultères, tombés sous un fer vengeur; et ces furieux, égarés sous des drapeaux impies; et ces parjures qui trahirent leurs serments et leurs maîtres. »

Ces punitions attachées à la violation des sentiments et des lois de la nature; la haine fraternelle, l'absence de respect filial, de bonne foi, de charité, *nec partem posuere suis;* la trahison, la bassesse vendant à prix d'or la justice ou la patrie, lui imposant un maître; les joies coupables du cœur,

mala mentis gaudia, placées à côté du cortége ancien des enfers, punies comme l'étaient les attentats de Thésée envers les dieux; cette voix terrible :

Discite justitiam moniti, et non temnere divos,

toutes ces profondes et magnifiques pensées indiquent un ordre moral nouveau.

Supérieur à Homère, et à tous les poëtes qui l'ont précédé dans la peinture des crimes et des vengeances célestes, Virgile l'est plus encore dans le tableau des récompenses qu'il accorde aux hommes vertueux, et des caractères auxquels il reconnaît la vertu :

« Sous des berceaux odorants sont des guerriers fidèles dont le sang versé dans les batailles coula pour la patrie; les saints pontifes dont la vie fut chaste et sans tache; les poëtes religieux, qui ne firent entendre que des chants dignes d'Apollon; ceux enfin qui, par des bienfaits, ont mérité de vivre dans la mémoire : tous rayonnent, le front ceint d'un bandeau plus blanc que la neige. »

Virgile nous montre des gloires vertueuses, des triomphes pacifiques; tous les bienfaiteurs de l'humanité; tous ceux qui l'ont défendue par leur courage, honorée par leur piété; qui l'ont embellie par le génie des arts, ou consolée par de nobles accents. Aussi à de tels hommes, pour récompenses, plus de ces vains amusements qui charmaient les

héros homériques dans les Champs-Élysées; plus de chars fantastiques, de coursiers imaginaires, d'armes inutiles; mais bien la contemplation de la vérité, les plus sublimes extases, les plus douces rêveries :

« Cet heureux monde a son soleil et ses étoiles.... A leur tête le divin chantre de la Thrace, en longs habits flottants, marie les accords de sa voix aux sept tons de la lyre.... Ailleurs des groupes de convives, mollement couchés sur l'épaisseur de l'herbe, célèbrent au milieu des festins les louanges des dieux. Une forêt de lauriers les couvre de ses ombrages odorants. »

La foi chrétienne n'a guère été au delà, même dans l'imagination mystique et la pureté enthousiaste de Fénelon : « Télémaque s'avança vers ces rois qui étaient dans des bocages odoriférants, sur des gazons toujours renaissants et fleuris. Une lumière pure et douce se répand autour des corps de ces hommes justes, et les environne de ses rayons comme d'un vêtement. Une jeunesse éternelle, une félicité sans fin, une gloire toute divine est peinte sur leur visage; mais leur joie n'a rien de folâtre ou d'indécent : c'est un goût sublime de la vertu qui les transporte. Ils chantent les louanges des dieux, et ils ne font tous ensemble qu'une seule voix, une seule pensée, un seul cœur. »

Pour exprimer les récompenses de la vertu, Homère n'avait trouvé que quelques vers, et il n'a pas d'autre héros qu'Agamemnon à placer dans son Élysée. Après lui, Pindare et Platon n'ont rien de mieux : de frais zéphyrs, une onde pure, des arbres couverts de fruits brillants, de vertes couronnes, un printemps éternel; voilà, jusqu'à Virgile, tout ce que la poésie et la philosophie avaient imaginé pour le bonheur des justes.

Une autre création distingue plus particulièrement encore le VIe livre de l'*Énéide*, de toute la mythologie ancienne, c'est la pensée d'un purgatoire, d'un lieu d'expiation où se régénèrent les âmes qui ont été plus faibles que coupables :

« Même à l'heure suprême, quand l'esprit échappe enfin à ses liens charnels, ses misères, hélas! ne sont point à leur terme. Il porte encore l'empreinte des souillures du corps; la lèpre invétérée du vice le suit dans les enfers. Alors commencent les jours d'épreuves; alors s'expient dans les souffrances les fautes du passé. Ici les âmes suspendues dans le vide, sont le jouet des vents; là, plongées au milieu d'un lac immense, elles s'y lavent des taches qui les flétrissent; ailleurs elles se retrempent à l'ardeur des brasiers : chacune a son tourment. Lorsque les temps sont accomplis, lorsque le cours des âges les a purgées de leur fange étrangère, lorsqu'enfin il ne leur reste plus que ce souffle éthéré, cette

étincelle du feu céleste, le spacieux Élysée les admet dans son sein. »

Que manque-t-il à ce purgatoire pour être chrétien ? les prières, qui sont le lien entre la vie et la mort, entre le ciel et la terre.

On peut donc le dire : dans ces châtiments attachés à la violation de la loi morale, dans ces expiations inconnues au polythéisme grec, dans ces récompenses accordées à la vertu, il y a comme un pressentiment de la révélation évangélique ; un rayon du jour nouveau qui se levait sur le monde ; et c'est sans doute moins par un esprit d'imitation classique, que par une de ces secrètes et puissantes harmonies qui, à travers les siècles, et malgré la différence des civilisations, lient entre eux les ouvrages du génie et forment les générations éternelles de la pensée humaine, que Dante a placé ses chants sous l'inspiration de Virgile : la *Divine Comédie* est en effet le développement du VI[e] livre de l'*Énéide*.

Les traces de cette influence mystérieuse, de cette transmission intellectuelle de Virgile à Dante, sont répandues dans tout le poëme de la *Divine Comédie* comme une haute et douce inspiration. La pensée du poëte florentin était fille de l'antiquité, et elle continuait le développement de l'humanité dans son progrès religieux. On ne s'étonne donc point de voir Dante placer Virgile dans les limbes, parmi ces

sages qui avaient, dans les ténèbres du paganisme, entrevu la lumière évangélique :

Io era intra color che son sospesi.

Nous avons représenté Virgile sous sa triple face, grecque, romaine et moderne ; réfléchissant deux civilisations, et précurseur d'une troisième qui semble poindre dans le IVe et le VIe livre de l'*Énéide*. Ainsi considéré, il forme une harmonieuse transition entre l'antiquité et les temps modernes, entre Homère et Dante ; pris à part, il serait incomplet, comme cette société romaine qui, sortie de la Grèce, ne devait s'achever que dans le christianisme.



VII

HORACE.

Horatii curiosa felicitas.
(Satyricon, c. 118.)

Tout est dit sur la vie d'Horace; nous n'en rappellerons donc que ce qui est indispensable pour faire connaître l'homme dans le poëte. Horace naquit vers l'an 66 avant J. C. à Venouse, ville située sur les confins de l'Apulie, de la Lucanie et du Samnium; aussi Horace dit-il lui-même: « Suis-je Apulien ou Samnite? je ne sais : »

Sequor hunc, Lucanus an Appulus, anceps.

Il était fils d'un affranchi qui faisait office de percepteur de l'impôt. Loin de rougir de cette modeste origine, Horace l'a rappelée d'une manière touchante en consacrant dans plusieurs passages le

souvenir des soins éclairés que ce père avait pris de son enfance. Grâce à sa générosité, Horace fit ce que faisaient seuls les Romains de distinction, il alla achever à Athènes des études brillamment commencées à Rome ; c'est là que le trouva Brutus à vingt ans, et qu'il le prit pour en faire un tribun des soldats. Vaincu à Philippes, Horace revint à Rome. Dans ces vers qui rappellent sa défaite,

> Tecum Philippos et celerem fugam
> Sensi, relictâ non bene parmulâ,

a-t-il voulu se jouer, avec l'insouciance du poëte, de son peu de courage ou le regretter ? J'inclinerais volontiers à cette dernière opinion, et j'aime mieux y voir un souvenir à Brutus qu'une lâche flatterie à l'adresse d'Auguste. Quoi qu'il en soit, revenu à Rome dans un assez triste équipage, *decisis humilem pennis*, et un peu confus de cet essor belliqueux qui avait été une chute, il fallut songer à vivre ; se résignant donc à un emploi peu poétique, qu'encore il lui fallut acheter, Horace se fit écrivain public. Les écrivains publics étaient répartis en décuries, et ce premier degré conduisait à devenir chevalier. Mais la muse ne s'en éveilla pas moins en lui, et la pauvreté lui fut une inspiration :

> Paupertas impulit audax
> Ut versus facerem.

Bientôt il s'attira la faveur de Mécène, puis celle

d'Auguste ; et le tribun de Brutus devint le chantre de l'empire. Il le faut dire cependant à la décharge d'Horace, cette conversion ne fut pas brusque, et le poëte sut ménager la transition. On en a fait la remarque : « La bataille de Philippes est de 712 ; de retour à Rome, Horace ne fut présenté à Mécène qu'à la fin de 715 ; c'est neuf mois après, en 716, que Mécène l'admit au nombre de ses amis ; en 717, il l'accompagna dans le voyage politique de Brindes, et l'on peut supposer que c'est dans cette année qu'il fut connu et recherché de l'empereur. Il a donc mis, de compte fait, quatre ou cinq ans à accomplir cette évolution politique : c'est plus que bien d'autres à qui on n'a pas imaginé de le reprocher. » Ce qui justifie mieux Horace que cette habile lenteur à se convertir, c'est l'attitude tout à la fois reconnaissante et digne qu'il sut garder, comme nous le verrons, à l'égard de Mécène et d'Auguste, et qu'Auguste et Mécène surent respecter. Quoi qu'il en soit, sa conversion au gouvernement impérial, si elle fut un peu tardive, resta toujours sincère et dévouée. Toutefois s'il se rallia, il ne se livra pas. Quand Auguste voulut, sous le titre de secrétaire, l'attacher à sa personne et lui imposer en quelque sorte une dépendance plus immédiate, Horace refusa.

Tel est l'homme ; voyons le poëte, le poëte lyrique d'abord. Le génie latin n'était point naturellement lyrique. Rome, il est vrai, possédait, depuis

les temps les plus reculés, quelques chants religieux et guerriers, tels que les chants des frères Arvales et des prêtres Saliens; mais ces chants rudes et grossiers n'avaient pour expression que la mesure grave et solennelle du vers saturnin qu'ils conservèrent jusqu'à ce que Catulle et Horace principalement vinssent donner à la poésie latine des formes plus simples, plus appropriées aux hardiesses, aux élans, aux caprices de l'ode. Cette création des mètres latins et leur emploi divers, toujours heureux et toujours original, ce fut là une des grandes gloires d'Horace; celle dont, à bon droit, il se montre fier et jaloux. Horace qui, dans ses satires et ses épîtres, semble faire si bon marché de ses vers; qui si souvent les compare à une prose modeste, Horace, dans ses odes, ne tarit point sur les ressources lyriques dont il a enrichi la poésie latine, avant lui si pauvre et si rebelle: il fait entendre aux Romains des chants nouveaux; il a le premier conduit aux rivages du Latium la muse éolienne; partout un doigt flatteur signale, en le voyant, le chantre des Romains; enfin il se promet l'immortalité pour avoir marié à ses chants les doux accords de la lyre. Horace, sans doute, a droit à toute la gloire qu'il se donne; mais peut-être aussi faudrait-il reconnaître dans cette facilité avec laquelle les oreilles romaines, jusque-là si étrangères et si indociles aux rhythmes poétiques,

se prêtent aux accents nouveaux d'Horace, une influence trop peu remarquée du génie grec, du génie alexandrin surtout, influence longtemps et en secret exercée avant qu'elle éclatât dans les chefs-d'œuvre du siècle d'Auguste. Quoi qu'il en soit, on n'en doit pas moins admirer l'imagination vive et légère d'Horace, et cette singulière souplesse d'organisation qui, si sûrement et avec tant de bonheur, a su populariser dans la langue latine des mètres si variés et si nombreux, que le génie grec, avec sa fécondité et son indépendance, avait si promptement trouvés et perfectionnés.

Mais pour cette poésie nouvelle l'Italie est stérile en images et en souvenirs; c'est dans la Grèce que le poëte les va ordinairement chercher. Ce sont les souvenirs de sa riante mythologie, de ses lieux pleins de prodiges et de fables, c'est la magie de ses ingénieuses fictions qu'il invoque continuellement : ses comparaisons, ses images, ses tournures, son expression, tout est grec; seulement sous le fond grec on sent la raison moins brillante peut-être, mais plus calme, du génie romain. En effet, si par la mélodie, la variété, le tour de la pensée, Horace est grec, il est romain par la pensée même, par le sentiment; il l'est surtout par la douce et sage philosophie qu'il répand dans ses odes, et qui en fait le charme éternel en même temps que l'originalité. La philosophie d'Horace, qui ne l'aimerait? Qui

n'aimerait cette apologie du plaisir, si délicate et si sobre; ces éloges de la sagesse, si vrais de pensée, si séduisants de mesure; ces préceptes de goût si bien mêlés aux leçons de la morale; en un mot, cette science de la vie, si profonde et si pratique, sous des formes si légères et si vives? Encore cette philosophie d'Horace, si douce et si indulgente, ne la pouvons-nous goûter dans tout son charme. Pour nous, cette insouciance de la vie n'est jamais entière et complète; il s'y mêle toujours quelques souvenirs moins riants, quelques tristes réflexions : la pensée de la mort n'est point pour nous, comme pour les anciens, un relief aux plaisirs de la vie; au contraire, elle les offusque de son ombre, elle vient empoisonner de ses sinistres images nos joies les plus vives. Mais l'antiquité, à l'époque du moins où écrivait Horace, ne connaissait point ces mélancolies involontaires de l'âme; elle prenait et conduisait doucement la vie : des fleurs, un luth, quelques amphores d'un vin bien cacheté; le repos sous l'ombrage, au bord d'un ruisseau dont l'onde, en murmurant, invite au sommeil; les chants et le sourire de Lalagé, c'était là alors le bonheur. Au moment surtout où Horace chantait, cette vie avait des charmes puissants et nouveaux; les guerres civiles avaient si longtemps désolé l'Italie! Rome avait tant de fois vu sous ses remparts les aigles romaines s'entre-choquer! Virgile avait avec peine

disputé l'héritage paternel à l'avidité d'un soldat; et maintenant Rome était calme au dedans, victorieuse au dehors; avec quelle joie ne devait-on donc pas se livrer à cette nouvelle et douce sécurité qui était un des bienfaits d'Auguste! Ainsi au sortir de nos discordes, et alors même que les feux de la guerre civile n'étaient point encore entièrement éteints, on se précipitait dans les plaisirs avec une ardeur qui semblait vouloir oublier le passé ou défier l'avenir.

La finesse, l'élégance, l'audace sans désordre, l'enthousiasme sans exagération, telles sont les qualités principales d'Horace. Mais ce qui nous paraît surtout révéler la société romaine, autant que la situation individuelle et la tournure d'esprit particulière du poëte, c'est la philosophie insouciante et légère qui, si ingénieusement répandue dans les odes, les anime de détails si gracieux et si frais. On croit voir les Romains qui, accablés du luxe de l'univers conquis, se reposent un instant de la lassitude de la victoire, entre le calme d'une domination modérée et les violences du despotisme. Sans doute dans cette imprévoyance de l'avenir, dans ces impressions vives du présent, dans cette raison qui glisse légèrement sur le côté sérieux de la vie et ne s'arrête que sur les plaisirs, nous devons reconnaître une disposition naturelle au poëte. Sans doute quand au bord d'un frais ruisseau, sous les épais ombra-

ges de Tibur, une guirlande de fleurs sur la tête, il s'excitait à jouir de ces moments heureux qui ne reviennent plus, et que, pour mieux relever les joies si courtes de la vie, il leur opposait le contraste de la mort, Horace était véritablement sous le charme des douces et riantes émotions qu'il cherchait à peindre. Cependant alors même il était aussi l'image de son siècle; il subissait les influences de l'Italie. Ce goût particulier des Romains pour les champs, ce silence profond de la solitude qui succédait aux agitations de la place publique et de la ville, fut toujours pour eux un besoin, et forme un trait bien distinctif de leur caractère, car il n'est point encore effacé aujourd'hui. Ces villas élégantes qui parsèment, embellissent et animent le sol de l'Italie; ces magnificences modernes qui s'élèvent au milieu et souvent avec les ruines de l'antiquité; ces habitudes de retraite, sinon bien occupées, du moins calmes et sérieuses; cette vie enfin de grandeur, de simplicité et de repos, qui est encore la vie de l'Italie, nous paraît merveilleusement retracée dans Horace avec tout ce qu'elle a de riant et d'idéal. Seulement, entre cette vie de l'Italie antique et celle de l'Italie moderne, il y a une différence. La première s'animait de ces agitations mêmes contre lesquelles elle offrait un asile et un délassement. Ainsi, quand nous suivons Cicéron dans les majestueuses allées de Tusculum; quand avec lui nous

nous asseyons sous ce platane qui ombrage la statue de Platon, nous plaçons autour de lui dans notre pensée les luttes, les orages, les victoires de la tribune; nous concevons que les Romains, qui débattaient chaque jour sur le forum, avec leur destinée, les destinées de l'univers, eussent besoin de retrouver au sein de la campagne ce calme de la réflexion qui n'était pas dans la ville éternelle; mais dans les villas modernes, rien de semblable : c'est la solitude de Rome tout entière qui s'ajoute à leur solitude. Ces palais eux-mêmes ne semblent que des ruines au milieu d'autres ruines : un invincible sentiment de tristesse s'y attache. A l'agitation de la Rome républicaine ou impériale il fallait, comme contraste, la tranquillité des champs; Rome moderne a trop de sa solitude ancienne et de sa solitude présente; ses souvenirs ne sont que des regrets.

Outre ce côté philosophique, il y a dans les odes d'Horace une intention qui éclate à chaque page, c'est de populariser et de consolider le pouvoir d'Auguste. En examinant l'œuvre politique d'Auguste, on voit qu'il voulut surtout réformer les mœurs et la religion. Horace, dans ce dessein, aida Auguste à sa manière. Il commence d'abord par se convertir : « Moi qui, égaré par les leçons d'une folle sagesse, n'honorais les dieux que de faibles et rares offrandes, je suis obligé maintenant de tourner ma voile, et de reprendre la route que j'avais abandonnée. »

Auguste avait dû faire comme Horace, revenir à résipiscence. Sa jeunesse, on le sait, n'avait pas été très-édifiante. Devenu maître de Rome, Auguste s'attacha surtout à réformer les mœurs, à relever les temples et à ranimer le culte des dieux. Horace le seconde heureusement :

« Tu subiras, sans le mériter, le châtiment des crimes paternels, ô Romain, tant que tu n'auras pas relevé les sanctuaires, les temples qui s'écroulent et les statues des dieux que souille une noire fumée. C'est dans la soumission aux dieux que réside ta puissance ; c'est là qu'il faut chercher les causes de ta grandeur ou de ta ruine : les dieux méprisés ont déchaîné les maux sur la malheureuse Italie. »

« O toi, qui que tu sois, dont la pensée généreuse veut mettre un terme à nos vœux impies, à nos fureurs intestines, si tu veux que ce titre : *père de la patrie*, soit gravé sur tes statues, ose réprimer la licence indomptée de nos mœurs. Mais à quoi bon de tristes plaintes, si le supplice n'extirpe pas le crime dans sa racine ? Sans les mœurs que feront de vaines lois ? Portons au Capitole, où nous appellent les cris de la foule qui nous applaudit d'avance, portons ces pierreries, ces diamants, cet or inutile, source de tous nos maux, ou précipitons dans la mer voisine ces trésors corrupteurs. Si nous sommes pénétrés d'un vrai repentir, il faut anéan-

tir les germes de nos honteuses passions, et retremper dans de plus rudes travaux nos âmes énervées par le plaisir. »

« Déjà les édifices somptueux ne laissent plus au choc de la charrue qu'un faible espace. De tous côtés s'étendent des bassins plus spacieux que le lac Lucrin. Le stérile platane remplace l'orme utile. Les berceaux de myrte, la violette et mille touffes de fleurs embaument de leurs doux parfums les lieux où naguère le fertile olivier enrichissait un autre maître. »

« Jeunes filles, chantez Diane, jeunes Romains, chantez Apollon à la longue chevelure, et Latone tendrement aimée du grand Jupiter. Vous, jeunes filles, chantez la déesse qui se plaît aux bords des fleuves et sous l'ombrage des forêts dont se couronne le frais Algide, ou sous les noirs feuillages de l'Érymanthe et du verdoyant Cragus. Vous, jeunes Romains, célébrez par d'égales louanges la vallée de Tempé, Délos, berceau du dieu, et le carquois qui orne son épaule, avec sa lyre, présent fraternel. C'est lui qui détournera sur les Perses et sur les Bretons, loin du peuple romain et de César, la guerre féconde en larmes, l'horrible famine et la peste : il accordera cette grâce à vos prières. »

Mais, le dirons-nous? La réforme des mœurs, le respect des dieux, ce ne sont là les plus grandes

préoccupations ni du prince ni du poëte ; ce qui les occupe surtout l'un et l'autre, c'est de consolider cet empire si récent et tant de fois menacé au dedans comme au dehors. Le poëte semble vouloir constamment tenir les Romains dans la nécessité du despotisme par la crainte des ennemis extérieurs : utile diversion donnée aux esprits ! Les frontières menacées ont besoin du génie protecteur du nouveau César. Aussi César, ce n'est déjà plus un simple mortel ; c'est le représentant de Jupiter sur la terre :

« Fils de Saturne, père et protecteur des humains ! c'est à toi que les destins ont remis le soin de veiller sur César. Qu'il soit après toi le maître de l'univers, soit qu'il nous ramène, enchaîné à sa suite, le Parthe déjà prêt à envahir nos frontières, soit qu'il porte ses armes triomphantes chez les Sères et les Indiens, aux portes du jour. Qu'il fasse, sous tes auspices, respecter et chérir les lois ici-bas, tandis que l'Olympe tressaillera au bruit de ton char, et que ton bras lancera le foudre vengeur sur les bois sacrés que l'impiété a profanés. »

« Jupiter règne aux cieux, les éclats de son tonnerre nous l'annoncent, mais Auguste est le dieu de la terre, lui qui a soumis le fier Breton et la Perse redoutable. » Cette idée de la sûreté de l'empire attachée à la personne d'Auguste revient continuellement dans les odes d'Horace ; elle le pré-

occupe au milieu même des triomphes qu'il chante avec un si poétique éclat, et une admiration un peu excessive, allant, dans son enthousiasme, jusqu'à faire d'Octave un général supérieur aux Marius, aux Sylla, aux Scipion :

Io triumphe! nec jugurthino parem
Bello reportâsti ducem :
Neque Africanum, cui super Carthaginem
Virtus sepulcrum condidit.

Aussi quelles craintes quand César s'absente de Rome! « Toi qu'a fait naître la clémence des dieux, généreux défenseur du peuple romain, ton absence s'est trop prolongée. Tu avais promis un prompt retour à l'auguste assemblée du sénat. Reviens au milieu de nous. Excellent prince, rends la lumière à ta patrie! Pareil au printemps, dès que ton visage a brillé sur le peuple, le jour s'écoule plus gracieux, le soleil rayonne plus éclatant. Grâce à toi, le bœuf parcourt en paix ses prairies; Cérès et la douce abondance fécondent nos champs, les navires volent sur les mers pacifiées; l'honneur s'alarme même d'un soupçon. Qui craindrait encore le Parthe ou le Scythe glacé, ou les enfants de la sauvage Germanie, tant que César est debout? Qui redouterait la guerre de la féroce Ibérie? Chacun passe ses journées dans les collines, et marie sa vigne à l'ormeau solitaire; puis, joyeux, il retourne à sa coupe et

te convie à son festin comme une divinité tutélaire. Oh ! puisses-tu, grand prince, donner à l'Italie de longs jours de fête ! C'est ce que nous disons chaque jour avant le repas du matin ; c'est ce que répètent, quand le soleil se cache dans l'Océan, nos lèvres humides de vin. »

Dans cette ode, si l'image de la guerre et de ses terreurs se montre encore, ce n'est pour ainsi dire que comme une ombre pour relever le fond du tableau, et seulement pour rappeler que la vigilance et les armes d'Auguste ont protégé la frontière romaine ; le vrai sujet, c'est la peinture du bonheur dont l'empire jouit sous Auguste. Horace nous montre chaque citoyen passant les jours au sein de son domaine, y mariant la vigne aux ormeaux, puis de là revenant à la table rustique, où, dans sa reconnaissance, mêlant le nom d'Auguste aux noms des autres dieux, il l'invoque comme les dieux lares.

Est-ce le dernier degré de la grandeur d'Auguste et de l'enthousiasme du poëte ? Non, l'héritier de César sur la terre avec lui partagera l'Olympe. Virgile lui en avait déjà entr'ouvert les splendeurs. Horace le suit dans cette voie de l'apothéose ; pour lui, comme pour Virgile, Auguste n'est plus un simple mortel ; c'est un être extraordinaire, suscité par les dieux pour le salut de Rome ; un fils des dieux, que les dieux ont prêté à la terre et qu'ils lui

envient : que les Romains le conservent donc soigneusement ; qu'en se montrant dociles à ses ordres ils méritent de le garder longtemps : *Serus in cœlum redeas.*

Soyons juste cependant envers Horace et envers Auguste. Dans les éloges qu'il donne à Auguste, dans cet appui qu'il lui prête pour régénérer les mœurs, pacifier la république, affermir son empire, Horace n'exprime pas seulement une reconnaissance officielle : le citoyen chez lui s'unit au poëte dans l'expression de son admiration. C'est avec l'âme d'un vrai Romain qu'il déteste la guerre civile, qu'il applaudit aux victoires d'Auguste, à ses efforts pour réformer les mœurs ; c'est avec une sincérité, sinon d'homme religieux, de philosophe du moins, qu'il s'associe à ces fêtes qui doivent rendre les dieux propices, à ces anniversaires séculaires qui, en la rappelant, leur demandent de conserver, d'augmenter la grandeur romaine. Et même cette apothéose d'Auguste qui nous surprend un peu, eh bien, ce n'est ni lui ni Virgile qui l'ont faite ; c'est Rome tout entière ; c'est le passé aussi bien que le présent ; avant d'être dans Virgile et dans Horace, elle était en germe dans une phrase de Cicéron : *Cæsaris incredibilis ac divina virtus sanctissimum adolescentem,* avait dit d'Octave l'auteur des *Philippiques.*

Quant à Auguste, si, dans son gouvernement, une partie des Romains voyait la ruine de la liberté et le

commencement d'une intolérable servitude; l'autre n'y voyait que bienfaits : l'ordre rétabli au sein de Rome, la paix donnée à l'univers par le bonheur des armes et la sagesse du prince; et au lieu d'un usurpateur, un pacificateur habile, un guerrier heureux, un demi-dieu enfin qui devait soutenir le siècle chancelant :

Everso juvenem succurrere sæclo.

Ce rôle de poëte officiel qui vient en aide à l'empire, Horace, sous une autre forme, le continue dans ses satires. A cette cour nouvelle d'Auguste, s'il y avait des courtisans, des ambitieux qui savaient se plier aux fantaisies du prince, chanter si tel était son bon plaisir; il y avait aussi des hommes qui acceptaient difficilement ou plutôt qui n'acceptaient pas et ne devaient jamais accepter l'empire. Partisans d'une doctrine inflexible, qui ne connaissait pas de fautes légères, les stoïciens assurément prêtaient facilement à la censure. Mais, en les attaquant avec autant de vivacité qu'il le fait, Horace cédait-il seulement à un sentiment délicat de l'épicurien que révoltaient cet orgueil et cette maladresse dans la vertu? On le peut penser; mais on peut croire aussi que dans la satire qu'il en fait, il voit en eux des républicains au moins autant que des fous; et j'ai quelque peine, je l'avoue, à lui pardonner son attaque contre Labéon, ce grand jurisconsulte qui fut autant

ami du progrès et de l'équité en matière de droit, que Capiton son rival et ami docile du pouvoir était stationnaire et rigoureux. Il serait toutefois injuste de ne pas reconnaître que souvent la satire d'Horace n'a de mobile que la raison et l'intérêt de la morale, et de ne pas admirer l'art délicat avec lequel il touche, sans les irriter, les plaies qu'il veut guérir; comment, prenant sur lui les vices qu'il veut relever dans les autres, il s'adresse, pour mieux faire pénétrer ses conseils dans leur âme, des reproches qu'il ne mérite pas : détour délicat autant qu'ingénieux et qui prouve, avec l'indulgence naturelle d'Horace et sa souplesse de poëte, sa profonde connaisance du cœur humain.

On a dit que les épîtres n'étaient que les satires sous une autre forme, et que dans le principe les unes et les autres avaient été désignées par le titre commun de *Sermones*. J'accepterais volontiers cette interprétation; dans les satires, en effet, Horace raille le vice; dans les épîtres, il enseigne la vertu : c'est la leçon après la censure.

Les épîtres sont la partie la plus personnelle, la poésie la plus intime des œuvres d'Horace; c'est là qu'on saisit l'homme, qu'on se réconcilie en quelque sorte avec lui, qu'on l'aime. C'est qu'en effet ici Horace n'est plus le chantre officiel de l'empire; le censeur, quelquefois un peu effronté, des vices; il est lui-même. Arrivé à la maturité, ce qui l'occupe

avant tout, c'est de se connaître lui-même; de vivre dans la solitude et de s'y recueillir : *latet abditus agro*. Adieu les vers, adieu les vains amusements de ce genre! l'étude et la recherche du vrai, du beau, voilà désormais toute son occupation :

Nunc itaque et versus et cætera ludicra pono :
Quid verum atque decens curo et rogo, et omnis in hoc sum.

Mécène veut-il le rappeler à la ville? C'est alors que, se dégageant avec autant de liberté que de délicatesse d'une amitié qui pourrait devenir lourde et indiscrète, étant toute-puissante, il répond au favori d'Auguste : « Quand l'hiver viendra blanchir de ses frimas les plaines d'Albe, ton poëte descendra vers la mer, et, soigneux de sa personne, lira bien empaqueté; puis il ira, cher ami, te revoir si tu le permets, avec le zéphyr et les premières hirondelles. »

Comment, en effet, s'arracherait-il à sa campagne? Voyez comme il en jouit délicieusement; comme, aux plaisirs bruyants de la ville, il préfère un ruisseau qui court dans un agréable vallon, la mousse qui couvre les rochers, l'ombre et la solitude des bois! « Que voulez-vous? dit-il à Fuscus Aristius, je jouis de la vie et d'une souveraine indépendance, dès que j'ai quitté tout ce qui vous charme dans la ville. Tel que l'esclave d'un prêtre attaché à la maison de son maître, je suis dégoûté

des gâteaux ; c'est du pain qu'il me faut, et je le préfère à toutes les friandises assaisonnées de miel. »

C'est qu'Horace a su mettre à profit les leçons de l'âge. « Lui qui jadis s'habillait d'étoffes fines et légères, qui se plaisait à soigner, à parfumer ses cheveux; lui qui buvait le falerne dès le milieu du jour, aujourd'hui il préfère un repas court et léger, ou le sommeil sur l'herbe au bord d'un ruisseau ; il ne rougit pas des plaisirs et des jeux de son âge, mais il rougirait de n'y savoir pas renoncer. »

Ses vœux sont aussi modestes que ses goûts sont simples : « Quand j'ai une fois regagné mon petit ruisseau de la Digence, dont l'onde abreuve le hameau de Mandèle, où le froid est toujours si vif, savez-vous bien ce que je demande aux dieux ? de conserver le peu que je possède, et moins encore ; de vivre pour moi ce que leur indulgence me réserve de jours, de ne jamais manquer de livres. » Il ne faut pas s'y tromper cependant ; cette sagesse a ses rechutes : « Eh bien ! Menius, dit-il, c'est moi ; je loue au besoin la pauvreté et la sécurité qu'elle donne, et je fais assez contre mauvaise fortune bon cœur. S'il se présente quelque chose de mieux et de plus délicat : heureux, dis-je, heureux et sages ceux-là seuls dont le revenu est solidement établi sur de riches métairies ! » Lors même qu'il est le plus sévère, Horace est encore un moraliste assez

indulgent : sa maxime est en tout, même en sagesse, la modération ; en un mot, sa philosophie est celle d'un Épicurien : il est sage et non vertueux. Mais ce qui n'abandonne jamais Horace, c'est son amour pour les champs. Ce cri qu'il nous a fait entendre dans sa jeunesse, *Arva, beata petamus arva*, est encore celui qu'il fait entendre dans son âge mûr : *O rus, quando ego te adspiciam* ; c'est le même vœu, exprimé là avec l'élan un peu léger et aventureux de la jeunesse, ici avec le sentiment plus calme, sans être moins profond, de l'âge mûr.

Tel se montre Horace dans le Ier livre de ses épîtres. Le IIe livre, en y comprenant l'*Art poétique*, qui, après tout, n'est qu'une épître, n'a rien, au premier coup d'œil, à voir avec la politique; c'est tout à la fois le code et l'histoire de la poésie latine : l'histoire d'abord, dans la première épître. Nous avons parlé de l'indépendance d'Horace et du bon goût d'Auguste qui la lui laissait. Auguste pourtant finit par être un peu jaloux de la préférence accordée, ce semble, par le poëte à Mécène, dans la part qu'il lui faisait de cette immortalité que donnent les poëtes. Après avoir lu les satires, il lui écrit : « Sachez que je suis irrité contre vous de ce que, dans la plupart des écrits de ce genre, vous ne m'adressiez point la parole ; ou bien craignez-vous que ce ne vous soit une honte dans la postérité de paraître avoir été mon ami ? » Ce fut

alors qu'Horace lui adressa ces vers qui sont le début de la première épître :

Quum tot sustineas et tanta negotia solus,

« Quand tu soutiens seul tout le poids du fardeau de l'empire, quand tes armes assurent la tranquillité de l'Italie, que tu rends aux mœurs la pureté, aux lois leur sévérité, ce serait, César, me rendre coupable envers la patrie que de te dérober par un long discours des moments si précieux ? »

L'histoire de la poésie, il n'y a rien là, nous l'avons dit, qui, au premier coup d'œil, puisse faire soupçonner dans le poëte une préoccupation autre que celle du bon goût. Assurément Horace s'y intéresse beaucoup au bon goût ; mais cet intérêt qu'il lui porte, pour ainsi parler, n'est peut-être pas purement littéraire. Je le veux bien : dans la guerre qu'il fait aux vieux poëtes, à Nævius, à Ennius, à Pacuvius, à Accius, à Plaute, il est surtout choqué de leurs défauts, et à l'égard de Livius Andronicus, un peu ému peut-être par le souvenir des verges d'Orbilius :

Memini quæ plagosum mihi parvo
Orbilium dictare....

Mais on m'accordera bien aussi que cette réaction littéraire était un peu politique : qui ne voit que

le parti des anciens n'est pas celui du nouveau gouvernement?

> Ingeniis non ille favet plauditque sepultis;
> Nostra sed impugnat, nos nostraque lividus odit.

Avis aux mécontents. Ajoutons que dans les derniers vers de cette épître Horace ramène habilement la figure d'Auguste, au début montré comme le régénérateur de l'empire, et, à la fin, comme le protecteur éclairé des lettres.

Ce dessein politique est moins marqué dans l'*Art poétique*. On sait cependant qu'Horace y combat principalement un travers dont l'exemple avait été donné par le prince, la manie de faire des tragédies. Auguste avait, avec beaucoup de bonne grâce, fait le sacrifice de son *Ajax;* mais la métromanie n'en était pas moins devenue contagieuse, et, pour la combattre, Horace écrivit l'épître aux Pisons, morceau plein de verve, d'éclat, et d'excellents préceptes, toujours donnés avec cet art qu'avait montré Virgile dans les *Géorgiques*, d'éveiller un sentiment en même temps que l'on donne un conseil, et d'animer la sécheresse didactique de la sensibilité de l'âme. Ainsi Horace combat dans les épîtres les manies littéraires qui blessaient le bon goût, comme il avait, dans les satires, combattu les travers qui contrariaient le régime nouveau. Dans les satires et les épîtres, comme dans les odes, il s'est associé avec un entier dé-



vouement à toutes les pensées d'Auguste. Il a été en quelque sorte le consécrateur de l'empire; il a, plus qu'aucun autre poëte de son siècle, entouré le front d'Octave de cette auréole brillante où le triumvir disparaît dans le père de la patrie, et où, sous les rayons d'immortalité dont la poésie le couronne, s'efface et se perd la justice de l'histoire. C'est un autre poëte, et un poëte de l'Italie qui l'a dit :

Non fu si santo, ni benigno Augusto
Come la tuba di Virgilio suona :
L'aver avuto in poesia buon gusto
La proscrizione iniqua gli pardona.

(*Ariosto*, *liv. XXXI*, *St.* 26.)

Oui, Auguste fut habile, et en lui l'homme de goût a merveilleusement servi le politique. Les circonstances aussi l'ont favorisé; les Virgile et les Horace sont une bonne fortune que les princes, même les plus heureux, ne rencontrent pas toujours.

Toutefois, si Horace n'avait été que le poëte brillant et dévoué de l'empire, agréable à Auguste et aux amis d'Auguste, il n'eût pas, malgré son génie, été le poëte de la postérité. Mais dans Horace, à côté du poëte officiel, il y a le poëte de tous les âges et de tous les temps; l'homme qui nous associe à ses joies, à ses douleurs, à ses plaisirs, à ses

fautes et à ses repentirs; l'ami de la campagne, de la solitude, de l'indépendance et de cette médiocrité de fortune qui en est la première condition ; le sage enfin qui sait profiter des leçons qu'apportent les années, et consacrer à la recherche du bien et de la vérité les longues méditations de la retraite et de l'étude; sage un peu indulgent peut-être à nos faiblesses : mais l'indulgence n'est-elle pas le fruit et la grâce de l'âge mûr? Ajoutons le critique qui ne sépare pas la morale de la délicatesse du goût et le bon du beau. C'est par ces qualités, si simples et si hautes à la fois, par ce mélange de raison et d'esprit, de philosophie tout ensemble élevée et tolérante, par ce goût si vif et si profond pour la solitude et la liberté qu'elle donne, par ces confidences sur lui-même, qui ne sont, après tout, que nos secrets aveux ; c'est, dis-je, par tout ce côté humain, éternellement le même, qu'Horace a charmé et charmera tous les temps et tous les âges,

Horace, l'ami du bon sens,
Philosophe sans verbiage,
Et poëte sans fade encens.



VIII

OVIDE.

Nimium amator ingenii sui.
(QUINTILIEN, *Inst Orat. X*)

Ovide naquit à Sulmone l'an 43 avant J. C.:

Sulmo mihi patria est, gelidis uberrimus undis.

Grâce aux soins de son père, il reçut de bonne heure une brillante éducation ; il suivit à Rome les leçons des maîtres les plus célèbres, et en profita. « Dès l'enfance, dit-il, les mystères sacrés furent pour moi pleins de charmes, et les muses m'attirèrent en secret à leur culte. » Il céda à cette vocation impérieuse. Son père, qui le destinait au barreau, combattait ce penchant à la poésie : « Pourquoi, lui disait-il, tenter une étude stérile? Homère lui-même mourut dans l'indigence. » Lui,

ébranlé par ces paroles, tâchait de résister à la muse et de répondre au désir paternel. Mais sa verve l'emportait. Vainement voulait-il écrire sans s'astreindre au rhythme poétique : les mots venaient d'eux-même remplir le cadre de la mesure, et chaque pensée qu'il exprimait était un vers :

> Sponte sua carmen numeros veniebat ad aptos,
> Et quod tentabam dicere, versus erat.

A vingt ans, il remplit les premiers emplois accordés à la jeunesse : il fut créé triumvir. Là, nous dit-il, se borna sa carrière politique. Il y avait bien le sénat en perspective ; « mais son esprit, peu propre au travail suivi, fuyait les soucis de l'ambition, et les nymphes de l'Aonie le conviaient à goûter de paisibles loisirs, qui toujours eurent pour lui mille charmes. » Il cultiva, il chérit les poëtes de son époque : Properce lui lisait ses élégies ; Horace charmait ses oreilles en chantant sur la lyre ausonienne des odes harmonieuses ; il entrevit seulement Virgile, et Tibulle fut trop tôt ravi à son amitié. Malgré cette complaisance qu'on lui reproche pour les fruits de sa muse, il paraîtrait cependant que, dans les commencements du moins, Ovide chercha à combattre la facilité de son esprit. « Je composai, nous dit-il, bien des pièces ; mais celles qui me parurent trop faibles, je ne les corrigeai qu'en les livrant aux flammes. » Dans la

société des poëtes illustres que nous avons nommés, le talent d'Ovide se développa promptement, et ses essais ne tardèrent pas à être connus. Sa verve s'enflamma encore au feu de cette réputation naissante, et quand il vit chanter dans toute la ville celle qu'il avait célébrée sous le nom emprunté de Corinne. Suivons-le dans le cours de cette rapide et brillante carrière poétique.

Quand Ovide vint ajouter quelques grâces et quelques richesses à la poésie élégiaque latine, elle avait déjà jeté le plus vif éclat. Catulle, dans ses pièces légères, d'un travail si délicat et si fin, et où plus de retenue ajouterait encore au charme du tour et de la pensée, avait donné des modèles dans ce genre, et dans son admirable épithalame des noces de Thétis et de Pélée, il avait, en chantant les malheurs d'Ariane, trouvé ces accents profonds de la passion qui, recueillis par Virgile, s'échapperont avec une si touchante tristesse de la bouche de Didon :

Tibulle, immortalisé par l'amitié et les vers d'Horace ainsi que par ses propres élégies, avait presque donné à l'expression du plaisir la mélancolie de la passion combattue, et attendri l'âme là où les sens seuls semblaient intéressés :

Properce, dont Ovide recevait les confidences poétiques, tient à la fois de Catulle et de Tibulle; il n'a ni la verve du premier, ni la sensibilité du

second ; il ne manque toutefois ni de feu ni de sentiment. Seulement chez lui ce sentiment et ce feu sont un peu refroidis par une érudition mythologique peu sobre. Plus particulièrement disciple des Alexandrins, de Philétas de Cos, de Callimaque, il a pris d'eux cet usage ou plutôt cet abus de l'allusion mythologique, qui trop souvent chez lui vient détruire l'effet d'une expression naturelle ou d'un sentiment vrai. Poëte brillant et gracieux, mais qui laisse quelquefois douter si c'est son esprit qui imite, ou son âme qui parle le langage de la tendresse.

Ovide est de cette école, plus spirituel que sensible, ami de l'antithèse et des allusions mythologiques. Dans le ton des *Héroïdes*, son premier ouvrage, dans ce langage tendre prêté aux héros de l'épopée ou de la tragédie grecque, il y a comme une intention d'ironie et pour ainsi dire une profanation qui indique une époque dégénérée. N'est-on pas quelque peu surpris de voir Pénélope, la grave et chaste Pénélope, soupirant les ennuis de l'absence ; Hippolyte, le sauvage et fier Hyppolyte, exprimant une tendresse inaccoutumée ? La tragédie grecque, je le sais, avait la première donné à des héros les faiblesses de l'humanité ; mais, chez elle, ces faiblesses étaient mêlées à des passions qui les ennoblissaient : elles étaient dramatiques ; dans Ovide, elles ne sont que tendres et langoureuses.

Bientôt Ovide abandonna entièrement les Grecs et ne reçut ses inspirations que de lui-même; les trois livres des *Amours*, qui d'abord en formaient cinq, comme nous l'apprend l'épigraphe qu'Ovide a mise en tête de ce recueil, sont une œuvre spontanée, une image fidèle et vive des impressions personnelles du poëte, de ses joies, de ses douleurs, de ces caprices de l'âme et de l'imagination, de ces émotions délicates et fugitives qui souvent, sans cause, font le désespoir ou le bonheur des amants. Quelques manuscrits ont donné, à tort, à ce recueil le titre de *Corinne*, parce que Corinne, selon eux, nom convenu de Julie, fille de Tibère, en est, sinon le seul sujet, du moins le sujet principal. Dans les *Amours*, Ovide est plein de grâce, de naturel et de facilité. L'abus de l'érudition qui, dans les Héroïdes, gâte très-souvent et refroidit le sentiment, ici ne vient pas le flétrir en le rendant prétentieux et faux, en en faisant un trait d'esprit au lieu d'une inspiration du cœur.

Après avoir chanté les amours, Ovide les voulut enseigner, et donner, pour ainsi dire, le code de la tendresse. L'*Art d'aimer* contient tous les secrets qu'avait révélés à Ovide une longue et heureuse expérience : comment on trouve une maîtresse, comment on la captive, comment on la conserve, comment on la quitte, tous secrets dont n'avaient pas besoin, sans doute, les jeunes gens de famille

de Rome, et qui, du reste, n'ont rien de bien mystérieux ; voulez-vous rencontrer une amante ? courez les places publiques, les temples, les spectacles, la ville, la campagne, les eaux de Baïes. Mais l'amour s'apprend-il ? Pour le faire naître, pour le fixer, y a-t-il des règles ? je ne sais ; mais je doute que l'*Art d'aimer* d'Ovide, pas plus que celui de Gentil-Bernard, ait jamais fait le bonheur d'un amant. L'*Art d'aimer* est bien inférieur aux *Amours* : il y a la différence de la théorie à la pratique, du souvenir à l'impression. Dans les *Amours*, le cœur d'Ovide suffit à ses inspirations, son esprit à l'expression d'une passion toujours la même, toujours nouvelle : dans l'*Art d'aimer*, les épisodes viennent souvent au secours du poëte, et ces épisodes, quelquefois peu décents, ne sauraient racheter par quelques détails ingénieux leur inutilité et leurs longueurs.

Ovide vivait ainsi heureux de ses vers et de ses amours, et *donnant de son art les charmantes leçons ;* accueilli, sinon aimé d'Auguste, revêtu de ces honneurs qui pour lui avaient été une distinction sans être une charge, rien ne semblait devoir troubler la tranquillité de sa vie et le bonheur de son avenir, lorsqu'un coup imprévu le vint frapper :

Nec satis hoc fuerat : stultus quoque carmina feci :
Artibus ut possem non rudis esse meis.
Pro quibus exsilium misero mihi reddita merces.

On a souvent comparé le siècle d'Auguste au siècle de Louis XIV : mêmes troubles civils, suivis de la même tranquillité; même gloire littéraire, même éclat au dehors et au dedans de l'empire. Ces rapprochements sont justes, et même ils pourraient être plus exacts et plus complets; car les siècles d'Auguste et de Louis XIV ne se ressemblent pas seulement à leurs commencements, dans leur calme et dans leurs prospérités, ils se ressemblent encore dans leurs revers et à leur fin. De même que sous la vieillesse de Louis XIV, il y eut une réaction religieuse, et des disgrâces éclatantes au dehors, ainsi la dernière partie du règne d'Auguste présente de grandes défaites et un retour de sévérité. Si la France eut son Villeroi, Rome eut son Varus. Auguste, sur la fin de son règne; s'occupe de réformer les mœurs; Louis XIV donne à ceux qu'il a scandalisés l'exemple de la dévotion. Comme la cour de Versailles, le palais impérial eut ses scrupules de conscience; et Ovide fut une des victimes de cette réaction morale, comme chez nous La Fontaine de la réaction religieuse. Dominé par Livie, comme Louis XIV par Mme de Maintenon, livré à des pratiques superstitieuses, sans conseil, sans ami, aigri, défiant, Auguste vit aussi périr la moitié de sa famille; il perdit Marcellus, Octavie et Drusus; mais, comme Louis XIV encore, le malheur le trouva aussi grand que l'avait trouvé la prospérité.

Ce fut dans un de ces moments de sévérité qu'amenaient la vieillesse et les chagrins, dans un accès de réforme morale, qu'Auguste punit Ovide de la liberté de ses poésies. La cause ou du moins le prétexte de l'exil d'Ovide, ce fut l'*Art d'aimer*, ouvrage autrefois innocent, mais devenu coupable depuis la réaction que nous avons signalée comme un dernier caractère et un fait trop peu observé du règne d'Auguste.

Quant aux causes, réelles ou supposées, Ovide en donne deux : la première, il la fait connaître; il garde le silence sur la seconde :

> Perdiderint quum me duo crimina, carmen et error,
> Alterius facti culpa silenda mihi est.

Quelle fut donc cette erreur d'Ovide et son crime involontaire? Témoin indiscret et malheureux des débauches impériales, a-t-il, comme on le dit, surpris le secret des incestes ou des adultères d'Auguste? On l'ignore. Mais le soin même que prend Ovide de rappeler son *erreur*, prouverait que cette erreur n'a rien d'offensant pour l'honneur et la conscience d'Auguste; en effet, le moyen de croire que, pour se justifier, pour désarmer le courroux d'Auguste, Ovide lui eût si souvent et sous tant de formes rappelé un souvenir qui devait le faire rougir?

On a fait une autre conjecture : Ovide aurait été



non-seulement le témoin, mais le complice des débauches de la famille d'Auguste. Amant trop heureux de Julie, qu'il aurait, dit-on, chantée dans les *Amours* sous le nom de Corinne, il aurait payé de l'exil l'honneur dangereux des faveurs impériales. Cette opinion semble, comme la première, démentie par les faits. D'abord elle a, contre elle, les objections que nous avons adressées à la première. N'était-ce pas également blesser Auguste que de lui rappeler son déshonneur dans celui de sa fille? Et, si le fait était vrai, comment Ovide pourrait-il l'appeler une simple erreur? Ensuite, quand Ovide fut exilé, Julie, fille d'Auguste, était déjà reléguée sur un rocher. On a donc pensé qu'il s'agissait, non de la première, mais de la seconde Julie, la petite fille d'Auguste; les dates mêmes de l'âge d'Ovide et de la naissance de Julie se refusent à cette interprétation. Enfin on a imaginé qu'Ovide avait été, sinon le complice, du moins le témoin des désordres de Julie. Mais Auguste pouvait-il le punir d'avoir vu ce que l'empereur avait lui-même dénoncé au sénat et même à l'univers? On entrevoit bien, dans les aveux comme dans le silence d'Ovide, une atteinte indiscrète, ou peut-être téméraire, à la majesté impériale; la comparaison que le poëte fait de son erreur avec celle d'Actéon, semble indiquer qu'il y a là une divinité blessée; mais, ce secret d'état ou de famille, cette

douleur politique ou domestique, est demeurée impénétrable, comme ces secrets qui irriteront éternellement, sans la satisfaire, la curiosité historique.

De nos jours, cependant, un traducteur d'Ovide a cherché à donner une nouvelle explication de la disgrâce d'Ovide, explication ingénieuse, sinon plus solide que les autres conjectures. Suivant ce critique, l'exil d'Ovide aurait eu une cause politique et honorable pour le poëte; Ovide aurait été, non l'amant de Julie, mais le protecteur de son fils, Agrippa Posthumus, héritier légitime de l'empire, immolé aux soupçons de Tibère et de Livie, et condamné par Auguste à un exil où le fit mourir Tibère. Le poëte, dans un de ces moments d'ennui qui assiégeaient la vieillesse d'Auguste, aurait cherché à ranimer, en faveur d'Agrippa, la tendresse et les remords d'Auguste; ou peut-être, témoin de quelque scène violente et honteuse entre Tibère, Auguste et Livie, il aurait payé par l'exil cette indiscrétion volontaire ou fortuite. Auguste, en effet, se sentit quelque retour de justice, sinon de tendresse pour son petit-fils. Accompagné du seul Fabius Maximus, son confident et son ami le plus cher, il visita dans l'île de Planasie le malheureux Agrippa. Tacite nous le représente pleurant avec son petit-fils, et le dédommageant par les témoignages d'une vive tendresse de ses rigueurs pas-

sées et de cet empire que toutefois il n'osait lui promettre, épouvanté qu'il était, au sein même de cette solitude, des violences de Livie. Maxime confia ce secret important à sa femme, et celle-ci à Livie. Pour se punir de son indiscrétion ou pour échapper à Tibère, Maxime se donna la mort, et Ovide s'accusa d'en être la cause. Ovide, compromis par l'amitié de Maxime, fut envoyé en exil. Cependant Auguste allait pardonner à Ovide :

Cœperat Augustus deceptæ ignoscere culpæ.

Mais Tibère a prévu les dangers de la clémence et du repentir d'Auguste; Auguste expire subitement à Nôle; son petit-fils, Agrippa, est tué par un centurion; sa fille meurt de faim dans l'île Pandataire (aujourd'hui Sainte-Marie, sur les côtes de la Campanie), enfin Julie, petite-fille d'Auguste et sœur d'Agrippa périt, après vingt ans d'exil, l'an 781 de Rome, dans la principale des îles Diomèdes, *Trimeium* (aujourd'hui Tremiti, sur les côtes de la Pouille). Tibère règne désormais sans rival et sans crainte.

Après tout, les causes véritables de la disgrâce d'Ovide importent peu à la postérité. Ce qui est plus malheureux pour lui que l'incertitude de l'histoire, c'est le peu de dignité qu'il montra dans l'exil : coupable ou innocent, il ne sut ni racheter sa faute, ni ennoblir son malheur par la seule et la plus

digne attitude du talent sous les coups du despotisme ou de l'injustice : le silence et le courage. Puni aussi pour des vers, J. B. Rousseau soutint son exil avec plus de fierté : il refusa de rentrer dans sa patrie sur une ordonnance du régent, qui, en semblant reconnaître son innocence, ne la proclamait pas hautement.

Quand la colère d'Auguste vint frapper Ovide et le reléguer à Tomes, il était occupé à mettre la dernière main à l'ouvrage qui devait consacrer son nom à l'immortalité : il achevait les *Métamorphoses*. Interrompu par l'exil dans cette grand tâche, comme Virgile l'avait été par la mort dans son *Énéide*, il voulut aussi livrer aux flammes ce monument imparfait de son génie :

Sic ego non meritos, mecum peritura, libellos
 Imposui rapidis, viscera nostra, rogis.
Vel quod eram musas, ut crimina nostra, perosus,
 Vel quod adhuc crescens et rude carmen erat.

Mais des copies s'en étaient répandues dans Rome, et le désir sincère ou feint du poëte fut trompé.

Avant Ovide, plusieurs auteurs avaient publié des *Métamorphoses ;* Ovide en a profité, ainsi que des fables recueillies par Nicandre; mais on croit que ce fut surtout le poëme des *Métamorphoses* de Parthénius, le maître de Virgile et l'ami de Gallus, qui donna à Ovide l'idée de son ouvrage.

Tous les âges de la poésie, de la mythologie et de



l'histoire se trouvent réunis dans les *Métamorphoses*; elles sont pour ainsi dire l'encyclopédie de la sagesse et de la poésie anciennes; cosmogonie et théologie tout ensemble, elles contiennent l'histoire la plus complète de toutes les croyances, de toutes les révolutions de l'antiquité païenne : l'humanité s'y trouve à toutes ses périodes et avec tous ses développements : le monde antédiluvien, l'état barbare et primitif, dans la Thrace; dans la Grèce, l'état héroïque; l'état civilisé, dans l'Italie, où ces transformations successives viennent aboutir à l'apothéose de César et d'Auguste.

Voyez pourtant comme le poëte se joue agréablement dans cette trame si longue et si délicate des *Métamorphoses*, comme il se complaît dans ces fables sans s'y attacher sérieusement ! A travers le voile transparent dont il les couvre, il en reconnaît l'origine première : il échappe aux enchantements qu'il nous fait subir. C'est un magicien habile qui dispose, malgré nous, de notre imagination, qui ne croit pas aux fantômes qu'il évoque, parce qu'il en a le secret. Ainsi parmi les modernes, l'Arioste se jouant des contes de la chevalerie, comme Ovide s'était joué des fables du paganisme, trahit à chaque instant par un rire malin, par une piquante réflexion, son incrédulité à ces fictions magnifiques qu'il étale à nos yeux. Ce n'est pas le seul trait de ressemblance que l'esprit d'Ovide ait avec l'esprit

moderne. Vif, souple, facile, brillant, il a une mobilité qui n'est pas, ce semble, habituelle à l'antiquité, et par là aussi il a une physionomie originale. Cette facilité d'imagination l'égare quelquefois; car il épuise un sujet, non pas à la manière de Claudien, en l'exagérant et en le conduisant par là à tous les degrés de l'enflure, mais en ne sachant pas s'arrêter, dans le développement d'une pensée, d'une expression, d'un sentiment, à cette juste mesure qui est la vérité dans l'art comme dans la nature. Du reste, une admirable variété de figures, de tours, d'expressions, l'art de présenter sous des formes toujours nouvelles des situations semblables, de rattacher à un même but, de faire concourir à une même fin des fables si diverses et si multipliées, de renfermer dans un même cadre des figures si différentes, telles sont les qualités qu'Ovide possède au plus haut degré, à ce degré où l'esprit est presque le génie.

Les *Métamorphoses* ne sont pas le seul ouvrage que vint interrompre l'exil d'Ovide : les *Fastes* en ont aussi souffert. Ce poëme formait ou devait former douze chants :

> Sex ego fastorum scripsi totidemque libellos;
> Cumque suo finem mense volumen habet.
> Idque tuo nuper scriptum sub nomine, Cæsar,
> Et tibi sacratum sors mea rupit opus.

C'était le dessein du poëte; mais il n'a pu l'ac-

complir. Dans son exil, il n'a trouvé sur sa lyre que des sons pour la douleur, dans son âme que des inspirations de tristesse.

Cette lacune, du reste, qu'il la faille attribuer aux malheurs et au découragement du poëte, ou à l'injure du temps, est une des plus grandes pertes qu'ait pu faire l'histoire. Les *Fastes* sont le monument le plus curieux, les annales les plus pleines et les plus intéressantes de l'antiquité : cérémonies religieuses, antiquités sacrées, origines nationales, mœurs domestiques, traditions populaires, théologies antiques, toute la vie civile, intérieure et publique de Rome, on la trouve dans les *Fastes*. Ovide a la science de l'aruspice et du grand-prêtre, et c'est avec raison qu'un écrivain appelle les *Fastes* un martyrologe : *Martyrologium Ovidii de Fastis;* c'est bien là en effet le *Livre des Saints* de l'antiquité, et pour ainsi dire sa légende. Le poëme d'Ovide est une des plus attachantes et des plus instructives lectures qui se puissent faire; jamais l'érudition ne s'est montrée sous des formes plus agréables et plus ingénieuses; jamais l'histoire n'a revêtu de plus brillantes couleurs; trop brillantes peut-être, car là comme dans ses autres ouvrages, Ovide ne sait pas toujours résister à la facilité de son imagination; cette imagination l'égare, en lui faisant préférer aux sévères et profondes traditions du Latium les riantes fictions de la Grèce.

L'exil d'Ovide ne fut pas cependant entièrement perdu pour la poésie : Les *Tristes*, les *Pontiques* charmèrent sa solitude, en ces sauvages et lointaines contrées. Mais quelque effort que fasse le poëte pour retrouver l'inspiration de ses jeunes et heureuses années, il n'y peut parvenir. Sous le ciel sombre et glacé des Sarmates, son riant génie semble s'attrister et s'éteindre ; ses plaintes ne sont pas seulement monotones, ce qui était le défaut presque inévitable du sujet, elles sont froides et prétentieuses : on trouve des traits d'esprit là où on s'attendait à rencontrer l'abandon et la simplicité touchante de la douleur : Ovide y semble plus poëte que malheureux.

Les *Héroïdes*, les *Amours*, l'*Art d'aimer*, les *Métamorphoses*, les *Fastes*, les *Tristes*, les *Pontiques*, tels sont les ouvrages les plus remarquables qui nous restent d'Ovide : mais ce n'étaient pas là ses seuls titres à l'immortalité. La souplesse et la vivacité de son génie ne sont pas bornées à la poésie érotique, à l'épopée, à la poésie didactique et à l'élégie : Ovide fut encore un poëte tragique.

La tragédie latine, grossièrement ébauchée par les rudes traductions que Névius et Ennius avaient faites du théâtre grec ; plus originale et plus hardie dans Pacuvius, dans Attius, avait, comme tous les autres genres de littérature, atteint un haut degré de perfection sous le règne d'Auguste. La versifi-

cation était devenue une véritable manie : car le prince aussi était poëte ; il avait, nous l'avons vu, composé une tragédie d'*Ajax* que, mieux avisé ensuite, il détruisit. A l'exemple du prince, tout le monde faisait donc des vers :

> Scribimus indocti, doctique, poemata passim.

Si ce nouveau genre d'adulation avait ses inconvénients, la faveur même et les encouragements du prince ne furent pas stériles : Varius donna son *Thyeste*, le chef-d'œuvre de la Scène latine, et le rival de la Melpomène grecque; et la *Médée* d'Ovide vint se placer à côté du *Thyeste* de Varius.

Quelques autres ouvrages moins importants ont aussi exercé la verve et la facilité d'Ovide; tels sont : le *Remède d'amour*, composé après l'*Art d'aimer*, espèce de palliatif à ce poëme, et remède pire que le mal; l'*Ibis*, petit poëme satirique de plus de six cents vers; la *Pêche*, en vers hexamètres, dont le commencement manque; le *Cosmétique*, en vers élégiaques, que l'on peut regarder comme le complément de l'*Art d'aimer;* la *Noix*, élégie contestée, mais qui ne paraît pas indigne de notre poëte. Nul auteur ne s'est prêté à plus de genres, et avec plus de grâce et de souplesse.

Parlerons-nous du style d'Ovide? Qui ne le connaît? Pur, clair, brillant, facile, animé, il continue,

mais en les altérant légèrement, les traditions du siècle d'Auguste; il l'a dit lui-même :

Virgilium tantum vidi.

Oui, il n'a fait qu'entrevoir Virgile : il en a reçu le souffle lointain et non l'inspiration directe. Ovide n'est déja plus, à proprement parler, du siècle d'Auguste, ou du moins dans ce siècle, il annonce une nouvelle génération poétique, brillante encore et richement douée, mais moins pure, moins sobre et moins forte, plus éprise de la forme que sévère sur le fond, sacrifiant trop à l'esprit et à la description. Ovide a passé par l'école des déclamateurs : Sénèque le père, le nomme au nombre de ses plus ingénieux élèves; et dans la dispute d'Ulysse et d'Ajax, au sujet des armes d'Achille, la critique a reconnu une de ces *controversiæ* qui défrayaient les écoles.

Ovide n'accuse pas seulement une altération littéraire; il indique aussi une révolution religieuse. Assurément je ne crois pas beaucoup à la sincérité de la restauration religieuse entreprise par Auguste, et dont Horace s'est fait l'officieux et poétique auxiliaire; il faut cependant reconnaître que cette tentative d'Auguste, toute politique qu'elle fût, était un hommage rendu à des croyances qui, pour avoir été atteintes depuis longtemps par la philosophie et la corruption des mœurs, n'en

étaient pas moins respectées encore par beaucoup d'hommes. Ovide, dans ses *Métamorphoses* et ses *fastes*, dissipe hardiment le dernier prestige qui entourait encore les divinités païennes; il en raconte avec une singulière aisance les origines, et surtout les faiblesses humaines; en les chantant, il les rabaisse; ainsi, selon les temps, la poésie faisait une œuvre contraire : dans l'enfance des sociétés et des imaginations, elle avait, par la voix d'Homère et d'Hésiode, créé les dieux et les avait placés dans l'Oympe; dans le désenchantement d'une civilisation raffinée, par la bouche d'Ovide, elle les en fait descendre pour les ramener sur la terre et les rabaisser à d'humaines fragilités.

Ovide mourut en exil, à Tomes, à l'âge de soixante-deux ans, sans avoir pu obtenir de revoir cette Rome où une noble résignation l'aurait peut-être plus sûrement rappelé que des flatteries peu mesurées et des prières sans dignité.



IX

LES DERNIERS ORATEURS.

Quidquid Romana facundia
Habet circa Ciceronem effloruit.
(*Sénèque le Rhéteur, Controverses*, l. I.)

Si la poésie, sous le règne d'Auguste, éclatait dans toute sa fleur et son plus varié développement, l'éloquence ne rencontrait pas d'aussi heureuses conditions. Cependant quelques hommes gardaient encore les traditions et les libres allures d'un autre âge. Au premier rang parmi eux il faut placer Asinius Pollion. A la mort du dictateur, Pollion gouvernait l'Espagne ultérieure. Il se déclara pour les vengeurs de César, cédant plutôt à un sentiment d'amitié personnelle pour Antoine qu'à son propre penchant. Il amena deux légions aux triumvirs; en l'an 41 et 40, il gouvernait au nom d'Antoine la

Vénétie, et Virgile le louait de ses vers de la protection qu'il accordait aux vers d'autrui :

Pollio amat nostram, quamvis est rustica, musam.
Pierides, vitulam lectori pascite vestro;
Pollio et ipse facit nova carmina; pascite taurum.

En 713, lorsque Pollion revenait vainqueur de Dalmatie, Virgile lui envoyait, avec ses félicitations, sa huitième églogue, et, mêlant le lierre du poëte aux lauriers du triomphateur, il le louait à la fois de ses victoires et de ses tragédies :

En erit unquam
Ille dies, mihi cum liceat tua dicere facta;
En erit, ut liceat totum mihi ferre per orbem
Sola Sophocleo tua carmina digna cothurno.

Varius n'était encore qu'un poëte comique; il n'avait pas fait son *Thyeste;* l'auteur de la *Médée*, né en 43, avait à peine quatre ans; l'épithète *Sola* n'était donc que strictement conforme à la vérité.

Horace, dans sa dixième satire, composée, dit-on, en l'an 30, nommant les grands talents de Rome en tous genres, avant de décerner à Varius la palme de l'épopée et à Virgile seulement celle de la poésie champêtre (il ne s'était encore fait connaître que dans ce genre), parle de Pollion comme du plus grand poëte tragique du temps :

Pollio regum
Facta canit, pede ter percusso.

Ses tragédies cependant ont laissé peu de traces, et ne furent pas d'ailleurs toujours jugées à Rome avec la même indulgence. Un des personnages du *Dialogue des Orateurs* en trouve le style trop semblable à celui de Pacuvius et d'Attius, étendant jusqu'aux discours de Pollion, fort vantés par un autre interlocuteur, le reproche d'archaïsme que Pollion lui-même adressait à Salluste.

Fatigué des guerres civiles, quand il vit la discorde éclater entre Antoine et Octave, Pollion ne prit parti ni pour l'un ni pour l'autre; il se tint à l'écart : « Je serai, disait-il, le butin du vainqueur. » Son esprit fut attristé par de terribles pressentiments. Il dit adieu à la poésie, à l'éloquence, ne parut plus au sénat et s'ensevelit dans la retraite, s'occupant d'écrire la lutte de César et de Pompée. C'est alors qu'Horace lui adressa cette ode magnifique :

Motum ex Metello consule civicum
Bellique causas....

Il était naturel qu'un homme vieilli dans les affaires eût l'idée d'écrire ce qu'il avait vu et fait en partie. Appien et Suétone parlent de cette histoire de Pollion, et Tacite la rappelle dans la belle défense qu'il prête à Crémutius Cordus accusé, sous Tibère et par Séjan, d'avoir loué Brutus, et appelé Cassius le dernier des Romains; Crémutius

allégua pour sa défense les hommages que lui avaient eux-mêmes décernés, en des jours meilleurs, Tite Live, Messala, Asinius Pollion.

Pollion protégea les écrivains contemporains et fut l'ami de Virgile : c'est lui qui réalisa le premier la pensée de César en fondant à Rome une bibliothèque publique. Si Pollion encourage les écrivains, s'il protége la littérature, ce n'est pas qu'il veuille seconder les vues politiques de l'empereur. Non, Asinius Pollion n'imite pas Mécène; il ne prend pas à tâche, comme l'habile courtisan, de rendre plus facile et plus populaire le gouvernement d'Auguste. Pollion regrette la république; il n'accepte pas le régime impérial; il le subit. Aussi le voyons-nous éviter les causes politiques où son indépendance eût été mal à l'aise : il se renferme dans la défense des causes privées. Son éloquence était noble, sévère, digne, énergique : par la vigueur de son style, par l'élévation de la pensée, Pollion rappelait souvent Cicéron dont il était le disciple et quelquefois le rival. Ce qu'on peut lui reprocher, c'est une sévérité exagérée, et surtout l'abus des archaïsmes : il parlait comme aurait parlé un orateur du siècle précédent.

Sénèque nous apprend qu'en déclamant il tombait dans l'excès contraire. Il fallait alors lui pardonner l'abondance des ornements et des fleurs dont il était si avare dans ses discours, et Sénèque

ajoute qu'à peine se les pardonnait-il lui-même. Son dédain pour les exercices de l'école perçait encore dans ces exagérations. Il ne croyait pas que ces enfantillages dussent ressembler à un véritable plaidoyer, et rien n'était ridicule à ses yeux comme un déclamateur qui veut jouer l'homme sérieux. Cependant, il prenait ses précautions pour réussir. Le public n'était pas admis à l'entendre ; il se faisait un auditoire de choix, et ce fut lui qui introduisit l'usage des invitations personnelles. Aussi Labienus, dont la pensée, nous dit Sénèque, était toujours plus méchante que les paroles, disait ironiquement à ce sujet : « Le noble vieillard ne veut pas mettre le public dans la confidence de ses exercices oratoires. » Pollion était tellement passionné pour les joutes oratoires de l'école, qu'il déclama le jour même où il venait de perdre son fils.

Pollion était pour les déclamateurs un critique impitoyable, spirituel et trouvant bien les côtés faibles. Sénèque est plein de ses observations amères ou piquantes sur leurs défauts ou leurs travers. Mais il ne ménageait pas beaucoup plus les orateurs et les écrivains. Difficile et caustique, il s'en prenait volontiers à toutes les supériorités. C'est lui qui trouvait de la patavinité dans Tite Live. La guerre qu'il faisait n'était pas toujours franche et loyale. Il avait préparé, dit-on, des discours contre Plancus, pour les publier après la mort de son adver-

saire. Plancus l'apprit et répondit : « Il n'y a que les esprits malfaisants qui déchirent les morts. » Il n'épargnait pas la mémoire de Cicéron, et l'on pourrait croire qu'il n'aimait pas à l'entendre louer. Un jour qu'il était venu chez Messala pour assister à une lecture, le poëte Sextilius Hena de Cordoue, héritier direct, à ce qu'il paraît, de ces poëtes de son pays que Cicéron nous représente *pingue quiddam sonantes atque peregrinum*, commence à lire un morceau sur la mort du grand orateur. Il débutait par ce vers :

Deflendus Cicero est latiæque silentia linguæ.

« Mon cher, dit Pollion à Messala, vous êtes le maître chez vous; mais je ne veux pas entendre un homme qui me dit en face que je suis muet ; » et il partit.

Plus tard, aux jours de la décadence littéraire, Pollion a été préféré à son maître, à Cicéron lui-même. De tous ses discours, à peine reste-t-il aujourd'hui quelques passages : Quintilien cite les exordes comme les modèles du genre. Pollion conservait dans sa parole et dans ses actions toute la fierté républicaine, mais il ne fit jamais une opposition imprudente, inutile, insensée : « Je ne veux pas écrire, disait-il, contre celui qui peut proscrire. » Du reste Pollion s'inquiétait peu de la faveur ou de la disgrâce d'Auguste : il osa même protéger ouver-

tement un écrivain, Timagène, qui avait encouru l'inimitié de l'empereur. C'est ainsi que, même sous l'empire, Pollion conservait les traditions de la liberté républicaine. Soit respect, soit politique, Auguste réserva pour lui toutes ses faveurs, toutes ses séductions. Le jour où Pollion mourut (il avait quatre-vingts ans) fut pour Rome un jour néfaste : elle ne perdit pas seulement un grand orateur; elle perdit aussi un des plus glorieux représentants du passé.

A côté d'Asinius Pollion se présente, comme son rival, Messala Corvinus : c'est un orateur d'une éloquence et d'un caractère tout opposés. Messala, qui naquit vers l'an 60 avant J. C, était d'une ancienne et illustre famille, gloire des annales romaines. L'histoire ne nous dit pas quels ont été ses maîtres ; on le croit, mais sans trop de certitude, disciple de Cicéron. Les premières années de sa jeunesse sont peu connues. Seulement, soit que l'éclat de sa naissance lui valût cette dangereuse distinction, soit que de bonne heure ses talents et son caractère eussent provoqué les craintes des triumvirs, on le vit, jeune encore, figurer sur leurs listes de proscription, avec ce que Rome comptait de plus grand et de plus illustre. Après la bataille de Philippes, il s'attacha d'abord à Antoine, préférant sa franchise toute militaire au caractère dissimulé d'Octave. A ce moment d'ailleurs Antoine ne

s'était pas encore laissé séduire et corrompre par les charmes de Cléopatre et le luxe de l'Orient. Mais, plus tard, après la paix de Brindes, Messala Corvinus fit comme Pollion : il abandonna le parti d'Antoine qui n'était plus pour lui que le docile lieutenant de la reine d'Égypte. Octave s'élevait alors de tout l'abaissement d'Antoine : ce n'était plus le cruel, l'implacable triumvir, c'était déjà le futur empereur cherchant par sa clémence à faire oublier les sanglantes rigueurs du passé. Attentif à réunir autour de lui tous les débris de la république, habile à gagner les hommes, Octave ne négligea point une telle conquête; il traita Messala en ami et le nomma augure : honneur que Messala reconnut en l'aidant de son épée et de ses conseils dans la guerre contre Sextus Pompée. Des succès militaires lui valurent bientôt le Consulat; il l'obtint l'année même de la bataille d'Actium. Après plusieurs missions en Syrie et en Égypte, il reçut le gouvernement de la Gaule narbonnaise et de l'Aquitaine. L'an 93, une victoire sur les Gaulois révoltés lui mérita les honneurs du triomphe : ce triomphe marque le terme de sa carrière militaire. Dès lors Messala vécut dans un glorieux repos; livré à l'étude des lettres et de l'éloquence, il sut obtenir par l'indépendance de son caractère, l'estime et le respect d'Auguste. Regardé comme le chef des républicains, au nom desquels il avait traité après la

défaite de Philippes, il ne renia jamais son passé; loin de là, même sous le régime impérial il se fit gloire d'avoir suivi le drapeau de Brutus et de Cassius. Auguste lui reprochant un jour les opinions de sa jeunesse : « J'ai toujours été du parti le plus juste, » dit Messala. « Voici, disait-il une autre fois à l'empereur en lui présentant l'homme qui avait prêté son bras au suicide de Brutus, voici l'homme qui a rendu le dernier service à mon cher Brutus.» Certes, il y avait du courage à parler ainsi, en face de l'empereur lui-même; il y avait aussi de la grandeur dans Auguste à ne point s'offenser de ce langage.

L'éloquence de Messala répondait à son caractère; claire, brillante, pleine de franchise et de noblesse, elle avait quelque chose de digne et de bienveillant tout à la fois. C'était l'Hypéride romain. Il ne recula point, comme avait fait Pollion, devant les causes politiques : la modération de son esprit lui permettait de les aborder sans péril, et cependant avec loyauté. Habile à se concilier, dans ses exordes, la bienveillance de ses auditeurs; à mériter, par sa modestie, l'approbation même de ses adversaires, Messala offrait le modèle de cette éloquence insinuante et polie qui contrastait avec la parole âpre et sévère de Pollion : aussi son talent brilla-t-il plus dans les discussion du sénat que dans les luttes animées de la tribune.

L'éloquence n'occupait pas seule les laborieux loisirs de Messala. Comme Pollion, son rival, il écrivit l'histoire des dernières guerres de la république. Des travaux assidus usèrent ses organes : quelque temps avant sa mort, il perdit la mémoire, et, chose étrange, il oublia même son nom. Messala Corvinus mourut à soixante-dix-sept ans.

Après Asinius Pollion et Messala Corvinus, nous trouvons Cassius Severus, le dernier orateur de la tribune républicaine. Cassius Severus était grand ami de Labienus, de ce Labienus dont Sénèque le Rhéteur trace un remarquable portrait : « C'étaient, dit-il, la couleur antique et la vigueur moderne; une liberté si grande qu'elle allait au delà de ce qu'on peut appeler liberté; et comme il déchirait à droite et à gauche les classes et les individus, on avait changé son nom en celui de *Rabienus*. Son caractère était emporté, comme son talent, et les passions pompéïennes y fermentaient encore après le repos d'une longue paix. C'est pour lui qu'on imagina une peine jusqu'alors inconnue : ses ennemis réussirent à faire brûler tous ses écrits. Labienus ne résista point à cet affront, et ne voulant pas survivre à son œuvre, il se fit porter et s'ensevelit dans les tombeaux de sa famille. » Au moment où l'on exécutait la sentence portée contre les œuvres de Labienus, Cassius s'écria : « Qu'on me brûle donc tout vif, car je les sais par cœur. » Cassius

Severus était de la trempe de Labienus. C'est un homme emporté qui n'accepte point la soumission qu'Auguste a imposée à la parole, qui s'en indigne, et qui proteste presque seul contre la double servitude du Sénat et du Forum. Ce courage éclata surtout dans une cause où nous voyons Pollion défendre l'accusé Nonnius Asprenas. L'accusateur, c'était Cassius Severus. Redoutant l'éloquence implacable de ce fougueux orateur, Auguste fit lui-même des démarches auprès des sénateurs pour arracher Nonnius Asprenas, sa créature dévouée, à la vengeance des lois. Auguste alla plus loin encore : donnant un exemple, trop souvent imité par Tibère, il vint, par sa présence, ordonner l'issue du jugement. Rien ne put intimider Cassius Severus : loin de reculer, l'imprudent républicain s'attaqua à l'Empereur lui-même et s'emporta aux allusions les plus amères contre cette odieuse intervention d'Auguste, qui voulait faire violence à la conscience des juges. Auguste dissimula son ressentiment, et même, Severus ayant été quelque temps après cité à son tribunal pour un délit assez grave contre les mœurs, il le renvoya absous. Mais sa vengeance n'était qu'ajournée, et Cassius Severus ne s'y trompait pas. Vainement il se renferma dès lors dans les discussions des affaires civiles ; malgré ces précautions, il ne put échapper aux délateurs, gens infâmes, qui ne datent pas seulement de Tibère. Dans une cause

où de graves personnages étaient compromis, cause scandaleuse, Cassius Severus avait soulevé contre eux l'opinion publique en publiant un mémoire qui développait leurs turpitudes. Un émissaire secret s'offrit à servir leurs ressentiments. Assuré de leur appui, le misérable accusa Severus, devant le préteur, d'avoir abusé des droits de la défense pour flétrir de ses calomnies les plus illustres citoyens. Auguste qui avait longtemps comprimé sa colère, saisit, sur les instances de Livie, cette occasion de mettre sa vengeance personnelle à couvert sous un prétexte de justice générale : cette vengeance eut des suites fatales pour Rome. Jusqu'à ce jour, la publication des libelles était au nombre des délits privés dont la poursuite n'appartenait qu'aux offensés. Une loi, présentée au Sénat par Tibère, qui faisait ainsi l'apprentissage de la tyrannie, appliqua à la publication des libelles la peine du crime de lèse-majesté, et la loi, qui n'avait puni que les actions, fut étendue aux simples écrits : dès ce moment la pensée n'est plus libre. Le Sénat procéda ensuite comme juge à l'information des délits qu'il venait de créer comme législateur. Un sénatus-consulte condamna Severus à la relégation dans l'île de Crète. Cette première violation de la loi s'accomplit avec une odieuse solennité. Avant de donner son suffrage, chaque sénateur prononça la formule extraordinaire du serment.

Ce fut la première application des lois de Sylla qui avait rangé les discours diffamatoires parmi les crimes de lèse-majesté. Ces libelles de Cassius furent plus tard rendus à la publicité par les soins de Caligula, en même temps que tous les ouvrages supprimés par ses prédécesseurs. Cassius avait aussi lancé un pamphlet contre Mécène : *De Bathyllo Mæcenatis.* On croit que l'épode VI d'Horace : *quid immerentes?* est dirigée contre Cassius, et renferme également des allusions contre Timagène dont on connaît l'opposition à Auguste. Là même, en Crète, Cassius Severus « par de nouveaux excès réveilla les vieilles haines et souleva des haines nouvelles » nous dit Tacite. Sous Tibère on confisqua ses biens, et il alla sur le rocher de Sériphe, rocher stérile et brûlant, achever ses jours dans la plus affreuse misère. A peine avait-il quelques haillons pour couvrir son corps.

Dans l'éloquence de Cassius Severus, on retrouve les élans généreux et les emportements de son caractère. Cette éloquence véhémente, incisive, impétueuse, toute de saillies et d'éclairs, s'animait, à la tribune, d'une passion entraînante, irrésistible. De même qu'il outrait les souvenirs de l'ancienne liberté, Cassius Severus abusait des hardiesses de la parole : rien de plus désordonné, rien de plus aventureux que son style. Cet orateur portait dans la discussion la même violence, le même acharne-

ment que l'athlète dans la lutte. Malheur à son adversaire s'il n'était lui-même un rude jouteur. Cassius Severus entre un jour dans une salle où Cestius, Grec de Smyrne, maniant avec difficulté la langue latine, et plein pour lui-même d'une naïve admiration, disait : « Quelles que fussent les conditions de mon existence, je voudrais être au premier rang. Si j'étais gladiateur, je serais Fusius; si j'étais pantomime, je serais Batylle; si j'étais cheval, Mélission. » — « Et si tu étais cloaque, lui cria Cassius, tu serais le grand cloaque. » Le rire éclate dans toute la salle. Cestius stupéfait refuse de continuer avant que l'interrupteur soit sorti. Cassius répond qu'il est dans un lieu public, et qu'il n'en sortira qu'à son aise. Il fallut toutes les instances de ses amis pour le décider à quitter la place.

Un autre jour, il lui prit fantaisie de citer Cestius en justice au nom de Cicéron, et Cestius, troublé et surpris, ne sut que demander remise de la cause. Après plusieurs scènes du même genre, pressé par ses amis de laisser en paix Cestius, il mit pour condition que celui-ci reconnaîtrait sous serment la supériorité de Cicéron, condition, du reste, que Cestius n'accepta point.

Cassius Severus commence une nouvelle école : c'est lui qui, dans un autre siècle, sera regardé comme le modèle d'une mâle et nerveuse éloquence. il avait bien compris que les esprits étaient portés

aux innovations de la parole : aussi la sienne se faisait-elle remarquer par des témérités heureuses, par la négligence des règles ordinaires, négligence qu'il calculait habilement, et qui était chez lui un artifice et non un oubli.

Asinius Pollion, Messala Corvinus et Cassius Severus sont les derniers représentants de l'éloquence romaine. Dès les premières années d'Auguste, elle n'est plus libre cette éloquence, mais du moins elle est encore tolérée, et grâce à Pollion et à Messala, elle conserve les traditions de Cicéron. Malheureusement la violence même de Cassius vint en aide à la tyrannie : ce sont les funestes emportements de cet orateur qui lui fournirent un prétexte pour enlever à la parole cette apparence de liberté qu'elle avait encore : c'en est fait de l'éloquence; l'éloquence; désormais, c'est la déclamation.

X

TITE LIVE

Titus Livius eloquentiæ ac fidei præclarus in primis.
TACITE, *Annales* IV, 34.

Tite Live a été aussi sobre de renseignements sur lui-même que Salluste en a été prodigue; voici tout ce que nous en savons. Il naquit à Padoue, l'an 59 avant Jésus-Christ. Il avait environ vingt-huit ans, quand la mort d'Antoine laissa Auguste seul maître du monde. Admis, comme Virgile et Horace, dans l'intimité d'Auguste, il sut mieux qu'eux rester fidèle à la liberté. Fut-il un des précepteurs de Claude? on peut le croire. Ce fut du moins d'après son conseil que ce jeune prince s'essaya à écrire l'histoire, genre de composition dans lequel, au témoignage des anciens, il avait obtenu

quelque succès. Mais si les détails nous manquent sur la vie de Tite Live, nous avons, de l'admiration même qu'inspiraient ses écrits, un témoignage éclatant. Un étranger, un Espagnol, vient à Rome; il demande à voir Tite Live, et, l'ayant vu, s'en retourne, ne voulant rien visiter de la ville éternelle, après y avoir contemplé ce que, selon lui, elle renfermait de plus grand. Ce fait, rapporté par Pline le Jeune, et, après lui, par saint Jérôme, est le plus grand hommage que jamais écrivain ait reçu. Cette admiration s'est soutenue : au moyen âge, Tite Live est, avec Virgile, celui de tous les auteurs latins qui a le plus vécu dans la mémoire, et celui qui, à la Renaissance, a le plus vivement éveillé l'étude et la sympathie. Il ne s'en faut pas étonner : la grandeur de l'ouvrage se trouve jointe, dans les Décades, à la beauté du génie. Le sujet était le plus heureux que pût choisir un historien : il offre l'unité dans la variété des événements; le cycle, que veut retracer l'écrivain, j'allais dire le poëte, est complet. Rome a achevé de bâtir l'édifice éternel, elle le croyait du moins, de sa puissance :

Tantæ molis erat romanam condere gentem!

et elle se repose dans une paix majestueuse; non sans regrets peut-être d'une liberté qui a disparu, mais heureuse, après tant d'agitations, de respirer

enfin. Si le forum est muet, la parole n'est pas esclave. On est à ce moment du principat d'Auguste où l'on peut encore dire, sans péril, ce que l'on pense. En effet, d'après ce que dit Tite Live lui-même, au Livre premier, il paraît qu'il commença ce travail pendant la paix qui suivit la bataille d'Actium.

C'est un tel sujet, sept siècles de combats terminés par la soumission de l'univers et le repos de Rome, que Tite Live s'est proposé de retracer : sujet magnifique, épopée et drame tout à la fois, qui dans son étendue même a ses limites fixées et ses péripéties continuelles dans l'unité d'action. Aussi Tite-Live en sent-il tout l'intérêt en même temps que la grandeur. « Si je ne me fais illusion, dit-il, sur l'ouvrage que j'entreprends, jamais république ne fut ni plus puissante, ni plus juste, ni plus riche en grands exemples : « *Cæterum aut me amor negotii suscepti fallit, aut nulla unquam respublica nec major, nec sanctior, nec bonis exemplis ditior fuit.* » Et, ravi de cette grandeur, dans sa double émotion de Romain et d'écrivain, avant de raconter cette histoire de Rome, il invoque les dieux, comme avait fait Romulus en la fondant : *urbem auspicato auguratoque conditam.*

Cette émotion n'est pas une émotion passagère; née au moment même où, pour la première fois, l'artiste a été en présence de son œuvre, elle ne

l'abandonnera plus; loin de là : à mesure qu'il avance dans ces siècles reculés, qu'il retrace les antiques vertus romaines, il s'en éprend davantage, et son âme s'identifiant avec elles, il redevient citoyen de la vieille Rome. « Je ne sais, dit-il, comment cela se fait; mais en peignant l'antiquité, mon âme, elle aussi, en devient contemporaine. » Confidence naïve de cette sensibilité précieuse du génie qui sent ce qu'il exprime et voit ce qu'il peint, si éloigné, si effacé que soit le modèle. C'est le don merveilleux de Tite Live que cette sympathie avec son sujet; mais ce n'est pas son seul don. Si, comme l'a dit Buffon, le style n'est que l'ordre et le mouvement que l'on met dans ses pensées, qui, avec l'imagination de l'artiste, a possédé à un plus haut degré que Tite Live, cette faculté de l'ordre et de l'harmonie dans la composition? Avec quelle régularité sans monotonie, quelle rapidité sans confusion, se classent et se déroulent ces événements si compliqués de l'histoire romaine! Dans ce drame si long et plein de situations si diverses, quelle lumière toujours présente en éclaire les détails comme l'ensemble! La royauté, nécessaire à l'enfance de Rome, a été chassée par suite de l'attentat des fils de Tarquin : avec quelle satisfaction l'historien salue l'avénement de la liberté! « *Liberi jam hinc populi Romani res, imperiaque legum potentiora quam hominum peragam.* » Et quand il a suivi

Rome dans toutes les phases de sa fortune, qu'il nous l'a montrée soumettant les peuples voisins et l'Italie, triomphant de Carthage et de l'Asie, il s'arrête dans une religieuse admiration devant cette Rome victorieuse, devant cet empire, le plus grand après celui des dieux : « *Maximum secundum Deorum opes imperium.* » Il a, en même temps que le sentiment de la grandeur de Rome, celui de son éternité.

Mais ces grandes qualités de l'historien, cette vive et souvent poétique imagination, ce patriotisme enthousiaste, Tite Live ne leur a-t-il pas sacrifié l'exactitude des recherches et des détails si nécessaires dans l'histoire? On l'en a accusé, et il faut examiner ces critiques. On lui a d'abord reproché la certitude qu'il paraît accorder aux premiers siècles de Rome. En 1738, Beaufort publiait un mémoire sur l'incertitude des premiers siècles de Rome; ses doutes furent reproduits par Lévesque dans son histoire critique de la république romaine (1807), et enfin Niebuhr (en 1812) nia absolument l'authenticité de l'histoire des premiers siècles de Rome. Nous n'avons point à examiner cette question curieuse, mais si obscure; nous dirons seulement à la décharge de Tite Live qu'il semble avoir prévu les critiques dont il a été, en ces derniers temps, plus particulièrement l'objet, et y avoir d'avance répondu. En effet, que dit-il dans sa pré-

face? « Il faut pardonner à l'antiquité de rendre plus auguste le berceau des villes, en mêlant le divin à l'humain; et si jamais peuple a eu le droit de consacrer ses origines, et de les rattacher aux dieux, telle a été la gloire militaire de Rome qu'elle peut à juste titre revendiquer Mars pour son père et pour celui de son fondateur, et que les nations acceptent aussi volontiers cette tradition qu'elles acceptent son empire. » Et ailleurs il fait entendre d'une manière beaucoup plus explicite qu'il ne croit pas très-fermement à cette certitude historique des premiers temps de Rome. « J'ai dans cinq livres exposé ce qui s'est passé depuis la fondation jusqu'à la prise de Rome, sous les rois d'abord, ensuite sous les consuls et les dictateurs, les décemvirs et les tribuns consulaires, les guerres au dehors, au dedans les séditions; sujets que leur profonde antiquité rendait obscurs, et que l'on peut à peine distinguer dans l'éloignement des temps; ajoutez qu'alors on écrivait peu et l'on écrivait mal, et que, confiés à la seule fidélité de la mémoire, les documents que pouvaient renfermer les commentaires des pontifes et autres actes publics ou particuliers ont péri dans l'incendie de la ville. »

Je le demande : est-il possible de mieux signaler que ne le fait ici Tite Live l'incertitude de ces premiers siècles de Rome, et la difficulté, ou plutôt l'impossibilité de dissiper, à l'aide de documents cer-

tains, cette obscurité impénétrable? Il faut, en effet, le reconnaître : à son origine, Rome manque d'une histoire nationale; c'est entre les mains des Grecs que cette histoire a pris sa forme, et c'est d'eux qu'elle a reçu ces fictions qui la rendent, en ces premiers temps, si semblable à l'histoire grecque. Ainsi l'équivalent des combats des Horaces et des Curiaces, du dévouement de Mucius Scévola, se trouve dans les fragments des *Arcadiques* de Démarate et des *Persiques* d'Agatharcide, conservés par Stobée. L'histoire de la prise de Gabies par Sextus ressemble de bien près à celle de la prise de Babylone par Zopyre; enfin on trouve aussi dans Hérodote l'origine de la légende des pavots coupés.

Les sources ne manquaient pas cependant entièrement aux historiens, où ils pussent puiser quelques documents certains. Ces monuments étaient les chants saliens, les traités conclus sous les rois, les livres pontificaux qu'au temps d'Horace les érudits avaient peine à comprendre; il y avait enfin 3000 tables d'inscriptions qui se trouvaient dans le Capitole quand il fut incendié, et que Vespasien fit rétablir. Que Tite Live n'ait pas toujours été assez curieux de renseignements là même où l'exactitude lui eût été plus facile, nous l'accordons; mais qu'il ait donné pour un esclave Servius Tullius qui était un vainqueur toscan qui avait occupé le mont

Cœlius; qu'il ait montré Porsenna reculant devant le courage de Clélie, tandis qu'en réalité Porsenna prit Rome, et qu'en se retirant il interdit aux Romains l'usage du fer excepté pour le labourage; ces inexactitudes relevées de nos jours d'après des renseignements qui peut-être lui manquaient, ne me paraissent pas très-graves. Les anciens concevaient l'histoire autrement que nous ne la concevons; pour nous, et aujourd'hui surtout, elle est la recherche des faits, presque une curiosité archéologique; pour les anciens et pour Tite Live principalement elle était une œuvre d'art, un enseignement moral, une leçon de politique.

Il faut donc croire qu'en effet le récit de Tite Live a été souvent basé uniquement sur la tradition et sur la légende; mais en même temps il ne faut pas oublier que Tite Live nous en a avertis, et qu'il lui était impossible d'établir la certitude là où les documents manquaient ou bien étaient inintelligibles. Mais à côté des légendes conservées par la crédulité des anciens annalistes et recueillies par le patriotisme de l'historien, il y a quelques grands faits assez positifs, sinon d'une certitude complète.

S'il est facile, ce nous semble, de justifier la crédulité de Tite Live à l'égard des premiers temps de Rome, alors que les monuments étaient rares ou incertains, il est moins facile de l'excuser sur les faits où les documents ne lui devaient pas manquer.

Je le reconnais donc : il n'a pas l'exactitude de Polybe, qu'il suit pourtant ordinairement, bien qu'il ne le cite qu'une seule fois, du moins dans les livres qui nous restent : « *Polybius haudquaquam spernendus auctor.* » C'est surtout dans la manière de présenter les événements que Polybe et Tite Live diffèrent : Tite Live aime un peu trop les effets de théâtre ; Polybe ne recherche que la vérité historique. Cette différence est sensible dans la manière dont ils ont l'un et l'autre décrit le passage des Alpes. Polybe annonce qu'il sacrifiera toutes les fables ; Tite Live fait apparaître à Annibal l'immensité de l'Italie, *vastitas Italiæ.* Polybe a retranché la légende des rochers fondus avec du vinaigre, que Tite Live a recueillie soigneusement ; et autres détails sur lesquels il serait facile de signaler cette différence. Mais, en désaccord sur quelques points, ils conviennent le plus souvent.

De cette vue générale de l'ouvrage de Tite Live, arrivons aux détails, et étudions successivement les narrations, les portraits et les discours. La narration, naturelle, pleine, simple et dramatique tout à la fois, ne se rencontre nulle part plus parfaite que chez Tite Live. Dès les premiers livres nous rencontrons d'admirables récits, populaires comme la poésie, saisissants comme le drame. Qui ne se rappelle et le combat des Horaces, et le meurtre de Servius Tullius, et la mort de Lucrèce ? Si l'on veut

juger de la supériorité de Tite Live en ce genre, que l'on compare le récit de la mort de Lucrèce dans les *Fastes* d'Ovide, à celui qu'en fait Tite Live. Quand Lucrèce annonce son déshonneur à son mari, à son père, le poëte lui fait dire :

Quæ potuit narrat.... restabant ultima, flevit;
Et matronales erubuere genæ.

Sans doute, il y a quelque délicatesse de pudeur dans cette interruption, mais une délicatesse un peu trop spirituelle. Cela vaut-il ce cri de vengeance ?

Vestigia viri alieni, Collatine, in lecto sunt tuo....
Pestiferum hinc abstulit gaudium.

On peut citer encore l'aventure de Virginie, l'exil de Camille, tragédies toutes faites et qui, transportées sur la scène telles qu'elles sont dans l'historien, auraient peut-être plus remué les âmes qu'elles ne l'ont fait un peu trop accommodées au goût moderne; là Corneille touchait, sans le savoir, à Shakspeare. Mais ce qui fait la beauté incomparable des narrations de Tite Live, ce n'est pas cet art si vrai et si pathétique tout à la fois, c'est le sentiment moral dont elles sont empreintes; ce sont les affections tour à tour douces, terribles, pieuses ou nationales qui y dominent. Tite Live parle à l'imagination sans doute, mais il saisit surtout et intéresse l'âme.

On est d'accord sur la beauté des narrations dans

Tite Live; on ne l'est pas également, je ne dirai pas sur la vérité, mais sur la nécessité des portraits dans l'histoire. Je ne veux pas ici traiter cette question : je dirai seulement que, si chez quelques historiens, les portraits peuvent paraître des hors-d'œuvre qui semblent venir là plutôt pour la satisfaction de l'artiste que pour l'instruction du lecteur, il n'en est pas de même des portraits chez Tite Live, où, toujours naturellement amenés, ils viennent en quelque sorte se placer d'eux-mêmes et s'encadrer dans le récit pour arrêter nos regards et bien fixer en notre esprit les traits des personnages que nous avons déjà vus agir, et qui vont plus souvent et sur le premier plan occuper la scène. Tels sont, entre autres, le portrait de Caton, celui d'Annibal.

Les harangues de Tite Live ont été fort admirées par les anciens : « *supra quam enarrari potest eloquentem* » a dit Quintilien. La critique moderne leur est moins favorable. « J'ai du regret, dit Montesquieu, de voir Tite Live jeter ses fleurs sur ces énormes colosses de l'antiquité; je voudrais qu'il eût fait comme Homère, qui néglige de les parer, et qui sait si bien les faire mouvoir. » « Il n'est pas, selon Napoléon, une seule des harangues de Tite Live qui ait été tenue par un général d'armée, car il n'en est pas une seule qui ait le trait de l'impromptu. » (Mémoires de Montholon.) Je l'avoue : les discours

de Tite Live trahissent quelquefois le rhéteur dans l'orateur; ils n'ont pas toujours la vérité locale, la vérité historique; mais ils ont une autre et plus profonde vérité, la vérité morale. Si les harangues militaires n'ont pas toujours ce trait que leur voudrait Napoléon, les harangues tribunitiennes ont une incomparable vigueur; et Tite Live sait, selon les personnages qu'il fait parler, admirablement approprier le langage à l'âge, au sexe, à la circonstance; nul écrivain n'a mieux observé les convenances et mis dans l'art plus de naturel; nul ne s'adonne moins que lui à la fantaisie. Deux fois seulement, dans un ouvrage si étendu, il se permet des digressions : la première, pour prouver que si Alexandre, vainqueur de l'Orient, eût tourné ses armes contre l'empire romain, il eût été vaincu; la seconde, au moment où il va retracer les guerres puniques.

L'historien pour quelques inexactitudes, l'orateur pour quelques souvenirs de rhétorique, ont pu rencontrer quelques critiques; l'écrivain n'a rencontré que des éloges. Je sais la critique d'Asinius Pollion; mais qu'est-elle auprès de ces éloges de Quintilien? « *Lactea ubertas. — Clarissimus candor.* » Quel éclat en effet et quelle pureté! Quelle richesse d'expressions! Quelle variété de tours! Quel cours limpide et abondant, profond et majestueux tout à la fois de pensées qui nous ravissent et nous entraînent

d'un si doux et cependant si impérieux mouvement! Ce flot d'expressions toujours si régulier et si plein, mais si rapide cependant et si jaillissant, vous porte et vous soutient sans fatigue à travers ces récits de combats, ces tragédies domestiques, ces mille accidents par lesquels se poursuit et s'achève la fortune de Rome. On a reproché à Tite Live de n'avoir pas conservé dans son style les teintes diverses des temps et des auteurs qu'il avait reproduits ou consultés, d'avoir étendu sur toutes les époques et sur tous les personnages la couleur brillante du siècle d'Auguste. Ces reproches ne sont pas fondés. Tite Live a retenu, autant que faire se pouvait, les différentes formules du droit fécial et du droit pontifical, la grande originalité de Rome; mais s'il eût cherché à teindre sa diction des nuances diverses des auteurs et des temps qu'il parcourait, reproduire le style âpre de Menenius, même celui de Caton et des Gracques, il eût, sans profit pour la vérité historique, manqué à cette règle de goût qui veut qu'un écrivain s'exprime dans le style de son siècle, quelque époque qu'il retrace. La couleur locale autrement entendue est bigarrure et non fidélité littéraire.

Mais mieux que le style, si parfait qu'il soit, la pensée, parlons plus justement, l'âme de l'historien vous soulève et vous ravit par d'ineffables beautés. Vous êtes séduits à son patriotisme; vous vous identifiez avec lui aux revers et aux triomphes de

Rome. Après Cannes, vous êtes abattu; mais quand, après avoir achevé le tableau des guerres puniques, l'historien s'arrête et pousse comme un cri de victoire, avec lui vous le répétez ce cri. Ce patriotisme toutefois ne suffirait pas à expliquer le vif intérêt que nous prenons aux récits de Tite Live; avec le style et le patriotisme, il faut l'art de la composition. Cet art est merveilleux dans Tite Live; les Décades offrent, au plus haut degré, ces gradations savantes, ces artifices heureux que soutiennent et raniment l'attention, ces combinaisons de faits tout à la fois simples et naturelles qui forment de piquants contrastes ou des repos bien ménagés. L'intérêt va toujours croissant; d'autant plus difficile à éveiller cependant et à soutenir, que le dénoûment de cette tragédie romaine est heureux et donne raison, contre la règle tragique et la conscience humaine, à une habile et impitoyable politique.

Le patriotisme de Tite Live ne l'a-t-il pas entraîné trop loin? Jaloux de la gloire de Rome, n'a-t-il pas été injuste à l'égard des peuples vaincus? Ne l'a-t-il pas été à l'égard d'Annibal? « Je m'imagine, a dit Montesquieu, qu'Annibal disait fort peu de bons mots, et qu'il en disait encore moins en faveur de Fabius et de Marcellus. » N'a-t-il pas été trop indulgent pour la politique de Rome, pour sa conduite envers les peuples vaincus, quand il déclare que jamais peuple n'imposa aux vaincus des lois

plus douces que celles qu'imposait le peuple romain?

Une autre question se rattache naturellement à celle-ci. Dans cette partie de son histoire que nous n'avons plus, et qui traitait des événements plus rapprochés de la dictature de César, pour quel parti se prononçait Tite Live? Pour Pompée, si l'on croit le reproche que lui adressait Auguste, et que Tacite rapporte. D'un autre côté, s'il eût été véritablement Pompéien, aurait-il écrit de Cicéron : « qu'après tout sa mort était juste, et que vainqueur il eût fait subir à son ennemi le sort qu'il en subit lui-même. » « *Quæ vere æstimanti minus indigna videri potuit quod a victore inimico nihil crudelius passus erat quam quod ejusdem fortunæ compos ipse fecisset.* »

Les sentiments que l'on peut surprendre dans l'ouvrage de Tite Live paraissent ajouter à cette incertitude. Deux fois il parle d'Auguste, et il en parle avec une modération qui est presque un assentiment à son pouvoir; et pourtant dans toute son histoire circulent comme un souffle et un regret de la liberté qui ne permettent pas de penser que l'historien de la république romaine en ait retracé avec indifférence les funérailles. Si ces regrets paraissent moins amères et moins profonds que ceux de Tacite, c'est que Tite Live n'a pas été, comme Tacite, témoin des maux de la tyrannie; il n'en a vu, dans Auguste, que les heureuses prémices;

et d'ailleurs ce qui fut depuis l'empire pouvait ne lui paraître qu'une dictature nécessaire, mais éventuelle. Quoi qu'il en soit, on doit, à ce patriotisme qui fait l'âme de ces récits comme son génie en fait la beauté, reconnaître en lui un grand citoyen en même temps qu'un admirable écrivain; et l'on peut croire que de quelque côté que sa préférence inclinât, son impartialité restait intacte, puisqu'il a reçu de Tacite, son rival, un éloge qui résume si bien son incomparable éclat comme écrivain, sa bonne foi comme historien.

L'histoire n'eut pas longtemps cette franchise. Sous Tibère, Velleius Paterculus en fit un panégyrique; remarquable cependant par une vue nouvelle, Velleius fit entrer dans son récit le mouvement intellectuel: il eut le pressentiment de l'histoire littéraire.



XI

PÉTRONE.

Argumentum luxuriæ
Publicæ orationis lascivia.
(SÉNÈQUE, *Lettres*, 114.)

« Pour C. Pétrone, le jour se passait dans le sommeil, la nuit dans le travail et les plaisirs de la vie; les autres vont à la renommée par leur activité; lui, il y parvint par sa nonchalance. Il passait, non pour un débauché et un dissipateur, comme la plupart de ceux qui engloutissent leur fortune, mais pour un voluptueux raffiné. Plus ses paroles et ses actions annonçaient d'abandon et une certaine négligence, plus elles charmaient par leur simplicité même. Toutefois, devenu proconsul de Bithynie, et plus tard consul, il se montra actif et à la hauteur de ses fonctions; ensuite, retombé dans

les vices ou dans l'imitation des vices, il fut admis parmi le petit nombre d'intimes de Néron; il y devint l'arbitre du goût, et le prince ne trouvait de délicieux et de magnifique que ce que Pétrone avait approuvé. De là cette haine de Tigellinus qui voyait en lui un rival plus habile dans l'art des voluptés. Il s'adresse donc à la cruauté du prince, passion à laquelle cédaient toutes les autres. Il accuse Pétrone d'être lié avec Scévinus. Par hasard, durant ces jours, l'empereur était allé en Campanie, et Pétrone l'avait suivi jusqu'à Cumes. Il y fut arrêté; il ne se livra à aucune alternative de crainte ou d'espoir, et toutefois ne se hâta pas de quitter la vie; mais il se fit, à loisir, tantôt ouvrir, tantôt refermer les veines, et s'entretint avec ses amis, non d'objets sérieux ou qui pussent faire briller sa fermeté. Il écoutait leurs discussions qui roulaient, non sur l'immortalité de l'âme et sur les opinions des philosophes, mais sur des poésies légères et des vers badins. Il alla même se promener, se livrer au sommeil; et, quoique forcée, sa mort ressemble à une mort accidentelle. Dans son testament même, il ne flatta point, ainsi que la plupart de ceux qui périssaient, Néron ou Tigellinus; mais dans un écrit il détailla, sous les noms de débauchés et de femmes perdues, les monstruosités du prince, ses innovations en lubricité, et l'envoya à Néron, scellé de son anneau qu'il brisa ensuite, de peur

qu'il ne servît bientôt à faire de nouvelles victimes. »

Ce Pétrone dont Tacite trace ici le portrait avec de si vives couleurs, et dont il peint d'une manière si pittoresque la mort tout à la fois si insouciante et si courageuse, ce Pétrone est-il l'auteur du *Satyricon?* Nous le pensons, sans ignorer tout ce que l'on peut dire contre cette opinion. L'écrit que nous allons en partie analyser est-il celui qu'il composa à ses derniers moments, et qu'il adressa à Néron comme une dernière vengeance? Il serait plus difficile de le soutenir; la longueur même de cette satire ne permettant pas de supposer (et encore nous n'en avons que des fragments) qu'elle ait pu être composée dans l'intervalle si court qui sépare la mort de Pétrone de son arrestation. Mais si cet écrit n'est pas le testament accusateur que Pétrone adressa à Néron, on ne peut douter qu'il ne soit de la main de Pétrone, et une image fidèle de la cour de Néron, en même temps qu'une peinture curieuse de la société romaine à cette époque; c'est à ce titre que nous l'interrogeons, ne prenant du reste de ce tableau, parfois effronté, que ce qui peut se montrer. Suivons donc le valet d'Agamemnon qui nous appelle, et avec lui entrons chez Trimalchion.

Sous le vestibule, remarquez d'abord le portier, habillé de vert, avec une ceinture verte : il épluche

des pois dans un plat d'argent. A gauche de l'entrée, près de la loge du portier, vous lisez en lettres capitales : *Gare, gare le chien; Cave, cave canem.* Ne vous effrayez pas; ce dogue énorme, enchaîné, ce n'est un dogue qu'en peinture. Examinez à loisir ces sujets peints à fresque sur la muraille : on y voit un marché d'esclaves qui portent leurs titres suspendus à leur cou, et Trimalchion lui-même qui, les cheveux flottants et un caducée à la main, entre à Rome conduit par Minerve. Dans un angle du portique, on voit encore une vaste armoire, qui renferme un reliquaire où sont placées des Lares d'argent, une statue de Vénus en marbre; puis, au centre du portique, des peintures représentant l'Iliade et l'Odyssée, et sur la gauche un combat de gladiateurs.

Mais nous voici arrivés à la salle à manger. Elle est ornée d'une horloge, près de laquelle un esclave, une trompette à la main, avertit de la fuite du temps et de la vie : raffinement de l'épicuréisme qui, Horace nous l'a appris, appelait la mort comme contraste et comme rehaussement du plaisir; c'est ainsi qu'au fond de ses paysages le Poussin aime à placer le tombeau d'un berger : *Vive memor quam sis ævi brevis*, c'était, chez les Anciens, la devise de toute fête. Je ne reproduirai pas toutes les magnificences plus bizarres que délicates du festin. Qu'il nous suffise de dire qu'au XVIIIe siècle, un

amateur de l'art culinaire antique ayant eu la fantaisie de se donner une représentation complète de ce festin, cette fantaisie lui coûta trente mille francs ; et, de son propre aveu, le dîner était détestable. Mais voici Trimalchion qui s'avance aux accents d'une symphonie, porté par des esclaves qui le posent bien mollement sur un lit garni de petits coussins; sa tête chauve s'échappe d'un voile de pourpre, et son cou est affublé d'une vaste serviette en forme de laticlave, qui s'étend sur tous les vêtements et dont il est surchargé, et qui retombe en franges des deux côtés. Trimalchion, à peine assis, prend la parole et devise, avec autant de fatuité que d'ignorance, de sculpture, de poésie, de peinture et d'histoire. Ne vous étonnez pas que Trimalchion parle ainsi haut et fort sur toutes choses : il a trois bibliothèques.

A côté de Trimalchion, dans une espèce d'aparté, des conversations se tiennent aussi, conversations de valets, mais qui, elles aussi, ont leur intérêt et leur enseignement. Voyons si, à côté de ce luxe fastueux de Trimalchion, de ces prodigalités monstrueuses et insensées, il n'y a pas des plaintes et des misères. Trimalchion est satisfait; le peuple l'est-il? Ganymède reprit ainsi : « Tous ces vains propos n'intéressent ni le ciel ni la terre, et personne de vous ne songe à la famine qui nous menace. Je vous jure que, de toute la journée, je n'ai pu trouver

à me procurer une bouchée de pain. Malheur aux édiles qui s'entendent avec les boulangers! Aide-moi, je t'aiderai, voilà ce qu'ils se disent entre eux: aussi le menu peuple souffre pendant que ces sangsues nagent dans l'abondance. Jadis les vivres étaient pour rien; deux hommes affamés n'auraient pu manger un pain d'un sou; aujourd'hui ceux qu'on nous vend au même prix ne sont pas gros comme l'œil d'un bœuf. Hélas! hélas! tout va de mal en pis dans ce pays. Oh! si nous avions un peu de sang dans les veines, on ne nous mènerait pas de la sorte. Mais tel est le peuple aujourd'hui: brave comme un lion au logis, timide au dehors comme un renard. Quant à moi, j'ai déjà mangé le prix de mes habits; et, si la disette continue, je serai forcé, pour vivre, de vendre ma pauvre bicoque. Le ciel me soit en aide! Je crois que tout cela arrive par la volonté des immortels; car, de nos jours, personne ne pense qu'il y ait un dieu au ciel; plus de jeûnes, on estime Jupiter moins que rien; mais tous, les yeux courbés vers la terre, ne songent qu'à compter leur or. »

Le peuple souffre donc; mais il a des fêtes, des spectacles : « Parle mieux, je te prie, dit Échion, homme de pauvre apparence, il ne faut pas nous montrer si difficiles; n'allons-nous pas avoir dans trois jours un spectacle magnifique? un combat, non pas seulement de gladiateurs, mais où l'on

verra figurer un grand nombre d'affranchis! Ce ne sera pas un combat pour rire; on donnera aux combattants du fer bien trempé, ils n'auront pas la faculté de fuir, et les spectateurs verront un véritable carnage au milieu de l'arène. Je flaire d'avance le festin que Mammea doit nous donner; il y aura, j'espère, deux deniers d'or pour moi et pour les miens. Si Mammea nous fait cette générosité, puisse-t-il supplanter entièrement Norbanus dans la faveur publique; et de bonne foi, quel bien nous a fait ce Norbanus? il nous a offert en spectacle de misérables gladiateurs loués à vil prix, et déjà si vieux, si décrépits, qu'un souffle les eût renversés: ce n'étaient que des gladiateurs à la douzaine, des poltrons s'il en fut jamais. »

Nous avons entendu le maître et les valets; interrogeons la classe moyenne, ou, si vous l'aimez mieux, la classe libérale. Voyons : quelle carrière les pères ambitionnent-ils pour leurs fils? La médecine? elle a du bon assurément; mais elle a ses erreurs. « Que dirait-on, si Chrysante n'eût pas observé un régime sévère? Pendant cinq jours, il n'est pas entré dans sa bouche une goutte d'eau, pas une miette de pain, et cependant il s'en est allé! Mais il a eu affaire à un trop grand nombre de médecins. » Le métier d'avocat pourrait bien être préférable. Voici venir un père qui veut ménager à son fils un puissant patron. « Eh quoi! dit-il

au représentant de l'éloquence, à Agamemnon, ne pourrai-je pas quelque jour vous persuader de venir à la campagne visiter notre humble chaumière? nous y passerons agréablement le temps. A propos, je vous élève un futur disciple dans mon petit Cicéron : il sait déjà quatre parties de l'oraison. J'ai acheté depuis peu, pour ce cher enfant, des livres de chicane, parce que je veux qu'il ait quelque teinture du droit ; c'est là un véritable gagne-pain. Quant aux belles-lettres, il n'en a déjà la tête que trop farcie. Aussi, s'il apprend bien le droit, j'ai résolu de lui faire apprendre quelque profession utile, comme celle de barbier ou de crieur public, ou tout au moins d'avocat. Aussi je lui répète chaque jour : Regarde l'avocat Philéros. S'il n'avait pas étudié, il mourrait de faim aujourd'hui ; maintenant il lutte de richesses avec Norbanus lui-même. » Le barreau n'est donc pas une mauvaise carrière. Mais le commerce a du bon ; on y vit, on y meurt honorablement, et quand on ne réussit pas, ou qu'après s'être enrichi, on se ruine par de folles prodigalités, et que le crédit ébranlé menace de tomber entièrement, voici comment on le relève. « Quel est celui qui occupe la place destinée aux affranchis? par quel honnête métier est-il parvenu au rang qu'il occupe maintenant? — Le voici : il était entrepreneur de funérailles. Sa table était servie comme celle d'un roi ; on y voyait des san-

gliers entiers encore couverts de leurs soies, des pièces de pâtisserie, des oiseaux rares, des cerfs, des poissons, des lièvres. On répandait chez lui plus de vin sous la table que bien d'autres n'en ont dans leurs celliers. — Mais c'est un rêve qu'une pareille extravagance ! Aussi, lorsqu'il vit son crédit chanceler, de peur que ses créanciers ne s'imaginassent qu'il en était aux expédients, il fit afficher cet avis : *Julius Proculus vendra à l'encan le superflu de son mobilier.* »

Tandis que se succèdent ainsi les entretiens, au milieu des surprises sans cesse renouvelées d'une munificence culinaire plus singulière que délicate, on annonce une visite : c'était celle d'Habinnas. Habinnas, c'est tout simplement un entrepreneur de pompes funèbres ; il est accompagné de sa femme Scintilla, qui vient rendre visite à Fortunata, l'épouse de Trimalchion. Fortunata, en apercevant Scintilla, l'embrasse ; elles en viennent ensuite à un tel degré d'intimité que Fortunata, détachant de ses gros bras les bracelets dont ils étaient ornés, les offre à l'admiration de Scintilla. Trimalchion, l'ayant remarqué, fait apporter tous les bijoux de sa femme : « Voyez quel est l'attirail d'une femme ! C'est ainsi que nous nous dépouillons pour elles, sots que nous sommes ! Ces bracelets doivent peser six livres et demie. » Scintilla, non moins vaine que la femme de Trimalchion, détache de son cou une

cassolette d'or à laquelle elle donnait le nom de *Félicion*, et en tire deux pendants d'oreilles, qu'elle fait à son tour admirer à Fortunata. « Grâce à la générosité de mon mari, personne, dit-elle, n'en a de plus beaux. — Parbleu, reprend le mari, ne m'as-tu pas ruiné de fond en comble pour t'acheter ces babioles de verre? s'il n'y avait pas de femmes au monde, nous mépriserions tout cela comme de la boue ; mais toutes nos remontrances n'y font que de l'eau claire. » Cette lutte de coquetterie se termine d'une manière assez peu décente; les deux amies, étourdies par le vin et se tenant étroitement embrassées, se félicitent mutuellement sur leur bonheur conjugal, sur les bons procédés de leurs maris, quand l'entrepreneur des funérailles, Habinnas, coupe court à leurs effusions par une espièglerie qui n'est pas précisément du meilleur goût.

Du moment où ce personnage a paru, cette joie qui avait éclairé les premières heures du banquet s'efface peu à peu, les visages s'assombrissent; un pressentiment fâcheux, une lueur sinistre semblent passer dans l'âme et sur le front des convives et l'obscurcir d'un nuage de tristesse. Un incident vient ajouter à cette disposition pénible : « Mais vous, Agamemnon, dites-moi quelle est la déclamation que vous avez prononcée aujourd'hui, et faites-moi l'amitié de me donner l'analyse de cette déclamation. » Ainsi parlait Trimalchion à Agamemnon,

tout en donnant à goûter un vin vieux à un de ses convives : « Si ce vin n'est pas de votre goût, je vais le faire remplacer par d'autre; grâce au ciel! je ne l'achète pas. Car tout ce qui flatte ici votre goût, je le récolte dans une de mes métairies que je n'ai pas encore visitée. » Agamemnon répond à la demande de Trimalchion par ces mots, sujets de sa déclamation: « Un pauvre et un riche étaient ennemis. » Trimalchion l'interrompant : « Qu'est-ce qu'un pauvre? lui dit-il. — Excellente plaisanterie! » reprit Agamemnon; et il lui débita je ne sais quelle dissertation savante. Et Trimalchion de lui dire: « Si c'est un fait réel, ce n'est pas une matière à discuter; et si ce n'est pas un fait réel, ce n'est rien du tout. » C'était quelque chose cependant; c'était cette ancienne et terrible rencontre du pauvre et du riche, cet éternel problème dont parle l'Écriture : *Dives et pauper sibi obviaverunt*, et qui alors se dressait devant la société romaine, menaçant et sombre, comme il se présente devant toutes les sociétés à leur extrême civilisation. On a remarqué avec justesse que les causes factices qui défrayaient les écoles des déclamateurs faisaient souvent allusion à cette vieille inimitié du riche et du pauvre. Le monde romain avait donc en face de lui ce fantôme importun du pauvre; il pouvait bien, comme Trimalchion, l'écarter un moment par une impertinence ou une dissertation savante; mais il

revenait sans cesse, il grandissait, et bientôt on ne le pourra plus éconduire. Aussi Trimalchion en est-il, quoi qu'il dise, préoccupé. Insensiblement la tristesse le gagne. Moitié plaisanterie, moitié sérieux, il fait son testament, il affranchit ses esclaves; il institue Fortunata sa légataire universelle, et il la recommande à tous ses amis. Puis se tournant vers Habinnas : « Qu'en dites-vous, mon cher ami? Eh bien, bâtissez-vous mon tombeau d'après le plan que je vous ai donné? » Et Trimalchion compose lui-même son épitaphe :

ICI REPOSE
C. POMPEIUS TRIMALCHION
DIGNE ÉMULE DE MÉCÈNE;
EN SON ABSENCE, IL FUT NOMMÉ SÉVIR;
PIEUX, VAILLANT, FIDÈLE,
NÉ PAUVRE, IL S'ÉLEVA A UNE GRANDE FORTUNE :
IL A LAISSÉ TRENTE MILLIONS DE SESTERCES.
ET N'A JAMAIS ASSISTÉ AUX LEÇONS DES PHILOSOPHES.
PASSANT JE TE SOUHAITE LE MÊME SORT.

En achevant cette lecture, Trimalchion se mit à verser un torrent de larmes; Fortunata pleurait aussi; enfin tous les esclaves, comme s'ils eussent assisté au convoi de leur maître, remplissaient la salle de leurs lamentations.

N'est-ce pas là une image fidèle de la Société romaine sous les empereurs? N'est-elle pas saisie, au milieu de ses joies et de ses pompes, d'une secrète et profonde mélancolie? N'attend-elle pas une vie

nouvelle, une vie spirituelle, à la place de cette vie des sens, de cette vie toute matérielle qui, avec toutes ses magnificences, laisse l'âme triste et vide ? D'autres signes paraissent encore dans ce festin d'un mouvement secret, d'une régénération sociale. Les esclaves y sont traités avec plus de douceur. Il y a sur eux, de la part de Trimalchion, des paroles pleines d'une égalité chrétienne : « Mes amis, les esclaves sont des hommes comme nous ; ils ont sucé le même lait, quoique la fortune les ait traités en marâtre. » Ces paroles sont contemporaines de celles de Sénèque sur la servitude, et répondent à ces sympathies populaires qui, dans tous ces mouvements d'esclaves rappelés par Tacite, prenaient partie, malgré le Sénat, pour l'esclave contre le maître. Partout, sous la société païenne, on sent le bouillonnement de la société chrétienne, comme à la sourde agitation des mers, on devine ces îles soudaines qui en doivent jaillir.



XII

SÉNÈQUE.

> Velles eum suo ingenio
> Dixisse, alieno judicio.
> (Quintilien, *Inst. orat.*, X.)

Sénèque était d'origine espagnole. Il naquit l'an 3 de Jésus-Christ. Son père vint à Rome sous Auguste, et y ouvrit une école célèbre de rhétorique. Grâce aux leçons de son père, Sénèque apprit de bonne heure tous les secrets de l'art oratoire; il se livrait à l'étude avec une ardeur excessive, et, très-jeune encore, il parut avec éclat au barreau. Caligula, qui avait des prétentions à l'éloquence, prit ombrage de ses débuts. Pour se faire oublier, Sénèque étudia la philosophie et s'attacha d'abord à la secte du Portique; puis la secte pythagoricienne eut ses préférences, et il en pratiqua l'abstinence avec

une sévérité que lui rendait plus facile et plus nécessaire sa constitution maladive. Il avait alors trente-cinq ans. Cette frugalité inquiéta, Sénèque le crut du moins, comme avait inquiété son éloquence. Craignant d'être confondu avec les sectateurs du judaïsme, du christianisme probablement, sur les instances de son père, il se mit à vivre comme tout le monde. Mais il conserva toujours quelque chose de sa première sobriété : tempérant au sein même de l'opulence, il s'interdit constamment l'usage du vin, des parfums, des bains délicats, des mets recherchés.

Caligula n'était plus. Sénèque rentra dans la carrière politique d'où il s'était un moment retiré ; il brigua et obtint la questure, et ouvrit en même temps une école que fréquentèrent les premiers personnages de l'empire. Les honneurs et l'art oratoire n'occupaient cependant pas, à ce qu'il paraît, toutes ses pensées et tous ses moments ; de plus tendres soins y trouvaient place. Sénèque aimait Julie, fille de Germanicus et s'en fit aimer; cette liaison lui fut fatale : Sénèque fut exilé en Corse, l'an 41.

Cependant Agrippine gouvernait sous le nom de Claude, son oncle, qu'elle venait d'épouser. Jalouse de donner à son pouvoir, doublement usurpé, l'éclat et le prestige d'un nom célèbre, elle fit rappeler de l'exil Sénèque, et l'attacha comme précepteur à Néron, son fils, adopté par Claude. Sénèque lui

resta fidèle jusqu'au moment où il lui sembla que la mère de l'empereur ne devait pas toujours être la maîtresse de l'empereur et de Rome. Il obtint, l'an 50 de Jésus-Christ, les honneurs de la préture; il avait alors quarante-huit ans. Appelé à cultiver dans Néron des espérances plus tard cruellement démenties, Sénèque ne manqua-t-il ni à son caractère de philosophe ni à une si haute mission? Nous examinerons plus loin cette question. Quoi qu'il en soit, devenu ministre de Néron, Sénèque fut mis à de rudes épreuves; il lui fallut défendre son élève et des séductions de la cour et des séductions d'Agrippine, ainsi que de ses projets ambitieux. La crainte des desseins de cette femme impérieuse et vindicative alla-t-elle dans le précepteur jusqu'à donner à Néron le conseil de la faire mourir? On l'ignore; mais il fera l'apologie de ce parricide : tache indélébile dans sa vie.

Rome, alors pourtant si dégradée, flétrit de son indignation cette odieuse complaisance, qui ne put d'ailleurs sauver Sénèque du ressentiment qui s'amassait secrètement contre lui au cœur de Néron, et que le philosophe du reste ne chercha pas à conjurer, bien qu'il le prévît. Ce naturel féroce de Néron ne s'était pas en effet longtemps contenu, même sous la main habile et légère de son précepteur : dès la seconde année de son règne, Néron avait empoisonné Britannicus. La sagesse de Sénèque, obligée de

combattre constamment de telles violences, tantôt y cédait pour en mieux triompher, tantôt s'y opposait ouvertement. Toutefois son influence et auprès de Néron et dans l'opinion des Romains s'affaiblissait des dignités mêmes qui lui étaient prodiguées. Les plaintes ne manquèrent point, et Suilius, personnage méprisable du reste, s'en rendit l'interprète. Sénèque luttait ainsi avec désavantage contre les vices et les cruautés de Néron, quand vint à lui manquer l'appui qui jusque-là l'avait soutenu : Burrhus mourut. Les favoris dont s'entoura alors l'empereur ne négligèrent rien pour perdre Sénèque, qui voulut, en le prévenant, conjurer l'orage. Il demanda à son maître la faveur de se retirer, faveur que, dans une réponse perfidement respectueuse, celui-ci lui refusa. Il fut donc contraint de rester à la cour ; mais, dès ce moment, il y vécut comme dans une solitude. Il congédia cette foule de courtisans qui remplissaient sa maison ; il renonça à son brillant train de vie, voyant néanmoins Néron quelquefois encore, et se mêlant de l'administration. Mais bientôt ce reste de déférence et d'assentiment donné au prince qui avait été son élève ne fut plus possible. Néron marchait de crimes en crimes. Sénèque, qui jusque-là prolongeait, autant que faire se pouvait, son séjour à la campagne, demanda une seconde fois à se retirer dans une terre éloignée. Sur un nouveau refus du

prince, il prétexte une maladie pour ne point sortir de chez lui. Néron comprit cet éloignement de Sénèque ; il voulut le faire empoisonner. Sauvé de ce danger par la fidélité d'un affranchi, Cléonicus, Sénèque désormais se borna, pour toute nourriture, à quelques fruits de son jardin, et pour toute boisson, à de l'eau courante. Il ne put toutefois échapper à la cruauté de Néron. Compromis, nommé du moins, dans la conspiration de Pison, il mourut de cette mort admirable que Tacite, qui pourtant n'aimait point trop notre philosophe, a si bien retracée. Quelles que soient la mobilité et la contradiction des maximes de Sénèque avec plusieurs actes de sa vie, n'oublions point une telle mort ; elle compense, si elle ne les absout, bien des faiblesses.

Rhéteur, philosophe, précepteur, ministre et victime de Néron, telles sont les circonstances principales de la vie de Sénèque ; nous y rattacherons l'examen de ses ouvrages. Prenons d'abord Sénèque dans son exil ; voyons-le dans la *Consolation à Helvie*, qui en est la date et le fruit. Ne saisit-on pas dans ce traité le germe et comme les ébauches des pensées philosophiques de Sénèque ? N'y trouve-t-on pas quelques-unes de ces influences qui devaient donner à son imagination, déjà si vive et si originale, une teinte forte et mélancolique ? Cette solitude dans une contrée rude et sauvage n'a pu être perdue pour Sénèque ; il a évidemment puisé

dans la contemplation du ciel ces grandes et vives images sous lesquelles il aime à peindre le cours régulier des astres et les beautés de la nature, magnifiques descriptions que sa plume ne se lassera pas de reproduire. Du reste ces sublimes spectacles ne le consolaient pas aussi efficacement qu'il le dit, sans doute pour ne point attrister Helvie, s'il faut du moins lui attribuer cette autre consolation si peu digne de lui, la *Consolation à Polybe*, affranchi de Claude, dont il cherche, par les plus basses adulations, à obtenir son rappel. Rattachons à ces deux traités, personnels en quelque sorte à Sénèque, une autre et plus noble et plus désintéressée *Consolation* qu'il adresse à Marcia, production d'une date antérieure aux deux ouvrages que nous venons de rappeler, car elle est dédiée à une dame qui avait été en faveur auprès de l'impératrice Livie. Jusqu'ici Sénèque, à proprement parler, ne s'érige point en philosophe; il écrit pour les siens, pour lui-même, pour ses amis, pour se consoler et les consoler de son exil, pour chercher à en obtenir la fin. C'est là la première partie de la vie de Sénèque, et comme la jeunesse et le naturel de son talent et de son âme; désormais il va jouer un rôle, et revêtir le manteau de philosophe; nous ne retrouverons guère plus l'homme qu'à la fin de sa carrière et de ses ouvrages, dans ses *Lettres*.

Quand Sénèque avait cru devoir, pour échapper

aux défiances et à la jalousie oratoire de Caligula, se réfugier dans la philosophie, c'était d'abord au Portique qu'il s'était adressé; aussi cette influence est-elle manifeste dans les premiers traités de Sénèque, qui en reproduisent, en y ajoutant, toutes les exagérations. Ainsi, dans la *Constance du sage*, réponse, on le croit, aux attaques de la fortune qui l'exilait en Corse, Sénèque n'a pas assez d'éloges pour l'insensibilité farouche de Stilpon. Sénèque, on le voit, est à l'état de ferveur et d'intolérance philosophiques; les maximes qu'il prêche sont un écho des déclamations entendues à l'école et non un résultat de la réflexion; le temps et l'expérience de la vie aidant, Sénèque les adoucira ces maximes. Dans ce traité, Sénèque se prononce pour une autre exagération de sagesse, la contemplation absolue. La contemplation est le rêve de la jeunesse, quand elle n'est pas le calcul de l'égoïsme; nul n'a le droit de se retirer de la société avant d'y avoir satisfait : dans la misanthropie il entre plus de vanité que de sagesse. Rompre avec le monde, s'absorber dans les extases de la rêverie, être à soi-même son univers, son spectacle et sa fin, ce sont là les caprices jaloux du cœur de l'homme, les décevantes fantaisies de son esprit : ainsi Rousseau, dans sa petite île et sur son lac de Bienne, dans le quiétisme solitaire et orgueilleux de sa pensée, réalisait le rêve de la contemplation sen-

sualiste, et de cette mélancolie que Montaigne appelle *friande*. Du reste Sénèque ne tarda pas à adoucir la rigidité de ses maximes. Ainsi dans la *Tranquillité de l'âme*, adressé à Serenus, capitaine des gardes de Néron, il s'écarte plus d'une fois des principes du stoïcisme. Aussi conjecture-t-on que ce traité date des commencements de l'élévation de Sénèque, qui semble, au début, faire allusion à son soudain changement de fortune. S'il y parle encore avec toute la hauteur de l'école du mépris de la mort et de la pauvreté, il termine en conseillant à son ami des distractions fort profanes, entre autres, l'excès passager du bon vin. Serenus sans doute outra les conseils de Sénèque; car Pline nous apprend qu'il périt lui et tous ses convives empoisonnés par des champignons : mort plus digne d'un épicurien que d'un élève du Portique.

Dans le *Repos du sage*, Sénèque se prononce pour la vie active avec autant d'enthousiasme que, dans la *Constance du sage*, il avait fait pour la vie contemplative : aussi conjecture-t-on que *le Repos du sage* est de l'époque où, revenu de l'exil et porté à la cour d'Agrippine, Sénèque voyait s'ouvrir devant lui la carrière des honneurs et de la fortune.

On rattache à cette même époque, mais sans certitude aucune, le traité *de la Providence*, adressé à Lucilius Junior, le même auquel Sénèque a dédié ses lettres. Les critiques supposent que ce traité

formait l'un des livres d'un ouvrage complet sur la morale, auquel Sénèque travailla dans les dernières années de sa vie, et dont lui-même parle dans quelques-unes de ses lettres. Le titre de *la Providence* ne paraît pas être le véritable titre de cet ouvrage, dans lequel en effet Sénèque n'examine pas dans toute son étendue cette grande question. Il se demande simplement : pourquoi les gens de bien sont-ils malheureux? L'homme de bien, répond Sénèque, n'est jamais malheureux; ces disgrâces, qui à vos yeux sont des malheurs, sont en réalité des épreuves; épreuves que Dieu réserve à ses élus, aux enfants de sa prédilection, à ces justes qu'il se prépare et se destine.

La *Vie heureuse* n'est, sous un autre titre, qu'une continuation du *Repos du sage;* c'est en même temps une apologie de Sénèque et un témoignage curieux de la manière dont s'étaient modifiées ses opinions. Sénèque composa sans doute ce traité dans le temps où, depuis trois ans à la cour de Néron, il éveillait par sa faveur et son opulence les plaintes dont Suilius s'était rendu l'écho. Il y a oublié complétement Zénon; il ne se souvient plus que d'Épicure. Pour Sénèque la vie heureuse est un sage tempérament entre les jouissances de l'âme et celles du corps. Il déclare bien, il est vrai, que la vie heureuse est inséparable de la vertu, et que la volupté n'en est pas le but; mais il ajoute que, sans les

chercher, la vertu reçoit les plaisirs, et s'applaudit, non de l'usage qu'elle en fait, mais des bornes qu'elle leur prescrit. Puis, déclinant insensiblement à Épicure qu'il a d'abord combattu, il ne craint pas d'avancer que, pour qui ne s'arrête point à la surface, cette morale est saine et même austère. De l'apologie de l'épicuréisme, Sénèque passe à l'apologie de la philosophie en général, ou plutôt à son apologie personnelle : « Pourquoi parles-tu plus courageusement que tu ne vis ? Pourquoi possèdes-tu une campagne plus soignée que ne le demande l'usage prescrit par la nature? D'où vient que tu as un mobilier plus brillant que la loi ne l'admet? D'où vient que chez toi l'on boit du vin plus vieux que toi? D'où vient que l'on arrange ta maison, et que l'on plante des arbres destinés à ne donner que de l'ombre? » A quoi Sénèque répond : « C'est de la vertu et non de moi que je parle; et quand j'éclate contre les vices, c'est d'abord contre les miens; quand je pourrai, je vivrai comme il faut vivre. Les philosophes ne font pas ce qu'ils disent? Ils font cependant beaucoup par cela seul qu'ils disent, et que leur esprit conçoit des idées honnêtes; est-il surprenant qu'ils ne montent pas plus haut, ayant entrepris de gravir des pentes escarpées? »

On s'aperçoit que Sénèque est à la cour, et qu'il a besoin pour lui-même de cette indulgence qu'il réclame pour les faiblesses de la philosophie; c'est

alors probablement qu'il avait et pour son élève et pour ses favoris cette complaisance affable, *Comitate honesta*, éloge ou reproche que lui adresse Tacite. L'apologie que fait Sénèque de la nécessité ou du moins de la convenance du superflu pour la philosophie, en certaines circonstances ou positions, est évidemment une réponse indirecte et adroite à ses détracteurs. On voit, du reste, combien le traité de Sénèque ment à son titre : la *Vie heureuse;* en effet, l'épicuréisme, si dégagé qu'il soit des jouissances matérielles, peut-il donner le bonheur? Sénèque a mieux traité une question que devait agrandir et élever la parole chrétienne, mais dont la philosophie, dont l'homme a dû toujours se préoccuper : la *Brièveté de la vie;* qui en effet n'y a songé? Ce sont ces réflexions tristes de chaque jour, et les raisons qui en peuvent distraire ou consoler, que Sénèque s'attache à développer. Il peint avec vigueur et une mélancolie nouvelle le contraste de notre fragilité et de notre orgueil; il se complaît et triomphe dans le tableau éloquent de nos longues espérances et de nos courtes destinées.

Les derniers ouvrages que nous venons de passer en revue nous paraissent former la seconde période de la vie philosophique de Sénèque : maximes de l'école exagérées d'abord, ensuite adoucies, contradictions fréquentes, éloge alternatif de la vie active et de la vie contemplative; on sent que le

philosophe n'est point encore fixé; il est partagé entre les soins de l'ambition et les préceptes qu'il étale. Plus d'une fois, sous ses brillants lambris, au milieu de ses magnifiques villas, il a, je le crois, regretté les sauvages montagnes de la Corse, et cet air libre que lui apportait le vent de la mer; mais il n'en est pas moins, quoi qu'il dise, sous le charme des richesses et les séductions du pouvoir; philosophe d'intention, plutôt que de fait. Voyons-le donc à la cour, et dans cette lutte qu'il soutient contre un prince dont les penchants secrets n'ont pu tromper son œil clairvoyant.

Je réunis ici trois traités qui, bien qu'ils n'aient pas tous trois été composés, à la même date, se rapprochent par le sujet: les traités de *la Colère*, de *la Clémence* et *des Bienfaits*. Le traité sur *la Colère*, qui paraît le plus ancien des ouvrages de Sénèque, fut probablement publié au commencement du règne de Claude, lorsque chassé du barreau, par les ombrages de Caligula, Sénèque revint à la philosophie; aux nombreuses allusions dont est rempli ce traité sur les excès de ce prince, on voit que s'il n'a été écrit sous Caligula même, il l'a été, quand sa mort était encore récente. Ce traité est dédié à Annéus Novatus, celui des frères de Sénèque qui, dans la suite, prit le nom de Junius Gallion.

La colère, Valère-Maxime le reconnaît, était un des vices dominants des Romains. Dans cette sou-

veraine licence que donnait au maître le droit de vie ou de mort sur l'esclave, ces violences du caprice et du luxe étaient devenues plus excessives encore. Sénèque, en attaquant cette passion, mettait donc le doigt sur une des plaies les plus vives et les plus profondes de la corruption romaine. Les conseils qu'il donne et les remèdes qu'il y apporte sont quelquefois d'une douceur admirable. N'était-ce pas, pour ainsi dire, dans la prévision des cruautés de Néron, comme sous l'impression des fureurs de Caligula, qu'il voulait, devançant un vœu sur lequel la législation moderne hésite encore, qu'on abolît la peine capitale?

Le traité de *la Clémence*, dédié à Néron, alors âgé de dix-huit ans, est le souvenir et comme la date de la part que prit Sénèque à l'éducation de ce prince. Ce traité est-il, comme le veulent quelques commentateurs et surtout Diderot, un trait de courage et d'indépendance de la part de Sénèque qui, ayant entrevu Néron encore caché aux Romains, aurait hasardé, sous un voile transparent de respect et de louanges, de sévères avertissements? Ou bien est-il une flatterie simplement, un programme politique destiné à tromper Rome et sur le précepteur et sur l'élève? N'y faut-il voir que le résumé ou le fond de ces professions officielles de clémence que Sénèque mettait à tout propos, nous dit Tacite, dans la bouche de Néron? « Néron s'imposait la clémence dans des

discours fréquents que Sénèque, afin de prouver la sagesse de ses institutions, ou pour faire admirer son esprit, publiait par la bouche de son élève. » Non, cette profession de foi politique n'était pas, comme le semble penser Tacite, une simple montre d'éloquence ; c'était, je le crois, un heureux engagement que Sénèque voulait faire contracter au prince. Il faisait, je le veux bien, promettre à Néron plus sans doute qu'il ne devait tenir, et là comme ailleurs l'exagération se retrouvait ; mais au fond c'était un sentiment vrai autant qu'une grande pénétration qui lui dictait ces éloges et ces recommandations de la clémence. Si les éloges donnés au gouvernement de Néron n'étaient pas précisément un trait de courage, ce n'était donc pas non plus une basse flatterie. Sénèque, avec une franchise qui paraît de la vérité, se rend cette justice que jamais il n'a usé de lâches complaisances envers Néron, et qu'il avait plutôt à se reprocher la rudesse que les douceurs de son langage.

Si du reste Sénèque avait pu un instant se faire illusion, je ne dis pas sur le caractère de Néron, mais sur l'effet de ses leçons, cette illusion fut bientôt dissipée : *les Bienfaits* sont, sous ce rapport, la rectification de *la Clémence ;* ils furent, en effet, composés dans les dernières années de la vie de Sénèque, de l'an 60 à 65 probablement, à cette époque où s'apercevant du changement de Néron à son égard,

Sénèque, sous prétexte de soigner sa santé, affectait de se retirer de la cour, d'éviter l'aspect du public et de vivre dans la solitude. Nous n'examinerons point ici, au point de vue de la critique littéraire, ce traité, un des plus considérables de Sénèque, et auquel, entre autres défauts, ne manquent ni les digressions ni les redites; nous tâcherons d'y saisir et d'en faire ressortir une autre face. Tout ce traité nous semble être une protestation contre ces biens que Sénèque avait reçus de Néron dont alors il voulait secouer le joug. Au soin qu'il prend, en plusieurs endroits, de montrer que les bienfaits d'un tyran n'obligent pas; aux nombreux exemples qu'il cite à l'appui de cette opinion, ne peut-on reconnaître une secrète impatience de ces richesses et de ces bienfaits, faveurs dont Néron veut l'enchaîner? Remarquez-le bien en effet : dans ce traité, Sénèque semble moins occupé (qu'on me pardonne cette conjecture) à vanter la bienfaisance, qu'à dire comment elle se peut gâter par la manière dont elle s'exerce; il y met tant de conditions, il y veut tant de délicatesse, que l'ingrat sera bien maladroit, s'il ne trouve quelque prétexte plausible et même à ses yeux honnête de se délivrer d'un fardeau, toujours pesant à notre orgueil plus encore qu'à notre légèreté, le fardeau de la reconnaissance? Quoi qu'il en soit, cette tentative d'empoisonnement de la part de Néron sur Sénèque, que nous avons mentionnée,

était venue détruire entre le précepteur et l'élève ces dernières déférences qui les liaient encore en apparence l'un à l'autre. Sénèque vécut désormais entièrement retiré à la campagne ; il y vécut avec sa belle et vertueuse épouse Pauline, occupé en grande partie à écrire ses *Lettres* qui sont, sans contredit, le meilleur de ses ouvrages, et celui où la philosophie se montre sous de plus douces et plus naturelles couleurs. Mais, avant de parler des *Lettres* arrêtons-nous au traité des *Questions naturelles*. Ébauché en même temps que la consolation à Helvia et la consolation à Polybe, ce traité ne fut achevé que dans les dernières années de l'auteur. « Je ne m'abuse pas, dit-il en s'adressant à Lucilius, sur la grandeur de l'édifice dont je pose les fondements dans ma vieillesse; je la sens cette vieillesse qui me talonne, qui me reproche les années consumées dans des soins frivoles : c'est une raison de plus pour me hâter, et pour compenser à force d'activité la perte d'une vie mal employée. Il faut prendre sur la nuit pour étendre la durée du jour, retrancher les occupations inutiles. Que l'âme ne se consacre plus qu'à elle; qu'à l'instant de fuir le monde, du moins elle jette un regard sur elle-même. Oui, la résolution en est prise; elle va s'aiguillonner, mesurer la brièveté du temps qui lui reste, et, par l'emploi judicieux de la vie présente, regagner toutes les heures qu'elle

a perdues. Le repentir est le guide le plus fidèle dans la voie du bien. Ce langage serait encore le mien, si je n'étais qu'un enfant ou qu'un jeune homme; mais c'est dans mon déclin que je mets la main à cette œuvre sérieuse, grave, immense. Je ferai ce que l'on fait en voyage : quand on est parti trop tard, on compense le délai par la vitesse. » Puis, dans une préface qui, par la grandeur des idées, la magnificence du langage, rappelle ces contemplations de la nature, ces extases religieuses et poétiques auxquelles Sénèque, dans son exil, aimait à s'abandonner, à la vue du ciel et de la mer, il s'écrie : « Sur tous les points de la terre, c'est de la même distance que nos regards se dirigent vers les cieux. Pourvu donc que mes yeux ne soient pas privés de ce spectacle dont ils ne se peuvent rassasier; pourvu que je puisse contempler la lune et le soleil, observer les autres astres, suivre leur lever, leur coucher, leurs distances, rechercher les causes de leur accélération et de leur ralentissement; admirer pendant la nuit ces milliers d'étoiles brillantes, dont les unes sont fixes, tandis que les autres s'écartent à une distance plus considérable et roulent dons le même orbite; pourvu que je vive au milieu de ces grands objets, que j'habite avec les dieux autant qu'il est permis à un faible mortel, et que mon âme, aspirant à contempler sa véritable patrie, se tienne toujours dans

cette sphère élevée, que m'importe la fange que je foule à mes pieds? »

En dehors de l'histoire qui retrace les guerres et les révolutions des empires, n'y a-t-il pas une autre histoire et plus noble et plus utile à composer, l'histoire des bienfaits des dieux, c'est-à-dire des bienfaits de la nature répandus par les dieux? Tel est le point de vue philosophique nouveau sous lequel, dans les *Questions naturelles*, Sénèque examine l'histoire de la nature, prenant pour ainsi dire en pitié les écrivains qui se sont consumés à retracer les exploits, ou, si l'on veut, les crimes des héros, au lieu de consacrer leur talent à peindre et à faire aimer les bienfaits des dieux et les beautés de la nature. Après cette exposition à la fois simple et imposante, Sénèque fait un aveu qui doit d'avance obtenir grâce pour les nombreuses erreurs de sa physique : il reconnaît combien, jusqu'à lui, la science a été faible et incertaine : ainsi le respect, l'indulgence qu'il a pour ses devanciers, nous portent tout d'abord à lui accorder la même bienveillance. Si Sénèque signale l'imperfection de la science, il a aussi le pressentiment de ses découvertes futures : *Veniet tempus, quo posteri tam aperta nos nescisse mirentur.*

La physique n'est du reste pour Sénèque qu'un prétexte à des applications morales, à des peintures vives et piquantes des mœurs romaines. S'il parle de la composition des miroirs, il montrera surtout

l'abus que la coquetterie et le vice en ont fait. Traite-t-il des poisons ? Il abandonnera sans scrupule l'histoire naturelle pour faire une sortie éloquente contre les incroyables recherches de la sensualité romaine. Bien que déplacées dans un ouvrage scientifique, ces déclamations n'y déplaisent point; en effet, pour Sénèque, il l'annonce lui-même, le principal, c'est l'application morale : la physique n'est que l'accessoire. Toutefois Sénèque n'a pas seulement pour but de flétrir les raffinements de la sensualité romaine; il se propose une autre tâche : il veut dissiper, par l'explication des phénomènes célestes, les erreurs superstitieuses et les vaines frayeurs. A ce point de vue, il est l'élève et le continuateur, mais le continuateur religieux d'un poëte qu'il aime à citer, de Lucrèce. Ainsi, a-t-il à examiner les effets de la foudre? il laisse bien vite la question physique pour ne s'occuper que de la question philosophique. Il suit la même règle pour tous les grands phénomènes, pour les révolutions soudaines ou ordinaires de la nature. Ce qu'il veut avant tout apprendre à l'homme, c'est à ne point craindre la mort; c'est à se reconnaître au-dessus de ces forces brutes qui le peuvent écraser. Ce sont là les grandes questions que Sénèque se plaît à traiter; mais, il faut le dire, ces questions que Sénèque pose au début de son ouvrage, il les abandonne ensuite. Peut-être a-t-il reconnu qu'il était

impuissant à les traiter, à les résoudre du moins? Mais il les agite, il les soulève avec effort; n'est-ce pas déjà beaucoup?

Chercher dans l'étude des phénomènes célestes ou naturels des leçons morales et des instructions populaires; au delà de la terre, apercevoir le ciel, c'est une des premières pensées de Sénèque; il fait cependant servir l'étude de la nature à d'autres enseignements. En voyant l'ordre merveilleux de l'univers, il se demande qui l'a établi. Disciple heureusement infidèle de Lucrèce, il répare, il corrige les erreurs de son maître. Lucrèce, dans le dessein où il était de détruire les dieux, les montre ou indifférents aux choses humaines, ou aveugles dans leurs vengeances. Si nous l'en croyons, leur foudre s'égare, frappe au hasard, et, au lieu du coupable, souvent atteint l'innocent. Impuissants ou imprévoyants, les dieux n'épargnent pas même les temples qui leur sont élevés. Sénèque venge les dieux de ces reproches de Lucrèce. Amené par ses pensées à une autre question plus grave, la question du destin, Sénèque essaye de la résoudre; mais sans trancher cette question qui est l'éternel embarras des philosophes.

Nous voici arrivés au dernier et au plus précieux des ouvrages de Sénèque, les *Lettres*.

Les *Lettres* de Sénèque sont, de tous ses ouvrages, celui qu'on aime le mieux à relire. Si elles n'ont pas

été entièrement écrites pour la confidence, elles ne l'ont pas été non plus pour le public, comme les lettres de Pline le Jeune. Sénèque, tout d'abord, s'y montre plein d'un sentiment vrai et d'un désir continuel de réformes morales. Les conseils qu'il donne à Lucilius, il les prend pour lui-même; et cette leçon qui s'applique et doit profiter également au maître et au disciple, communique aux paroles de Sénèque un naturel et un intérêt que n'offrent pas les *Traités*. « Je ne crois pas, a dit M. de Maistre, que dans les livres de piété on trouve, pour le choix d'un directeur, de meilleurs conseils que ceux que l'on peut lire dans Sénèque. » Sénèque est en effet un directeur spirituel, un médecin des âmes; c'est le titre, disons mieux, la mission qu'il se donne lui-même, dans ses *Lettres*. Ici Sénèque ne fait plus de systèmes de philosophie; il n'est plus tout entier à Zénon ou à Épicure; d'Épicure et de Zénon il ne prend que ce qu'il y a de bon : il ne se drape pas et ne se pose plus en philosophe, il est homme. On voit qu'il a souffert de la vie, et qu'il y est devenu plus tolérant, c'est-à-dire plus sage. Il prêche bien encore la retraite, mais plus simplement; il la donne seulement comme un refuge et un remède à l'âme malade, et non comme une orgueilleuse séparation; et en la conseillant, il la place sous l'œil de Dieu. Il accepte doucement la vieillesse, et, sans la braver, envisage la mort résolûment, se préparant

contre elle par une vie meilleure. Ses réflexions, et sur la mort et sur la vieillesse, sont pleines de charme et portent le cachet de la plus pure morale. Oh! que je l'aime mieux, quand le stoïcien est tout simplement un bon et tendre mari; quand, triste et malade, il consent à se laisser soigner par sa chère Pauline!

Mais il est un point sur lequel Sénèque, en vieillissant, ne se rétracte pas, qu'il exalte au contraire, c'est le suicide. Le suicide est pour Sénèque l'idéal de la philosophie, et de la doctrine stoïcienne la partie qu'il retient avec le plus d'amour. Le suicide, dans les *Lettres*, s'est cependant aussi modifié; il n'a plus ces violences dont Caton, le type du suicide, n'avait pu se défendre : le suicide est devenu épicurien; ce n'est plus un sacrifice, mais un plaisir, un dernier privilége que les Romains se sont réservé, et, après une vie de satiété et d'ennuis, la volupté suprême. Comment s'était conservée, au milieu des vérités qui illuminent la morale de Sénèque, cette dernière et triste erreur du suicide? La tyrannie la rendait nécessaire; et ici, il faut restituer à certains morceaux des écrits de Sénèque le sens qu'ils avaient au moment où Sénèque les composait, et qui, au lieu de déclamations qu'ils nous paraissent, en faisait des avertissements utiles et directs. Ne nous étonnons pas de voir Sénèque tenir constamment les Romains dans la crainte et sous le coup de la mort;

de le voir nous montrer les grands tremblants au faîte de leur puissance et saisis de vertige, quand de cette élévation leurs regards viennent à plonger dans l'abîme qui est à leurs pieds. Cet abîme, en effet, est toujours ouvert; victimes et bourreaux, délateurs et accusés y tombent pêle-mêle. Tacite est à cet égard le commentaire nécessaire et terrible de Sénèque.

Ainsi les Romains étaient forcés de compter la mort, une mort prématurée et commandée par la tyrannie, au nombre des accidents ordinaires; et cependant, emportés qu'ils étaient par l'ivresse des plaisirs, ils ne s'en voulaient point laisser distraire par cette sombre et importune prévision; ils s'arrangeaient donc pour avoir, le cas échéant, contre cette éventualité un remède tout prêt : ce remède, c'était le suicide; recette commode qui conservait aux voluptueux la sécurité de leurs plaisirs, aux philosophes l'indépendance de leur pensée. Ainsi se rencontrent, dans un même dénoûment, et Sénèque et Pétrone.

Ces prévoyances, du reste, et ces méditations de la mort, qui reviennent plus fréquemment dans la dernière partie des *Lettres* de Sénèque, n'ont point la roideur et l'exagération des autres morceaux de ce philosophe sur le même sujet. Sénèque, on le sent, se prépare simplement à cette mort qu'avait déjà essayée sur lui Néron, et qui ne se pouvait

longtemps faire attendre. Ce n'est plus, je cite ses propres expressions, ce n'est plus un philosophe en chaire, *cathedrarius philosophus*, c'est un sage qui, sans faste, se dispose à mettre ses maximes en pratique. Vienne le centurion envoyé par Néron, et Tacite nous pourra tracer de Sénèque mourant ce tableau où il y a quelque chose de la mort de Socrate. Sénèque a donc confirmé par sa mort ses maximes; il a cru ce qu'il avait enseigné : la vertu lui est venue en la prêchant aux autres. Telle me semble, en effet, avoir été la marche des opinions de Sénèque, et la révolution qui s'est faite en lui. Dans son premier âge philosophique, il me paraît faire de la philosophie un texte à déclamations; plus tard il tempère, mais sans les corriger suffisamment, ces amplifications stoïciennes; enfin, l'âge et la menace toujours présente de Néron s'y joignant, Sénèque, faible et indécis jusque-là, n'hésite plus. Toutes ses dernières lettres sont empreintes d'une douce et profonde résignation. Voici, par exemple, sur la mort, une méditation presque chrétienne : « Pour moi, dans ma vieillesse, je m'applique à ne plus désirer ce que je désirais dans mon enfance. J'y songe toute la nuit, j'y songe tout le jour; ma seule occupation, ma seule pensée, est de guérir les maux invétérés de mon âme. Je tâche que chaque jour soit en raccourci ma vie entière, non que je le saisisse comme s'il était le dernier, mais je le con-

sidère comme s'il pouvait être le dernier. Je vous écris cette lettre avec l'idée que la mort peut m'appeler pendant que je l'écris. Je suis tout préparé à quitter la vie. Avant la vieillesse, je pensais à bien vivre; aujourd'hui, je pense à bien mourir; car c'est bien mourir que de mourir sans regret. Ce ne sont pas les années, ce ne sont pas les jours, qui feront que nous aurons assez vécu, ce sera la disposition de notre âme. Pour moi, mon cher Lucilius, j'ai vécu autant que je voulais; j'attends la mort comme un homme qui n'a plus besoin de rien. »

Tel fut Sénèque : déclamateur d'abord, philosophe ensuite, sage enfin. Sénèque a exercé une grande influence sur son siècle. Il a été doublement chef d'école, et comme écrivain et comme philosophe. Comme écrivain, c'est de lui que relèvent Pline l'Ancien, Florus et Tacite : « Tacite, dit Montaigne, ne tire pas mal à l'escrire de Sénèque. » Même Quintilien, quoiqu'il s'en défende, tient de lui. Son influence sur ces écrivains est manifeste; on retrouve en eux l'expression brillante, le tour pittoresque, le trait de Sénèque et sa recherche aussi quelquefois. Mais Sénèque a agi plus fortement encore sur leur pensée que sur leur style. Si, sous la plume de Tacite, l'histoire prend cette teinte philosophique, ce tour dramatique, cette forme sentencieuse qui piquent l'esprit, provoquent la réflexion, sans doute c'est à son génie qu'il faut principale-

ment attribuer cette physionomie nouvelle et profonde donnée à l'histoire; mais il faut bien aussi y reconnaître l'influence de Sénèque. Nous avons indiqué cette pensée de Sénèque qui, dans un passage du *Traité des Bienfaits*, regrette que des hommes distingués consacrent ou plutôt perdent leur temps à enregistrer laborieusement, au lieu des présents de la nature, les folies des conquérants, et à immortaliser les ravageurs de l'humanité, quand ils en devraient plutôt célébrer les bienfaiteurs. Qu'est-ce que cette idée, sinon le germe de l'histoire philosophique, de celle qui tient moins compte des faits que des conséquences qu'ils ont amenées, et substitue dans les annales de l'esprit humain l'histoire de la civilisation à celle de la guerre, qui n'est qu'une barbarie organisée? Ce tour philosophique se retrouve surtout dans les discours qui, dans les historiens, sont comme la partie plus particulièrement morale ou politique de leurs ouvrages.

Mais voici un autre historien où, moins remarquée, l'influence de Sénèque n'est pas moins sensible. Cet historien, c'est Quinte Curce. On a cherché, sans le pouvoir fixer encore, à quelle époque il fallait placer Quinte Curce : on peut, sans risquer de se tromper, le rattacher à l'école de Sénèque; il a, sinon le cachet de son style, du moins celui de sa pensée. Ses réflexions sur la fragilité des prospérités humaines, ses sympathies pour les malheurs

de Darius, et jusqu'à ce discours qu'il prête aux Scythes, discours où la satire du luxe et de la corruption est, comme dans Tacite, mise en regard de la simplicité des barbares, tout cela indique clairement le voisinage et l'influence de l'école de Sénèque.

Sénèque a donc, sinon le premier (son père y est pour quelque chose), du moins plus qu'aucun autre, provoqué le grand mouvement intellectuel qui a régénéré et fécondé le second siècle de la littérature latine. Mais, quelque gloire qui lui en revienne, elle n'est pas entièrement sienne toutefois : il en faut reporter à l'Espagne elle-même une partie. L'Espagne en effet joue, à cette époque, un rôle considérable dans l'histoire de l'esprit humain : elle exerce sur la littérature et la société romaine une puissante action. Si une lumière nouvelle pénètre dans la littérature latine ; si le monde romain s'ouvre, ainsi que le sénat, à des peuples et à des idées auxquels jusque-là il avait été fermé, cette tolérance lui vient du dehors, lui vient de l'Espagne. On a beaucoup et justement signalé l'influence de la Grèce sur le génie romain ; il y a eu sur sa littérature une autre influence moins remarquée et aussi heureuse, c'est celle qu'ont exercée, à dater du siècle d'Auguste, les écrivains espagnols et africains. A partir de ce moment, dans le monde romain et au sein même de Rome, il se fait, par le peuple

conquis chez le peuple conquérant, une révolution insensible, mais profonde. Des idées de tolérance, d'unité, de civilisation, de paix universelle, d'égalité politique s'y répandent. Pline l'Ancien va les reproduire; Florus les redit : c'est la revanche des peuples vaincus et la préparation de l'égalité future.



XIII

PLINE L'ANCIEN.

Nosse naturam : nihil habet in se hujus materiæ tractatio pulchrius.

(SÉNÈQUE, *Quæstiones naturales*, V, 14).

Pline vint au monde sous Tibère, l'an 23 de Jésus-Christ. Est-il né à Côme ou à Vérone? La critique hésite entre ces deux villes. Longtemps Vérone a eu sans contestation la gloire d'avoir donné le jour à Pline ; mais cette gloire, Côme la lui a plus tard disputée, et maintenant on regarde Côme comme la véritable patrie de l'immortel naturaliste. Pline passa ses premières années dans son pays natal; puis il vint à Rome, où il eut pour maître le grammairien Apion, que Tibère appelait un tambour et que lui Pline appelle un tambourin ; il y vint sous Caligula. Sous Claude, il y vit ce fameux com-

bat livré par les troupes romaines à un poisson monstrueux qui était venu échouer dans le port d'Ostie. Sous ces trois empereurs, ainsi que sous Néron, Pline vécut sans doute complétement ignoré; car il serait au moins téméraire de conclure des paroles de Pline sur Lollie Pauline, qu'il avait été admis à la cour de Caligula. Au dire de Pline le Jeune, Pline le Naturaliste n'aurait composé son *Traité des mots douteux* ou *des difficultés de la langue latine*, que pour échapper aux délateurs et aux soupçons de Néron. Pline le Jeune va trop loin : pourquoi donner à son oncle, après la chute de la tyrannie, le rôle de persécuté? L'obscurité de Pline ne le protégeait-elle pas naturellement contre les défiances et le mauvais vouloir du despotisme?

A l'âge de vingt-deux ans, Pline passa en Afrique; un an après, il alla servir en Germanie sous Lucius Pomponius, dont il sut se concilier l'amitié, et qui lui confia le commandement d'un corps de cavalerie ; Pline avait déjà composé son *Traité sur l'art de lancer le javelot* (*De jaculatione equestri*) : cet avancement n'était donc qu'une juste récompense. Plus tard, Pline écrira, par reconnaissance, la vie de Pomponius. Dès lors Pline emploie, au profit de la science, le repos que lui laissent ses occupations militaires. Il étudie les contrées qu'il parcourt, visite la source du Danube, et reconnaît les Chauques, qui habitent plus au nord et sur les bords de l'O-

céan germanique. Puis, des bouches de l'Èbre et du Wéser, il ira, comme Germanicus, reconnaître les rives de la mer du Nord et la Chersonèse cimbrique; il visitera peut-être aussi les provinces romaines à l'ouest du Rhin. Cependant, sur les rives germaniques, ce n'est pas la nature qui lui apparaît, c'est l'image même de Rome. Il croit voir en songe l'ombre de Drusus : elle lui ordonne d'immortaliser sa mémoire, et de faire l'histoire de toutes les guerres entreprises dans la Germanie. Aussitôt Pline rassemble les matériaux d'un ouvrage qu'il achèvera plus tard.

L'an 52 de Jésus-Christ, il retourne à Rome avec Pomponius; ce fut alors qu'il abandonna la carrière militaire pour se livrer entièrement au barreau et aux lettres.

Grammairien et rhéteur habile plutôt qu'orateur éloquent, il ne plaide que peu de causes. Déjà cependant, il prélude à sa gloire; déjà, selon l'expression de Tacite, il glisse son nom sur les tables de la renommée. Il publie les guerres de Germanie, demandées par l'ombre de Drusus. Pour échapper au tumulte de Rome, il se retire quelque temps à Côme; mais bientôt il quitte sa retraite, il part pour l'Espagne citérieure, où il est nommé procurateur de César. Quand il revient à Rome, Vespasien est sur le trône; Pline, qui l'a connu dans les guerres de Germanie, en est accueilli avec la plus grande

faveur. Tous les matins, avant le lever du soleil, Vespasien l'appelle auprès de lui; bientôt il le nomme préfet de la flotte romaine en station à Misène et chargée de surveiller toute la Méditerranée occidentale. L'an 79, Pline était à Misène; on vint lui annoncer qu'on apercevait à l'horizon comme un nuage qui s'élevait en forme d'arbre. Aussitôt Pline se fait transporter à Résina. Là, il observe le phénomène d'assez près, note les principales circonstances, puis se retire; et comme l'éruption ne paraît pas dangereuse, il s'endort en toute sécurité. Bientôt les pierres pleuvent sur la maison où il repose; la cour en est déjà remplie. Pline se lève, il veut s'embarquer; mais la mer est trop agitée, il reste sur le rivage, et bientôt il expire étouffé par les cendres et les exhalaisons sulfureuses du volcan : il avait cinquante-six ans. Ainsi périt Pline, le jour même qui vit disparaître Pompeïa et Herculanum; il meurt victime de son amour pour la science, et les flammes du Vésuve qui ont dévoré l'orgueilleux Empédocle, éclairent les tristes et majestueuses funérailles de l'historien de la nature.

Comment, au milieu de ses occupations militaires, de ses travaux de grammairien, d'orateur et d'historien, Pline a-t-il pu rassembler les matériaux de son *Histoire naturelle?* Son neveu nous l'apprend. A toute heure du jour, Pline lit ou se fait lire, écrit ou dicte : le matin, le soir, pendant le repas, au bain,

en voyage même, il a toujours avec lui un lecteur ou un secrétaire. Quand il se rend dans l'Espagne citérieure, il recueille assez de notes pour en faire cent soixante gros volumes. Ces extraits sont précieusement conservés et auront plus tard un grand prix : Largius Licinius en offrira jusqu'à 400 000 sesterces.

Pline reconnut dignement les faveurs de Vespasien en publiant son *Histoire naturelle* qui a immortalisé le règne de ce prince, protecteur des lettres et des sciences. Dans une préface, qui est en même temps une épître dédicatoire à Titus, Pline expose le but de son ouvrage ; on est fâché qu'il n'en paraisse pas comprendre, ou du moins que, par un artifice oratoire mal placé, il en diminue la grandeur. « Les volumes que je vous dédie, dit-il à Titus, ne supposent qu'un travail vulgaire. Ici, point de champ pour le génie, d'ailleurs si médiocre en moi; point de dialogues, de digressions, de harangues; point d'incidents merveilleux, d'épisodes variés, de détails agréables, à qui conte ou à qui écoute. Je décris la nature, c'est-à-dire tout ce qui existe, et dans la partie la moins noble, souvent en termes agrestes, exotiques, barbares même. Puis la route sur laquelle je voyage n'est ni battue, ni attrayante. » Ce sont là regrets de rhéteur. Non, ce travail n'est vulgaire, ni la matière n'est ingrate; c'est au contraire la plus riche et la plus noble qui se puisse traiter. La nature tout entière! fut-il ja-

mais sujet plus vaste et plus magnifique? Pline, cependant, l'agrandit encore; son livre en effet n'est pas seulement l'histoire de la nature; c'est, il le dit lui-même, une encyclopédie où viennent se réunir et aussi se heurter quelquefois toutes les sciences et tous les arts.

Nous n'esquisserons pas le plan de l'histoire naturelle; dans Pline ce que nous voulons surtout considérer, c'est la pensée philosophique et le style, le disciple de Sénèque et l'écrivain. Pline, nous l'avons dit, relève de Sénèque; l'histoire naturelle est, pour lui comme pour celui-ci, un texte de réflexions, ajoutons de déclamations morales. C'est ainsi que les conquêtes de l'industrie ne sont guère à ses yeux que des occasions nouvelles de luxe et de vices. Écho de Sénèque, entendez-le encore maudire la navigation, et le lin, c'est-à-dire les voiles qui en étaient alors le plus puissant mobile. Mais si les arts entretiennent le luxe, en revanche ne viennent-ils pas en aide à la faiblesse humaine? En échangeant leurs produits, les hommes, il est vrai, échangent quelquefois et multiplient leurs vices; mais n'agrandissent-ils pas aussi leurs idées? Les voiles, cette invention que vous blâmez, ont rapproché des mondes qui sans cela ne se seraient jamais connus. La science aujourd'hui considère autrement les progrès du luxe, qui sont aussi ceux de l'industrie; là où le monde ancien voyait une ruine, nous

voyons une ressource et presque une rénovation sociale : qui se trompait ?

Ce n'est pas seulement contre la navigation, c'est même contre les expériences de l'agriculture que s'élève Pline l'Ancien, quand, à l'exemple de Sénèque, il condamne ces travaux qui tourmentent incessamment la nature, non pas pour lui demander ce qu'elle peut et doit légitimement donner, mais pour lui arracher ce qu'elle voulait, ce semble, refuser à nos caprices. Quelle sensualité, par exemple, dans l'abus des parfums ! Aussi la verve de Pline éclate-t-elle contre ces délicatesses raffinées, contre ces incroyables recherches que les Romains portaient dans l'usage des parfums. C'était là une des grandes satisfactions de la sensualité romaine ; encore cette douce ivresse ne lui suffisait pas, il lui en fallait une autre plus forte et plus dangereuse ; à cette époque, les excès du vin sont une des plus communes et des plus honteuses jouissances de Rome corrompue. On sait avec quelle énergie Sénèque avait déjà flétri cette passion : Pline n'a pas contre elle moins de force et d'indignation.

Mais Pline ne prend pas seulement de Senèque les déclamations morales, il en prend aussi l'esprit noble et humain, la pensée du progrès ; après lui, il admire et proclame la mission civilisatrice de Rome : « Qui ne voit que le majestueux empire de Rome, ayant réuni l'univers, a fait avancer la civi-

lisation par l'universalité des échanges et les communications qu'engendre une paix heureuse? Qui ne sait que tout ce qui était caché jadis a dû être dès lors à l'usage de tous? » La passion de Pline, c'est la science. Avec quel enthousiasme il rappelle les découvertes astronomiques de Sulpicius Gallus qui expliqua au vulgaire les éclipses du soleil et de la lune; de Thalès de Milet, qui prédit l'éclipse de soleil qui eut lieu sous le règne d'Alyatte; d'Hipparque, qui dressa des tables du cours de ces deux astres pour six cents ans : « On croirait, dit-il, l'astronome admis au conseil de la nature. Génies vastes et plus qu'humains, d'avoir ainsi surpris la loi de ces deux grandes divinités, et affranchi d'effroi la malheureuse espèce humaine, qui tremblait en voyant dans chaque éclipse l'annonce de quelque grand crime, ou craignait la mort des astres, ou qui attribuait à des enchantements les éclipses de la lune, et venait à son secours en faisant un bruit discordant; gloire à vous, interprètes du ciel, génies aussi étendus que la nature! » « Nous sommes vraiment des ingrats, dit-il ailleurs, pour ceux dont les travaux et les recherches nous ont éclairés. Telle est l'étonnante lèpre de l'esprit humain : des scènes de carnage et de sang remplissent nos annales, et les crimes des hommes sont la seule leçon offerte à qui ignore le monde qu'il habite. » Puis il s'indigne contre l'abandon où est tombée la science, contre

cette soif de l'or qui, aux recherches désintéressées de l'étude, préfère les satisfactions matérielles : « Je ne puis trop m'étonner que tant d'hommes se soient livrés à des recherches si pénibles sur une terre en proie aux discordes, morcelée en tant d'empires, c'est-à-dire de factions, malgré la guerre, malgré une hospitalité souvent infidèle, et des routes interceptées par des pirates ennemis du genre humain; tandis qu'aujourd'hui, au sein d'une paix heureuse, sous un prince que charment les progrès de la civilisation et des arts, on ne se met nullement en peine de faire de nouvelles recherches. Que dis-je? on n'étudie pas même les découvertes que les anciens ont faites. Une foule immense de navigateurs parcourt aujourd'hui, il est vrai, l'étendue des mers; mais qui les entraîne? L'amour de l'or, et non celui de la science. Ces cœurs aveugles, et que l'avarice seule fait palpiter, ne songent pas même que la science leur aplanirait la route. En ce moment même beaucoup de gens tournent mes travaux en ridicule; ils les accusent de frivolité; mais quelque peine qu'ils me coûtent, c'est une grande consolation pour moi de partager ce dédain avec la nature. »

Aussi préfère-t-il aux conquêtes de la guerre les conquêtes pacifiques de l'agriculture : « Grâce à la paix dont jouit l'univers sous l'immense et majestueux empire de Rome, nous voyons réunis dans

la même société des hommes de tous les climats et de toutes les nations; nous voyons les montagnes mêmes, qui portent leurs cimes jusque dans les nues, nous offrir le tribut de leurs plantes et de leurs productions diverses. Il a suffi de quelques découvertes pour placer des hommes au rang des dieux; et combien n'en connaissons-nous pas qui sont devenus célèbres par les plantes auxquelles on a donné leur nom? éternelle et douce récompense de leurs bienfaits! » Bernardin de Saint-Pierre, s'inspirant de Pline, a dit : « Je me suis souvent étonné de notre indifférence pour la mémoire de ceux de nos ancêtres qui nous ont apporté des arbres utiles. Les noms de ces bienfaiteurs sont, pour la plupart, totalement inconnus, cependant leurs bienfaits se perpétuent pour nous d'âge en âge. Certainement, si j'avais quelque souhait à faire pour perpétuer mon nom, j'aimerais mieux le voir porté par un fruit en France, que par une île en Amérique. Le peuple, dans la saison des fruits, se rappellerait ma mémoire; mon nom, dans les paniers des paysans, durerait plus gravé que sur les colonnes de marbre. Je ne connais point, dans la maison de Montmorency, de monument plus durable et plus cher que la cerise qui porte son nom. »

Mais quoi! cette *Histoire naturelle* conçue dans une telle pensée de pitié pour l'homme et d'admiration pour la science, serait-elle entièrement vide de la

divinité? Bernardin de Saint-Pierre, que nous citions tout à l'heure, ne pouvait se résoudre à le penser, et ne sachant où trouver dans Pline le dieu qu'il y cherchait, il a supposé que les pages où Pline le montrait, nous ont été dérobées. Malheureusement cette supposition n'est guère probable. Pline n'est pas déiste, il est panthéiste. S'il fait quelquefois reparaître les dieux que souvent il supprime, c'est pour les mettre au-dessous de l'homme : il leur en veut de nos misères, de nos faiblesses, de nos erreurs. Son âme, qu'il affecte de nous montrer découragée et chagrine, au fond, elle est tendre et sympathique. Ce n'est pas à la misanthropie, c'est au contraire à l'amour de l'humanité qu'il faut attribuer sa tristesse. Notre infirmité fait le désespoir de Pline. En la contemplant, il se laisse aller, comme Lucrèce, à un sombre découragement. Il faut pourtant que, maudissant les dieux, il ait où se prendre et se satisfaire. Alors son amour trompé se reporte sur la nature: c'est elle qu'il adore, qu'il exalte, qu'il déifie.

Après avoir examiné dans Pline l'historien philosophe de la nature, il faut considérer l'écrivain. L'écrivain est quelquefois rhéteur. C'est le rhéteur, nous l'avons dit, qui regrette de traiter une matière où les ornements ne sont pas possibles, et dans plusieurs parties de son ouvrage, se laisse aller à des déclamations importées de l'école, a recours à des transitions laborieusement étudiées, à des tours

prétentieux et à des expressions obscures et tourmentées. Ces morceaux, où éclate cependant tant de verve et de pompe, ne sont point pour nous les passages où se révèle le vrai mérite de Pline ; esquisses brillantes, mais trop fortement colorées, ils manquent de cette simplicité qui devrait être la première qualité de l'historien de la nature. La beauté réelle et l'originalité de Pline sont ailleurs.

Là où est le génie d'un peuple, là doit être la richesse de son idiome. Malgré les efforts de tant d'immortels écrivains, la langue philosophique n'a jamais été entièrement importée et naturalisée à Rome. La veine romaine était ailleurs. C'est dans l'agriculture et les arts qui s'y rattachent, qu'il faut chercher l'originalité native de Rome ; c'est là que nous trouverons la fécondité de l'idiome romain. De Caton jusqu'à Pline, ni Varron, ni Virgile, ni Columelle n'ont pu épuiser cette profonde et brillante veine. Pline la retrouve malgré lui, et sans qu'il la cherche. Elle pénètre, féconde et vivifie ses pages ; elle donne à son style une souplesse, une variété, une abondance, un naturel qu'ailleurs on regrette souvent. Quelle flexibilité, quel éclat, et en même temps quelle merveilleuse facilité d'expression ! Dans la peinture des abeilles, Pline l'Ancien rappelle Varron et Virgile ; il les égale même dans la description des lieux où se plaisent les différentes espèces d'arbres. Son style est *ferré*, dit Rollin ; expression fort

juste et fort pittoresque; il semble en effet qu'en peignant, et pour ainsi dire en traversant les différents règnes de la nature et comme les couches diverses du globe, le style de Pline s'y teigne et s'y trempe d'une sombre, mais forte couleur, et y puise une singulière vertu.

Ici, qu'il me soit permis d'indiquer entre les anciens et les modernes une différence caractéristique. Les anciens ont pour la nature une espèce d'amour naïf, de sympathie tendre et vive que n'ont pas les modernes. Ainsi, pour Varron, Virgile et Pline, l'histoire d'un arbre, d'une plante, d'une fleur, est presque l'histoire d'un être vivant; ils en étudient, ils en savent les habitudes, les inclinations et comme les plus secrets mystères. Ces fleurs, ces plantes, ces arbustes, les modernes les décrivent aussi; mais s'ils les décrivent, ils ne les font pas aimer. Aussi l'expression, ou plutôt ce qui est la vie du style, la simplicité de l'expression leur manque-t-elle souvent. Voyez Buffon : il a de l'écrivain les qualités les plus brillantes, la pompe, l'éclat, l'élévation soutenue du style; mais la naïveté de Pline, alors qu'il décrit une fleur, une plante, Buffon ne la possède pas. Cependant, au siècle même de Buffon, un homme retrouva dans son amour pour les champs et la solitude, les couleurs qui manquaient à Buffon et à la langue française. Voulez-vous admirer cette expression simple, mais ani-

mée, qui convient à la description de la nature? lisez ces lettres où Rousseau décrit à M. de Malesherbes, avec un si grand charme, ses vagues et insouciantes rêveries, ses douces promenades de philosophe et de botaniste. Vous y sentirez cet amour primitif de la nature qui inspire les écrivains de l'antiquité. C'est à Rousseau et à son gracieux disciple, Bernardin de Saint-Pierre, que la littérature de nos jours doit ces fraîches et vives couleurs dont elle a peint les scènes, les accidents et les beautés du ciel. Mais, disons-le, même avec ces ressources nouvelles, notre langue n'a pas vaincu entièrement son ancienne et orgueilleuse indigence. Ce sont des pâtres qui ont créé l'idiome latin : la langue française, au contraire, est née dans le donjon des seigneurs féodaux. Aussi, dans Rousseau et dans quelques écrivains du XVIIIe siècle, le retour à la nature est-il une protestation, une véritable réaction contre les mœurs factices et corrompues du siècle de Louis XV: siècle qui n'est pas sans rapport avec les temps dont Pline flétrissait énergiquement les caprices insensés et les voluptés monstrueuses. C'est sous la même inspiration que parla Rousseau; misanthrope par sensibilité, déclamateur par amour de la vertu, moraliste éloquent, il veut ramener les hommes à la nature, en exagérant les vices de la civilisation.

Tel est, au point de vue de la philosophie et du

style, l'ouvrage de Pline. Au premier coup d'œil cet ouvrage paraît manquer d'unité et de proportion, et marier à tort l'histoire de la nature avec l'histoire des inventions de l'homme. L'histoire de la nature, a-t-on dit, même dans le sens le plus étendu, ne peut être que l'histoire des forces brutes et des productions qu'elle enfante spontanément; mais du moment où l'action de l'homme se substitue aux forces physiques et où l'intelligence enfante ses nombreux produits, à ce moment finit l'empire si étendu de l'histoire naturelle. Ainsi les sciences et les beaux arts, l'histoire, les langues, la législation, la politique, les antiquités n'y sauraient trouver place. Pline les y a renfermés cependant. Est-ce à tort? Je ne sais; car il me semble qu'il n'y a aucun inconvénient à placer à côté des productions spontanées de la nature les ressources infinies et les inventions nombreuses que le génie de l'homme a su en tirer; c'est unir des choses qui déjà se tiennent entre elles; c'est étendre, sans en sortir, le domaine de la nature. Je vois même plus de grandeur que d'irrégularité à mettre en présence de l'histoire de la nature l'histoire de l'homme, deux forces toujours en lutte, et dont l'antagonisme fait toute la puissance de la vie humaine.

C'est ainsi que tour à tour philosophe, peintre, historien, savant, Pline mêle habilement l'histoire des arts à l'histoire de la nature, la morale à la

science, l'histoire de l'homme à l'histoire des institutions, mélange où manque la proportion peut-être, mais non l'intérêt et la grandeur ; en un mot si, comme l'a dit Buffon, le génie c'est la patience, l'ouvrage de Pline est un monument de génie.



XIV

LES POËTES.

Tristia condere bella
(VIRGILE, *Églogue* VI.)

Satyra tota nostra est.
(QUINTILIEN, *Inst. Orat.*, X.)

Après le siècle d'Auguste, Rome compta encore un grand nombre de poëtes, épiques et satiriques. Nous parlerons d'abord des poëtes épiques. Avant Virgile, les essais de poëmes épiques n'avaient pas manqué, et les auteurs en avaient demandé les sujets à l'histoire ou à la mythologie, à la tradition romaine ou à la tradition grecque. Virgile fut le seul qui, par un art délicat et suprême, sut fondre ces deux éléments, l'Italie et la Grèce, qui jusque-là avaient été séparés : ce qu'il avait fait, nul, après lui, ne put le faire, comme, avant lui, nul ne l'avait su. Les poëtes se partagèrent donc de nouveau le domaine

de l'épopée, les uns s'adressant à l'histoire, les autres à la mythologie.

Lucain le premier revint à l'histoire, et à l'histoire presque contemporaine. C'est le défaut principal de son poëme : les événements et le héros sont trop près, pour ainsi dire, du spectateur pour prêter à l'illusion qui grandit les objets et est une des conditions de l'épopée. Outre cela, son poëme manque d'unité : si dans l'intention de Lucain, Pompée est le héros de la *Pharsale*, dans la réalité c'est César et même Caton; de merveilleux : la magie et la fable que Lucain y substitue n'en peuvent tenir lieu. Voilà les vices de la *Pharsale ;* en retour, elle a de grandes et nombreuses beautés de détail ; des caractères vigoureusement tracés ; d'admirables descriptions, des épisodes heureusement jetés dans le récit, une élévation un peu guindée mais généreuse de sentiments, en un mot tout ce qui peut figurer la poésie, mais n'est pas elle. Ce que l'on regrette surtout dans Lucain c'est la mesure; dans ces nobles maximes et ces grands sentiments qu'il étale ; c'est l'expression naïve des affections humaines. Lucain excelle à peindre le physique ; il ne saisit et n'exprime que rarement le moral. Le sentiment de la liberté qui l'anime, ne peut suppléer à cette absence de l'âme. Cependant il faut le reconnaître : ce sentiment qui, en décidant Lucain à choisir ce sujet de la guerre civile si rapproché de lui, fait le vice

de son poëme, le rachète jusqu'à un certain point. En effet, il répand sur tout le poëme une vive et patriotique chaleur. On y sent palpiter encore la liberté romaine : la *Pharsale* est une protestation et une revanche ; mais cette revanche, je l'aimerais mieux d'une autre main. Dans Lucain, la dédicace à Néron me gâte un peu les vers du poëte, et la lâcheté du conspirateur, les sentiments du républicain ; et pourtant, on le reconnaît en lisant la *Pharsale*, Lucain avait l'amour de la liberté, mais il n'en eut pas le courage.

C'est aussi à l'histoire que Silius Italicus a demandé le sujet de son poëme. Si l'admiration du génie pouvait suffire pour en donner, Silius serait un grand poëte : il a eu le culte, ou plutôt la superstition de Virgile. Silius avait été trois fois consul, et une fois proconsul ; il était riche, et avait acheté la villa de Cicéron à Tusculum, celle de Virgile près de Naples. Il visitait souvent le tombeau de ce dernier, pour y recueillir des inspirations, et tous les ans, par une fête solennelle, il célébrait le jour de la naissance de Virgile. C'est sous l'inspiration de Virgile qu'il place tout d'abord son poëme, les *Puniques :*

.... Nec tu divinam Æneida tenta,
Sed longe sequere et vestigia semper adora.

La muse en effet s'est tenue à distance respectueuse, et l'admiration est restée stérile. Lucain avait

mal choisi son héros; Silius, à proprement parler, n'en a pas. Son poëme n'est pas une composition, c'est une chronique fort exacte, fort régulière, mais plus diffuse encore et plus froide. Le style ne vaut pas mieux que la conception poétique. Ses vers corrects, mais sans couleur et sans mouvement, ne parlent jamais à l'imagination. Rapprochés de la prose de Tite Live, ils sont loin d'en offrir l'abondance, la richesse et l'éclat : le véritable poëte, c'est l'historien. L'invention, dans Silius Italicus, n'est pas moins pauvre que le style n'est plat. Ses fictions poétiques sont glacées, et ses machines épiques ridicules; son poëme enfin mortellement ennuyeux.

Stace et Valerius Flaccus ne suivirent pas les traces de Silius et de Lucain; ils remontèrent à la mythologie et à la source grecques. Nous avons de Stace deux poëmes épiques : la *Thébaïde* et l'*Achilléide*, ce dernier non achevé. Stace a travaillé douze ans à la *Thébaïde*. Son poëme, essayé pour ainsi dire dans les lectures publiques, pendant de longues années, faisait les délices de Rome; le jour où l'on annonçait que Stace lirait ses vers, était un jour de fête et d'attente impatiente :

> Curritur ad vocem jucundam et carmen amicæ
> Thebaïdos, lætam fecit quum Statius urbem,
> Promisitque diem.

La postérité n'a point ratifié l'admiration que les

contemporains de Stace avaient pour ses vers. Assurément Stace a tous les secrets de la versification. Nul ne l'égale pour la souplesse, l'éclat, la variété même de l'expression et du tour. Il y a chez lui des caractères tracés, en partie du moins, avec force et simplicité; des images heureuses, des comparaisons qui, par un certain air de grandeur naturel, le mouvement et le feu, rappellent Homère; des batailles bien décrites, à force de détails précis qui les gravent dans l'imagination. Mais cette versification laborieuse et recherchée n'est pas la poésie; cette profusion de souvenirs, de noms, de détails grecs et mythologiques, ce luxe d'érudition astronomique et géographique, tout cela est mortel à l'intérêt et à l'esprit du poëme épique : la *Thébaïde* est une œuvre d'art Alexandrin, singulièrement ingénieuse; mais une épopée! qui l'oserait dire?

Valerius Flaccus n'a pas plus que Stace le naturel épique. Le sujet des *Argonautiques* n'appartient pas, on le sait, à Valerius Flaccus, mais bien à Apollonius de Rhodes. Apollonius avait assez habilement choisi son sujet. Dans un cadre heureux et resserré, les *Argonautiques* présentent une action et une héroïne intéressantes; mais le flux et le reflux de la passion et du devoir, si profondément et si délicatement exprimés dans l'auteur grec, perdent, sous la plume de Valerius Flaccus, de leur charme et de leur grâce. On surprend là, comme sur le fait, la

différence du génie grec et du génie romain. Ces images si fraîches, ces comparaisons si bien amenées, ces fictions ingénieuses du poëte grec, n'ont plus dans le poëte latin le même agrément et la même aisance. Quelquefois Valerius Flaccus y met du sien; mais ses inventions ne sont pas heureuses: comme tous les poëtes de son temps, son merveilleux, c'est l'allégorie. Ainsi personnifie-t-il la gloire la montrant à son héros qui l'attend sur le rivage de Colchos :

Tu sola animos mentemque peruris,
Gloria! Te viridem videt immunemque senectæ
Phasidis in ripâ stantem, juvenesque vocantem.

Ainsi lit-on dans *la Henriade :*

Descends du haut des cieux, auguste Vérité,
. . . .

La Gloire! la Vérité! l'allégorie substituée au merveilleux, c'est le vice des épopées secondaires.

Du reste, Valerius Flaccus n'a rien du récit épique: ses formes concises, sa mythologie souvent abstraite, son érudition peu sobre, laissent froides l'âme et l'imagination.

On peut donc le dire, si Rome, à son second siècle, eut encore des poëtes épiques, elle n'eut pas d'épopée. Les poëtes satiriques valent mieux que les poëtes épiques : Perse, Juvénal, Martial, ont une inspiration originale que n'ont pas eue tous les ver-

sificateurs épiques que nous avons rapidement passés en revue.

Le stoïcisme politique avait eu son poëte dans Lucain; le stoïcisme philosophique eut le sien dans Perse. Perse est l'enfant du stoïcisme. Lié avec Lucain, connu de Sénèque, aimé de Pætus Thraséas, il fut attaché au célèbre Annæus Cornutus, dont il ne se sépara qu'à sa mort. Perse, on le reconnaît facilement, écrivit de bonne heure. Ses satires ne sont guère que des lieux communs de morale stoïcienne. Ses tableaux manquent de précision, ses portraits, de vérité. Il est satirique sur la foi de l'école, et non par expérience. Il a donc naturellement, outre l'exagération stoïcienne, l'hyperbole juvénile. Il condamne la société tout entière, et non tel ou tel personnage; c'est la déclamation en satire. Le stoïcisme, avec ses exagérations, pèse sur le style de Perse et asservit sa pensée, qui s'en échappe avec peine. Cette pensée brise cependant quelquefois la forme laborieusement artificielle qui l'enveloppe, et alors la beauté morale perce et éclate à travers les recherches ambitieuses de l'expression. On a relevé dans Perse des sentiments d'une pureté et d'une douceur presque chrétienne. Chez lui, le stoïcisme se détend un peu et se transforme sous cette influence qui attendrit les dernières pages de Sénèque, et donne aux maximes d'Épictète une résignation presque monastique. En somme, Perse est moins un sati-

rique qu'un moraliste qui, dans ses vers, reproduit plutôt la pureté de son âme qu'il ne flétrit vigoureusement les vices de la société romaine. Perse mourut jeune, à vingt-huit ans : c'est presque la destinée de Gilbert.

On ne sait rien de certain sur la vie de Juvénal, sinon qu'il naquit à Aquinum, ville du pays des Volsques. Fut-il fils ou enfant adoptif d'un riche affranchi ? fut-il, à quatre-vingts ans, sous le règne d'Adrien, exilé en Égypte? Ce ne sont guère là que des conjectures. Juvénal, lui, n'est pas stoïcien; à ses yeux, stoïciens et cyniques se touchent de fort près. Sa satire n'est donc pas philosophique, elle serait plutôt politique. Le même sentiment qui a guidé la plume de Tacite, inspire la verve de Juvénal : il a vu Domitien, et son âme en est restée profondément indignée. Ce fut contre un favori de Domitien, l'histrion Pâris, qu'il fit, dit-on, l'essai de son talent pour la satire; cet essai ayant été applaudi, Juvénal sentit sa vocation, et y obéit. Si Perse écrivit de bonne heure, Juvénal n'écrivit qu'assez tard.

Rien n'indique mieux les progrès qu'avaient faits, d'Auguste à Domitien, la corruption des mœurs et l'abaissement des caractères, que la comparaison des satires d'Horace à celles de Juvénal. Horace corrige les travers; Juvénal flagelle les vices et les bassesses : de là une note nécessairement plus

haute; l'école sans doute et l'habitude de la déclamation ont forcé le ton de Juvénal; mais la différence des mœurs y est aussi pour beaucoup; la Rome d'Auguste, si peu modeste qu'elle fût, n'était pas encore la Rome de Domitien. La corruption alors se révèle surtout dans la peinture que Juvénal a faite des désordres des femmes. Assurément, sous Auguste et du temps d'Horace, toutes les femmes n'étaient pas irréprochables; mais elles paraissent rarement dans la satire et dans l'histoire. L'émancipation, ou si l'on veut, l'avénement public des femmes au vice, date de leur avénement à l'empire : Agrippine, Messaline, Poppée en donnèrent le signal. Cette corruption de la famille par la femme fut la grande plaie de la société romaine. Il est à remarquer que Juvénal choisit ses modèles dans la classe patricienne principalement, ce qui trahit un peu le souci politique dont je parlais; ceci est surtout manifeste dans la satire contre la noblesse, dans le récit du turbot de Domitien, la chute de Séjan, et une foule d'autres passages. Les tableaux que trace Juvénal de la licence romaine sont hideux, et l'on est presque tenté de se demander si, à signaler de tels désordres, il y a, dans un auteur, courage, impudeur ou indifférence; pour moi je sens, malgré les artifices du rhéteur, l'accent de l'honnête homme; et où l'on voit l'insouciance d'un bel esprit, je verrais plutôt

la profonde ironie d'une colère, je ne dirai pas vertueuse, mais sincère. Deux sentiments que je saisis dans Juvénal, sous l'emphase de la déclamation, me donnent de lui cette bonne opinion : c'est d'abord son amour pour la simplicité antique; ensuite et surtout la sensibilité qui se trahit dans ces vers où l'on sent quelque chose de l'âme de Virgile :

Mollissima corda
Humano generi dare se natura fatetur,
Quæ lacrymas dedit : hæc nostri pars optima sensus.
Plorare ergo jubet causam dicentis amici
Squaloremque rei, pupillum ad jura vocantem
Circumscriptorem, cujus manantia fletu
Ora puellares faciunt incerta capilli.
Naturæ imperio gemimus, quum funus adultæ
Virginis occurrit, vel terra clauditur infans
Et minor igne rogi.

« La nature a témoigné qu'elle avait fait le cœur des hommes pour la pitié quand elle nous a donné les larmes; c'est le plus beau privilége de notre âme. C'est la nature qui nous commande de pleurer sur le sort du malheureux ami qui vient en habits de deuil se défendre au pied du tribunal, ou sur le pupille obligé d'appeler devant les juges son perfide tuteur, et qu'à ses longs cheveux, retombant sur son visage en pleurs, on prendrait pour une jeune fille. C'est sous l'empire de la nature que nous versons des larmes quand nous rencontrons les fu-

nérailles d'une vierge à peine nubile, ou que nous voyons confier à la terre le corps d'un enfant trop jeune pour le bûcher. »

On retrouve le même sentiment de mélancolie délicate et pure dans ce passage de Bernardin de Saint-Pierre : « Voilà pourquoi nous sommes émus, à la vue d'un petit tertre qui couvre les cendres d'un enfant aimable, par le souvenir de son innocence ; voilà encore pourquoi nous voyons avec tant d'attendrissement une tombe sous laquelle repose une jeune femme, l'amour et l'espérance de sa famille par ses vertus. »

Comme écrivain, Juvénal n'a pas, ou il a, à un moindre degré, les défauts de Perse, ceux qui venaient à celui-ci du stoïcisme ; mais il a encore ceux de l'école. Son style est savant, vigoureux, concis ; mais la pensée, trop pressée sous la forme, y étouffe quelquefois. Ses expressions manquent souvent de naturel et de franchise : il s'est plaint, et avec beaucoup de force, que la Grèce envahit Rome ; je trouve que pour son compte, il ne s'est pas assez sauvé de cette contagion. Chez lui l'hellénisme abonde, et contribue, autant que la concision de la phrase, à l'obscurité de la pensée. Quoi qu'il en soit, il y a dans Juvénal un coin très-remarquable de génie poétique ; et si l'école a pu lui donner une forme convenue d'invectives, l'indignation, et une indignation sincère contre le vice a pu seule lui

inspirer cette verve éloquente qui anime la plupart des tableaux qu'il a tracés ; de tous les poëtes de cette époque, Juvénal est assurément le plus grand et le plus original : il y a du Dante dans son indignation vengeresse; mais pourquoi chez lui la vertu emprunte-t-elle si souvent le langage du cynisme?

Telle Rome s'est présentée à nous dans Juvénal, telle et plus impure encore s'offre-t-elle dans Martial :

Le latin dans les mots brave l'honnêteté.

La remarque est juste; mais on a cru trop facilement, selon nous, que c'était un privilége de la langue latine, de dire impunément les choses les plus déshonnêtes. Aucun dictionnaire, que nous sachions, aucune combinaison de lettres et de syllabes, n'ont cette vertu de rendre décemment une pensée malhonnête. Pas plus que tout autre langage humain, la langue latine n'a pu faire que ce qui en soi était honteux fût honnête à dire; et, dans la liberté de l'idiome latin, on a pris, nous le croyons, l'effet pour la cause. Si les auteurs latins s'exprimaient avec cette licence d'expressions, avec cette nudité d'images, avec cette débauche de pensées et de sentiments; si leurs lecteurs ne s'offensaient point d'une telle liberté, ce n'est pas que telles syllabes, tels mots fussent par eux-mêmes et dans l'antiquité, plus chastes et plus innocents

qu'avec de légères altérations ils ne l'ont été dans d'autres langues, filles du latin; non, c'est que lecteurs et écrivains avaient perdu le sens moral, la pudeur d'esprit, qui attache aux pensées en même temps qu'aux expressions l'innocence ou la honte qu'elles réveillent. Les mots impurs ne choquaient pas les Latins, parce que les idées que ces mots rappelaient les trouvaient indifférents et blasés. Quand le vice était un culte; quand l'intérieur de la maison, le foyer de la famille, dernier sanctuaire de la pudeur, offrait ces peintures scandaleuses que les fouilles d'Herculanum nous ont révélées, alors, je le demande, la langue pouvait-elle avoir quelques scrupules et craindre de montrer à l'imagination ce que les rues, les temples, les places publiques étalaient à tous les regards? On peut suivre, en effet, dans les hardiesses licencieuses de la langue latine, les progrès de la corruption publique. La langue des anciens comiques et des anciens satiriques, la langue de Plaute et de Lucilius, toute vive, toute libre qu'elle est, est bien loin de la langue de Perse, de Juvénal, de Pétrone, de la langue de Martial. Entre les Romains et nous, la différence n'est donc pas une simple différence de goût, mais de civilisation. Rendez-nous, et nous y sommes presque arrivés, rendez-nous les mœurs, les habitudes, les idées, les spectacles de corruption publique qui, avant la connaissance du vice en

donnaient l'idée à l'enfance et corrompaient ses yeux avant d'infecter son âme, et les plus grandes licences du langage n'auront plus rien qui nous blesse.

C'est donc une disposition naturelle tout ensemble et morale que celle qui attache à certains ouvrages de la littérature ancienne des préventions fâcheuses, et les entoure en quelque sorte de cette horreur mystérieuse et salutaire que la nature nous inspire pour certains fruits, certaines plantes agréables, mais funestes. Martial, plus qu'aucun autre auteur de l'antiquité, a été l'objet de cet éloignement involontaire. Bien que son style, plus pur et plus simple que celui de ses contemporains, eût dû, ce semble, tenter la curiosité, il a eu peu de lecteurs; et, par une rare fatalité, les commentateurs mêmes, d'ordinaire si indulgents, lui ont été sévères. C'est qu'à leurs yeux la forme, quelque correcte et savante qu'elle fût, n'a pu couvrir ce que le fond avait de hideux et de révoltant. C'est en vain que Martial a voulu se justifier en disant que si ses vers étaient licencieux, sa vie était honnête, on lui a très-justement répondu : « *pagina lasciva* importe; *vita proba* importe moins. » Ajoutons que plus d'une fois il convient de la liberté de sa muse et en avertit le lecteur. Martial cependant a eu sa réhabilitation; apologie adroite, séduisante, mais peu concluante en définitive, car elle vaut moins pour Martial

qu'elle ne vaut contre son siècle. Quand on aura montré que si Martial est flatteur, cynique dans son langage, prodigue de louanges envers les puissances, les divinités de la terre, comme il les appelle toujours, implorant leur protection et mendiant leur générosité, c'est que son siècle était parasite, vil, menteur, on aura bien accusé le temps où vécut Martial, on ne l'aura pas justifié. Mais, dira-t-on, ces fortes et libres peintures ont pour but de faire rougir le vice, et les mœurs que flétrit Martial ne sont pas les siennes. De deux choses l'une : ou les mœurs étaient assez corrompues pour que cette révélation indiscrète d'infâmes débauches ne les pût corriger; et à quoi bon alors les tableaux qui, en divulguant la débauche, lui pouvaient donner plus d'imitateurs que d'ennemis? ou bien quelques âmes avaient conservé, dans cette contagion universelle, leur innocence et leur pureté; et n'était-ce pas alors un outrage scandaleux à la pudeur publique, que ces peintures si nues et si obscènes de honteuses débauches? Que Martial n'ait point été le complice de ces excès, je le veux; on doit croire du moins qu'il en a été le confident. Si, en effet, il n'eût été officieusement initié à toutes les infamies du triclinium, comment aurait-il eu connaissance de ces voluptés mystérieuses, de ces turpitudes intimes qui, si effronté que soit le vice, recherchent cependant l'ombre et le secret?

Dans tous les temps, il y a, à côté de la vie publique, à côté des mœurs générales, certaines mœurs particulières, certaines vies privées, certains mystères de plaisir et de licence, dont les adeptes seuls ont le secret; secret que les honnêtes gens ne cherchent même pas à pénétrer. Je crains bien que Martial n'ait vécu dans le voisinage et la confidence de cette mauvaise société de Rome. Comme peintre de mœurs, il le pouvait, me dira-t-on. Je ne sais si les nécessités de l'histoire et les besoins de la satire vont jusque-là; si l'âme peut envisager, décrire, sonder toutes les plaies morales, comme fait le scalpel du médecin tous les ulcères sans s'y compromettre et s'y souiller; mais ce que je ne comprends pas, c'est qu'un homme ait pu passer trente-cinq ans de sa vie à enregistrer ainsi, à polir en distiques, à aiguiser en pointes les détails les plus dégoûtants de la luxure latine. Comment son cœur ne s'est-il pas mille fois soulevé dans cette sale et journalière anatomie de toutes les corruptions de Rome? Comment a-t-il pu de sang-froid rire et plaisanter de ces nombreuses et horribles dégradations de la nature humaine? Car ne vous y trompez pas : chez Martial l'horreur du vice ne va pas jusqu'à la colère, ne va pas jusqu'à l'âme; l'émotion qu'il en éprouve est en quelque sorte réglée et systématique, assez forte pour donner à son esprit cette secousse électrique qui éveille la pensée, trop

faible pour animer son cœur de cette indignation qui fait la verve de Juvénal.

Je conçois Juvénal, j'approuve cette satire qui, en censurant les désordres particuliers, les élève presque à la dignité de l'histoire; j'estime cette haine du vice, où l'on sent l'amour de la vertu. Ajoutez que Juvénal, plus vigoureux, plus hardi d'expression que Martial, est en même temps plus voilé, quoiqu'il ne le soit pas assez; chez lui les détails nécessaires, mais honteux, se cachent, pour ainsi dire, et disparaissent dans l'ensemble des tableaux; dans le demi-jour où il les place, il les faut chercher pour les trouver; tel n'est point Martial: tout chez lui est en relief et sur le premier plan. Les scènes les plus hideuses, les circonstances les plus repoussantes y sont représentées avec une exactitude minutieuse et magnifiquement encadrées: à la richesse des ornements, on dirait l'apothéose et non la flétrissure du vice.

Cet homme cependant avait quelque chose de bon; son cœur n'était pas insensible aux charmes de l'amitié, et, au milieu de cette vie misérable à laquelle il s'est condamné au sein de Rome, on surprend en lui le regret d'une existence plus douce et plus pure, le besoin et l'amour des champs. Après un séjour de trente-cinq ans à Rome, après avoir vu passer sur le trône Néron, Galba, Othon, Vitellius, Vespasien, Titus, Domitien, Nerva et Trajan; après

avoir cherché par ses vers auprès de quelques-uns de ces princes, de Domitien surtout qui lui donna une petite maison sur le mont Quirinal et un petit domaine dans le territoire de Nomente, une fortune qu'il ne trouva pas, Martial désirant finir tranquillement ses jours, revint dans sa patrie, à Bilbilis, ville de Celtibérie, où il était né vers l'an 40 après J. C.

On a pensé que l'amour de la retraite et de la patrie n'avait pas eu tout l'honneur de cette sage résolution, et que les espérances trompées du poëte y avaient plus aidé que les souvenirs du sol natal. On a attribué son départ de Rome au chagrin de se voir négligé par Trajan qui n'aimait pas les satiriques. Un fait semblerait confirmer cette opinion. Dans la révision qu'il fit, à Bilbilis, du sixième et du onzième livre de ses épigrammes, mis au jour sous le règne de Nerva, Martial retrancha, pour les remplacer par d'autres, les épigrammes qui avaient été adressées à l'empereur Trajan. Du reste, à Bilbilis, il ne tarda pas à regretter Rome. Cette vie calme et monotone de province ne pouvait guère convenir en effet à un homme qui s'était fait un besoin des agitations, des nouvelles, des applaudissements de Rome, de toute cette existence factice et petite, qui devient une seconde vie plus nécessaire que nos premières et simples habitudes. Il fallait qu'en Martial cette seconde nature fût bien

forte, puisqu'elle triomphait en lui du bonheur que lui devait donner cette richesse qu'il avait si laborieusement et si inutilement poursuivie auprès des grands, et que venait alors de lui offrir une dame espagnole, Marcella, au nom de laquelle Joseph Scaliger ajoute celui de Claudia.

On ne sait pas au juste en quelle année mourut Martial; on sait seulement qu'il vécut au delà de soixante ans.

Les ouvrages de Martial ont dû perdre beaucoup et par leur nature même et par le goût des modernes. Rien ne vieillit aussi vite qu'un bon mot. La plupart des épigrammes du poëte de Bilbilis nous paraissent fades et insipides; sans doute elles ne l'étaient pas, ou l'étaient moins pour les contemporains. Quoi qu'il en soit, chez Martial l'art est souvent très-remarquable; ses expressions sont habilement choisies et placées, le tour de son vers est gracieux et piquant, son trait finement aiguisé; mais c'est précisément ce travail savant que je n'approuve pas; je n'aime point à voir le vice ainsi délicatement ciselé, et la pureté de la forme cachant la laideur du fond. Ce n'est donc point comme œuvre littéraire, que les épigrammes de Martial nous peuvent intéresser, mais bien comme témoignages historiques; comme une galerie vivante et curieuse des mœurs romaines, où toutes les classes, sénateurs, chevaliers, valets, se trouvent confondues et

égalées par leurs vices et leurs débauches. L'archéologie y puisera aussi de précieuses indications sur l'état des arts, du luxe, des vêtements, des habitudes populaires, à cette époque où Rome étala plus que jamais l'affligeant contraste d'une opulence monstrueuse et d'une extrême misère.



XV

TACITE.

Auguror, nec me fallit augurium, historias tuas immortales futuras.
(PLINE LE JEUNE, *Lettres*, VII, 33.)

On ne sait d'une manière certaine ni l'époque ni le lieu où naquit Tacite; on s'accorde cependant à placer sa naissance vers l'an 54 ou l'an 55 après Jésus-Christ. On ne connaît pas ses ancêtres. C. Cornelius Tacitus se rattachait-il à l'ancienne et illustre maison Cornelia, divisée en deux branches, l'une patricienne et l'autre plébéienne, et se subdivisant toutes deux en un grand nombre de rameaux? Était-il fils du chevalier romain Cornelius Tacitus, proconsul du prince en Belgique, et mentionné par Pline le Naturaliste? toutes suppositions que rien ne dément, mais que rien aussi ne confirme. Quoi qu'il en soit, les premières années de Tacite se pas-

sèrent sous Néron. Sous Vespasien, il nous l'apprend lui-même, il entra dans la carrière des honneurs. Ces honneurs furent accrus par Titus, et à l'époque des jeux séculaires célébrés par Domitien, en l'an 88, nous trouvons Tacite préteur et quindecemvir. Sénateur, il fut le témoin consterné des cruautés qu'il déplore si amèrement dans la vie d'Agricola : « Nos mains, dit-il, nos mains ont conduit Helvidius en prison; les regards de Mauricus et de Rusticus nous couvrirent de honte; Sénécion, de son sang innocent. » Sous Nerva, Tacite fut élevé au consulat; et en sa qualité de consul, il prononça du haut de la tribune aux harangues l'oraison funèbre de Verginius, de ce citoyen digne des anciens temps de la république qui, deux fois, avant et après la mort de Néron, avait refusé l'empire que lui offraient les légions de Germanie, bravant, dit Pline le Jeune, pour échapper à la puissance souveraine, plus de périls que l'ambition n'en affronte pour l'obtenir.

La part assez active que Tacite prit aux choses de son temps montre sans doute qu'il avait accepté les changements survenus dans la constitution romaine; mais il est facile de voir qu'il ne les avait acceptés que comme une nécessité fatale, comme une triste conséquence de la corruption des mœurs et du courroux des dieux. Les grandes images de la république, la gloire de l'antique sénat, avaient

conservé toutes ses sympathies : *Manebant etiam tum vestigia morientis libertatis*, dit-il quelque part avec une joie mêlée de tristesse.

On ne sait pas précisément à quelle date furent composés les ouvrages de Tacite ; on connaît seulement l'ordre dans lequel ils le furent : *la vie d'Agricola*, d'abord ; puis les *mœurs des Germains*, les *Histoires* et enfin les *Annales*. Nous renverserons cet ordre, et commencerons par les *Annales*.

Les *Annales* peuvent se partager en deux grandes divisions : les faits intérieurs et les faits extérieurs ; Rome et les barbares ; l'Italie, la Germanie et l'Orient. Occupons-nous des faits intérieurs ; voyons ce qui se passe au sein de Rome, après la mort d'Auguste. Les *Annales* forment naturellement deux grandes tragédies, dont l'une est remplie tout entière par la sombre figure de Tibère, et l'autre par Agrippine et par Néron ; dans le fond des deux scènes paraissent les délateurs. Je ne m'arrêterai qu'à Tibère et aux délations.

Tacite déclare quelque part qu'il a le dessein d'écrire plus tard le règne d'Auguste ; ce dessein, il ne l'a point exécuté ; mais les premières pages des *Annales* peuvent être considérées comme le résumé de son opinion sur Auguste, sur cette révolution qui fit de la république romaine l'empire des Césars. Tacite reproduit, avec une remarquable impartialité, les accusations et les apologies qui, à la mort d'Au-

guste, maudissaient ou excusaient ce grand changegement dans la constitution de l'État; il ne se prononce pas lui-même sur cette révolution. Du reste ne le croyez pas quand il vous dit qu'il écrit : *sine studio et ira;* non, il n'est pas aussi désintéressé dans la question qu'il dit ou croit l'être; Tacite, c'est le vieux romain regrettant la gloire de la république; le patricien jaloux des droits et de la majesté du sénat. Faut-il attribuer à cette double disposition les couleurs sombres, le jour effrayant, sous lesquels Tacite a peint Tibère? Je ne veux point réhabiliter Tibère; quand je parviendrais à lui ôter quelques crimes, il lui en resterait toujours assez pour que son nom fût :

Aux plus cruels tyrans une cruelle injure.

Mais c'est un problème moral que je cherche à résoudre : est-il possible que l'âme de Tibère, cette âme de boue et de sang, soit sortie des mains de la nature telle que nous la montre Tacite? ou plutôt n'y a-t-il pas eu dans les douleurs de Tibère comme homme, dans ses justes défiances comme prince, des raisons qui expliquent, sinon justifient, ses soupçons et ses cruautés? En effet, si on considère d'abord Tibère comme homme; les humiliations, les déplaisirs qu'il eut à souffrir dans sa jeunesse et plus tard comme époux, on trouve dans ces impressions pénibles l'explication de cette humeur

sombre et farouche, de ce goût de la solitude qui lui faisait fuir l'aspect des Romains. Le prince eut aussi de justes motifs de défiance; l'amour que les Romains portaient à Germanicus ne s'adressait pas à Germanicus seul ; il n'était pas désintéressé; ce que les Romains caressaient dans Germanicus, c'était le regret et l'espérance de la liberté. Cette opposition, dont Germanicus était le centre sans en être le complice, fut constante ; Germanicus mort, elle se reporte sur Drusus.

Tacite laisse en quelque sorte échapper cet aveu malgré lui, que Tibère a été corrompu et dénaturé par le pouvoir. Il y avait, en effet, dans cette souveraine puissance, dans ce faste de l'empire où la majesté divine s'alliait à la majesté impériale, quelque chose d'enivrant qui devait troubler les plus fortes têtes et corrompre les meilleurs naturels. Ajoutons que Tibère eut son mauvais génie, Séjan. Il est singulièrement à regretter que les pages qui nous retraçaient la catastrophe de ce favori de Tibère manquent dans Tacite ; cependant dans les derniers discours de Séjan à Tibère, dans cette demande insolente d'entrer, par Livie, dans la famille impériale; dans la réponse de Tibère, on peut déjà, ce nous semble, entrevoir la chute de cette étonnante fortune, et se convaincre que dans Tibère la résolution de perdre Séjan ne fut point un caprice, mais un long dessein; et si Séjan eût été moins sous la

fascination que produisent l'excès et la soudaineté de la faveur, il eût pu pressentir sa ruine. Séjan mort, Tibère donna un libre cours à ses vengeances; c'est alors que les délations, jusque-là quelquefois contenues, remplirent Rome de terreur et de sang.

Que signifient ces délations? Quel en est le sens historique? Les faut-il imputer entièrement aux empereurs? Ces délations ne sont point un mal nouveau, un fléau particulier à l'empire; avant l'empire, elles existaient sous un autre nom ; elles s'appelaient proscriptions. Après la conquête de l'univers, proscriptions et délations étaient pour Rome des conséquences inévitables; les richesses dont les Romains avaient dépouillé l'univers, ils devaient nécessairement se les disputer plus tard entre eux; sous la république ce brigandage se fait avec violence, par les proscriptions ; plus doucement sous l'empire, par les délations. Au témoignage même de Tacite, longtemps Tibère contint plus qu'il n'encouragea le zèle des délateurs ; longtemps il se refusa à prendre sa part de ces dépouilles sanglantes; mais les Romains étaient ardents à ce butin, le seul qui leur restât à enlever; ils nourrissaient, ils attisaient par de fausses alarmes les craintes en même temps que la cupidité des empereurs; c'est ainsi que se proscrivaient, que se décimaient les familles puissantes; voilà le véritable sens des délations : les Romains étaient au

moins pour moitié dans les crimes des empereurs.

La liberté romaine n'avait point cependant entièrement abdiqué sous les empereurs : l'opposition patricienne se soutenant, grandissant, le despotisme impérial trouva enfin dans le stoïcisme, représenté par Thraséas, une résistance noble et vigoureuse. Mais le stoïcisme que représente Thraséas était une vertu de résignation, plus qu'un principe d'action. Le stoïcisme devait donc succomber.

Du reste l'aristocratie romaine, vaincue dans cette grande conspiration, où figuraient Lucain et Sénèque à côté de Pétrone et de Thraséas, prit bientôt sa revanche. A la mort de Néron, le Sénat voulut disposer de l'empire. L'empire sortira-t-il du casque des prétoriens ou de l'urne des sénateurs? Telle est la seule et grande question qui se débat dans les *Histoires*. Tacite nous trace lui-même un tableau précis et animé des événements qui doivent remplir les *Histoires*. L'état de Rome, des armées, des provinces, à la mort de Néron, y est peint avec une concision vigoureuse et en traits profonds. Déjà commençaient pour l'empire ces brigues armées si fatales à Rome et à ceux qui les tentaient. Nymphidius, le premier, veut se faire empereur; il y périt. Appelé par ses services et son expérience, Galba arrive au pouvoir ; mais, estimable par lui-même, il a contre lui, outre sa sévérité, qui n'est

plus de saison, Vinius et Laco, dont les vices lui attirent la haine publique. A peine a-t-il la puissance, que déjà, sur les bords du Rhin s'avance un rival; ce rival, c'est Vitellius, poussé en quelque sorte malgré lui à un pouvoir qu'il ne saura ni abandonner ni défendre. Pressé par la révolte, Galba cherche en vain dans la jeunesse et dans les vertus antiques de Pison une force qui lui manque : une sévérité inopportune détruit ce qu'il y avait dans ce choix de sage et de libre. Othon profite des dispositions peu favorables des soldats; ses intrigues et ses largesses achèvent ce qu'avait commencé l'économie peu politique de Galba; les prétoriens le saluent empereur; deux manipulaires disposent de l'empire. L'indifférence du peuple en présence de ce pouvoir qui flotte ainsi sous ses yeux à la merci des légions, les conseils incertains et tumultueux de Galba et de ses partisans, sa marche errante et misérable au milieu de la foule qui l'entraîne au hasard, les vagues rumeurs qui tour à tour annoncent son succès ou sa chute, et qui éloignent ou rapprochent de lui cette multitude de courtisans qui semblent être une portion de la victoire, toutes ces scènes si dramatiques, ces péripéties si brusques sont représentées avec cette vigueur de pinceau qui forme le trait caractéristique de Tacite. Othon triomphe de Galba ; mais Vitellius lui va disputer cet empire d'un moment. Rome semble sentir toute la

profondeur de sa dégradation, en voyant quels méprisables rivaux s'arment pour la conquérir. Les légions veulent le désordre et le droit de murmures, comme un prix et une condition de l'empire qu'elles ont donné, et Vitellius est soumis à cette première humiliation de l'usurpation militaire, l'insolence des soldats dont la licence et les caprices exigent la mort des amis mêmes du prince. Après des revers et des succès balancés, Othon abandonne une lutte que la fortune n'avait pas encore décidée contre lui ; il meurt avec un courage qui, mieux employé, eût suffi pour le faire vaincre. Vitellius est maître de l'empire. Mais les légions d'Orient qui, jusque-là avaient laissé les prétoriens disposer de l'empire leur disputent ce privilége. Après avoir un moment reconnu Vitellius, les légions d'Égypte proclament Vespasien ; Vitellius, soutenu par d'habiles lieutenants, essaye vainement de lui résister. Vaincu à Narni, il veut abdiquer l'empire que les prétoriens l'obligent de garder : Rome est prise, et Vitellius tombe du trône dans les gémonies.

Mais pendant que Rome était ainsi occupée de dissensions intérieures, de guerres civiles, les Barbares gagnaient du terrain. Quand Trajan fut associé à l'empire par Nerva, et quand, un an après, il fut appelé au trône, Trajan ne put de suite quitter les bords du Danube ; il fallait y surveiller, y contenir les Germains. C'est au milieu de ces préoccu-

pations, qui à Rome assiégeaient les esprits, que Tacite écrivit son histoire de la Germanie.

On a été chercher bien loin le motif qui avait inspiré à Tacite l'idée de faire connaître les *Mœurs des Germains.* « Tels furent les Germains, dit Rousseau, dont une plume lasse de tracer les crimes et les noirceurs d'un peuple instruit, opulent et voluptueux, se soulageait à peindre la simplicité, l'innocence et les vertus. » Il y a deux erreurs dans ces paroles de Rousseau; d'abord, comme nous le savons, la *Germanie* précéda et ne suivit pas les ouvrages où Tacite retraçait les malheurs et la corruption des Romains; ensuite, en écrivant, Tacite avait une plus haute pensée; une inquiétude plus grande et plus digne d'un Romain guidait cette plume mâle et sévère. Tacite, dans le tableau qu'il trace des luttes de Rome contre les Germains, dans les craintes où il est de cette liberté des Barbares plus funeste à Rome que l'empire des Arsacides, nous donne assez à comprendre sous quelle préoccupation il écrit. Mais au XVIIIe siècle, il fallait absolument trouver dans les peuples sauvages la critique des peuples civilisés; il n'y avait d'innocence et de vertus que dans les forêts de l'Amérique et aux rives du Gange, chez ces peuples heureux et primitifs dont Marmontel et l'abbé Raynal se faisaient les historiens romanciers. Je suis étonné de voir La Bletterie, qui est assez bien entré dans le

génie de Tacite, partager cette erreur et dire : « En apparence occupé de la Germanie, jamais il ne perd Rome de vue. Il serait fâché que ses lecteurs ne fissent point le parallèle qu'il a dans l'esprit, et qui est certainement la clef de son ouvrage. » Sans doute cette critique des mœurs romaines ressort naturellement du contraste d'un peuple civilisé et corrompu et d'un peuple simple et barbare ; sans doute les allusions aux vices ou aux crimes des Romains sont fréquentes ; mais ces allusions, si Tacite les rencontre et les doit rencontrer, il ne les cherche pas ; son ton est toujours grave et modéré. Avec plus de raison que les Romains nous pouvons nous retrouver dans la Germanie, nous reconnaître à quelques traits de physionomie et de mœurs qui ne sont pas encore effacés.

Là en effet se trouvent le germe de la féodalité et de la chevalerie, le culte des femmes, les bardes, les fées. « Il est impossible, dit Montesquieu, d'entrer un peu avant dans notre droit politique, si on ne connaît les lois et les mœurs des Germains. C'est là que Montesquieu encore voit l'origine de ce gouvernement représentatif que Tacite jugeait impossible ou peu durable et que lui, il admire : « Si l'on veut lire l'admirable ouvrage de Tacite sur les Germains, on verra que c'est d'eux que les Anglais ont tiré l'idée de leur gouvernement politique. Ce beau système a été trouvé dans les bois. »

Ces origines germaniques si précieuses pour nous, ces vertus simples, et vigoureuses où nous aimons à contempler les vieilles qualités nationales, ce courage guerrier, cette fraternité d'armes si touchante, tout ce spectacle de force et de grandeur frappait d'épouvante le génie clairvoyant et patriotique de Tacite; et dans ses frayeurs, il exprime ce vœu qui décèle toutes les craintes et l'égoïsme de Rome; il voudrait que, toujours obéissants à cette politique de Rome, qui ne lui réussit que trop souvent, les peuples se déchirassent, se détruisissent entre eux; mais dans ce vœu homicide s'est révélé le secret fatal de la décadence de l'empire. Vainement il voudrait arrêter ces destins chancelants, *vergentia fata;* les Barbares qui déjà frappent aux portes de Rome vont bientôt y entrer; il faut que l'unité romaine périsse, afin qu'en même temps que le christianisme vient briser l'esclavage de la pensée, une autre force vienne briser l'esclavage politique; et que la société, régénérée déjà par les vertus de l'Évangile, soit ravivée, rajeunie encore par ce sang nouveau que les Barbares mêleront au sang épuisé de la Rome des Césars.

Après avoir considéré Tacite comme historien, il le faut envisager comme écrivain. Tacite, écrivain, a tour à tour été exalté et blâmé avec excès; si quelques critiques ont vanté l'éclat, la profondeur, la concision de son style, d'autres l'ont trouvé mono-

tone, obscur, prétentieux; et il faut avouer qu'il y avait place pour les censures comme pour les éloges, non-seulement par cette loi qui fait que nous avons les défauts de nos qualités, mais encore parce que les génies vigoureux et originaux, tel que Tacite, touchent par leur force et leur grandeur même à des écueils inévitables. Il faut en effet reconnaître que le style de Tacite est quelquefois rude et obscur. On y trouve des ellipses fréquentes, des inversions forcées, des termes nouveaux ou composés, l'emploi trop fréquent des verbes à l'infinitif, des tournures grecques trop brusquement importées dans le latin. On peut aussi saisir quelquefois le rhéteur dans le grand écrivain. A deux reprises Tacite s'arrête au milieu de son récit, pour se plaindre de l'ingratitude de son sujet qui le force à revenir continuellement sur des scènes de tristesse et des spectacles funèbres, et il semble envier indirectement à Tite Live les riches et brillantes peintures que les premiers temps de la république offraient à sa plume. « *Nemo annales nostros cum scriptura eorum contenderit qui veteres populi romani res composuere. Ingentia illi bella, expugnationes urbium, fusos captosque reges libero egressu memorabant; nobis in arcto et inglorius labor. Immota quippe aut modice lacessita pax, mœstæ urbis res, et princeps proferendi imperii incuriosus.* » Tacite, ne fût-ce qu'au point de vue littéraire, a tort de voir dans son sujet un désavantage; car, littérairement

parlant, les temps affreux qu'il a traversés ne sont pas pour l'écrivain une moins heureuse matière que des époques plus brillantes. Voyez la différence des siècles de bon goût aux siècles de décadence! Deux fois seulement dans le cours de sa longue histoire, Tite Live suspend sa narration pour des considérations qui tiennent à son sujet, et encore s'en excuse-t-il. Tel était le goût sobre du siècle d'Auguste : Tacite n'en était plus là.

Ce qui nous paraît dominer dans Tacite, et faire le charme et la supériorité de son style, c'est l'imagination; c'est la faculté de transmettre les émotions qui l'ont frappé, avec une vivacité qui les rend présentes et durables. Mais tout en accordant à Tacite cette haute et poétique imagination, peut-on lui accorder la souplesse et l'étendue? Son expression qui réfléchit admirablement les teintes grisâtres de la Germanie et les sombres impressions de la servitude, sait-elle se plier à des tableaux plus riants ou à de plus doux sentiments? Ne retrouve-t-on pas chez lui toujours à peu près le même mouvement de phrase et d'imagination? Et n'est-ce pas un mérite un peu uniforme de son langage, que la concision du style et l'énergie de la censure? Du reste, c'est là peut-être une des infirmités du génie humain, de ne pouvoir peindre la joie aussi fortement qu'il peint le malheur.

Ainsi donc Tacite me paraît se plaire davantage et mieux réussir dans les pensées et les images



tristes; il est admirable dans la peinture des choses qui passent la croyance humaine, les prodiges du ciel ou de la terre, une éclipse soudaine et inattendue, l'épouvante des peuples, le mystère des forêts du Nord, un champ de mort et de carnage, le bruit des camps, le choc des batailles, le désordre des tempêtes. Les spectacles affreux dont Tacite avait été témoin avaient dû ajouter à cette disposition naturelle de son esprit; de là cette habitude de fouiller trop malignement peut-être dans le cœur humain; mais de là aussi cette profondeur de vue, qui a fait de Tacite, selon les belles paroles de Racine, « le plus grand peintre de l'antiquité. »

Comme historien, Tacite est donc tout à la fois l'homme du passé et de l'avenir; il regrette la république et pressent les Barbares; comme philosophe, il a les préventions de son siècle et de son rang; il approuve l'esclavage, et croit aux miracles de Vespasien, ainsi qu'à la fatalité; comme écrivain, il donne le premier l'exemple d'introduire la poésie dans la prose, mélange qui d'abord séduit, mais qui est le signe le plus certain de la corruption du goût. En même temps que le style de l'histoire, Tacite en changea en quelque sorte le caractère : elle passa de l'épopée à l'individualité. Mais à quoi bon relever des défauts qui sont ceux de son siècle, et n'ôtent rien à la grandeur de son génie? Qui a mieux su tourner les reflexions en sentiments, les récits en

tableaux? Qui a plus fortement éveillé la pensée et l'intérêt par une communication plus sympathique avec le lecteur? C'est là l'irrésistible attrait de Tacite : dans l'historien, on sent l'homme avec sa passion, si l'on veut, mais une passion toujours sincère, toujours généreuse, toujours patriotique : son âme est une partie de son génie.

Tacite est-il supérieur ou inférieur à Tite Live? est-il au-dessus ou au-dessous de Salluste? Si nous ne suivions que notre goût particulier; si nous ne considérions que la pureté du style, la beauté de l'éloquence, le cours limpide et abondant de la narration, peut-être donnerions-nous la préférence à Tite Live; à Tacite, si nous ne faisions attention qu'à la profondeur de la pensée, au pittoresque de l'expression, à l'âme sympathique de l'historien : sans oublier toutefois que Salluste est souvent aussi énergique et aussi concis que Tacite, sans être aussi tourmenté; aussi éclatant, aussi riche, quoique plus tempéré que Tite Live et plus sobre; mais, adoptant sur les trois historiens latins ce qu'un rhéteur a dit seulement de Tite Live et de Tacite, nous aimons mieux reconnaître qu'ils sont « plutôt égaux que semblables. »

Allons plus loin; et à l'exemple de Quintilien, après avoir comparé entre eux les historiens latins, comparons-les aux historiens grecs. Il y a, entre les historiens grecs et les historiens latins, avec quel-

ques analogies, des dissemblances profondes. Les premiers écrivent pour ainsi dire dans la fraîcheur et dans la jeunesse du monde, sans modèles et aussi sans entraves, espérant beaucoup de la liberté et de l'avenir. Voyez Hérodote : ne se promène-t-il pas avec une curiosité, avec un plaisir d'enfant, à travers les pays et les siècles dont il a pu se procurer la connaissance? puis, à mesure qu'il avance dans son récit et qu'il approche de son siècle, il s'anime et s'élève jusqu'à ce qu'enfin, racontant les hauts faits qui avaient retenti autour de son berceau, il fasse entendre un chant de triomphe et de joie, au souvenir de Marathon et de Salamine, et salue dans la défaite des barbares la victoire de la civilisation. De même, dans Xénophon, l'histoire est pleine de naïveté et d'espérance; il admire les vertus plus qu'il ne critique les vices; il a vu de près la faiblesse de l'empire des Perses, et il se réjouit de l'avenir prochain qui fera triompher ses compatriotes de l'ennemi héréditaire de leur civilisation. Thucydide, je le sais, a moins de sérénité; il n'a pu ne pas reconnaître la décadence des mœurs de ses contemporains, mais elle est à ses yeux l'effet de la guerre : c'est un mal qui passera; il croit au malade assez d'énergie pour recouvrer sa santé première.

Il n'en est pas ainsi des historiens latins. César, le Xénophon romain, n'a ni la grâce, ni le charme

de l'athénien ; dans Xénophon, on aperçoit la liberté du génie grec ; on voit, dans César, la règle, la discipline romaine. Salluste, Tacite, Tite-Live même, écrivent sous une impression pénible et avec une préoccupation douloureuse. Comme Thucydide, Salluste voit la corruption de ses concitoyens, mais il la voit irrémédiable : « Deux vices opposés, dit-il, l'avarice et la débauche, éteignent en nous tout ce qu'il y avait dans nos aïeux de bon et d'énergique, et nous ne nous arrêterons plus sur cette pente rapide. » Tite-Live lui-même, qui, en écrivant l'histoire des premiers temps de Rome, s'en faisait contemporain par le cœur et par l'imagination, et qui en retrace avec une vivacité si éloquente les antiques vertus, Tite-Live finit pourtant par être atteint de découragement ; et il laissera, lui le Pompéien, échapper ces mots, qui sont presque l'excuse de César : « Nous sommes arrivés au point où nous ne pouvons plus ni souffrir nos maux, ni en supporter le remède. » Et Tacite? ah! celui-là, c'est la douleur même ; cette république que Tite-Live avait du moins entrevue, elle est pour Tacite l'objet d'un inconsolable regret. Aussi quelle amertume dans ses plaintes : « Un long esclavage a tellement étouffé en nous tous les nobles sentiments, que nous ne savons plus faire usage de la liberté qu'on nous offre ; nous avons fini par aimer l'inaction à laquelle d'abord nous ne nous résignions

qu'en frémissant! » Aussi, quelque ardent que soit son culte pour les anciennes vertus, quelque puissante que soit son imagination pour les ressusciter et les peindre, ne peut-il échapper aux impressions de la réalité; le contraste des temps qu'il regrette et de ceux qu'il est obligé de raconter frappe cruellement son esprit, et des réflexions tristes ou chagrines, des soupirs douloureux, viennent parfois interrompre le récit impassible de l'historien : sa sévérité est voisine de la misanthropie.

Ainsi l'histoire romaine n'a rien du calme, de la sérénité, j'ai presque dit, des illusions de l'histoire grecque : ici, il y a tranquillité, harmonie, élévation; là, combat, discussion, douleur. Cette différence s'explique facilement. Venus les premiers, les historiens grecs étaient, pour ainsi dire, dans une heureuse ignorance des destinées des peuples; ils avaient l'expérience de la vie des individus; ils n'avaient pas celle de la vie des nations. Il n'en est pas ainsi des historiens latins : ils ont, outre leur propre expérience, l'expérience des nations qui les ont précédés; ils portent en quelque sorte le poids des siècles et ils ont le désenchantement de la vieillesse. En lisant les historiens grecs, les historiens romains y reconnaissaient la loi fatale de l'accroissement, de la grandeur, de la décadence; ils y retrouvaient le passé de leur propre histoire : ils y pressentaient son avenir. Mais, s'ils ont moins de

naïveté, de grâce, que les historiens grecs ; s'ils éveillent moins en nous, avec le sentiment du beau, les sympathies généreuses qui sont la vie et l'honneur de l'humanité, ils nous attachent par d'autres qualités. Leur pensée a plus de profondeur et une mélancolie qui n'est pas sans intérêt et sans grandeur; ils pénètrent plus avant dans la nature humaine, et, si le jour dont ils l'éclairent est quelquefois sombre, leur tristesse même a son charme et son instruction.

Au point de vue moral, les historiens latins se soutiennent donc à la hauteur des historiens grecs ; mais, au point de vue de l'art, ceux-ci leur sont supérieurs; ils ont, en effet, ce mérite suprême en toute œuvre de l'esprit de s'effacer complétement derrière leurs ouvrages, de n'y mettre pas leurs préoccupations personnelles : c'est le caractère d'Hérodote, c'est surtout celui de Thucydide. Uniquement épris de la vérité pure, Thucydide ne cherche pas à expliquer les événements, à les colorer; il les présente nus; à peine un voile, transparent comme la lumière du ciel grec, les couvre sans les embellir. Il n'est point orateur comme Tite-Live, poëte comme Tacite; il ne plaide ni ne peint : sa passion, s'il en a une, c'est la recherche du vrai.

Les historiens latins n'ont pas, à beaucoup près, cette discrétion. Ce qui, au premier abord, frappe

en eux, c'est leur physionomie nationale : Salluste, Tite-Live, Tacite, sont pleins de cette foi que l'univers appartient à Rome. Cette foi, elle est l'âme de leurs récits, l'originalité puissante de leurs œuvres; souvent même elle va jusqu'à l'égoïsme, jusqu'au mépris de l'humanité, et à justifier les actes les moins justifiables de l'ambition romaine. Oui, Rome personnifiée dans ses historiens, ne voit, n'admire, ne souffre qu'elle-même; pour elle seule elle s'émeut, indifférente aux malheurs, aux larmes, à la destruction des peuples qui doutent, en lui résistant, de cette éternité que les destins lui ont promise. Que les historiens grecs sont différents! Généreux, sympathiques à l'humanité, s'ils triomphent des victoires obtenues sur le grand roi, c'est que dans ces victoires ils voient pour les autres peuples, aussi bien que pour eux-mêmes, la défaite de l'esclavage et de la barbarie par la liberté et la civilisation, le triomphe de la Grèce sur l'Orient. J'aime donc mieux les Grecs; mais je dois respecter, sinon admirer dans les historiens latins cet égoïsme patriotique. Le génie romain se peint tout entier dans son histoire; il s'y peint avec toute sa personnalité et sa dureté; et, pourtant, malgré cette préoccupation continuelle d'égoïsme, à cause de cette préoccupation peut-être, l'histoire romaine a un singulier intérêt; toute façonnée qu'elle est à l'image du peuple roi, elle attache fortement; c'est

qu'à Rome, entre les plébéiens et les patriciens, il se joue sur le Forum un drame où le monde tout entier est engagé : c'est la lutte du droit contre la force. L'histoire qui, en Grèce, n'a qu'un acteur, les hommes libres, ici en a deux, le peuple et la noblesse ; l'intérêt est donc double. De la lutte des plébéiens et des patriciens date en effet le premier affranchissement de l'humanité ; dans la Grèce dominent encore le despotisme de l'Orient et la jalousie de la liberté, qui se montre dans l'abaissement de l'Ilote : le combat des deux ordres, le sénat et le peuple, est, à Rome, le premier pas vers cette égalité que l'empire a bien pu préparer, mais que le christianisme seul a donnée au monde.

Et maintenant, déclarerons-nous les historiens grecs supérieurs aux historiens latins, ou ceux-ci aux premiers? Assurément, nul plus que moi n'aime Tite-Live ; nul n'est plus charmé de cette limpidité brillante, de cette abondance si choisie, de cette imagination si pittoresque, mais qu'il m'en coûterait de lui sacrifier Hérodote ! ces pages si imprégnées de fraîcheur, ces légendes si merveilleuses, cette prose si voisine de la poésie, ces histoires sœurs de l'épopée, et comme elle inspirées par les muses ! Comment aussi choisir entre Thucydide et Salluste, si concis tous deux, tous deux si énergiques, si profonds ! Et Xénophon ! lui pourrait-on donner le pas sur César, presque aussi attique que

lui dans son urbanité romaine! Quant à Tacite, il est à part dans sa splendeur comme dans ses défauts. Mieux vaut donc, comme on l'a si bien dit : « Les admirer tous ensemble, que leur chercher des rangs. »



XVI

QUINTILIEN.

Moderator summe juventæ.
MARTIAL, II, 90.

On n'a rien de bien certain sur la vie de Quintilien. On conjecture seulement avec assez de vraisemblance que, né à Calahorra, en Espagne, l'an 42 de notre ère, il fut très-jeune encore amené à Rome par Galba, et qu'il y suivit les leçons de Domitius Afer et de Servilius Nonianus, orateurs célèbres de ce temps. A l'âge de dix-huit ans, son éducation achevée, il accompagna ce même Galba que Néron avait désigné pour commander en Espagne, et passa huit ans dans sa patrie. Revenu à Rome avec Galba, qui avait succédé à Néron, la bienveillance du nouvel empereur l'investit d'une chaire publique d'éloquence. Pendant vingt ans il enseigna la rhéto-

rique, sans négliger les affaires du barreau où il fit admirer son talent oratoire.

Après vingt ans d'enseignement public, Quintilien songea à recueillir, dans une studieuse retraite, ses longues et fécondes leçons. Il y travaillait à ses *Institutions oratoires*, lorsque Domitien le choisit pour présider à l'éducation de ses petits-neveux. Quintilien dédia son ouvrage à Domitien. Rollin qui aimait tant Quintilien, et qui a pour ainsi dire exprimé et répandu dans son *Traité des études*, le suc le plus doux et le plus pur des *Institutions oratoires*, Rollin ne lui peut cependant pardonner cette dédicace : « Un écrivain, dit-il, capable de porter l'excès de la flatterie jusqu'à reconnaître pour dieu un empereur tel que Domitien, était digne de blasphémer contre Jésus-Christ et contre son Église. » Je serais moins sévère que Rollin, et passerais encore sur la dédicace : une dédicace n'engage pas ; mais je regrette qu'au dixième livre, Quintilien faisant la revue des poëtes s'arrête pour dire : « Je n'aurais pas eu à nommer tous ces poëtes, si les soins de l'empire n'eussent distrait Germanicus Auguste (Domitien) des études qu'il avait commencées, et si les dieux n'eussent jugé que c'était trop peu pour lui d'être le plus grand des poëtes. « *Parumque diis visum est esse eum maximum poetarum?* »

Oublions donc le précepteur impérial, et ne voyons que le critique. Il y a dans les *Institutions*

oratoires deux parties : un traité d'éducation et un traité de rhétorique. Voulant former l'orateur, Quintilien le prend, pour ainsi dire, des bras de la nourrice; il fixe à sept ans, véritable limite, de nos jours trop avancée, le temps où l'enfant doit être livré aux maîtres chargés de l'instruire. Mais de l'éducation particulière ou de l'éducation publique, laquelle doit-on préférer? Cette question, si souvent agitée, Quintilien la résout, avec beaucoup de sens, selon nous, en faveur de l'éducation publique. Il donne de cette préférence des raisons qui, pour être anciennes, n'ont rien perdu de leur justesse : l'émulation plus vive entre les disciples, la parole du maître plus puissante, les caractères mieux polis par le frottement journalier, et enfin ce motif particulier à son temps et qui est un témoignage grave de la corruption de la société romaine, qu'au sein de la famille les premiers regards de l'enfant ne rencontrent que le spectacle du vice. Quintilien trace ensuite avec une égale précision les devoirs du maître et ceux de l'élève. Voici donc l'école qui s'ouvre pour l'enfant. On le remet d'abord aux mains du grammairien. La grammaire, on le sait, avait à Rome un domaine beaucoup plus étendu que chez nous; elle ne se bornait pas à enseigner les règles d'un langage correct et pur; elle entrait dans le détail même des auteurs, prosateurs et poëtes, en expliquait les allusions mythologiques,

les passages historiques, en un mot toutes les difficultés qui pouvaient arrêter l'élève ou les beautés capables de former déjà son goût ; c'était moins la grammaire que ce que nous appelons la philologie L'enfant est devenu un jeune homme ; des mains du grammairien Quintilien le remet donc aux mains du rhéteur. C'est ici que commence, à proprement parler, l'éducation de l'orateur. Quintilien indique, avec beaucoup de soin, les auteurs qu'il devra lire, donnant aux poëtes une grande place à côté des historiens et des orateurs. Il veut que le futur orateur meuble sa mémoire en même temps qu'il formera son jugement ; il doit faire une ample provisions d'images, d'expressions, de pensées, et surtout par une composition fréquente, se préparer à l'improvisation. Ce moyen de pouvoir un jour improviser facilement, qu'on ne pratique plus aujourd'hui, nous semble une des causes les plus puissantes de la supériorité de l'éloquence ancienne comparée à l'éloquence moderne. En effet, cette forte discipline de la composition ne donnait pas seulement des ressources infinies pour les soudainetés nécessaires de la parole ; elle lui imprimait, à cette parole, alors même qu'elle se précipitait abondante et spontanée, une forme précise, un tour naturel, une expression juste qui, l'émotion passée, lui laissaient une force et une beauté durables. L'art mettait son sceau à l'improvisation, et, en la gra-

vant, la faisait vivre. Ces préceptes généraux donnés, Quintilien entre plus particulièrement dans les procédés oratoires, et enseigne, autant qu'on le peut enseigner, le secret de l'éloquence; prenant une à une les différentes parties du discours, il en trace, d'après Cicéron, les règles et les modèles. Il prévoit tous les accidents des luttes du barreau, et énumère, pour y faire face, toutes les combinaisons trouvées par la rhétorique. C'est un véritable cours de stratégie judiciaire.

Après avoir, pour ainsi dire, armé de toutes pièces son futur orateur, Quintilien le lance dans l'arène, non sans beaucoup insister sur l'action, partie si considérable de l'éloquence chez les anciens, et qui pour nous a beaucoup perdu de son importance. Le livre dixième tranche d'une manière heureuse avec l'aridité des préceptes jusque-là donnés par Quintilien. Il offre une comparaison fort intéressante entre les auteurs grecs et latins; c'est une excellente page d'histoire littéraire.

A la fin de son ouvrage, Quintilien revenant à la partie morale que nous avons signalée au début, offre un tableau plein de charme : il nous montre l'orateur, après une vie de combats et de triomphes, jouissant, au sein de sa retraite, du fruit de ses travaux et de sa vertu : « Avant d'être pris à ces piéges de l'âge, l'orateur doit prudemment sonner la retraite et gagner le port tandis que son

vaisseau est encore intact. Les fruits de ses études n'en seront pas alors moins doux pour lui. Sa maison, suivant l'usage des anciens, sera le rendez-vous des jeunes gens les plus distingués qui viendront le consulter, comme un oracle, sur les vrais principes du langage. Il les formera à l'éloquence avec la tendresse d'un père, et en pilote expérimenté, il leur signalera les côtes, les ports; leur dira quels sont les signes précurseurs de l'orage, et de quelle façon doit se gouverner le navire, selon qu'on a les vents favorables ou contraires. Je ne sais en vérité si l'on ne doit pas considérer comme le temps le plus heureux celui où, quittant les affaires pour se consacrer à la retraite, hors des atteintes de l'envie, étranger à tout débat, l'on peut mettre enfin sa réputation à couvert, jouir de son vivant du respect qu'on n'accorde ordinairement qu'aux morts, et savourer à l'avance l'estime qu'on obtiendra un jour de la postérité. » Les *Institutions oratoires* sont un des monuments les plus remarquables de la littérature romaine, à ce second siècle. Les précepceptes que donne Quintilien, pris séparément, sont pleins de justesse et de goût; mais on peut regretter que des vues générales, fécondes et neuves, les viennent si rarement animer. Disciple de Cicéron, Quintilien le suit pas à pas dans les détails techniques que celui-ci a empruntés à Aristote, mais jamais dans les théories plus élevées qu'il a deman-

dées à Platon. Il n'a jamais devant les yeux cet idéal qui est la règle intérieure et la seule règle infaillible du beau ; aussi a-t-il plutôt signalé la décadence qu'il ne l'a arrêtée ; il y a même cédé plus qu'il ne l'a cru ; son style vif, spirituel, ami du trait, de l'expression figurée, rappelle plus la nouvelle école que l'ancienne. Mais chez lui ces défaillances de goût sont rares. En général, il trace avec sûreté et finesse les préceptes de l'art, et développe dignement, d'après Cicéron, les secrets et les beautés de l'éloquence. Malheureusement, dans toutes les recettes si nombreuses qu'il donne, il en oublie une, la liberté. La probité qu'il recommande à l'avocat, a son mérite sans doute, mais elle ne saurait remplacer l'inspiration d'une âme libre : on sent trop que Quintilien a vécu et écrit auprès de Domitien.

En face de cette école un peu timide de Quintilien, s'en était élevée une autre plus hardie, et qui se révèle à nous dans le *Dialogue des orateurs*. Ce dialogue, qui a été attribué à Quintilien comme à Tacite et à Pline le Jeune et dont l'auteur restera toujours un sujet de controverse, a trois parties distinctes. Dans une espèce de prologue, Julius Secundus et M. Aper engagent vivement Curiatus Maternus à quitter la poésie, occupation stérile, pour le barreau qui donne la fortune avec la gloire. Maternus tient bon pour la poésie, et en montre à son tour les avan-

tages. La conversation change tout à coup par l'arrivée de Vipstanius Messala, admirateur des anciens; Messala invite Aper à renoncer aux doctrines nouvelles des rhéteurs et à revenir aux vieilles traditions de l'éloquence. Ici, à proprement parler, commence la querelle des anciens et des modernes. Aper, qui est pour les modernes, passe en revue les orateurs anciens, et tâche de montrer que, dans le culte qu'on leur rend, il y a un peu de superstition. Où d'ailleurs placer cette antiquité? Cicéron, dont vous en faites le représentant, était aux yeux de beaucoup de ses contemporains, un novateur, un moderne. Aper examinant ensuite successivement les orateurs les plus illustres de Rome, les caractérise par des traits vifs et piquants qui démentent quelquefois les jugements consacrés à leur égard; puis s'adressant dans une péroraison véhémente à Messala et à Maternus, il les somme en quelque sorte de donner à leur siècle cette éloquence nouvelle dont Cassius Severus avait eu l'instinct: « *Illustrate sæculum nostrum pulcherrimo genere dicendi;* » éloquence qu'il ne définit pas d'une manière bien précise, mais qui, autant qu'on en peut juger, serait une heureuse alliance des qualités des anciens et des formes plus vives et plus brillantes de l'éloquence moderne. Sur l'invitation de Maternus, Messala se dispose à prendre en mains la cause des anciens, tout en déclarant, par forme de précaution

oratoire, qu'ils n'ont pas besoin d'être défendus. Mais, détournant un peu la question, il recherche quelles sont les causes qui ont amené la décadence de l'éloquence : le peu de soin que l'on donne à l'éducation de la jeunesse, la mollesse des mœurs, l'ignorance du droit, l'abandon du barreau. A ces mœurs nouvelles, il oppose les anciennes mœurs, l'éducation sévère de la jeunesse, les leçons vivantes qu'elle allait recevoir de la bouche et du spectacle des grands orateurs, et que maintenant elle va chercher dans les écoles des déclamateurs. Après Messala, dont le discours est incomplet, et celui de Julius Secundus, qui a entièrement péri, Maternus en qui je verrais volontiers Pline le Jeune, reprend la parole : il regrette l'éloquence antique et ses merveilles; mais cette éloquence, pour la ressusciter, il faudrait rendre à Rome, avec les institutions politiques qu'elle a perdues, ces agitations du forum qui créaient tant de haines entre les citoyens, et entretenaient dans la république tant de troubles; c'était la payer trop cher : « *Nec tanti reipublicæ Gracchorum eloquentia fuit ut pateretur et leges.* » Et il termine en disant que, puisque le passé ne peut revenir, et que l'on ne peut concilier le repos et la gloire, il faut jouir des avantages de son siècle sans critiquer ceux qui l'ont précédé.

Maintenant, si reprenant cette question de l'élo-

quence, agitée dans ce dialogue, nous la voulons juger à son véritable point de vue, nous dirons qu'aucun des interlocuteurs n'est parfaitement dans le vrai ; chacun d'eux n'en voit qu'une face. Oui, Messala, l'éducation s'est amollie, les mœurs se sont relâchées, et l'éloquence a dû en souffrir. Avant vous, Sénèque le rhéteur avait aussi fort bien signalé ces causes de la chute de l'éloquence : « *In deterius quotidie data res est, sive luxu temporum, sive, cum præmium rei pulcherrimæ cecidisset, translatum est omne certamen ad turpia.* » Vous avez raison, peut-être, Maternus ; les luttes sanglantes du forum ne valaient pas ce qu'elles coûtaient : à ce prix, l'éloquence était trop payée ; *Non tanti erat.* Et vous, Aper, vous dites bien : l'éloquence qui est une forme de la pensée, reflet mobile de nos sentiments, expression des institutions et des mœurs, doit comme ces mœurs et ces institutions changer. Ou plutôt, regardez-y bien : cette éloquence que vous regrettez, que vous cherchez, elle est ailleurs. Si l'éloquence politique est tombée, ce n'est pas seulement parce qu'elle n'avait plus la tribune aux harangues pour s'y appuyer ; mais c'est qu'elle avait épuisé tous les grands intérêts qui lui pouvaient servir d'aliment. Mais, que dis-je? elle n'a pas péri, cette éloquence ; elle s'est transformée. Elle a quitté le lit désormais étroit et desséché du forum, pour aller sur d'autres rives s'épandre et rouler à grands flots. Elle était

tout extérieure et turbulente, elle s'est faite calme et intime. Vous l'avez vue au milieu de vous, et vous ne l'avez point reconnue. Quintilien a blâmé Sénèque. Sénèque cependant, c'est l'éloquence nouvelle, la seule que Rome puisse dorénavant posséder, l'éloquence de la réflexion et de l'âme. Cicéron l'avait pressentie, cette éloquence : « Il faut, dit-il, que l'éloquence s'élève, qu'elle se dresse pour ainsi dire dans la conscience une tribune, d'où elle apprendra aux hommes à désirer ou du moins à ne pas craindre la mort » : cette tribune, Sénèque l'a élevée. Vous vous étonnez, Quintilien, que les défauts de Sénèque aient séduit les Romains. Cette influence qui vous alarme, vous l'attribuez à l'agrément et à la nouveauté du style, à ces antithèses brillantes, à ces chutes habiles, à ces éclairs de l'expression, à ce coloris éclatant, à toutes ces surprises d'un art plus ingénieux que solide. Sans doute ces défauts charmants, *dulcibus vitiis*, n'ont pas nui à Sénèque ; mais si dans Sénèque il n'y eût eu que la forme, il n'eût pas exercé sur ses contemporains et sur ceux qui vinrent après lui cette souveraineté littéraire que nous avons saluée. Novateur littéraire aussi bien que précurseur moral, il a présenté aux Romains cette éloquence vraiment nouvelle qu'Aper et Maternus appelaient en vain. Ne vous étonnez pas que ses neuves et ravissantes peintures aient enchanté la jeunesse. Pour elle, pour son esprit,

pour son cœur, c'était une vie nouvelle, un horizon immense et magnifique qu'ouvrait Sénèque. Vainement la critique protesta contre cet entraînement littéraire ; Sénèque a été original : la création, c'est en littérature comme en toute chose la marque du génie.

On a dit que les grands écrivains avaient été de remarquables critiques; ceci est vrai de Sénèque encore. On trouve dans ses écrits, et dans ses *lettres* particulièrement, d'excellents préceptes de style et de goût. En critique, comme en éloquence, Sénèque a les plus heureuses divinations. Il a signalé ce fait qui est devenu la règle de la critique de nos jours et son trait distinctif, à savoir que la littérature est l'expression de la société : « *Talis hominibus fuit oratio qualis vita.* » Il ajoute : « Dès que l'esprit s'est fait un système de dédaigner toutes les choses d'usage, de tenir pour vil tout ce qui est commun, on cherche aussi à innover dans son langage; tantôt on exhume et l'on reproduit des termes antiques et surannés, tantôt on en fabrique de nouveaux ou on les détourne de leur signification; tantôt on prend pour élégance ce qui depuis peu est à la mode, l'audace et l'abus des métaphores; enfin, partout où vous verrez réussir un langage corrompu, sachez que là aussi les mœurs auront déchu de leur pureté; et de même que le luxe de la table et des costumes dénote une civilisation malade; ainsi le déréglement

du discours, pour peu qu'il se propage, atteste que les âmes, dont le style n'est que l'écho, ont elles-mêmes dégénéré. »

En même temps qu'il a entrevu cette vérité, que le style est toujours en rapport avec les mœurs, Sénèque a aussi en quelque sorte défini cette éloquence nouvelle dont il prenait l'initiative, l'éloquence morale. Il a tracé de l'éloquence de Fabius un portrait qui est celui de cette éloquence même ; et en regard il a mis celui de la fausse éloquence, de celle qui, vide et sonore, se paye de mots et de phrases. Dans cette voie Sénèque s'avance fort loin, et anticipant pour ainsi parler le dédain chrétien pour l'éloquence en elle-même séparée des choses et des vérités qu'elle doit enseigner, il ne veut pas qu'on se préoccupe trop des expressions ; qu'elles aillent comme elles voudront, servantes et non maîtresses de la pensée. Cependant, si Sénèque a entrevu les destinées nouvelles de l'éloquence, il ne les a pas entièrement envisagées. Il a toute l'étendue que peut donner la justesse la plus pénétrante de l'esprit latin ; mais il lui manque l'intuition profonde du génie grec et ses larges théories. Il n'a pas devant les yeux et dans l'imagination ce type éternel, toujours présent à la pensée de Platon. Non, le génie latin, dans ses plus heureuses inspirations, n'a pas cette portée et cette élévation. Pour les rencontrer dans la littérature romaine, il faudra aller jusqu'à

saint Augustin. Mais Sénèque dépasse et Quintilien, et l'auteur, quel qu'il soit, du *Dialogue des orateurs;* il laisse de côté cette querelle des anciens et des modernes qui, à vrai dire, n'est qu'une question de mots, et va droit à l'éloquence de l'avenir : cette éloquence qui, au rebours de l'éloquence politique, triomphe par l'apaisement des passions que celle-ci cherchait à enflammer ; c'est déjà l'éloquence chrétienne.



XVII

PLINE LE JEUNE.

Pingue et floridum dicendi genus.
(MACROBE, *Saturnales*, V, 1.)

Pline le Jeune naquit à Côme, ville de la Gaule Transpadane, l'an 61 après Jésus-Christ. Orphelin de bonne heure, il eut pour tuteur Virginius Rufus, ce grand citoyen qui mérita d'avoir Tacite pour panégyriste. Virginius prit de Pline un soin particulier et le regarda toujours comme son propre fils ; Pline de son côté eut toujours pour Virginius une reconnaissance filiale. L'éducation de Pline fut très-soignée. Il étudia la rhétorique sous Quintilien, dont il resta l'ami. Il entendit aussi Nicetès de Smyrne, rhéteur grec alors à Rome. Il faut encore compter au nombre de ses maîtres son oncle Pline le Naturaliste, qui l'adopta. Puis, suivant l'ancienne

coutume qui, dans la corruption des mœurs et la décadence des institutions, subsistait cependant, il dut passer par les camps pour arriver aux dignités civiles. Il fut donc envoyé en Syrie où il fit sa première campagne. Mais ce lui fut encore une occasion de se perfectionner dans l'éloquence : il se lia avec le philosophe Euphrate, vieillard aimable qui conçut de lui de hautes espérances, et dont il a tracé un beau portrait. C'est préparé par une éducation aussi variée et aussi forte, que Pline entra dans la carrière du barreau, où nous le retrouverons.

En même temps qu'orateur, Pline fut un homme politique; ce n'est pas qu'il ait joué un rôle; qui alors pouvait en jouer un? Mais il parcourut successivement toutes les charges publiques, charges vides et dénuées de puissance réelle, mais titres brillants encore. Pline obtint d'abord le tribunat, fantôme vain, titre sans honneur, il le reconnaît lui-même : « *Inanem umbram et sine honore nomen.* » Il fut aussi consul, et même de très-bonne heure, car il dit quelque part qu'il était arrivé plus jeune que Cicéron au consulat et au sacerdoce. Enfin il fut nommé augure sous Trajan, et il remarquait avec plaisir que Cicéron aussi avait été augure.

Sous Trajan, Pline prit une part active aux affaires publiques : il fut de nouveau nommé consul. Pline fut quelquefois appelé au conseil privé de l'empereur, mais toujours pour des questions as-

sez peu importantes, pour la suppression des jeux publics de Vienne, par exemple. Sur la fin de l'an 103, Pline fut envoyé pour gouverner le Pont et la Bithynie en qualité de proconsul. C'est surtout pendant le temps que Pline fut chargé du gouvernement de cette province, que se montrèrent pour lui la confiance et l'affection de Trajan. Nous avons toute la correspondance de Pline avec l'empereur; nous y reviendrons.

Nous connaissons l'homme dans Pline; il nous faut maintenant considérer en lui l'orateur, le panégyriste, l'auteur des *Lettres*.

L'éloquence, au temps de Pline, était bien déchue de sa grandeur et de son empire. Elle ne donnait plus le pouvoir, elle ne disposait plus des royaumes; elle n'avait plus des peuples pour clients et des rois pour tributaires, les prétures et les consulats pour récompense, le forum pour théâtre, le monde pour auditeur; plus de nuits passées à la tribune; plus de ces harangues qui, pendant des jours entiers, tenaient le peuple attentif et agité. L'éloquence, pacifiée par Auguste, avait été plus tard soumise, même extérieurement, à des règles qui la maintenaient dans la modestie, ou l'y ramenaient. Resserrée dans le tribunal des centumvirs, et gênée par de lourds manteaux, l'action oratoire perdit son ampleur et ses effets; et pourtant, toute détrônée qu'elle était, elle était encore la plus bril-

lante carrière que pussent suivre les caractères généreux et les intelligences cultivées, celle qui, avec le plus d'avantages, procurait le plus de gloire : « Est-il, s'écrie un interlocuteur du *Dialogue des orateurs*, est-il aucune renommée, aucune louange dans un art quelconque, comparable à la gloire des grands orateurs qui sont remarqués dans Rome, non-seulement par ces hommes occupés tout entiers de leur négoce, mais aussi par ces jeunes gens, par ces adolescents, pour peu qu'ils joignent à un esprit droit une honorable ambition? Quels noms les pères inculquent-ils de préférence à leurs fils? Quels personnages le vulgaire illettré, et ce peuple, en simple tunique, appellent-ils plus souvent de leurs noms et montrent-ils du doigt? Les étrangers mêmes et les voyageurs, qui déjà en ont entendu parler dans les municipes et les colonies, dès leur abord dans Rome, les cherchent et désirent connaître leurs traits. » L'éloquence donnait donc les richesses; elle donnait les honneurs ; elle était un bouclier en même temps qu'un glaive; et si, entre les mains des délateurs, elle était une arme terrible, elle était aussi contre eux le plus sûr rempart. Aussi les luttes du barreau excitaient-elles toujours un vif intérêt; elles remplaçaient les luttes de la place publique. Là il y avait encore de l'activité et de la vie; là trouvaient leur emploi les facultés puissantes de l'esprit et de l'âme qui, dans

des temps meilleurs, eussent été heureusement consacrées à la défense de la liberté.

Les orateurs étaient donc nombreux encore : au milieu de ces brillants émules, Pline tenait le premier rang. Les procès qu'il soutint sont de deux sortes : ceux qui eurent lieu devant le tribunal des centumvirs, et ceux qui eurent lieu devant le sénat. Dans une cause que jeune encore il plaida devant les quatre chambres des centumvirs réunis, il eut un grand succès. Il parlait pour Accia Variola déshéritée par son père et revendiquant sa succession. Il y avait de part et d'autres beaucoup d'avocats et de nombreux tabourets; en outre, une foule extraordinaire formait plusieurs cercles qui entouraient l'enceinte des juges, pourtant fort large. Le banc même où il était assiégé, et les tribunes de la salle étaient remplies, les unes de femmes, les autres d'hommes qui s'empressaient ou d'entendre, ce qui était fort difficile, ou de voir, ce qui l'était moins. A ces détails qu'il nous donne, il est facile de reconnaître que Pline avait une prédilection pour le plaidoyer qu'il fit ce jour-là ; il l'envoya à Romanus en lui disant : « Plusieurs de mes amis le regardent comme mon meilleur, comme mon *pro coronâ.* »

Au sénat, il eut des triomphes plus éclatants et dans des causes plus importantes. Quelques-unes de ces causes rappelaient le procès de Verrès. Les provinces, qui avaient plus gagné que perdu à l'em-

pire, trouvaient, dans le sénat et au tribunal des empereurs contre les exactions de leurs gouverneurs, un recours qu'elles ne trouvaient pas à la tribune aux harangues. Pline aimait à se charger de ces appels solennels des provinces contre les gouverneurs dont elles avaient à se plaindre; il est curieux de l'y suivre.

Les habitants de la Bétique avaient intenté une accusation contre Cécilius Classicus, et prié Pline de les soutenir. Pline s'y était d'abord refusé; mais le sénat fit un décret qui portait qu'on donnerait Pline pour avocat à ces peuples, s'ils pouvaient l'obtenir de lui-même : Pline ne refusa pas plus longtemps. Classicus s'était soustrait à une condamnation par une mort volontaire. L'affaire n'en fut pas moins poursuivie. Les biens qu'il avait acquis pendant son gouvernement furent rendus à la Bétique. Les créanciers qu'il avait payés durent rendre ce qu'ils avaient reçu. Hispanus et Probus, qui avaient trempé dans ses concussions, furent exilés pour cinq ans. Le troisième jour du procès, le sénat avait enveloppé dans la même condamnation tous les complices du crime.

Pline eut le même bonheur en défendant un gouverneur contre les habitants de sa province, qui l'accusaient. C'était Varenus, gouverneur de Bithynie. La cause fut interrompue; et Pline, en orateur scrupuleux, s'applaudissait de ce retard qui

lui permettait de perfectionner son plaidoyer, quand la cause fut portée devant l'empereur qui renvoya absous son client.

Mais rien n'égala, pour l'importance et la solennité des débats, le procès de Marius Priscus, proconsul d'Afrique, accusé par les Africains d'avoir vendu la condamnation et même la vie des innocents. Ce fut sans doute un grand jour dans le sénat que le jour où l'on vit un homme consulaire et un ancien septemvir accusé devant l'empereur par les deux écrivains les plus illustres de l'époque, Pline et Tacite. Pline, qui avait tant de fois parlé devant le sénat, se sentait étonné comme si tout lui eût été inconnu. Il prit la parole pourtant, et la garda cinq heures au milieu d'un silence religieux ou des applaudissements de l'auditoire. L'empereur le fit avertir plusieurs fois par un affranchi de ménager ses forces, et de ne pas oublier la faiblesse de sa complexion. Tacite appuya Pline, et Marius Priscus fut condamné à porter au trésor les 700 000 sesterces qu'il avait reçus. Rome et l'Italie lui furent interdites. Le sénat se sentait revivre dans de pareilles journées; et Pline voyait avec une noble joie son ministère élevé à la hauteur des magistratures politiques de l'ancienne république romaine.

Plus d'une fois Pline rendit au sénat la vie de jours d'autrefois; il osa attaquer un sénateur dans

le sénat même. Publicius Certus s'était souillé de crimes sous Domitien. Quand la mort de ce prince et l'avénement de Trajan eurent rendu aux citoyens quelque liberté, Pline en profita pour venger les victimes de Publicius Certus. Il se rend au sénat et demande la permission de parler. On l'écoute d'abord avec bienveillance. Pline poursuit ; il ne nomme pas encore le coupable, mais il le laisse entrevoir et trace le plan de l'accusation. Aussitôt on se récrie de toutes parts : « Sachons, dit l'un, qui est celui contre qui vous prétendez faire cette poursuite extraordinaire. — Qui est-ce donc, reprend un autre, que l'on accuse ainsi avant que le sénat l'ait permis ? — Laissez en sûreté, dit un troisième, ceux qui ont échappé. » Pline écoute, sans se troubler, ces apostrophes diverses et menaçantes. Enfin le consul prend la parole : « Pline, lui dit-il, vous direz ce que vous voudrez quand votre tour d'opiner sera venu. — Vous ne faites que me permettre, lui répond Pline, ce que jusqu'ici vous n'avez refusé à personne. » Pline s'assied, et l'on traite d'autres affaires. Pendant ce temps-là un consulaire de ses amis l'avertit tout bas, en termes fort pressants, qu'il s'est avancé avec trop de vivacité et d'imprudence; il le gronde et le presse de se désister ; il ajoute même : « Vous vous signalez à la haine des empereurs à venir. » A peine celui-ci l'a-t-il quitté qu'un autre revient à la charge :

« Qu'entreprenez-vous? Pourquoi vous perdre? Vous offensez un préfet du trésor qui, bientôt, sera consul. » Pline tient bon. Enfin l'on commence à opiner. Tous les sénateurs font l'apologie de Certus, comme si Pline l'avait nommé. Pline à son tour se lève et prend la parole : il parle, et ces sénateurs, si pusillanimes auparavant, rassurés par son courage, entraînés par son éloquence, lui montrent autant de faveur que tout à l'heure ils lui opposaient de craintes, charmés de le voir rétablir à ses risques et périls cette coutume si longtemps interrompue de porter devant le sénat toute question, et de voir le sénat lavé du reproche que lui faisaient, non à tort, les autres ordres de citoyens de n'être sévère que pour les autres, et, par une complaisance réciproque, de fermer les yeux sur les prévarications des sénateurs.

Tous ces triomphes de Pline ont péri; son éloquence n'a pas laissé de traces. On aimerait à la ressusciter, ou du moins à se la représenter avec ces éclairs et ces foudres que Pline, en en parlant lui-même, semble faire briller à nos yeux. Mais on se la figure difficilement ainsi; on la conçoit plus volontiers habile, tempérée, brillante, sans toutefois, au besoin, manquer de feu et de trait. Pline, on le sait, avait la prétention de suivre, de conserver la tradition de la grande éloquence, de l'éloquence cicéronienne; mais c'était une bonne inten-

tion, plus qu'une réalité. L'éloquence d'un siècle ne se stéréotype pas; elle change comme tout le reste, et j'ajoute qu'elle doit changer.

Deux écoles, nous l'avons vu, partageaient la critique; dans cette querelle, Pline était pour les anciens, Tacite pour les modernes, pour l'école qui s'inspirait du présent et des passions du temps; il préférait la brièveté, le trait, aux longs développements de la période cicéronienne; c'est l'Aper du *Dialogue*. Pline, au contraire, aimait la diction nombreuse et périodique, celle qui, comme les flocons de neige, tombe pressée, non interrompue, abondante, et il pensait qu'ainsi redoublée la parole avait plus de prise sur les esprits : « L'abondance des paroles ajoute une nouvelle force et comme un nouveau poids aux idées. Nos pensées entrent dans l'esprit des autres, comme le fer entre dans un corps solide; un seul coup ne suffit pas; il faut redoubler; il faut souvent entrer dans les détails. Quand on fait valoir une ferme, on n'en cultive pas seulement les vignes; on y prend soin des moindres arbrisseaux, on en laboure les terres. Dans ces terres, on ne se contente pas de semer du froment, du seigle; on y sème de l'orge, des fèves, et toutes sortes d'autres légumes : je jette ainsi à pleines mains dans une cause des moyens de toute espèce, pour en recueillir ce qui pourra venir à bien. » Toutefois le culte de Pline pour les anciens ne dégénère

pas en superstition : « J'admire les anciens, dit-il, mais sans dédaigner, comme certains esprits, les génies de notre siècle; je ne puis croire que la nature soit épuisée et ne produise plus rien de bon. »

Si l'orateur a péri, le panégyriste a survécu. C'était la coutume que, dans l'assemblée du sénat, qui suivait leur nomination, les consuls adressassent leurs remercîments à l'empereur, et demandassent pour lui quelque nouveau titre d'honneur; c'est ce qu'on appelait : *in honorem principis censere*. Le panégyrique de Trajan est un discours de cette espèce. Seulement il ne fut pas prononcé immédiatement après l'élection de Pline, mais à son entrée en charge. Ajoutons, pour l'honneur de Pline et de Trajan, qu'il n'a pas été prononcé en présence de l'empereur, et qu'il n'a pas été prononcé tel que nous l'avons. Pline l'a retouché, étendu, poli; et il nous a fait connaître lui-même ces changements.

Ce panégyrique se peut diviser en deux parties : la censure de Domitien et l'éloge de Trajan; division historique, contraste naturel.

Sous Domitien, Pline n'avait que difficilement échappé aux ombrages du prince, et il ne dut son salut qu'à la fin violente de ce tyran; on trouva parmi les papiers de Domitien un arrêt de mort contre Pline. Nul peut-être, sans en excepter même Tacite, n'avait supporté avec une plus douloureuse indignation les cruautés de ce monstre. Aussi les

a-t-il retracées avec une vigueur de pinceau qui rappelle Tacite, dans ce passage surtout où il montre Domitien retiré dans la solitude de son palais, objet d'horreur pour lui-même, et d'effroi pour les autres : « Ce monstre cruel s'y enfermait comme dans son antre pour se désaltérer du sang de ses proches, ou il s'élançait de sa retraite pour se rassasier du carnage des plus illustres citoyens. L'horreur et la menace en gardaient les portes, et l'on tremblait également d'être admis et d'être exclus. Sa rencontre seule et sa vue inspiraient l'effroi; l'orgueil éclatait sur son front et la fureur dans ses yeux; une pâleur efféminée était répandue sur son corps, et son impudence se déguisait sous la rougeur de son front. Personne n'osait l'approcher ni lui adresser la parole. Toujours renfermé dans les ténèbres d'un mystérieux asile, il ne sortait de sa solitude que pour désoler Rome. »

Dégradé, décimé sous les tyrans, le sénat se relevait avec les bons princes. Ce fut surtout la gloire de Trajan d'honorer, de ranimer, autant qu'il était en lui, ce corps éteint. Tacite insiste avec complaisance sur les marques de déférence que le prince ne cessait de donner à ce corps si élevé autrefois, si abaissé plus tard. Mais quoi que fît le prince, il ne pouvait lui rendre ce sentiment de confiance et de dignité qui ne vient que de l'indépendance : pour être libre, il faut se sentir libre; or, le sénat

savait trop que ce que l'empereur lui rendait, il pouvait le lui ôter. Pline l'avoue lui-même. A côté du panégyriste, de ses déclarations officielles sur la dignité du sénat, écoutons l'homme écrivant à ses amis. « La liberté de retour nous a trouvés novices et inexpérimentés. La servitude des derniers temps a fait oublier les droits et les coutumes du sénat, aussi bien que les autres sciences utiles. Nous avons assisté tout jeunes aux séances du sénat; mais alors il était toujours tremblant et toujours muet : l'on n'y pouvait sans péril dire ce que l'on pensait, et sans infamie ce que l'on ne pensait pas; nous avons vu les mêmes maux se perpétuer pendant plusieurs années, depuis que, devenus sénateurs, nous en avons pris et ressenti si cruellement notre part de douleurs que nos esprits en ont été frappés, accablés, anéantis. »

Nous avons examiné le côté historique de ce panégyrique qui peut, outre les traits que nous avons fait ressortir, offrir beaucoup de renseignements curieux et importants sur le droit, les coutumes civiles et les institutions politiques de Rome sous les empereurs. Considérons-le maintenant au point de vue oratoire. Le genre faux et secondaire du panégyrique offrait au talent de Pline une matière favorable à ce goût d'oppositions, à ces tours symétriques, à ces recherches, à toutes ces coquetteries de style où il se complaît; aussi s'y est-il donné pleine

carrière; son élégance continue fatigue. Sans doute il y a dans ce discours plusieurs morceaux d'une grande beauté : le tableau des débordements du Nil, l'entrée de Trajan dans Rome, et une foule d'autres passages, pris séparément, charment le lecteur; mais l'ensemble du discours lasse et rebute par la monotonie du bel esprit. L'admiration, sentiment peu sympathique par lui-même, se communique moins encore par l'effort, même sincère, que fait constamment l'orateur pour nous l'imposer. Qu'on le remarque en effet : Pline n'a point exagéré les grandes qualités de Trajan; ce qu'il dit, l'histoire le confirme, et y ajoute même : mais ce que la simplicité véridique de l'histoire nous fait accepter volontiers, la recherche du panégyriste et le ton pompeux et guindé où il est constamment monté, nous le rend fade et languissant. Et pourtant ce panégyrique a fait époque dans la littérature latine; il ne s'en faut pas étonner : ces défauts, qui nous choquent justement, sont les beautés de la décadence. Toutes les qualités qui peuvent séduire des esprits dégénérés, piquer des goûts blasés, Pline le Jeune les possède à un haut degré : grâces du style, finesse des éloges, art de voiler la pensée pour la rendre plus piquante, alliances de mots brillantes, toutes les surprises enfin d'un talent ingénieux, délicat, consommé. Aussi Pline est-il resté chez les Romains le modèle du panégyrique : il ouvre cette longue

liste d'orateurs officiels qui ne se ferme qu'avec Théodoric et Ennodius, dans lequel on peut voir comment finit cette éloquence qui commence par la recherche pour aboutir à l'énigme; image de cette puissance impériale qu'elle célébrait, et qui, allant toujours en s'amoindrissant, se perd obscurément dans Augustule, comme Pline dans Coryppe.

Cette décadence du panégyrique était inévitable. Le panégyrique porte en lui-même deux genres de mort : il a contre lui le fond et la forme; le fond : il roule nécessairement, sinon sur le mensonge, sur l'exagération du moins de l'éloge; la forme : il est obligé de se guinder, de se tenir au ton oratoire, sans avoir ni la passion, ni la conviction qui soutiennent l'éloquence. Il est si vrai que la solennité obligée du panégyrique est la cause de la froideur qui s'y attache invinciblement, que réduit à une forme plus simple le même genre de l'éloge retrouve tout à coup l'intérêt et la vie. Je rapproche la *vie d'Agricola* du *panégyrique* de Trajan; et laissant de côté la supériorité du génie de Tacite sur l'esprit de Pline, je n'interroge que les deux ouvrages en eux-mêmes. Je trouve dans le premier un sentiment vrai, un genre d'éloquence simple et tempéré parfaitement approprié à la modestie du héros. A cette éloquence naturelle et familière opposez l'éloquence officielle, l'admiration obligée de Pline, et sa diction pompeuse; et vous comprendrez comment,

même abstraction faite du tour d'esprit différent des deux écrivains, le *Panégyrique de Trajan* est inférieur à la *Vie d'Agricola*. Ces deux éloquences représentent, pour ainsi dire, deux temps bien opposés, la république et l'empire. L'hommage rendu par Tacite à son beau-père, c'est cet hommage, grave et religieux, que, dans les premiers siècles de Rome, des voix libres payaient aux citoyens qui avaient bien mérité de la patrie. L'éloge de Trajan par Pline le Jeune, bien qu'il s'adresse à un prince digne d'admiration pour ses grandes qualités, et qu'il lui soit rendu par un homme qui avait conservé le sentiment, sinon le regret de la liberté, n'en est pas moins, jusqu'à un certain point, un cérémonial officiel, un tribut imposé à l'orateur par la charge de consul plus encore que par la reconnaissance: c'est le langage de l'adulation substitué à l'expression libre d'un sentiment patriotique : ici est la rhétorique, là est l'éloquence.

C'est surtout par le recueil de ses lettres, que Pline a trouvé faveur auprès de la postérité ; ce recueil est en effet singulièrement précieux pour la littérature : on y saisit tout le mouvement intellectuel de cette époque; on y assiste aux lectures publiques, qui étaient alors la grande préoccupation des écrivains, poëtes, orateurs et historiens; on y voit toute l'admiration qu'excitent certaines renommées contemporaines, et on s'y convainc aussi de

leur fragilité. Que de noms ne pourrait-on pas relever dans ce recueil, alors fort loués et fort célèbres, et maintenant oubliés? Qui connaît aujourd'hui Maxime à qui Pline écrivait fréquemment, et dont il paraissait faire grand cas? Qui, Caninius et le poëte Antonin? Mais Pline fut lié aussi avec des écrivains qui n'ont pas péri; Silius Italicus, dont il nous a raconté la mort avec une simplicité touchante; Martial, qui fit pour lui des vers auxquels Pline fut sensible; Suétone, qui met souvent à l'épreuve son obligeance; Tacite enfin. Pline, dans cette amitié d'un grand écrivain, cédait-il seulement au penchant qui l'entraînait, ou aussi à un secret désir de partager l'immortalité de son ami? On l'en a soupçonné, et peut-être en effet ce motif se glissait-il un peu, sans qu'il s'en rendît bien compte, dans son admiration pour le peintre des *Histoires;* mais j'aime mieux le croire, et je le reconnais à l'accent de Pline, son attachement pour Tacite était sincère; et c'est encore un honneur pour l'âme de Pline le Jeune, d'avoir admiré là où un autre moins généreux aurait pu envier.

Intéressante pour l'histoire littéraire, la correspondance de Pline le Jeune ne l'est pas moins pour l'histoire elle-même; mais elle le serait plus encore, si, par une coquetterie d'auteur mal entendue, Pline au lieu de ranger ses lettres dans l'ordre où elles ont été écrites, n'eût pris un malheureux

plaisir à les déplacer, à les mêler de manière qu'on n'en peut reconnaître et reconstruire le plan primitif : plus soucieux d'en assortir, pour ainsi dire, les différentes couleurs, d'en composer un bouquet littéraire, que d'en former un tableau historique. L'histoire ne perd pas seulement à cette symétrie artificielle ; l'agrément en est beaucoup moindre aussi. Le soin de sacrifier l'instruction à l'effet, le naturel à l'esprit, de montrer moins l'homme que l'écrivain, ce soin continuel, partout fatigant, l'est surtout dans une correspondance où l'on s'attend à plus d'abandon, où l'on aimerait à surprendre l'âme dans ses naturels épanchements ; plaisir que Pline nous donne bien rarement. Prétentieux alors même qu'il exprime un sentiment bon et généreux, il gâte ce qu'il sent par la manière dont il le dit ; bel esprit encore quand il croit n'être que simple.

Malgré ces défauts, la lecture des lettres de Pline est une des plus agréables et des plus instructives qui se puisse faire ; s'il n'a le naturel, l'aisance, la souplesse que l'on aimerait à rencontrer en de familiers et libres entretiens, il donne toujours à ses pensées ce tour fin et piquant qui plaît à l'esprit, à ses expressions ce relief qui les grave dans la pensée, et à sa recherche même un air de négligence qui parfois peut tromper.

Pline, nous l'avons dit, n'a pas seulement été un écrivain ; il a été aussi un homme public, un con-

sul, un gouverneur de province; et il nous a laissé en cette qualité des renseignements précieux renfermés dans le dixième livre de ses lettres; c'est sa correspondance officielle avec l'empereur. Pline s'y montre préoccupé de tous les détails de l'administration; il propose même des projets gigantesques pour une entreprise provinciale, et qui ne sauraient s'expliquer, si l'on ne connaissait les forces prodigieuses dont disposaient les Romains à cette époque, et les monuments étonnants qu'ils nous ont laissés. Il s'agit de joindre, à la mer, par un canal, un lac qui se trouve près de Nicomédie, et que l'on dit élevé de plus de 400 coudées au-dessus du niveau de l'Océan; il demande 150 pompiers pour cette même ville de Nicomédie où vient d'éclater un terrible incendie; il retranche des dépenses aux Byzantins; il demande que l'on diminue le taux auquel l'État prêtait aux particuliers. Trajan se prête avec générosité à toutes ces mesures si libérales; ses réponses sont toujours nettes, quelquefois sévères, mais toujours empreintes d'un esprit de justice et d'humanité : quand Pline le consulte sur la question des enfants libres, exposés à leur naissance et nourris pour la servitude, il n'hésite pas à déclarer qu'il faut leur rendre la liberté.

Les réponses de Trajan sont toujours des modèles de bon sens, de gravité, de cette noble concision qu'on a si bien appelée l'*imperatoria brevitas.*

Toutefois, en reconnaissant ce qu'il y a d'attentif, de sage, d'humain dans cette activité de Trajan, il est difficile de ne pas trembler pour une régularité administrative et pour une société qui ne reposent que sur une seule tête, cette tête fût-elle celle d'un Trajan !

Dans le dernier livre des Lettres de Pline, il en est une qui se détache des autres d'une manière vive et frappante ; c'est celle dans laquelle Pline consulte Trajan sur la conduite qu'il doit tenir à l'égard des chrétiens ; cette lettre est un témoignage honorable de l'indulgence de Pline, de son humanité comme gouverneur et comme homme. On y voit avec quelle douceur il interroge ceux que la voix publique lui désignait comme des criminels. Comme il cherche en quelque sorte par des questions réitérées à tirer d'eux un désaveu de christianisme qui les doit sauver ! Avec quelle haute impartialité il parle de ces agapes des premiers chrétiens que les préventions populaires travestissaient en épouvantables festins !

Si l'on s'accorde à louer la conduite de Pline à l'égard des chrétiens, on est plus sévère pour la réponse de Trajan, qui, en défendant de faire des recherches contre eux, ordonne, s'ils sont accusés et convaincus, de les punir. « Étrange et insoutenable arrêt ! s'écrie Tertullien ; Trajan défend de rechercher les chrétiens parce qu'ils sont innocents,

et il ordonne de les punir comme coupables ! Il épargne et il sévit; il dissimule et il condamne. Ordonnance impériale, pourquoi vous contredire si grossièrement? Si vous condamnez les chrétiens, pourquoi ne les pas rechercher; et si vous ne les recherchez point, pourquoi ne pas les absoudre? » Assurément il y a là une contradiction, et la tolérance moderne, la liberté de conscience qui est fille du christianisme ont peine à passer condamnation sur cette espèce de compromis de Trajan entre son humanité et sa politique. Cependant Trajan ne faisait alors pour les chrétiens que ce que la raison d'État, adoucie par son humanité, lui commandait de faire. Ces contradictions apparentes, que relève facilement la logique, sont souvent des nécessités que les princes les plus sages et les époques les plus civilisées subissent également.

Si maintenant nous cherchons à rassembler les traits divers de la physionomie morale et littéraire de Pline, nous trouverons dans l'homme ces qualités douces, ces traits heureux, plus brillants que profonds, qui font l'égalité de l'âme et le bonheur de la vie : du courage contre la tyrannie, mais sans bravade; l'amour des hommes, mais un amour égal du repos et de la solitude; le regret de la liberté antique, mais une résignation assez facile à l'empire. On souhaiterait cette existence tout à la fois calme et active, mariant les joies de la fa-

mille aux jouissances de l'étude. La figure de Pline est une des plus douces et des plus nobles de l'antiquité; c'est la vie païenne dans son aspect le plus agréable : esprit, fortune, honneurs publics, amitiés illustres, tout s'y trouve réuni ; tout, même ce calme qui n'était plus dans les esprits. Pline en effet n'a ni les inquiétudes qui agitent Sénèque, ni la tristesse amère de Pline l'Ancien, ni la sombre mélancolie de Tacite qui semble désespérer des dieux et de l'empire : il jouit pleinement du présent, et ne redoute rien de l'avenir. Si l'empire, un moment relevé et soutenu par Trajan doit retomber aux mains des tyrans; si, dans ce monde ancien de l'éloquence et de la philosophie, sont nées et grandissent une autre éloquence et une autre société, il ne s'en préoccupe pas, bien qu'il les ait entrevues; et chez lui ce n'est ni indifférence, ni timidité d'esprit, mais quiétude naturelle.

Dans l'éloge de De Sacy, traducteur de Pline le Jeune, d'Alembert a dit : « Les auteurs du siècle d'Auguste sont fort supérieurs, comme écrivains, à ceux du siècle suivant, qui le sont peut-être à leur tour comme penseurs et philosophes. » Madame de Staël connaissait-elle cette opinion de d'Alembert, quand, dans sa *Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, elle s'exprimait ainsi ? « Les écrivains des empereurs, malgré les affreuses circonstances contre lesquelles ils avaient

à lutter, sont supérieurs comme philosophes aux écrivains du siècle d'Auguste. La philosophie de Sénèque pénètre plus avant dans le cœur de l'homme. Tacite, sous tous les rapports, l'emporte de beaucoup sur les meilleurs historiens latins. Les premiers qui écrivent et parlent une belle langue, se laissent charmer par l'harmonie des phrases ; mais en avançant dans la littérature, on se blase sur les jouissances de l'imagination ; l'esprit devient plus avide d'idées abstraites, la pensée se généralise ; les rapports des hommes entre eux se multiplient avec les siècles ; la variété des circonstances fait naître et découvrir des combinaisons nouvelles, des aperçus plus profonds : la réflexion hérite du temps. C'est ce genre de progression qui se fait sentir dans les écrivains de la dernière époque de la littérature latine, malgré les causes locales qui luttaient alors contre la marche naturelle de l'esprit humain. »

Cette opinion de Mme de Staël, qui donne à la littérature romaine du second siècle la supériorité sur la littérature du siècle d'Auguste, est-elle juste? Il ne s'agit pas, bien entendu, de la forme ; qui oserait prétendre qu'elle n'ait pas été plus pure, plus harmonieuse, plus parfaite au temps d'Auguste qu'au temps de Trajan? Mais seulement du fond, en d'autres termes, de la pensée qui, à ce second siècle, aurait eu une profondeur, que n'avait

pas le siècle plus poli et plus brillant d'Auguste. Sans doute, au premier coup d'œil, Sénèque et Tacite frappent plus l'esprit et l'imagination que ne font Tite-Live et Cicéron. Mais qui ne voit que ce qui en eux surprend et nous saisit, c'est moins la profondeur ou l'originalité même de la pensée que le relief de la forme sous laquelle ils la présentent; le trait, voilà ce qu'ils cherchent et ce qui nous éblouit. D'un autre côté, s'ils ont des idées plus larges et plus profondes, est-ce uniquement à leur supériorité personnelle qu'il en faut faire honneur? N'est-ce pas aussi le bienfait de l'expérience et du temps? Je ne veux point cependant déprécier ces écrivains, et à leur tour les mettre au-dessous de ceux à qui on voudrait les préférer; non, les écrivains du second siècle de la littérature romaine sont encore de grands écrivains. Malgré la difficulté des temps, ils ont maintenu la dignité de la pensée, et vengé ainsi la conscience humaine opprimée. La langue de Sénèque et de Tacite n'est pas celle de Cicéron ni de Tite-Live; mais c'est encore une belle langue, plus savante, il est vrai, que naturelle, mais brillante, mais pittoresque.

Si donc nous n'admettons pas la supériorité de ce second siècle sur le siècle d'Auguste, nous reconnaissons qu'il a eu un caractère philosophique nouveau et fécond. Sénèque a, comme moraliste, une originalité que n'a pas Cicéron; et comme histo-

rien, Tacite offre une teinte philosophique que l'on ne trouve pas dans Tite-Live. C'est le progrès de la pensée et de la société. A ce point de vue, la littérature romaine du second siècle offre un grand rapport avec notre XVIIIe siècle. C'est le même amour de la science, la même foi dans le bien qu'elle peut faire à l'humanité, le même désir de voir les peuples unis dans des sentiments de fraternité, dans cette paix romaine que le XVIIIe siècle appellera philantropie ; c'est la même horreur pour la gloire sanglante des conquêtes, la même admiration pour les hommes qui, par de pacifiques et utiles découvertes, ont servi l'humanité ; en un mot, c'est dans les idées la même et généreuse inspiration, un peu frondeuse parfois, et dans le style, la même emphase déclamatoire. Dans ces pages, moins éloquentes que pompeuses, que Diderot jetait, artiste désintéressé, dans l'histoire philosophique des Deux-Indes, il ne serait pas difficile de retrouver quelques-unes des tirades de Pline l'Ancien contre le luxe.



XVIII

SUÉTONE.

> Emendatissimus et Candidissimus Scriptor.
> (Vopiscus, *Vie de Firmus.*)

Pour la vie de Suétone, comme pour celle de Tacite, nous n'avons guère que des conjectures; les plus vraisemblables placent l'époque de sa naissance au commencement du règne de Vespasien, entre l'an de Rome 62 et l'an 73 après J.-C. Suétone, dans la vie d'Othon, dit que Suetonius Lenis, son père, servait dans la treizième légion en qualité de tribun, décoré de l'*augusticlave*, insigne des officiers subalternes. Malgré cette indication positive de Suétone, les commentateurs, toujours jaloux de la gloire de leur auteur, comme les panégyristes le sont de celle de leur héros, ont voulu créer à Suétone une généalogie plus illustre. Muret lui

donne pour père Suetonius Paullinus, ce personnage si connu, si vanté par Tacite, cet homme qui ne laissait sans rival aucun général, quel que fût son talent et son courage : « *Qui neminem sine æmulo sinit;* » cette conjecture, bien que partagée par quelques autres critiques, ne peut se soutenir en présence du témoignage précis de Suétone, que nous venons de rapporter. Les détails certains que nous avons sur Suétone, nous les devons à Pline le Jeune; c'est par Pline le Jeune que nous connaissons son caractère, ses goûts, ses travaux, ainsi que nous connaissons les goûts, les travaux, le caractère de Tacite. Suétone avait commencé par servir dans les armées, et Pline lui avait obtenu le titre de tribun. Il dut encore à Pline d'autres faveurs ; entre autres, Pline lui fit accorder par Trajan, le *jus trium liberorum*, privilége très-recherché et qui conférait de grands avantages. Un des effets les plus importants de ce *jus trium liberorum*, était de recevoir la totalité d'un legs, quoiqu'on ne fût pas marié, et que, d'après la loi *Papia Poppœa*, une partie des donations testamentaires faites aux célibataires ou aux gens sans enfants, dût tomber dans le fisc ou le trésor du prince. Ainsi les priviléges que l'on avait d'abord établis pour encourager la population, bientôt accordés à la faveur, ne furent plus qu'un abus et une fiction; on avait l'immunité, et on n'avait pas les enfants; et le fisc perdait ainsi ce

que ne gagnait pas l'État. Suétone, autant du moins qu'on peut le conclure des lettres de Pline, paraît avoir constamment habité Rome et ses environs. Nous voyons qu'il charge Pline de lui acheter, non loin de Rome, une propriété, dont Pline fait une description charmante. Pline, dans une autre lettre, nous trace du caractère de Suétone une image flatteuse. Leur liaison était fort étroite; Pline avait pour lui une très-grande estime; il attachait beaucoup de prix à son suffrage; il lui demande souvent des conseils.

De l'an 102, époque à laquelle nous trouvons Suétone tribun, jusqu'en 119, où nous savons sa disgrâce, il nous échappe encore. Secrétaire de l'empereur Adrien, il perdit la faveur de ce prince, nous dit Elien Spartien, pour n'avoir pas gardé envers l'impératrice le respect dû à son rang, et généralement observé à la cour. Septicius Clarus, préfet du prétoire, fut enveloppé dans cette disgrâce. L'outrage dut être grave, et le scandale public, puisque ce fut du fond de la Bretagne, au moment où il était occupé à faire construire le grand mur destiné à arrêter les courses des barbares du Nord, qu'Adrien crut devoir y mettre ordre. Quoi qu'il en soit du motif réel de la disgrâce de Suétone, cette disgrâce même lui fut utile; il sut la mettre à profit et pour lui et pour la postérité. En quittant la cour d'Adrien, Suétone disparaît en-

tièrement à nos regards. Mais, pour être oublié, il ne resta pas inactif; ce fut probablement après sa disgrâce et dans le loisir qu'elle lui avait fait, qu'il rédigea les mémoires dont il avait dû, pendant sa faveur, rassembler les matériaux. La position de Suétone à la cour, la libre disposition qu'il avait des archives de l'empire, donnent à ses ouvrages un grand intérêt. Quelques modernes cependant ont suspecté sa véracité. L'auteur des *Révolutions romaines*, Linguet, de paradoxale mémoire, a osé écrire qu'il suffit qu'un fait soit rapporté par Suétone, pour qu'on soit dispensé d'y ajouter foi. Laharpe également ne paraît pas l'apprécier à sa valeur, en le qualifiant d'*anecdotier*.

Il semble que Suétone ait prévu ces reproches; car, dans la vie de chaque empereur, il prend soin d'indiquer les sources anciennes et authentiques où il a puisé; et cette revue des autorités dont il appuie ses récits, est un résumé précieux d'auteurs que nous n'avons plus, en même temps qu'un témoignage irrécusable de sa bonne foi. Ce serait un travail curieux à faire, et on l'a essayé, que de suivre Suétone, jusqu'au moment où l'historien annonce lui-même qu'il ne consulte plus que la tradition. Cet ouvrage de Suétone, construit avec des matériaux anciens, ressemble aux monuments mêmes de Rome, élevés avec des ruines et sur des ruines, et cachant sous eux les constructions de la



république écrasées sous les splendeurs de l'empire, qui lui-même disparaît sous les chefs-d'œuvre de l'Italie moderne.

Suétone est la continuation, ajoutons, l'explication indispensable de Tacite : il le complète et l'éclaircit; c'est la chronique à côté de l'histoire. Ce que la gravité de l'histoire ne permet pas toujours à Tacite de dire, le laisser-aller des mémoires le permet à Suétone. Tacite trace à grands traits la physionomie des Césars, leur politique, leurs mœurs et leurs folies souvent cruelles; mais il ne nous donne pas sur leur caractère, sur leur intérieur les détails qui nous expliqueraient, mieux même que les portraits si fortement burinés, que les réflexions profondes de l'historien, et leurs caprices insensés et leurs trop rares prévoyances. Napoléon causant un jour dans les bosquets de la Malmaison histoire et littérature, dit : « Tacite nous explique bien comment les Césars s'étaient rendus odieux par leurs débauches et par leurs cruautés; mais d'où vient que ces empereurs étaient en même temps l'idole du peuple? C'est ce que Tacite ne nous dit pas, et ce qu'il faudrait nous expliquer. » Eh bien! ce que Tacite ne nous dit pas, on le peut trouver dans Suétone. On verra comment par ces désordres que la plume n'ose retracer, par ces folies mêmes de la puissance souveraine, qui en étaient l'ivresse inévitable, par la fureur des spectacles, par leur haine pour le sé-

nat, les empereurs étaient l'idole du peuple qui adorait en eux sa propre corruption et applaudissait à cette immolation des vertus patriciennes qui était son spectacle et sa liberté : « Le peuple de Rome, a dit Montesquieu, ce qu'on appelait *plebs*, ne haïssait pas les plus mauvais empereurs. Caligula, Néron, Commode, Caracalla, étaient regrettés du peuple à cause même de leur folie ; ils prodiguaient pour lui toutes les richesses de l'empire ; et quand elles étaient épuisées, le peuple voyait sans peine dépouiller toutes les grandes familles ; il jouissait des fruits de la tyrannie ; et il en jouissait purement, car il trouvait sa sûreté dans sa bassesse. De tels princes haïssaient naturellemeut les gens de bien ; ils savaient qu'ils n'en étaient pas approuvés. Indignés de la contradiction ou du silence d'un citoyen austère, enivrés des applaudissement de la populace, ils parvenaient à s'imaginer que leur gouvernement faisait la félicité publique, et qu'il n'y avait que des gens malintentionnés qui pussent le censurer. » Voilà le secret de leur popularité ; et ce secret, avant Montesquieu, Suétone nous l'a révélé.

Je conçois donc que Joseph Scaliger déclarât que la perte des ouvrages de Suétone eut été plus fâcheuse que ne l'a été la disparition de beaucoup d'autres ouvrages. Mais en accordant à Suétone une haute valeur comme historien, je ne puis partager l'enthousiasme de Juste Lipse et de Louis Vivès qui

n'ont pas craint de le préférer comme écrivain à Tacite. Non, Suétone n'a pas les hautes qualités du style, les facultés supérieures de l'histoire; sa diction exacte, élégante et pure, énergique quelquefois, est plus souvent froide et nue. Cependant il sait, au besoin, trouver des expressions vives et des traits saisissants. Doit-on blâmer dans Suétone l'impartialité, ou plutôt l'indifférence apparente avec laquelle il parle du bien et du mal, des crimes et des vertus? Mais on pourrait répondre qu'il ne fait que suivre la définition donnée de l'histoire par Quintilien, et de nos jours prise pour devise par une école historique : « *scribitur historia ad narrandum non ad probandum.* » On peut aussi trouver une autre explication à ces froides analyses de la tyrannie données par Suétone. Quand Tacite écrit, le souvenir de la république et l'espérance de la liberté sont encore dans quelques esprits; la mémoire des tyrans et de leurs crimes est récente; on comprend donc l'indignation de Tacite; mais à l'époque où vivait Suétone, ces souvenirs de liberté et de cruautés étaient déjà loin; on avait accepté la puissance des empereurs, et le monde, dans le pressentiment des Antonins, ce semble, et sous le sceptre heureux et brillant de Trajan et d'Adrien, s'était accoutumé à plus d'indulgence. Il n'est donc pas étonnant que l'âme de l'historien se ressente de cette disposition plus calme, et que moins indigné

de ces crimes, dont il ne craint plus le retour, il les juge avec sévérité, mais sans passion.

Cependant son récit généralement peu animé est quelquefois très-dramatique. Deux chefs-d'œuvre, dit Montesquieu : « la mort de César dans Plutarque, et celle de Néron dans Suétone. Dans celle de Néron on est étonné de le voir obligé par degrés de se tuer, sans aucune cause qui le contraigne, et de façon à ne pouvoir l'éviter. » Ce récit est en effet un des plus saisissants et des plus instructifs que présente l'histoire ; il vaut d'être rappelé :

« Cependant on annonça aussi la défection des autres armées ; Néron mit en pièces les lettres qui le lui apprirent pendant son repas ; il renversa la table, et brisa contre terre deux vases qu'il affectionnait beaucoup et qu'il appelait homériques, parce que leurs sculptures représentaient des sujets tirés des poëmes d'Homère ; puis il se fit donner du poison par Locuste, le renferma dans une boîte d'or, et passa dans les jardins de Servilius. De là il envoya à Ostie ses plus fidèles affranchis pour y préparer une flotte, et sonda les tribuns et les centurions du prétoire pour en faire les compagnons de sa fuite. Mais les uns hésitèrent, les autres refusèrent sans détour ; l'un d'eux s'écria même :

« Est-ce donc un si grand mal de mourir ? »

« Alors Néron roula divers projets dans sa tête :

irait-il, en suppliant, trouver les Parthes ou Galba? ou bien paraîtrait-il en public en habit de deuil pour demander du haut de la tribune, et de la voix la plus lamentable, qu'on lui pardonnât ce qu'il avait fait? Il espérait, s'il ne parvenait à toucher les cœurs, obtenir du moins la préfecture d'Égypte. Effectivement l'on trouva parmi ses papiers un discours préparé dans ce but : la seule chose qui l'empêcha de le prononcer, ce fut la crainte d'être mis en pièces avant d'arriver au forum. Il remit donc au lendemain l'exécution de son projet; mais, s'étant réveillé vers minuit, il apprit que le poste l'avait quitté, sauta de son lit et envoya chercher ses amis. Comme on ne lui disait rien de la part de personne, il alla avec peu de monde se présenter à eux : toutes leurs portes étaient fermées; nul ne lui répondait. Alors il revint vers sa chambre, d'où les gardes s'étaient enfuis en emportant jusqu'à ses couvertures et la boîte d'or où était le poison. Il demanda aussitôt le gladiateur Spiculus, ou tout autre qui voulût l'égorger; et ne trouvant personne pour cela, il dit : « Je n'ai donc ni ami ni ennemi ! » et courut comme s'il allait se précipiter dans le Tibre. Mais, revenu de ce premier mouvement, il souhaita la retraite pour rassembler ses esprits; Phaon, son affranchi, lui offrit sa maison de campagne située vers le quatrième milliaire, entre la voie Salaria et la voie Nomentana.

« Néron monta à cheval, en tunique et pieds nus, comme il se trouvait; seulement il s'enveloppa d'un manteau dont la couleur était passée, se couvrit le visage d'un mouchoir, et partit, n'ayant pour suite que quatre personnes parmi lesquelles étaient Sporus. Aussitôt un tremblement de terre et un éclair jetèrent l'épouvante dans son âme : on entendait dans le camp voisin les cris des soldats qui souhaitaient malheur à Néron et succès à Galba; l'un des voyageurs qu'on rencontra s'écria : « Ceux-ci cherchent Néron. » Un autre demanda : « Que dit-on à Rome de Néron? » Son cheval ayant été effarouché de l'odeur d'un cadavre abandonné sur la route, ce mouvement le força à se découvrir le visage, et tout aussitôt un ancien soldat prétorien le reconnut et le salua. Quand on arriva à la traverse, on renvoya les chevaux, et l'on marcha avec tant de difficulté sur un sentier couvert de jonc, entre les haies et les épines que, pour parvenir derrière la villa de Phaon, Néron fut obligé de mettre son manteau sous ses pieds. Phaon lui conseilla de se retirer dans une carrière dont on avait extrait du sable, mais il répondit : « qu'il ne voulait pas s'enterrer tout vif. » Tandis qu'il s'arrêtait quelques instants pour donner le temps de pratiquer une entrée secrète dans cette maison de campagne, il puisa de l'eau d'une mare dans le creux de sa main et dit : « Voilà donc le rafraîchissement de Néron! » Puis

il se mit à arracher les ronces dont son manteau était percé; enfin, il se traîna sur ses mains à travers une ouverture fort étroite jusque dans la chambre la plus voisine, où il se coucha sur un lit garni d'un mauvais matelas et d'une vieille couverture. La faim et la soif le tourmentaient de temps à autre, mais il refusa le pain grossier qu'on lui présentait et ne but qu'un peu d'eau tiède. Cependant on le pressait de tous côtés de se soustraire le plus tôt possible aux outrages qui le menaçaient; il ordonna donc de creuser devant lui une fosse dont il mesura l'étendue sur la grandeur de son corps. Il voulut qu'on fit la recherche de quelques fragments de marbre, et que l'on apportât de l'eau et du bois pour rendre les derniers devoirs à ses restes. Pendant ces préparatifs il pleurait et ne cessait de répéter : « Quel grand artiste périt en ce moment ! » Tandis qu'il hésitait, arrive un coureur de Phaon; il s'empara vivement d'un billet qu'apportait le courrier, et vit que le sénat l'avait déclaré *ennemi public*, et qu'on le cherchait pour le punir selon les lois des anciens. Il en fut tellement épouvanté qu'il s'empara de deux poignards qu'il avait apportés; mais, après en avoir éprouvé le tranchant, il les remit dans leur gaîne, en disant; « que l'heure fatale n'était pas encore venue. » Tantôt il engageait Sporus à entonner les lamentations, à commencer les pleurs; tantôt il demandait que quelqu'un l'en-

courageât à mourir en lui donnant l'exemple; tantôt enfin il accusait lui-même sa lâcheté et répétait : « je vis honteusement, ignominieusement; » puis il ajoutait en grec : cela ne sied pas à Néron; cela ne lui sied pas. Dans de pareilles occasions, il faut être délibéré; allons, reveillons-nous. »

« Déjà cependant s'approchaient les cavaliers qui avaient ordre de l'emmener vivant. Quand il l'apprit, il prononça en tremblant ce vers grec :

« Mes oreilles sont frappées du bruit des chevaux à la course rapide. »

« Puis avec le secours d'Epaphrodite, son secrétaire, il s'enfonça dans le cou la pointe de son glaive. Il était à demi-mort quand le centurion entra; celui-ci appliqua son manteau sur la plaie, et feignit d'être venu à son secours. Néron ne répondit que par ces mots : « il est trop tard! puis ceux-ci : « c'est là de la fidélité! » Il expira en les prononçant : ses yeux étaient hors de sa tête, et fixes jusqu'à saisir d'horreur et d'effroi tous les assistants. »

Tous les détails de ce récit sont admirables de vérité : la colère puérile de Néron à la première nouvelle de la révolte, ses incertitudes, l'abandon de ses esclaves et de ses amis, cet abaissement qui lui ferait accepter le gouvernement d'une province en dédommagement de l'empire; sa fuite, ses frayeurs à la moindre rencontre; cet asile détourné où il se

glisse comme une bête fauve plutôt qu'il n'y entre; son désir et sa crainte de la mort, et, dans une extrémité si cruelle, le caractère de comédien qui ne l'abandonne point; enfin et surtout, comme l'a très-bien remarqué Montesquieu, cette nécessité invisible et fatale pourtant de mourir sans rien en apparence qui l'y force, rien, sinon le sentiment de ses crimes et de cette exécration publique qui pèse sur lui, et qui en réalité lui met à la main le poignard indécis et tardif qui venge l'humanité.



XIX

APULÉE.

Ponderis Apuleiani fulmen.
(SIDOINE APOLLINAIRE, *Lettres*, IV, 3.)

Apulée naquit en Afrique, à Madaure, l'an 114 de Jésus-Christ. De bonne heure envoyé par son père, personnage assez considérable dans son municipe, aux écoles publiques de Carthage, Apulée s'y distingua par de brillants succès; aussi est-ce aux Carthaginois que plus tard sa reconnaissance fera hommage de ses talents comme à ses anciens maîtres, aux soutiens et aux protecteurs de son enfance. Ses études terminées, la mort de son père le mit en possession d'une assez belle fortune. Apulée en profita pour compléter son éducation, en parcourant l'Orient, la Grèce et l'Italie, curieux de toutes les philosophies, mais avide surtout, il nous l'apprend

lui-même, de s'initier aux différentes théologies et à toutes les cérémonies religieuses des contrées qu'il visita « par amour de la vérité et par devoir envers les dieux. » Il ne s'en tint pas là; il s'occupa de maléfices, d'enchantements et d'opérations magiques. On ne saurait tracer de ses voyages une carte bien exacte; mais ce qui paraît certain, c'est qu'après avoir parcouru une partie de l'Asie Mineure et de la Grèce, il se rendit à Rome en 136, qu'il y passa deux ans environ, s'y consacrant presque tout entier à l'étude de l'éloquence et aux exercices du barreau. Revenu en Afrique, à l'âge de vingt-cinq ans, il sembla vouloir se fixer à Madaure, sa patrie. Mais bientôt sa passion des voyages et son amour du merveilleux le ressaisirent. Il se dirigea vers l'Égypte et s'embarqua pour Alexandrie; mais après une courte navigation, la fatigue et la rigueur du froid le contraignirent de relacher dans la ville d'OEa : il cherchait la science, il rencontra l'hymen; nous verrons ce qui lui en advint. Quoiqu'il en soit, il crut devoir revenir près des lieux où il était né, vers Carthage. C'est alors qu'il obtint ces succès de rhéteur dont il aime tant à nous entretenir; là aussi qu'il composa les *Florides*, les *Métamorphoses* et autres ouvrages. Il reçut, en même temps que des honneurs civils, des fonctions sacerdotales; il fut crée pontife d'Esculape. C'est à Carthage probablement qu'il finit ses jours; à quel âge? on l'ignore.

Ainsi Apulée se présente à nous sous trois faces différentes : rhéteur, romancier, et philosophe. Nous l'examinerons dans cet ordre.

Il nous reste d'Apulée deux ouvrages de rhétorique et d'éloquence, les *Florides* et l'*Apologie*. Les Florides sont un recueil de morceaux préparés pour l'improvisation, des modèles que le rhéteur proposait à ses élèves, des fragments de discours d'apparat prononcés devant les Carthaginois. Les deux grandes prétentions d'Apulée dans ses *Florides* sont l'universalité des talents et l'improvisation. « A tout je préfère, dit-il, une simple plume à écrire; avec cette plume je compose des poëmes de toute espèce, des vers propres a être accompagnés par l'archet de la cithare comme par les doigts du joueur de lyre, dignes du cothurne aussi bien que du brodequin comique. C'est peu : satires et gryphes, histoires diverses, harangues vantées par les hommes éloquents, j'écris tout, et cela en grec aussi bien qu'en latin, avec une pareille complaisance, une même ardeur, une semblable facilité... Que ne puis-je, ajoute-t-il, en s'adressant au proconsul devant lequel il prononce son discours, attirer sur l'universalité de mes talents votre précieux témoignage ? »

La prétention à l'universalité des connaissances est, selon nous, pour un auteur un grand mal; non-seulement parce que l'esprit humain, quelle que soit

sa portée, ne peut également suffire à tant de sciences, mais surtout parce que cette variété d'études et de connaissances corrompt le style plutôt qu'elle n'étend et ne fortifie les idées. On transporte dans le langage des passions des termes qui appartiennent à la science; dans la morale, les expressions consacrées à la physique; dans l'éloquence, les formules du droit; on prodigue les métaphores, qui, puisées à des sources diverses et mélangées, sont souvent pénibles et obscures; c'est le défaut de Thomas : c'est aussi celui d'Apulée. Ce que la diversité des connaissances produit sur le style d'un auteur, le mélange des littératures le produit sur la langue d'un peuple : en se mariant les littératures s'altèrent et perdent de leur pureté native; si les idées gagnent à cette communion intellectuelle, les idiomes à coup sûr en souffrent. Les styles s'effacent dans le frottement des idées, et ainsi que la nationalité des peuples le caractère primitif du langage disparaît. Chaque peuple, en effet, a son cachet particulier, son empreinte originelle qu'il ne peut impunément échanger contre des formes et des habitudes étrangères. Avec des ressemblances nombreuses, l'esprit humain a des différences profondes, différences qui tiennent au climat, aux mœurs, aux institutions. Toute littérature se compose de ces généralités et de ces variétés; par les généralités, elle répond au sens commun de l'humanité : elle est absolue; par

les variétés, elle est elle-même, elle est relative, elle est nationale. Or, c'est en littérature comme en politique, la nationalité qui fait les grands peuples et les grands écrivains; quand cette originalité s'altère, le génie s'efface ainsi que les caractères; les formes primitives, celles qui tiennent au génie d'un peuple et le dessinent, les expressions indigènes en quelque sorte se corrompent et disparaissent : en s'élargissant, le cadre de la pensée se brise; et la langue qui fixe et contient les idées, rompue elle aussi, les idées à leur tour perdent, comme le style, leur propriété et leur force. Tel est, selon nous, le résultat de l'universalité des connaissances sur le style d'un auteur en particulier, celui du mélange des littératures sur la langue et les idées d'un peuple en général.

L'improvisation n'est pas un fait moins significatif dans l'histoire littéraire d'un peuple; elle a, toute capricieuse et fortuite qu'elle semble au premier coup d'œil, ses causes nécessaires et ses signes certains; elle annonce dans un peuple une grande et féconde rénovation ou une prochaine décadence; jamais elle ne paraît aux époques de perfection pour une littérature. On peut donc se tromper à ce mouvement, tantôt signe de régénération, tantôt prélude de décadence sociale et intellectuelle. Si l'improvisation était toujours un présage d'avenir, si elle n'avait qu'un caractère, il serait facile

de la reconnaître : il faudrait se féliciter de la voir éclater et se répandre. Malheureusement elle a ce double caractère de décadence aussi bien que de régénération ; elle remue des mots, non moins que des idées : stérile, dans le premier cas ; dans le second, féconde et brillante.

A l'époque où vivait Apulée, l'improvisation offrait, comme toujours, ce double caractère. Voyez l'éloquence païenne, grecque et latine ; voyez ces rhéteurs qui vont de ville en ville, annonçant une improvisation comme on annonce un spectacle ; relisez toutes ces déclamations qui, sous des titres divers, mais également vides, charmaient l'oisiveté des villes grecques et romaines, et je vous défie d'y trouver une idée nouvelle, une seule vue d'avenir. Tous ces gens-là cependant triomphent de cette facilité qu'ils ont de parler, et le peuple avec eux s'en enchante. Et pourtant il n'y a, sous ces phrases sonores et éclatantes, rien qui remue le cœur, rien qui intéresse l'esprit, rien qui puisse tirer la société païenne de cette indifférence morale où elle se meurt d'ennui et d'abattement. Tournez vos yeux d'un autre côté : voici encore l'improvisation, une rude, grossière, étrange improvisation ; celle-ci ne flatte pas les oreilles, ne caresse pas l'imagination, ne sème pas les fleurs à pleines mains ; et cependant elle remue puissamment les âmes, elle leur ouvre des perspectives nouvelles ; elle les ra-

vive, les enchante, les ranime à la vie et à l'espérance; elle ressuscite ou plutôt elle remplace l'éloquence politique éteinte. Si les savants se laissent séduire aux accents plus harmonieux de sa rivale, les peuples accourent à sa voix : telle est l'improvisation chrétienne en présence de l'improvisation païenne.

L'improvisation, qui n'est qu'un jeu d'esprit et une parade d'habileté, peut donc bien procurer quelques succès à l'amour-propre; mais, si enivrante qu'elle soit, elle escompte la gloire plus qu'elle ne la donne; elle sacrifie l'avenir au présent. Elle n'est pas l'éloquence, elle en est le mensonge : Apulée lui-même va nous le dire :

« Mais je m'accommoderai aux besoins de la construction dans cette maçonnerie de paroles; je n'apporterai pas de ma montagne des pierres taillées d'aplomb, également aplanies partout, bien proportionnées et bien symétriques à toutes leurs arêtes; ici je mettrai des pierres inégales et raboteuses, là j'en mettrai de bien polies et bien glissantes; là d'autres dont les angles ressortiront, ailleurs d'autres qui seront à peu près rondes; et nulle part le cordeau n'alignera, nulle part l'équerre n'égalisera; nulle part le fil à plomb n'établira la verticale. Car aucune chose ne peut être à la fois hâtée et parfaite : on ne saurait rien voir qui réunisse le mérite de la perfection à l'agrément de la célérité. »

Il est impossible de mieux caractériser que ne le fait ici Apulée les inconvénients de l'improvisation, et de donner en même temps un exemple plus frappant de ce style bigarré qui résulte de termes empruntés à des sciences différentes, défaut de l'universalité des connaissances, comme l'improvisation est l'abus de la facilité de la parole et le signe de la médiocrité oratoire. Or, l'improvisation est la grande prétention d'Apulée : il y est toujours prêt et empressé, et tellement rompu, qu'au gré de ses auditeurs, il achève en grec un discours commencé en latin, et en latin un discours commencé en grec : « Vous voulez que j'achève le discours en latin; ainsi donc, si vous le permettez, nous nous en tiendrons là pour la langue d'Athènes. »

Les Florides sont donc simplement des morceaux de rhétorique, brillants et ingénieux, dans lesquels Apulée se plaît à étaler la variété de ses connaissances, la souplesse de son esprit, l'éclat de son imagnation, la facilité de sa parole. Cette facilité de parole, cette dextérité d'éloquence charmait; c'était le règne des rhéteurs ; on leur élevait des statues : Polémon, Hérode, Atticus, Fronton, avaient eu la leur; Apulée eut aussi la sienne : la demanda-t-il? ou prévint-on son désir? Je ne sais; mais il se montre très-flatté de l'honneur qui lui est rendu, et très-empressé, quoique souffrant, d'en

témoigner sa reconnaissance : « Dans la palestre, écrit-il, je me tordis si fortement le talon que je faillis avoir l'articulation de la jambe arrachée. Cependant elle rentra en place, non sans conserver de cette violence un gonflement qui dure encore. Mais aussitôt que les eaux persiennes, par leur douce température et leur propriété lénitive, m'eurent rendu la faculté de marcher, bien que ma jambe ne pût encore que me soutenir faiblement, je la trouvai assez solide pour seconder mon impatience; il s'agissait de vous remercier mille fois d'un honneur que je n'avais pas sollicité. » Dans sa gratitude, il adresse aux magistrats de Carthage les plus vives actions de grâces; il en adresse également au proconsul, à Émilianus Strabon, auquel il semble même vouloir insinuer de lui élever, à ses frais, une seconde statue.

Ici je ne puis me défendre d'un rapprochement qui confirmera d'ailleurs ce que j'ai dit de la différence entre la faconde vide et sonore des rhéteurs et la parole énergique et nouvelle qui, à côté d'eux, remuait les âmes et relevait la dignité humaine. Dans cette même ville de Carthage où Apulée prodigue à Strabon, à Scipion Orfitus, des louanges si exagérées, en supposant qu'elles fussent désintéressées; où, dans sa vanité reconnaissante, il oubliait également et ce qu'il se devait à lui-même et ce qu'il devait à la vérité, d'autres hommes vont bien-

tôt adresser aux proconsuls romains d'autres et plus viriles paroles : c'est à Carthage que Tertullien proclamera, devant Scapula, la liberté de conscience, *proprietas religionis ;* à Carthage, que Cyprien faisant entendre à Démétrien le langage nouveau de l'égalité humaine réclamera pour le pauvre et l'esclave le respect et la justice qui leur avaient été jusque-là refusés. Aussi, faute d'un sentiment vrai, d'une émotion profonde, l'éloquence d'Apulée, dans *les Florides*, reste, quoiqu'il fasse, froide et maniérée.

Il est un ouvrage dans lequel Apulée a été quelquefois éloquent, parce que alors l'émotion de l'homme faisait en lui diversion aux préoccupations du rhéteur; c'est son *Apologie.* L'apologie est le plus curieux en même temps que le seul original des ouvrages d'Apulée; nous nous y arrêterons donc. Apulée, forcé, nous l'avons dit, de renoncer à un voyage qu'il avait dessein de faire en Égypte, s'était, pendant deux ans, fixé à Oea, et là il avait épousé une veuve, Pudentilla. Cette veuve, quand il l'épousa, n'avait que quarante ans, s'il faut en croire Apulée; soixante, disaient les ennemis du philosophe; lui, il en avait alors environ vingt-cinq. Les enfants de Pudentilla, Pontianus et Pudens, qui d'abord avaient vu ce mariage sans déplaisir, et qui même, selon Apulée, l'y avaient décidé par leurs instances, ne restèrent pas longtemps dans ces bonnes disposi-

tions. Sinon sur leurs instigations, de leur consentement du moins, un de leurs oncles, Émilianus, accusa Apulée d'avoir, par des enchantements magiques, surpris et forcé le cœur de Pudentilla, jusque-là rebelle aux offres les plus séduisantes. *L'Apologie* a pour but de confondre ces accusations; voyons comment y va répondre Apulée.

On lui reproche d'abord sa coquetterie : il a envoyé à un de ses amis une poudre dentrifice; il a, en sa possession, un miroir; puis, on critique son penchant à composer des vers licencieux; on l'accuse enfin d'avoir été pauvre. A quoi Apulée répond : il n'est pas défendu de profiter des dons de la nature, et la propreté de la bouche est indispensable à l'homme; il a un miroir! Dans les miroirs, la science étudie d'intéressants effets de physique et d'optique; il a été pauvre : c'est sa gloire, c'est la gloire du philosophe.

C'est là la première partie de l'*Apologie*, et comme son prologue. L'accusation véritable, c'est l'accusation de magie : Apulée est magicien, car il achète constamment des poissons; par ses enchantements, par ses charmes, il a fasciné un enfant, plusieurs enfants ensuite, et en dernier lieu une femme; il garde mystérieusement certain objet enveloppé dans son mouchoir, et il fait, en compagnie, des sacrifices nocturnes dont on a retrouvé des vestiges; enfin il adore un petit squelette qu'il a fait mystérieuse-

ment fabriquer. — J'ai, répond Apulée, fasciné un enfant? — Cet enfant était épileptique. J'ai acheté des poissons? — Ces poissons servent uniquement à des études d'histoire naturelle. Cet objet que je garde enveloppé dans un mouchoir, c'est l'image du Roi par excellence, de ce *Basileus* dont Platon a conçu le plus haut idéal. Ces sacrifices nocturnes dont on fait tant de bruit, ce sont mes dévotions. Le dirai-je? Apulée ici ne me convainc pas entièrement. Ses expériences fort singulières sur Thallus, cette femme qui vient consulter Apulée pour un mal d'oreille, et qui, sous ses yeux, tombe également frappée du haut-mal; cette espèce d'amulette enveloppée dans son mouchoir, ces sacrifices nocturnes faits en compagnie d'un sien ami, ces débris de plumes d'oiseaux, ces murs noircis par la flamme, tout cela sent furieusement son charlatan. Il a beau faire passer sous nos yeux ce squelette qu'il dit être un Dieu; quoi qu'il fasse, il y a en lui du Cagliostro.

La troisième partie roule principalement sur son mariage avec Pudentilla. Voici, au sujet de Pudentilla, ce qu'on lui reproche : 1° il a forcé les répugnances de cette veuve; 2° Pudentilla confesse elle-même dans ses lettres qu'elle a été ensorcelée par Apulée; 3° Apulée a entretenu une correspondance amoureuse avec Pudentilla; 4° Pudentilla a soixante ans; est-ce à cet âge que, d'elle-même, elle aurait

pensé à se remarier? 5° le mariage a été conclu à la campagne; 6° enfin, Apulée a envahi toute la fortune de sa nouvelle épouse. Sur ces accusations, les réponses d'Apulée me paraissent beaucoup plus péremptoires que sur le premier chef, le crime de magie. — Loin d'avoir de la répugnance pour un second mariage, Pudentilla n'a attendu que la majorité de ses fils pour se donner un nouvel époux. Si, dans le principe, quelqu'un manifesta de la répugnance, ce fut plutôt Apulée lui-même; ce fut le fils même de Pudentilla qui le força, en quelque sorte, à rechercher la main de sa mère. Pudentilla, dit-on, a été ensorcelée par Apulée? — On n'apporte à l'appui de cette assertion qu'une citation perfide et tronquée. Apulée a entretenu avec elle une correspondance amoureuse? — Venant d'un fils qui fouille dans les lettres de sa mère, un tel argument ne mérite que le mépris. Mais à soixante ans Pudentilla pouvait-elle songer à se remarier? Elle en avait à peine quarante, répond Apulée. On s'est marié à la campagne? — On s'y marie sous de plus heureux auspices que dans les cités. Quant à cette captation prétendue de la fortune de Pudentilla, qui, du reste, n'a apporté à son mari qu'une dot fort modique, par le testament même de la mère, qu'il lit devant les juges, Apulée prouve qu'après elle l'héritage doit revenir au seul fils qui lui reste. Apulée gagna sa cause, et il ne s'en faut

pas étonner. Dans ce discours, en effet, éclatent, plus qu'en aucun autre de ses ouvrages, la facilité, la verve, les ressources infinies de son esprit. Les pages, dans lesquelles il reproche à un fils d'avoir osé sonder et étaler au grand jour les secrets et les faiblesses d'une mère, sont pleines de pathétique. Comme trait de mœurs, ce qu'on doit remarquer dans cette *Apologie*, c'est la liberté avec laquelle, dans les habitudes du barreau, du barreau ancien, Apulée verse sur sa partie adverse le sarcasme, les injures ; la hardiesse avec laquelle il pénètre dans la vie privée de ses adversaires, la traîne au grand jour et l'expose au mépris et à l'indignation publique ; puis encore cette indiscrétion ou cette insouciance des mœurs anciennes qui, devant les tribunaux, ne respectait pas la pudeur des femmes, exposait leurs souffrances intimes, leurs ennuis secrets, les combats douloureux livrés entre leur fidélité à un premier hymen et leurs nouvelles passions, tous motifs par lesquels Apulée explique comment Pudentilla a cédé, a été vaincue dans sa première et longtemps fidèle résolution de veuvage ; comment, sans que besoin fût d'enchantements, elle a pu l'épouser. Rien, que je sache ne ressemble plus à l'*Apologie* d'Apulée que les *Mémoires* de Beaumarchais : c'est la même franchise impudente, la même ironie spirituelle, la même audace d'accusation dans la défense.

Entre les ouvrages d'Apulée, le plus amusant, sinon le plus édifiant, ce sont les *Métamorphoses* ou aventures d'un certain Lucius. Ces Métamorphoses sont, en général, des récits empruntés aux fables milésiennes. « Je vous présente ici diverses fables dans le genre milésien. » Ainsi s'exprime en commençant Apulée. Milet était une ville fort élégante et fort corrompue, et les fables milésiennes se ressentaient de cette facilité des mœurs. Plutarque, dans la vie de Crassus, raconte qu'après la défaite de ce général, le Suréna des Parthes ayant trouvé dans le bagage d'un certain Rustius les fables milésiennes, « se moqua fort outrageusement des romains qu'il disait être si désordonnés, qu'en la guerre même ils ne se pouvaient pas contenir de faire et de dire de telles vilénies. » Ovide pour se justifier d'avoir composé son *Art d'aimer*, cause ou prétexte de sa disgrâce, cite l'exemple de Sisenna l'historien qui avait traduit en vers les fables milésiennes :

Vertit Aristiden Sisenna; nec obfuit illi
Historiæ turpes inseruisse jocos.

Les *Métamorphoses* d'Apulée ne jouirent pas chez les anciens de la faveur qu'elles ont eue chez les modernes et auprès de quelques commentateurs qui, dans leur enthousiasme, leur ont donné le titre de : l'*Ane d'or*, (on sait que le principal personnage, Lucius, est métamorphosé en âne) pour expri-



mer leur admiration pour ce livre, à leurs yeux, un livre d'or. L'empereur Sévère n'en faisait pas grand cas : « Ce qui m'a le plus mécontenté, écrit-il au sénat sur Clodius Albinus, c'est que la plupart d'entre vous ont cru vanter son mérite en littérature, tandis qu'il ne s'occupait que de contes de bonnes femmes, et qu'il vieillissait au milieu des milésiennes carthaginoises de son Apulée. »

Les *Métamorphoses* sont une œuvre de singulière fantaisie. Ce sont tour à tour des histoires effrayantes de magiciennes, de brigands, des contes licencieux, des aventures tragiques qui tirent au mélodrame; des tours de jongleurs, des scènes grotesques où figurent les prêtres de Cybèle, ces ordres mendiants de l'antiquité; puis çà et là des détails curieux sur les arts, entre autres la description brillante d'un opéra dont les changements à vue et les magnificences semblent modernes. Au milieu de ces imaginations quelquefois ingénieuses, plus souvent bizarres, et comme une oasis, dans le désert, se trouve la délicieuse fable de Psyché.

On connaît l'histoire de Psyché. Il y avait une fois dans un pays un roi et une reine qui avaient trois filles, toutes trois fort belles; mais la cadette était d'une perfection si rare, que, pour l'exprimer les termes manquaient. On n'allait plus à Gnide, on n'allait plus à Cythère : Vénus se voyait préférer une rivale. Indignée de voir une jeune fille lui enle-

ver les hommages des mortels, Vénus jure de se venger. Elle appelle l'Amour, et lui parlant à peu près du ton dont elle lui parle dans l'Énéide, quand elle l'engage à tromper Didon sous la forme d'Iule, elle lui confie sa vengeance. Cependant, toute belle qu'elle est, Psyché condamnée au célibat, reste chez ses parents à pleurer sa solitude, son abandon. Le père de l'infortunée est au désespoir; il se croit poursuivi du courroux céleste, et pour le conjurer, il interroge un antique oracle. L'oracle lui commande d'exposer sur un roc sa fille pompeusement parée pour un hymen de mort : il aura pour gendre non un mortel, mais un affreux dragon. Psyché se résigne à cette horrible destinée. Elle demande qu'on la conduise, qu'on la place sur le rocher auquel l'a vouée la mort. A peine a-t-elle atteint le sommet de cette montagne que, soulevée par un souffle paisible, elle glisse par une pente insensible dans une profonde vallée placée au-dessous d'elle, et bientôt elle se trouve mollement assise au milieu d'un gazon émaillé de fleurs. Livrée quelque temps à l'admiration des merveilles étalées à ses yeux, d'un palais brillant de pierreries, de perles et de diamants, elle reçoit enfin son mystérieux amant qui n'est rien moins qu'un monstre, mais qui reste invisible pour elle, et après lui avoir accordé à grand'peine de recevoir ses sœurs, lui recommande de garder le silence sur leur union : le

bonheur de Psyché est à ce prix. Ses sœurs ne tardent pas à arriver. Éblouies des merveilles qui entourent Psyché, elles lui adressent les questions les plus pressantes pour savoir quel en est le maître. Psyché résiste pendant longtemps à leurs importunités; mais l'envie s'est élevée au fond de leurs cœurs, et dès ce moment elles ont juré la perte de leur sœur. Elles attaquent Psyché dans sa curiosité au sujet de cet époux qu'elle leur vante : « Tu vis contente, lui disent-elles, d'ignorer une si grande horreur; tu te reposes sans t'inquiéter du danger qui te menace; mais nous qui, avec une vigilance de tous les instants, songeons à tes intérêts, nous sommes cruellement tourmentées de tes périls. Cet époux si beau, si jeune que tu nous vantes, eh bien! c'est le monstre dont l'oracle t'a menacée. » Psyché ne résiste pas à cette ruse infernale; elle veut enfin connaître cet époux invisible, et quand il la vient visiter, elle s'arme, selon le conseil de ses sœurs, d'un poignard, et après s'être procuré une petite lampe, elle contemple l'époux mystérieux: quel n'est pas son ravissement! cet époux, c'est Cupidon en personne. A cette vue le poignard sacrilége tombe de ses mains; mais tout à coup la lampe, (était-ce noire perfidie? était-ce jalousie coupable?) la lampe laisse tomber une goutte d'huile bouillante sur l'épaule droite du dieu. A cette brûlure, le dieu se réveille en sursaut; et, voyant que son secret a été

outrageusement violé, il s'envole, sans dire un seul mot, loin des regards et des mains de la malheureuse épouse. De ce jour commencent les épreuves de Psyché, épreuves diverses, longues, redoutables, et et où, plus d'une fois découragée, elle veut recourir à la mort. A la fin, Vénus se laisse désarmer aux prières de Cupidon, son fils, et aux ordres de Jupiter qui veut unir Psyché à Cupidon et assure Vénus que son fils en épousant Psyché ne dérogera pas : « Ne craignez rien pour votre sang; il ne s'agira pas d'une alliance mortelle; le mariage ne sera ni disproportionné, ni illégitime ; vous pouvez y figurer juridiquement; je m'en charge. » Aussitôt il ordonne à Mercure d'aller enlever Psyché, et de l'amener dans les cieux ; puis lui présentant une coupe d'ambroisie : « Prends, Psyché, lui dit-il, et sois immortelle. » Telle est, réduite à sa plus simple expression, la fable de Psyché.

Cette fable si gracieuse cache-t-elle de grands mystères ? Psyché, est-ce une de ces allégories qui, sorties de l'Orient, contiennent sous une forme riante et profonde tout à la fois le secret des primitives traditions ? Psyché, est-ce Ève ? Le monstre qui la doit dévorer, le serpent ? Ou bien cet époux mystérieux représente-t-il l'union mystique de l'âme avec Dieu ? Enfin, est-ce une des traditions des mystères, un mythe philosophique ? Ces épreuves auxquelles Psyché est soumise sont-elles une image

de ces expiations par lesquelles, comme par autant de degrés, l'âme doit ici se racheter des ses fautes et retrouver sa pureté ; et cette défense faite à Psyché par son époux de chercher à le connaître, un symbole de cette ignorance, ou du moins de cette réserve salutaire où l'âme doit rester à l'égard des mystères impénétrables qui l'enveloppent et dont souvent, en voulant les approfondir, elle perd le sens? Tout cela peut se dire, et beaucoup d'autres choses encore. Mais quand on lit attentivement cette fable ; quand on considère dans quels détails, souvent peu convenables, se trouverait encadrée cette doctrine mystique, on est forcé de reconnaître que c'est un jeu de l'imagination plutôt qu'un voile prêté à la vérité. On y doit admirer une des plus délicieuses fictions qui nous soient venues de l'antiquité, un des contes les plus charmants des mille et une nuits, une véritable perle d'Orient, mais enchâssée dans des récits qui la ternissent un peu ; en un mot un des jeux les plus brillants de l'imagination, mais non une révélation sérieuse sur les mystères de notre passé et de notre avenir.

Nous connaissons Apulée rhéteur, Apulée orateur, Apulée romancier; voici venir le philosophe. C'est à Pythagore et à Platon qu'Apulée se rattache. A ce titre, ses ouvrages philosophiques, bien que n'étant que des traductions ou des résumés, ont un haut intérêt. Ses œuvres philosophiques sont : le *Dé-*

mon de Socrate; la *Doctrine de Platon*, en trois livres; le livre du *Monde*, traduction d'Aristote. Le premier de ces ouvrages, ainsi que beaucoup d'ouvrages, ne tient guère ce que promet son titre; car du démon de Socrate, il en est peu question; il ne vient qu'à la fin du livre; c'est à proprement parler, un traité sur ce que nous comprenons sous le titre général de Génies. Entre Dieu et les hommes, entre le ciel et la terre, n'y a-t-il point quelque lien mystérieux, quelques puissances médiatrices? Non; l'homme n'est point séparé des dieux; ses prières et ses plaintes peuvent monter jusqu'à eux, et les bienfaits du ciel descendre jusqu'à lui par des êtres intermédiaires, messagers de la divinité, et auprès d'elle intercesseurs bienveillants des hommes : ces natures secondaires et protectrices, ce sont les démons. Apulée disserte sur leurs formes, leur nature, leurs attributs. Outre ces démons, chaque homme n'a-t-il pas en lui-même un génie secret, une voix intime dont il doit consulter les inspirations? Voilà le démon de Socrate; le démon de Socrate, c'est encore l'étude de la philosophie, à laquelle l'homme se doit entièrement consacrer. Apulée termine ce traité en prêchant le détachement des biens terrestres, la supériorité du monde spirituel et moral sur le monde physique et matériel. Saint Augustin, en divers passages de la *Cité de Dieu*, a réfuté cette doctrine d'Apulée sur les Génies, Il blâme la division

des âmes raisonnables en trois espèces correspondant aux dieux, aux hommes, aux démons ; il le raille sur ce séjour intermédiaire qu'il assigne à ces derniers entre ciel et terre ; il s'élève contre le culte que, selon Apulée, on doit rendre aux démons comme médiateurs et interprètes entre les dieux et les hommes : comment les démons, qui sont sujets aux vices, les démons objets de haine et d'horreur pour les hommes sages, et auteurs de tous les arts coupables, le théâtre, les mensonges sacriléges des poëtes, pourraient-ils servir de médiateurs entre les dieux et les hommes ? Vainement Apulée voudrait-il établir une différence entre les bons et les mauvais démons : le Christ seul peut être médiateur entre Dieu et les hommes. Nous n'entrerons pas dans cette discussion théologique ; mais saint Augustin ne joue-t-il pas un peu sur le sens du mot grec, démon ?

La *Doctrine de Platon* se compose de trois parties : la physique, la morale, la dialectique. Ce traité est adressé à un certain Faustinus, philosophe, disciple ou protecteur d'Apulée : « Nous entreprenons de faire connaître ici les méditations, ou, comme on dirait en grec, les dogmes que Platon a laissés pour l'utilité du genre humain, en matière de physique, de morale et de dialectique. Nous allons parler de chacune d'elles, en commençant par la philosophie naturelle. » Ainsi se trouve indiqué le plan général du traité de la *Doctrine de Platon*. Apulée nous fait



aussi connaître le sujet du second livre : « Le principe de la philosophie morale, mon cher Faustinus, c'est de savoir par quels moyens on peut parvenir à la vie heureuse; or j'entreprends de prouver que rien ne saurait mieux nous mettre en possession de cette vie heureuse, complément de tous les biens, que les doctrines professées à cet égard par Platon. » C'est ainsi que s'exprime Apulée, d'une manière peu exacte; car il n'est question de la morale que dans la première partie de ce second livre. Cette vie heureuse, Apulée, suivant Platon pour guide, la place dans la vertu : la source du bien, c'est Dieu; les vrais biens, ce sont les vertus; les maux, ce sont les vices.

Le troisième livre consacré à la dialectique ne se peut guère analyser. Apulée y résume, avec beaucoup de sécheresse, les théories de Platon sur la logique. Ce défaut de la troisième partie est, à vrai dire, le vice radical du traité. Apulée y confond et altère les doctrines de Platon plutôt qu'il ne les expose. On sait que Platon offre, ou plutôt paraît offrir d'assez nombreuses contradictions; mais dans ses ouvrages, ces contradictions apparentes sont habilement dissimulées dans le tissu savant, la trame souple et délicate des développements, dans ces détours gracieux où il aime à promener, à égarer même sa pensée, mais où il se retrouve toujours par l'élévation de sa vue et de soudaines illuminations. Faut-il corriger les erreurs de sa

République, Platon fera les *Lois*. Apulée abréviateur ne procède point et ne peut procéder ainsi; c'est presque dans la même page et sans transition qu'il dément, comme imitateur des *Lois*, ce qu'il a dit comme traducteur de la *République*. Ainsi en resserrant, en réduisant à des proportions mesquines, les grandes vues, les théories magnifiques de Platon, Apulée heurte et choque l'esprit au lieu de le charmer et de le ravir : semblable à ces mécanismes ingénieux, mais matériels, qui d'un tableau reproduisent exactement toutes les proportions et les figures, tout, excepté ce je ne sais quoi né de l'esprit de l'artiste, qui en est la vie et ne se reproduit pas. Cependant tout incomplets que soient les ouvrages philosophiques d'Apulée, ils ont leur intérêt; car, Apulée est, dans la littérature latine, le seul auteur qui touche par quelques points et représente cette philosophie platonicienne qui, alors au sein du monde grec, jouait un si grand rôle.

Après avoir reproduit Platon, Apulée se tourna vers Aristote dont il avait fait une étude profonde et assidue : il rappelle dans son *Apologie* qu'il le commentait soigneusement. Il traduisit le *Traité du monde*. Ce traité n'est pas, à beaucoup près, aussi spéculatif que la *Doctrine de Platon*. Mais il représente assez fidèlement l'état où, il y a dix-huit siècles, se trouvaient les sciences physiques. Le style d'Apulée y est généralement assez clair, et la

partie qui traite de la *Théodicée* est écrite avec une pompe et un éclat remarquables : la beauté et l'harmonie de l'univers y sont données comme une preuve de l'existence de Dieu.

Mais la doctrine de Platon, non plus que celle d'Aristote, n'est pas à proprement parler, la doctrine d'Apulée : Apulée ne s'est pas arrêté au platonisme; il a été jusqu'au panthéisme. C'est la nature que, sous le nom de Lucius, il invoque ainsi, au dernier livre des *Métamorphoses :* « Reine du ciel, soit que, bienfaisante Cérès, vous habitiez les campagnes d'Éleusis; soit que, Vénus céleste, vous soyez adorée dans l'île sainte de Paphos; soit que, divine Phébé, vous soyez aujourd'hui révérée dans le magnifique temple d'Éphèse; soit que, redoutable Proserpine aux nocturnes hurlements, vous soyez rendue propice par des cultes variés; ô vous, sous quelque nom, sous quelque forme, ou quelque rite qu'il soit permis de vous invoquer, assistez-moi. » Et la déesse lui répond : « Je viens à toi, émue par tes prières. Je suis la Nature, mère des choses, maîtresse de tous les éléments, origine et principe des siècles; puissance unique, je suis par l'univers entier adorée sous mille formes, avec des cérémonies diverses, et sous mille noms différents. Mais mon véritable nom, c'est Isis. » Et enfin, quand il est initié, c'est à elle, c'est à la nature, qu'il adresse ses plus ferventes actions de grâces : « Sainte déesse,

perpétuellement vouée à la conservation du genre humain, c'est vous qui donnez à l'univers son mouvement de rotation, au soleil sa lumière, au monde ses lois, au tartare ses abîmes souterrains. L'harmonie des corps célestes, le retour des saisons, la docilité des éléments, tout est votre ouvrage. » Ainsi les doctrines religieuses de l'Orient ont envahi le paganisme romain. Souvent repoussées, quelquefois proscrites, elles ont fini par triompher; et c'est avec elles et par elles, qu'Apulée entreprend de ranimer le polythéisme mourant. Le panthéisme, telle est donc la doctrine religieuse du philosophe de Madaure. Vainement voudrait-on voir çà et là, dans certains passages de ses ouvrages, un reflet du spiritualisme platonicien; ce reflet presque imperceptible, s'efface et disparaît dans ses aspirations mystiques, dans ses extases panthéistiques. Apulée est bien véritablement panthéiste. Panthéiste, est-ce tout? Non; c'est encore un illuminé, un thaumaturge, un rival du Christ. Mais nous ne voulons ici qu'indiquer ce côté de la physionomie si variée, si mobile et si bizarre d'Apulée : nous l'avons peint ailleurs sous cette face. Du reste le christianisme saura bien se susciter un vengeur; quand Apulée écrit, Tertullien est né.

Tel est donc Apulée : rhéteur vain tout ensemble et philosophe crédule, imagination exaltée et inégale, licencieuse et mystique, retraçant les mystères d'Isis de la même plume dont il a peint les aven-

tures souvent obscènes de Lucius; écrivain facile, élégant, coloré; rhéteur brillant, philosophe obscur; hiérophante tout à la fois imposteur et dupe; somme toute, un des auteurs les plus curieux de l'antiquité.



XX

RÉSUMÉ.

Avant de quitter avec Apulée cette littérature latine que nous avons suivie pendant deux siècles, il la faut embrasser et saluer d'un rapide et dernier regard. Nous l'avons vue s'éclairer, un moment encore, des feux de la liberté mourante, puis, la liberté éteinte, se ranimer aux rayons de la munificence impériale et jeter un nouvel et vif éclat; la poésie surtout, fleur délicate et brillante, amie des doux loisirs, la poésie s'est épanouie au soleil impérial avec une merveilleuse fécondité et un éclat incomparable, tandis que sous la plume de Tite Live, la prose rivalisait avec elle d'abondance et de splendeur. A ce premier siècle, siècle du bon goût, a succédé le siècle de la philosophie. Un changement profond se fait alors. Libres encore, accueillies du moins sous Auguste, les lettres, sous ses successeurs, sont

persécutées : « *Expulsis sapientiæ professoribus atque omni bona arte in exsilium acta, ne quid usquam honestum occurreret.* » Aussi, d'auxiliaires et amies qu'elles avaient été, elles deviennent contraires et hostiles. Le principe et l'âme de cette opposition, c'est le stoïcisme, jusqu'au jour, où avec Marc-Aurèle, il montera sur le trône.

La littérature romaine n'avait pas, pour ainsi parler, ses racines dans le sol latin. Importée de la Grèce à Rome, c'est sous l'influence grecque, qu'à son beau siècle, au siècle d'Auguste, elle grandit et se développe. Mais cette sève étrangère, qui en elle s'était mariée à sa vigueur native, s'épuise enfin; languissante et flétrie, elle va périr, si une autre influence ne la vient ranimer. Pendant un siècle, de Sénèque à Tacite, la veine espagnole, si riche et si pompeuse, la traverse et la féconde; elle s'épanouit de nouveau, brillante et variée :

Miraturque novas frondes et non sua poma.

Mais cette inflence elle-même s'affaiblit; alors souffle sur le génie latin un vent brûlant, vent d'Afrique, qui, en paraissant un moment le récréer, le dessèche et le corrompt. Avec Apulée, nous touchons à la décadence.

En voyant la littérature romaine passer, en si peu de temps, par des phases et sous des influences si diverses, on peut craindre qu'elle n'y ait perdu

toute physionomie nationale. Il n'en est rien pourtant. Rome a fait en littérature ce qu'elle a fait pour ses institutions civiles et militaires : elle a su s'assimiler tout ce qu'elle a emprunté. En imitant, elle est restée elle-même ; originale, je ne dis pas dans la satire, qui est toute romaine ; dans le droit, c'est sa gloire incontestée, mais dans l'histoire, dans la philosophie, dans la poésie. Assurément Salluste, Tite-Live, Tacite, s'ils ne sont mieux, sont autres qu'Hérodote, Thucydide et Xénophon. Sénèque a, comme moraliste, une véritable originalité. Virgile, on a eu tort de le dire, Virgile n'est pas une copie industrieuse et brillante d'Homère, c'est l'expression neuve et profonde d'une civilisation tout entière ; enfin, si Pindare était le poëte naturel des jeux olympiques, s'il était le lyrique par excellence quand les vers se chantaient, Horace, le créateur de l'ode philosophique, est le poëte de tous les temps et de tous les âges, le poëte de ceux qui ne séparent pas les vers de la raison et du goût. On le voit donc, la littérature romaine s'est approprié, par sa vertu intérieure, toutes les beautés qu'elle a imitées, et leur a profondément imprimé son cachet : semblable à ces substances qui, dans les combinaisons diverses de la science, attirent à elles, sans s'y altérer, les matières auxquelles on les mêle, et retiennent leurs vertus primitives ; l'on peut donc dire des écrivains latins comparés aux grecs, ce que Vol-

taire a dit des écrivains modernes relativement aux anciens : « Vous sentez le caractère de leur pays à travers l'imitation : leurs fleurs et leurs fruits sont échauffés et mûris par le même soleil ; mais ils reçoivent du terrain qui les nourrit, des goûts, des couleurs et des formes différentes. »

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE ET Cie
Imprimeurs du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9

